
AH 543N J.
Harvard Depository
Brittle Book


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

Souvenirs de Terre-Sainte

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & Cie.

LUCIEN GAUTIER

Souvenirs
DE
TERRE-SAINTE

Avec 60 illustrations
d'après des photographies de Mme Lucien Gautier.



SECONDE ÉDITION

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS
1898

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le temps n'est plus où les voyages en Terre-Sainte étaient chose rare, difficile et parfois périlleuse. Alors, il était entendu que tout pèlerin, touriste ou archéologue, après avoir eu le privilège de parcourir ces lieux sacrés, se hâtait d'écrire un récit de ses aventures, et chacun s'empressait de faire accueil à cette publication impatiemment attendue. Cet usage était si général qu'un original, un Ecossais dit-on, pouvait se vanter dans un salon d'être « l'homme qui a parcouru la Palestine et qui n'a pas publié le récit de son voyage. »

Tempora mutantur. De nos jours, les lieux saints, jadis malaisés à atteindre, sont accessibles à la masse des voyageurs, et les caravanes Cook ne manquent pas de les comprendre dans leurs itinéraires habituels. Il n'est désormais plus permis, je le sais, de croire qu'on peut sans autre faire paraître des « Souvenirs de Terre-Sainte. » Il faut s'en excuser, rien n'est plus certain, et je n'ai garde de vouloir me dérober à cette nécessité, généralement admise.

Que dirai-je donc pour ma défense ? Je crois pouvoir affirmer que, lors de mon retour en Europe, il y a trois ans, rien n'était plus loin de ma pensée que de rédiger un volume racontant notre séjour, en tout ou en partie. Toutefois,

diverses revues m'ayant demandé des articles sur ce sujet, j'ai commencé à en écrire, fragment après fragment. Ensuite, il m'est venu, de divers côtés, la demande de réunir ces esquisses en un volume, et après avoir hésité, j'ai cédé, et je me suis résolu à affronter les reproches de ceux qui estiment, à tort ou à raison, qu'il faut mettre un terme aux récits de voyage en Terre-Sainte.

En me décidant à réimprimer divers articles déjà parus, je n'ai pas cru pouvoir me contenter de cette opération purement mécanique, et j'ai tenu à y joindre quelques autres récits analogues. J'ai choisi de préférence celles de mes expériences qui m'ont fait sortir en quelque mesure des sentiers les plus battus.

Les pages intitulées « Au pays des Philistins et aux puits de Beer-Schéba, Le couvent de Mar-Saba, Le Carmel, Saint-Jean-d'Acre et Sur la côte tyrienne » avaient déjà paru, soit dans la *Revue chrétienne*, soit dans l'*Annuaire des Unions chrétiennes de la Suisse romande*, soit enfin dans le *Chrétien évangélique*. Je me suis borné à retoucher ces morceaux, sauf pour le dernier, que j'ai retravaillé d'une façon plus approfondie. Les autres chapitres sont complètement inédits.

Ce qui l'est également, ce sont les illustrations qui accompagnent mon texte : elles sont toutes, sans exception aucune, exécutées d'après des photographies de ma femme. Je suis heureux de pouvoir ainsi associer son nom au mien sur le titre de cet ouvrage, et cette perspective a pesé, plus que toute autre considération, sur ma détermination de faire paraître ce volume. Il m'a semblé d'ailleurs qu'il valait la peine de faire connaître au public une partie au moins des quatre cents clichés que nous avons rapportés d'Orient. Il va sans dire que nous nous sommes attachés de préférence à reproduire ceux qui retracent des paysages ordinairement négligés par les photographes professionnels.

* * *

Après tout, je ne puis croire que l'abondance ou la surabondance des écrits concernant la Terre-Sainte soit un mal : on a beau les multiplier, on n'arrive pas encore à populariser comme on le devrait dans notre public, même cultivé, une connaissance suffisante des lieux mentionnés dans la Bible et qui devraient être familiers à tous ses lecteurs. J'ai eu trop souvent, à propos des conférences que j'ai données au cours des trois dernières années, l'occasion de constater cette ignorance parfois surprenante et toujours regrettable. Et cela peut s'expliquer en quelque mesure. La littérature anglaise et allemande, très riche sur le sujet dont nous parlons, échappe forcément à un grand nombre de nos compatriotes et coreligionnaires. Les publications françaises portent le plus souvent un cachet catholique romain très prononcé. Même lorsqu'elles n'ont pas une allure nettement hostile au protestantisme, leur caractère confessionnel, très naturel et parfaitement compréhensible en lui-même, ne leur ouvre pas l'accès de nos familles et de nos Eglises. En définitive, on en revient toujours au captivant ouvrage de M. Félix Bovet, aux *Notes et Croquis* du peintre Paul Robert, ou bien à quelques relations plus anciennes, telles que celles d'Edmond de Pressensé ou de Mme de Gasparin. Mais de nos jours la Palestine se présente tout autrement qu'il y a trente ou quarante ans. La grande publication en quatre volumes, *La Palestine illustrée*, dont mon collègue M. Philippe Bridel a composé le texte et dont MM. Thévoz frères ont fourni les planches, est sans doute d'une extrême utilité pour une étude approfondie et systématique, mais ne se prête guère à la lecture courante. Il y a donc encore quelque chose à faire dans cette direction, et je

cherche à prendre ma part de cette tâche. Mon jeune ami et compagnon de voyage, M. Paul Laufer, y travaille de son côté en faisant paraître, en même temps que ce volume-ci, un ouvrage plus étendu, dont je salue l'apparition prochaine et qui donnera de l'Orient moderne une vue beaucoup plus complète.

Qu'il me soit permis de dire en terminant que j'ai beaucoup pensé, en préparant ce livre, aux étudiants que, pendant les vingt dernières années, j'ai eu le privilège de voir autour de moi. Au moment où je suis près de cesser mon enseignement, on ne s'étonnera pas, j'espère, de me voir saisir cette occasion pour adresser un message affectueux et reconnaissant à mes élèves, qui m'ont récemment témoigné leur attachement d'une façon qui m'a vivement touché. Puissent-ils trouver dans ces pages quelques échos des sujets que nous avons été appelés à étudier ensemble, et puissions-nous tous, en nous familiarisant avec le pays de la Bible, apprendre aussi à mieux connaître les hommes de la Bible, prophètes et apôtres, et Celui-là surtout qui les a tous inspirés et autour duquel ils se groupent, Celui qui est leur Maître et le nôtre, Jésus-Christ !

Genève, le 1er octobre 1897.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

L'accueil bienveillant que le public et la presse ont bien voulu faire à la première édition de ce livre, a excité toute ma reconnaissance et m'a prouvé quel intérêt éveille tout ce qui concerne la Terre-Sainte.

On s'expliquera sans peine que nous nous soyons sentis encouragés à publier une seconde édition et l'on comprendra que, vu les circonstances, il n'ait pu être question de grands changements à y faire.

Toutefois il serait inexact de s'imaginer que les pages qui suivent sont la réimpression pure et simple de l'édition précédente. Bon nombre de petites retouches ont été pratiquées ici et là. Une soixantième gravure a été ajoutée pour satisfaire les nombreuses personnes qu'offusquait le chiffre 59. Egalement pour tenir compte de réclamations à la fois courtoises et énergiques, une petite carte — oh! très modeste — a été jointe au volume, non point avec la prétention de produire une œuvre d'art, mais simplement dans le but de faciliter la lecture de mes récits à ceux qui n'ont pas un atlas sous la main ou qui en trouvent peut-être le maniement trop incommode. Je me suis contenté d'y faire inscrire les noms des principales localités que j'ai été appelé à mentionner, avec

les contours principaux du pays et le tracé de l'itinéraire suivi.

Enfin, l'innovation la plus sérieuse a été introduite sur une demande expresse, formulée dans des articles de Revues par d'aimables confrères qui estimaient cette adjonction nécessaire : je veux parler de deux index, l'un pour les noms géographiques, l'autre pour les passages bibliques. On a bien voulu dire que ce double répertoire pourrait être de quelque utilité : tout en demeurant sceptique à cet égard, je n'ai pourtant point voulu me dérober à de si obligeantes sommations. En dépit des additions survenues, les dimensions de l'ouvrage n'excèdent pas celles de la première édition, et demeurent même en deçà, grâce à certaines modifications de détails dans l'agencement typographique.

Quelques-uns de mes lecteurs ont regretté que je n'aie absolument rien dit sur Jérusalem. Je suis heureux de pouvoir les renvoyer à l'ouvrage déjà cité de mon élève M. Laufer, *Au pays du Christ*, où ils trouveront une description captivante et circonstanciée de la Ville sainte. Pour moi, ne pouvant en parler en détail dans le cadre de ce volume de Souvenirs, je me suis abstenu de toucher à ce sujet si digne d'être traité autrement qu'en passant.

Genève, le 15 mars 1898.

CHAPITRE PREMIER

De Jérusalem à Hébron et à Beit-Djibrîn.

Il faisait encore nuit noire lorsque je me réveillai. Et je ne compris pas tout de suite où je me trouvais. Cette chambre, plongée dans l'obscurité, et dont mes yeux ne distinguaient que peu à peu les contours ; ces fenêtres, que j'apercevais vaguement, et qui se détachaient sur le fond sombre comme des taches un peu plus claires, je ne les reconnaissais pas. Puis, la mémoire me revint, ainsi qu'il arrive quand on sort d'un profond sommeil et qu'on a le temps de se ressaisir. Je me rappelai où j'étais et pourquoi j'y étais venu. Et la singularité de ce lieu m'apparut alors avec force. Quand on a toujours vécu en Europe, dans un pays civilisé, chrétien, n'est-on pas en droit d'éprouver un plaisir secret à se dire tout à coup au milieu des ténèbres : « Je suis à Hébron ! »

Un silence absolu régnait dans cette chambre haute, aux baies largement ouvertes de deux côtés, sur la terrasse d'une maison élevée, au centre du quartier que dominent

les tours de la grande mosquée. Mais le silence planait aussi sur tout le voisinage, sur la ville entière ensevelie dans ce profond sommeil propre aux villes d'Orient, où nulle cloche ne résonne, où nulle horloge ne fait entendre ses tintements. Il y avait quelque chose de très impressionnant dans cette absence complète de tout bruit au sein d'une cité populeuse. Et voilà que soudain, à travers l'obscurité toujours aussi épaisse, des notes gutturales vibrèrent dans les airs et vinrent apporter à mon oreille un son rythmé, grave et lent. C'était le chant ou pour mieux dire la mélopée du muezzin, faisant retentir du haut d'un minaret le solennel appel à la prière. Et certes, quoi qu'on puisse d'ailleurs dire et penser de la religion de Mahomet, elle ne manque pas de grandeur, cette voix isolée et pourtant comprise de tous, qui rompt l'uniforme mutisme de la nuit musulmane pour convier tous ceux qui l'entendent à élever leur âme vers Allah.

Puis, à Hébron, au sein de la nuit sombre, je ressentais une autre impression encore, moins générale, plus localisée. L'appel du veilleur nocturne à ses coreligionnaires revêtait pour moi un autre sens que celui de ses congénères, entendus déjà bien des fois au Caire et à Jérusalem. Dans ces deux villes, l'islam coudoie à chaque pas le christianisme. Dans la capitale de l'Egypte, si fort européanisée, le voyageur venu d'Occident ne se sent pas esseulé et comme perdu au milieu d'une masse étrangère et même hostile. A Jérusalem, où le son des cloches retentit du haut des tours et se mêle à la voix qui descend des minarets élancés, il en est encore de même. On sent l'antagonisme des deux religions et des deux cultures; mais pour mesurer, d'intuition pour ainsi dire, la puissance du croissant, il faut

être venu dans une ville foncièrement musulmane. A cet égard, Hébron ne laisse rien à désirer. Sa population se compose presque uniquement de sectateurs de l'islam, réputés pour leur fanatisme.

C'est là l'impression dominante que j'ai rapportée d'Hébron, et je ne puis repenser aux trois jours que j'y ai passés sans que cette sensation, à la fois physique et morale, éprouvée dans les ténèbres, reprenne toute son acuité, et sans qu'il me semble entendre résonner encore à mes oreilles l'appel cadencé du muezzin de la vieille mosquée.

* * *

Mais pour mettre de l'ordre dans mon récit, je dois tout d'abord raconter comment il se faisait que je fusse à Hébron, au milieu de janvier 1894, au cœur de la nuit, dans une chambre haute.

Nous étions en famille à Jérusalem, depuis la fin de novembre, et nous y avions fait de nombreuses et excellentes connaissances. A certains égards, il peut y avoir quelque inconvénient, en voyage, à appartenir à un petit pays comme la Suisse : on ne trouve pas à l'étranger, du moins dans les contrées un peu reculées, une représentation diplomatique ou consulaire, et l'on s'aperçoit facilement qu'on a pour patrie une quantité négligeable ou plutôt une quantité inconnue ; les Arabes en tout cas ignorent la Suisse, à moins qu'ils ne la confondent avec la Suède, comme ce Bédouin de Ghizeh qui se vantait d'avoir fait escalader la grande pyramide au « prince de mon pays. » Mais il y a compensation : en notre qualité de Suisses, nous sommes également bien accueillis par les représentants et les ressor-

tissants des diverses grandes puissances. Français, Anglais, Allemands, Américains nous traitent avec une constante courtoisie, pour peu que nous puissions parler leurs langues respectives. Nous avions donc noué à Jérusalem d'agréables relations avec les différentes petites colonies qui se groupent autour des consulats européens. Et parmi les membres de la colonie allemande, j'avais appris à connaître et à apprécier très particulièrement le pasteur Bœttcher, un homme encore jeune et récemment marié, qui, après avoir occupé quelque temps le poste de pasteur en second à Jérusalem même, avait été transféré par le *Jerusalem-Verein* à la tête de la paroisse évangélique indigène de Bethléhem. Tandis que jusqu'alors il avait eu à célébrer des services dans sa langue maternelle et surtout à s'occuper de l'école allemande placée sous sa direction, ses nouvelles fonctions l'appelaient à prêcher en arabe et à surveiller, outre sa communauté proprement dite, la congrégation voisine de Beit-Djâla et le poste missionnaire d'Hébron.

Aux fêtes de Noël et du nouvel an, j'avais eu plusieurs fois le plaisir de rencontrer M. Bœttcher. Il m'avait parlé de ses visites périodiques à Hébron, où il se rendait autant que possible une fois par mois pour y passer le dimanche, faire la prédication du jour et inspecter le travail de l'évangéliste et maître d'école indigène de l'endroit, placé sous son contrôle. Il m'avait obligeamment offert de l'accompagner dans une de ces courses, et j'avais accepté avec empressement. Aussi, le jeudi 11 janvier, je le vis arriver chez moi, m'annonçant qu'il allait à Hébron le surlendemain et me proposant de me joindre à lui. C'était, il est vrai, au cœur de l'hiver, et comme depuis cinq ou six jours nous n'avions pas eu de pluie sérieuse, nous pouvions nous

attendre à être copieusement arrosés. Mais qui ne risque rien n'a rien, et d'ailleurs en Judée, dans la mauvaise saison, le temps est si capricieux, si fantasque qu'on ne peut établir aucune règle, et qu'il faut prévoir non seulement le vraisemblable, mais aussi l'improbable. Je n'hésitai donc pas un instant et me mis aussitôt à faire mes préparatifs en conséquence.

Le samedi 13 janvier, vers dix heures, nous nous mettons en selle, mon drogman Francis Karam et moi, pour gagner rapidement Bethléhem, où nous devons prendre au passage M. Bœttcher pour continuer ensuite notre route avec lui. Notre *moukre*, Sarkis, un Arménien à l'humeur joviale, conduit à la fois le cheval destiné à M. Bœttcher et sa propre monture, un honnête baudet, chargé en outre de notre bagage, peu encombrant et calculé pour une absence de trois à quatre jours. Nous franchisssons en moins d'une heure les huit kilomètres qui séparent Jérusalem de Bethléhem; la route est excellente, chose exceptionnelle en Palestine; elle est constamment sillonnée par des voitures qui font le service entre les deux villes et par des convois silencieux de grands chameaux, marchant à la file indienne et transportant parfois des charges énormes.

Bethléhem est une cité d'environ 8000 âmes. Elle étale, sur la croupe allongée d'une colline, ses maisons blanches, surmontées de toits en terrasses et quelquefois couronnées de petites coupoles. Ses rues ou plutôt ses ruelles sont tortueuses, étroites, mal pavées et atrocement boueuses. Je n'entreprendrai point de décrire la ville, non plus que l'église de la Nativité, les couvents qui l'avoisinent et la place du marché sur laquelle s'ouvre son entrée. D'autres plumes, plus habiles que la mienne, ont fait cette descrip-

tion. Je me bornerai à rapporter un ou deux faits récents.

Trois mois environ plus tôt, en octobre 1893, la crypte de l'église de la Nativité avait été le théâtre d'une scène sanglante. Une querelle avait éclaté, un *kawass* attaché aux établissements russes de Jérusalem, mais ressortissant du consulat d'Autriche, avait tué d'un coup de revolver un moine d'origine italienne, placé, en sa qualité de franciscain, sous la protection du consulat général de France. Cette affaire avait fait grand bruit, et l'on en parlait encore beaucoup lors de notre arrivée à Jérusalem [1]. La sentinelle turque, postée en permanence dans la crypte, en face des autels qui, selon la tradition, marquent l'emplacement de la naissance du Christ et de la crèche où il fut déposé, avait été impuissante à empêcher l'attentat. Des faits de ce genre ne justifient que trop, dans la nef supérieure aussi bien que dans l'église souterraine, la présence de factionnaires ottomans, immobiles, l'arme au pied. Qu'est-ce que ces pauvres soldats doivent penser des chrétiens?

Un autre événement de fraîche date, c'était la dédicace solennelle de la nouvelle église évangélique allemande de Bethléhem. Plus d'une fois déjà nous étions venus de Jérusalem, et nous avions visité et admiré ce joli édifice tout neuf, qui avait été inauguré peu auparavant [2]. Le lendemain

[1] On racontait aussi que le coupable, réexpédié en Europe pour y être jugé, avait réussi à éluder la surveillance de son gardien et à s'évader à Alexandrie.

[2] Cette cérémonie a été célébrée le 6 novembre 1893, en présence du Président du Conseil supérieur de l'Eglise évangélique de Prusse, Son Excellence M. de Barkhausen, qui y représentait LL. MM. l'empereur et l'impératrice d'Allemagne et apportait de leur part au nouveau lieu de culte une Bible et des vases pour la communion. Le Dr de Bark-

de Noël, le jour que les Allemands appellent *Zweiter Feiertag* (second jour de fête), toute la communauté allemande avait dû venir à Bethléhem pour y célébrer un service ; mais le temps épouvantable qu'il avait fait ce jour-là avait empêché ce pèlerinage. Plus prévoyants, nous avions, ma famille et moi, profité déjà du jour même de Noël pour nous rendre à Bethléhem dans l'après-midi, par un temps gris et froid, mais sec. Sans nous arrêter dans la ville, nous avions, fuyant la foule, promptement gagné les champs où la tradition place l'apparition des anges aux bergers. Là, dans la petite chapelle souterraine de l'endroit, se pressait une masse compacte de fellahs et d'habitants de Bethléhem. Ce sanctuaire appartient aux grecs ; mais le jour de Noël ne tombant pas sur la même date pour les orthodoxes et pour les catholiques romains, à cause de la différence des deux calendriers, les « latins » obtiennent chaque année, le 25 décembre nouveau style, l'autorisation d'user de la chapelle pour leurs dévotions. Je pus entendre, à ma grande joie, au moment où je pénétrais dans l'atmosphère épaisse du souterrain, un prêtre lire à ses auditeurs attentifs, dans un arabe intelligible pour chacun d'eux, le simple et touchant récit de l'évangile de saint Luc. Le cantique des anges : « Gloire à Dieu, paix sur la terre, » retentissait donc là, dans cette obscure petite salle, sur les lieux mêmes

hausen était du reste venu à Jérusalem pour assister, le 31 octobre, à la pose de la première pierre de la nouvelle église évangélique allemande du Rédempteur, qui s'élève sur les ruines de l'ancienne Sainte-Marie-Latine, dans l'enceinte du Mouristan. Il était accompagné de l'architecte qui a fait les plans de cet édifice, le professeur Adler, de Berlin. Nous avions eu le plaisir de rencontrer ces deux messieurs au Caire, comme ils revenaient de Palestine, tandis que nous étions en route pour nous y rendre.

où s'était accompli jadis l'événement dont toutes les Eglises chrétiennes, dans les cinq parties du globe, célèbrent unanimement le souvenir.

Bientôt, laissant derrière nous cette congrégation entassée dans sa grotte, nous nous en allons, seuls, dans la campagne, et assis sur un petit mur en pierres sèches, nous relisons, dans notre langue maternelle, le récit de Noël, et nous chantons ensemble quelques-uns des cantiques qu'en ce même jour on chantait dans nos assemblées chrétiennes, dans la patrie lointaine. De tous les jours de Noël que j'ai passés jusqu'ici, aucun n'a laissé dans mon souvenir une trace aussi profonde que celui où nous avons eu le privilège de pouvoir nous approprier, au pied de la lettre, la parole des bergers : « Allons à Bethléhem ! » Et nous aussi nous en sommes revenus, comme les bergers, « glorifiant et louant Dieu. »

* * *

Mais il est temps de reprendre le fil de mon récit et de revenir du 25 décembre au 13 janvier. Heurtant à la porte du presbytère, situé tout à côté de l'église nouvellement bâtie, j'y suis aimablement reçu par M. et Mme Bœttcher, et bientôt, assis à leur table hospitalière, je m'entretiens avec mes hôtes de notre projet de course, puis de mille autres détails intéressants, concernant leur œuvre de Bethléhem et leurs expériences de la vie orientale. Hélas ! pourquoi faut-il que je ne puisse évoquer la vision de cette maison amie sans qu'aussitôt une ombre de deuil s'étende sur ce souvenir ! Cette jeune femme, gracieuse et charmante, qui nous avait accueillis avec tant de prévenante cordialité, nous

l'avons revue en Suisse, l'année suivante, accompagnant son mari et ses enfants; mais quelques mois plus tard, après son retour en Palestine, elle fut atteinte par la maladie, et bientôt emportée, laissant après elle d'unanimes regrets. La consécration de la douleur et des larmes n'a pas fait défaut à l'Eglise évangélique de Bethléhem. Celle qui faisait avec tant de bonne grâce les honneurs du presbytère aux visiteurs étrangers n'a fait que passer, et sa tombe est creusée dans le cimetière protestant de Jérusalem.

M. Bœttcher rédige un petit journal[1], qui va porter au près et au loin des nouvelles de l'œuvre d'édification et d'évangélisation poursuivie en Terre-Sainte par le *Jerusalem-Verein.* Quatre fois par an je le vois arriver entre mes mains, et quand j'aperçois sur la première page la vue de l'église de Bethléhem, je ne puis me défendre d'éprouver un serrement de cœur. Je repense au temps où nous l'avons visitée et où le soleil de la prospérité éclairait la maison et la famille du pasteur.

* * *

Notre moukre part seul et en chantant dans la direction d'Hébron. Il suit tout bonnement la grande route, tandis que nous commençons par faire un détour et par prendre, comme dit l'autre, le chemin de l'école. Nous nous dirigeons au sud de Bethléhem, vers un terrain qui appartient à la communauté évangélique allemande, et où il est question de bâtir, quand les ressources le permettront, un

[1] *Evangelische Blätter aus Bethlehem.* Le premier numéro a paru en février 1891.

orphelinat, ou pour mieux dire une sorte d'institut pédago gique et agricole pour jeunes garçons. Actuellement, la pièce de terre est cultivée; c'est une vigne, et dans la maisonnette qui s'y dresse habite un paysan syrien, un protestant, avec sa famille. Nous nous arrêtons là quelques instants, et j'y remarque des peaux de chacals, suspendues à la paroi. Ce sont les trophées du vigneron : armé d'un fusil à pierre à l'aspect préhistorique, il monte la garde durant la nuit avec persévérance et non sans succès, pour défendre ses cultures contre « les petits renards qui ravagent les vignes » (Cant. II, 15), aujourd'hui comme au temps du poète hébreu[1].

Reprenant notre marche, nous chevauchons par des sentiers à coup sûr malaisés, mais point du tout sablonneux : rocailleux serait plus exact. Ce que cette Judée renferme de pierres, il faut l'avoir vu pour s'en rendre compte. Ce fait explique admirablement pourquoi la lapidation était de tous les supplices le plus usuel; il fait aussi ressortir la vigueur de l'hyperbole d'après laquelle (I Rois X, 27) au temps du roi Salomon « l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres. » Toutefois, pour nos montures, et pour leurs cavaliers également, cette profusion de rocs et de cailloux ne laisse pas que de présenter quelques désagréments. Par des sentiers de plus en plus raboteux, nous franchissons la croupe d'une colline, et nous apercevons au-dessous de nous la vallée exceptionnellement verte où se trouve le petit village d'Ourtâs.

[1] Les savants les plus compétents affirment que le mot hébreu rendu dans nos versions par *renard* s'applique tout aussi bien, et même quelquefois mieux, au chacal. Les anciens Israélites ne distinguaient sans doute pas systématiquement ces deux animaux assez analogues, le *vulpes vulgaris* et le *canis aureus*.

Ce nom est-il, comme on le suppose volontiers, une déformation du mot latin *hortus*, jardin? Par hasard, cette désignation serait méritée ; car au milieu de cette région âpre et désolée, ce vallon a le privilège enviable de posséder de l'eau courante, et même au mois de janvier où nous sommes, il est paré d'une végétation abondante. Au-dessus d'Ourtâs, le long de l'informe chemin que nous suivons, se déroule une antique canalisation, contenant de l'eau claire et abondante. Jadis cet aqueduc s'en allait jusqu'à Jérusalem ; mais depuis bien des siècles il est tombé en ruines. A peine s'il atteint Bethléhem. A bien plus forte raison la capitale ne peut-elle plus compter sur cette précieuse ressource, qui la transformait autrefois et qui justifiait çà et là dans ses rues la présence d'une fontaine (en arabe *sébil*), ce qui fait à notre époque l'effet d'une sanglante ironie. L'aqueduc dont nous remontons le cours nous conduit bientôt à son point de départ, aux trois immenses réservoirs rectangulaires qui se nomment en arabe el-Bourak, « les bassins » par excellence, et qu'on a pris l'habitude d'appeler les Vasques de Salomon[1]. Il n'y a pas d'autre raison pour cela qu'un passage de l'Ecclésiaste (II, 6), qui pour toute sorte de motifs ne prouve rien à cet égard.

C'est un travail grandiose. Aucun voyageur ne peut passer auprès de ces gigantesques excavations sans être saisi

[1] Voici les dimensions de ces trois bassins :

	Longueur.	Largeur.	Profondeur.
Bassin supérieur :	116 m.	70 m.	7m60.
Bassin du milieu :	129 m.	50-75 m.	12 m.
Bassin inférieur :	177 m.	45-53 m.	15 m.

Les variations dans les chiffres indiquant la largeur montrent que ces rectangles sont plutôt des trapèzes. Notre photographie représente le bassin supérieur, le moins considérable.

d'admiration pour la somme de labeur et d'habileté qu'on a dépensée afin d'assurer à la ville royale des Juifs un approvisionnement d'eau considérable et d'excellente qualité. Les sources de la montagne avoisinante avaient été captées, les eaux de la saison pluvieuse recueillies ; tout avait été organisé avec un art ingénieux et sûr [1]. Et durant des siècles sans doute il a été pourvu, grâce à cette œuvre remarquable, à l'alimentation de la capitale. Plus encore que le touriste de passage, celui-là appréciera cette merveille du passé, qui aura vécu plusieurs mois à Jérusalem et qui aura pu constater, de visu et par le témoignage de ses relations journalières, à quel point la pénurie d'eau et l'obligation de se contenter de citernes constituent l'une des difficultés de l'existence [2]. Lorsque la pluie, comme en 1893, ne tombe pas du mois de mai jusqu'au 10 décembre, on comprend que les citernes soient à sec, ou, ce qui est pis encore, que le fond en soit vaseux et malsain. Et quand on voit revenir périodiquement dans les journaux la nouvelle

[1] Josèphe raconte, en deux endroits, que Ponce Pilate dépensa les richesses du trésor sacré pour amener des eaux dans la ville de Jérusalem et que ce procédé sacrilège ne manqua pas de provoquer des troubles. La longueur de ces canalisations est évaluée par les *Antiquités* (XVIII, 3, 2) à 200 stades et par la *Guerre des Juifs* (II, 9, 4) à 400 stades. Ce désaccord s'explique difficilement ; d'ailleurs le plus faible des deux chiffres (équivalent à 36 km.) conduit déjà bien plus loin que les Vasques. Il n'est pas plus aisé de déterminer si Josèphe veut dire que Pilate créa ces aqueducs ou qu'il se contenta de les réparer et de les étendre. La question demeure donc ouverte : les Vasques et leurs dépendances peuvent remonter plus haut que l'ère chrétienne, beaucoup plus haut peut-être.

[2] Les citernes et les conduits qui les alimentent forment un prétexte incessant de procès et de discussions entre voisins, entre propriétaires et locataires. Récemment encore, un de mes correspondants de Jérusalem me faisait des plaintes à ce sujet.

que la municipalité de Jérusalem, ou le gouvernement turc, va restaurer la canalisation des Vasques de Salomon et ramener à la Ville sainte l'eau depuis si longtemps disparue, on est pris d'un pieux désir de voir s'accomplir un si grand progrès. Mais, hélas ! le scepticisme, fondé sur une triste expérience, est le plus fort et triomphe du penchant qu'on éprouve à prendre ses espérances pour des réalités. Que de centaines de mille francs il faudrait pour réparer ce que l'incurie a laissé tomber en ruines ! Parfois, il est vrai, la nouvelle se présente avec une variante qui n'est pas sans portée : on annonce qu'un bienfaiteur ou une bienfaitrice plus ou moins anonyme songe à secourir Jérusalem en lui rendant ses bienheureux aqueducs d'autrefois. « Amen, dirons-nous avec le prophète Jérémie (XXVIII, 6-7), amen! Que l'Eternel fasse ainsi ! que l'Eternel accomplisse la parole que tu as prophétisée !... Seulement.... »

Non loin de la plus élevée des trois Vasques se dresse un vieux *khân* (hôtellerie ou caravansérail) délabré et misérable, mais pittoresque à sa manière. Ce voisinage n'est pas sans ajouter encore à l'originalité du spectacle. Tout près passe la route de Jérusalem à Hébron, et le tableau que les voyageurs peuvent contempler du haut de la vallée des Vasques est certainement l'un des plus imposants de toute cette région. A gauche et à droite, les pentes des montagnes s'inclinent, sévères et pierreuses, formant ici et là des sortes de gradins. Au milieu, l'on aperçoit avec une réelle surprise et une admiration grandissante les trois bassins colossaux, creusés dans le roc, partiellement complétés par des murs de soutènement en maçonnerie, et dans lesquels s'est amassée une eau légèrement boueuse. Plus tard dans la saison, lorsque les pluies d'hiver sont tombées à

profusion, les grands réservoirs se remplissent parfois jusqu'à déborder, et l'aspect de la vallée a quelque chose de plus étrange encore. Il est naturel d'éprouver en ce lieu une impression forte et durable. Le paysage est frappant par lui-même. En outre, il est difficile de n'y pas rattacher une signification symbolique et de ne pas voir dans ces œuvres géantes, mais déchues, une illustration dramatique de l'histoire de ce pays.

A quelque distance des Vasques, vers l'ouest, se trouve un couvent grec, portant le nom de Saint-Georges. Je n'ai pas eu l'occasion de le visiter, mais je tiens à le mentionner, parce qu'il jouit d'une notoriété très spéciale. On y amène volontiers les malheureux indigènes atteints de démence [1]. La méthode thérapeutique qu'on y emploie est des plus rudimentaires, et nous pouvons ajouter des plus discutables. La Turquie d'Asie ne connaît pas les asiles d'aliénés. C'est là une entreprise de charité chrétienne qu'il est réservé aux Européens d'implanter dans cet Orient rebelle. Déjà les hôpitaux pour malades abondent à Jérusalem [2], y compris ceux plus particulièrement destinés aux aveugles, aux lépreux, aux enfants [3]. A Beyrout, ailleurs encore, ce noble exemple est suivi. Il faut que les pauvres

[1] Consulter à ce sujet, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palæstina-Vereins* (XVII, p. 42-55, 65-74), une intéressante communication de Mme Lydia Einsler, femme d'un médecin de Jérusalem. Voir spécialement p. 49-52

[2] On trouve à Jérusalem des hôpitaux anglais, allemands, français, russes, israélites ; la municipalité, émue à jalousie, a voulu à son tour en fonder un.

[3] Mentionnons l'hôpital ophtalmique anglais du Dr Cant ; l'hôpital des lépreux des Frères Moraves (*Jesus Hilfe*) ; l'hôpital d'enfants du Dr Sandreczky (*Marienstift*).



VASQUES DE SALOMON.

p. 24.

insensés aient leur tour. Il est permis, non seulement d'espérer, mais de prévoir qu'ils l'auront prochainement[1].

Dans le voisinage des Vasques également se trouve un sanctuaire d'une autre sorte, renfermant une source à laquelle la tradition, appuyée sur un texte énigmatique du Cantique des cantiques (IV, 12) et sur une interprétation ultralittéraliste de ce passage, a donné le nom de « fontaine scellée, » *fons signatus*, comme si l'image employée par le poète indiquait l'existence, en un lieu déterminé, d'une fontaine réelle portant ce nom.

On rencontre souvent et plus que de raison, du reste, en Terre-Sainte, le nom du roi Salomon mis en rapport avec diverses localités et particulièrement associé aux édifices considérables, aux ruines imposantes, aux sites ayant un caractère grandiose. Et quand ce n'est pas à Salomon que l'imagination populaire a attribué l'origine de quelque œuvre importante, elle en reporte la gloire sur « le sultan. » Quel sultan ? L'actuel ? Quelqu'un de ses nombreux prédécesseurs ? Peu importe ! Le sultan est mort, vive le sultan ! C'est une désignation bien commode. C'est ainsi que nous avons là l'étang du sultan, ici la fontaine du sultan[2], etc.

Et puisque nous parlons du sultan, c'est le cas de rappe-

[1] Le vénérable missionnaire Th. Waldmeier, un de nos compatriotes, autrefois actif en Abyssinie, plus tard et longtemps à Broummâna dans le Liban, a entrepris la création d'un asile d'aliénés en Syrie. Il est appuyé par un comité à Beyrout dans lequel siègent des représentants de toutes les confessions chrétiennes et des musulmans aussi, et des ressortissants des nationalités les plus diverses. Actuellement M. Waldmeier parcourt l'Europe pour y recueillir des sympathies, et peut-être se rendra-t-il en Amérique ensuite. Souhaitons bon succès à cet effort généreux !

[2] Il y a un étang du sultan à Jérusalem, un autre à Hébron ; une fontaine du sultan à Jéricho, et ainsi de suite.

ler que la grande route, la chaussée vraiment carrossable, phénomène rare en Palestine, s'appelle précisément es-Sultâneh. Et c'est sur cette Sultâneh, sur cette route que nous continuons notre voyage à partir des étangs de Salomon. Elle s'engage de plus en plus dans la montagne et nous en suivons les nombreux contours. Nous laissons sur notre droite, hors de portée de la vue, le village de Beit-Zakarya, localité qui a marqué dans l'histoire des Maccabées [1]. Bientôt nous arrivons à une vallée plus élargie, qui porte le nom d'Arroub. Les voitures qui vont de Jérusalem à Hébron ou vice-versa, ayant atteint en cet endroit le milieu du trajet, ont l'habitude d'y stationner quelques moments, tout auprès d'un modeste petit café arabe et non loin des restes encore remarquables d'une grande canalisation des anciens âges. L'eau n'a pas cessé de couler dans cette paisible vallée d'Arroub. Autrefois elle s'en allait aux Vasques, puis à Jérusalem. Actuellement, elle se perd à peu de distance, mais la source est bien toujours là, ainsi qu'un bassin rectangulaire, moindre que ceux de Salomon, et pourtant encore d'une belle dimension [2]. Je recommande aux voyageurs de ne pas négliger d'aller visiter ce qui reste de ces anciens travaux ; c'est là un coup d'œil pittoresque et instructif en même temps.

[1] Juda Maccabée y fut vaincu par les Syriens (163), et son frère Eléazar mourut en héros dans cette bataille (1 Macc. VI, 32-48). Dans une conférence que j'ai eu l'avantage d'entendre à Jérusalem, le savant épigraphiste, R. P. Germer-Durand, supérieur de N.-D. de France, a proposé, sous réserves d'ailleurs, de voir dans ce Beit-Zakarya la patrie de Zacharie et d'Elisabeth, le lieu de naissance de Jean-Baptiste. Voir *Revue biblique*, 3e année (1894), p. 44-45.

[2] Longueur 73 m. ; largeur 49 m. — Les travaux exécutés par Pilate, mentionnés ci-dessus p. 22, se rapportaient peut-être à Arroub.

Toutefois, je n'ai vu Arroub que quelques semaines plus tard, lors d'un second passage en voiture. Pour cette fois, nous avions abandonné la grande route et avions coupé au plus court, par un ancien chemin qui traverse directement la vallée, au lieu que la chaussée carrossable décrit une courbe. Ce changement d'itinéraire eut un résultat très imprévu : il nous mit soudain en présence de trois charmants petits animaux, de trois gazelles qui paissaient allègrement l'herbe naissante [1]. Elles ne nous aperçurent pas tout d'abord, tandis qu'arrêtant nos chevaux et observant un silence absolu nous les contemplions avec curiosité et que nous admirions la grâce de leurs mouvements. Autre chose est la gazelle captive, ornement d'un jardin ou d'une villa, autre chose la gazelle libre dans la montagne ou dans la plaine. Rien de plus élégant que ces sveltes créatures, aux jambes d'une extraordinaire finesse, aux cornes effilées, aux vives allures. Tout à coup, un mouvement de nos chevaux leur signale notre présence, et c'est alors une alerte, une fuite précipitée, un sauve-qui-peut général. Un instant de plus, et les légères petites bêtes avaient disparu. Je ne sais si c'est là une rencontre fréquente dans la région montagneuse entre Jérusalem et Hébron ; mais je constate que c'était au cœur de l'hiver et à plus de 800 mètres d'altitude.

Plus loin, nous retrouvons la grande route et nous passons devant une belle fontaine, jaillissant au bord du chemin. C'est la source appelée Aïn-ed-Diroueh, auprès de

[1] Il y a quelque chose d'émouvant dans un spectacle inattendu comme celui-là. Il m'a vivement rappelé une impression analogue ressentie, il y a quelques années, au haut d'une vallée solitaire de nos Alpes, à l'aspect inopiné d'un groupe de chamois, très rapprochés de nous et qui ne s'apercevaient point de notre proximité.

laquelle se discernaient naguère encore les vestiges d'une ancienne église chrétienne. Ce lieu a donc eu de l'importance, et on se l'expliquera sans peine en apprenant qu'au temps d'Eusèbe déjà cette fontaine passait pour être celle où l'eunuque éthiopien fut baptisé par Philippe (Act. VIII, 36). Plus loin, à propos de Gaza, je retrouverai l'occasion de parler avec détails de ce sujet et des controverses qu'il soulève, et j'indiquerai la solution qui me semble la plus acceptable.

Les souvenirs de l'époque maccabéenne nous poursuivent sur cette route. Tout à l'heure, c'était Beit-Zakarya ; à présent c'est, sur notre droite, à l'ouest du chemin, Beit-Sour, localité mentionnée déjà dans l'Ancien Testament [1], mais dont l'importance se manifesta surtout durant les luttes des Maccabées contre les Syriens [2]. A gauche, en revanche, c'est un sanctuaire musulman, une mosquée sous le patronage de l'inévitable Nébi-Younous, du prophète Jonas, avec son tombeau ou plutôt avec l'un de ses tombeaux ; car dans combien de lieux divers ne montre-t-on pas la sépulture de ce personnage biblique ! Ce lieu saint se trouve dans le village de Halhoul, déjà cité dans le livre de Josué et qui n'a pas changé de nom depuis trois mille ans [3]. Les musulmans sont du reste seuls à placer en ce lieu la tombe de Jonas ; la tradition juive y voit au contraire le sépulcre du prophète Gad [4], ce qui est tout aussi difficile à prouver, maisdu moins beaucoup plus rationnel. En effet, à ma con-

[1] Jos. XV, 38 ; 1 Chron. II, 45 (?) ; 2 Chron. XI, 7 ; Néh. III, 16.

[2] 1 Macc. IV, 29, 61 ; VI, 7, 26, 31, 49, 50 ; IX, 52 ; X, 14 ; XI, 65 ; XIV, 7, 33. Juda Maccabée y vainquit en 165 le général syrien Lysias ; deux ans plus tard, les Syriens s'en emparèrent, et ce ne fut qu'en 145 qu'elle fut reprise par Simon Maccabée.

[3] Jos. XV, 58.

[4] 1 Sam. XXII, 5 ; 2 Sam. XXIV, 11-14 ; comp. 1 Chron. XXI, 9 ; XXIX, 29.

naissance, on ne montre nulle part ailleurs un autre tombeau du même prophète, et puis Gad fut le compagnon de David durant la période de sa vie errante dans les déserts sauvages et montagneux de Juda ; son prétendu sépulcre se trouve du moins placé dans son cadre historique.

Enfin, comme le soir approche, la route commence à descendre d'une façon sensible, et cela prouve que nous allons atteindre Hébron. Cette ville, située à 927 mètres d'altitude au-dessus de la Méditerranée, 150 mètres plus haut que Jérusalem, se trouve au delà du point de partage des eaux. Tandis que les sources de la vallée d'Arroub se dirigent au nord, le ouadi dans lequel est Hébron s'en va du côté du sud, décrit un vaste contour et finit, en passant par Beer-Schéba et en se prolongeant à l'ouest, par aboutir à la mer, un peu au midi de Gaza.

Contrairement à l'habitude des villes et villages de Palestine, Hébron n'est pas bâtie sur une montagne, mais dans le fond de la vallée, sur les deux flancs de laquelle ses maisons s'étalent. Ce n'est point une position forte, et il est permis de se demander si la vieille cité cananéenne, conquise par les Israélites et devenue le chef-lieu d'une des principales tribus, n'était pas originairement construite sur l'une des hauteurs qui dominent l'emplacement actuel [1]. Le transfert ultérieur s'expliquerait aisément et d'une façon très naturelle par la préoccupation de se rapprocher du sanctuaire révéré de tous et contenant les ossements des patriarches hébreux, l'antique caverne de Macpéla, aujourd'hui la grande mosquée ou *Haram* d'Hébron.

[1] Sur la hauteur au nord-est, disent les uns ; sur la hauteur au sud-ouest, disent les autres. Tout dépend de la façon dont on interprète le « vis-à-vis » de Gen. XXIII, 17, 19.

* * *

Les Arabes appellent Hébron *El-Khalîl*, ce qui signifie « le bien-aimé. » C'est le titre que porte, dans la terminologie officielle de l'islam, le père des croyants, Abraham. Cette désignation a du reste une origine biblique. Dans le livre d'Esaïe (XLI, 8; comp. Jacq. II, 23), il est parlé du patriarche comme de « l'ami de Dieu. » La porte la plus fréquentée de Jérusalem, celle qui s'ouvre au milieu de la muraille occidentale, la même que les chrétiens nomment porte de Jaffa et qu'on pourrait tout aussi bien appeler porte de Bethléhem, c'est pour les musulmans le *Bâb-el-Khalîl*, la porte d'Hébron.

Si Hébron n'est plus le nom moderne de la ville, ce n'est pas davantage sa plus ancienne désignation. Du moins certains textes bibliques [1] nous apprennent que l'antique dénomination de la localité était Kiryat-Arba, littéralement « la cité des quatre. » Des quatre... ? Assez naturellement on répond : Des quatre quartiers, et l'on fait remarquer qu'Hébron se compose de quatre parties distinctes, dont deux sont situées sur la rive droite et deux sur la rive gauche du ouadi [2]. Mais l'existence de ces quatre quartiers est solidaire de la position actuelle de la ville dans la vallée, et le vieux nom remonte au contraire aux temps les plus reculés, et par conséquent à l'époque où Hébron devait être bâtie

[1] Gen. XXIII, 2; XXXV, 27; Jos. XIV, 15; XV, 13, 54; XX, 7; XXI, 11; Jug. I, 10; Néh. XI, 25.

[2] Ces deux quartiers sont le *Hâret-ech-Cheikh* (que représente notre photographie) et le *Hâret-el-Haram ;* ce sont les plus importants de beaucoup, surtout le dernier, qui renferme la grande mosquée.

sur une colline voisine[1]. Je pense donc qu'il s'agit ici, non pas de quatre quartiers, mais de quatre clans. Nous lisons en effet (Nomb. XIII, 22) que les habitants d'Hébron étaient Ahiman, Schéschaï et Talmaï, enfants d'Anak. N'avons-nous pas là les quatre peuplades voulues, en additionnant le clan-père avec les trois clans-fils[2]?

Dans la Genèse le nom d'Hébron est intimement lié à celui de Mamré, et l'un et l'autre sont mis en rapport avec le patriarche Abraham. De là vient la désignation arabe moderne; de là vient aussi l'intérêt particulier que cette ville a toujours présenté soit pour les juifs, soit pour les chrétiens, soit pour les musulmans. Ceux-ci y règnent actuellement en maîtres : sur 18 000 à 20 000 âmes, on compte 1200 à 1500 juifs et 100 chrétiens à peine; tout le reste appartient à Mahomet[3]. Et ce n'est point une population indifférente que ces musulmans d'Hébron. J'ai déjà eu l'occasion de rappeler que leur fanatisme n'était pas atténué, comme en d'autres villes d'Orient, par le frottement quotidien avec les éléments chrétiens, européens ou indigènes. L'islam s'y montre intransigeant, et le passant étranger y est regardé d'un œil malveillant. Les cailloux, lancés par la main des enfants à l'adresse de « l'infidèle, » sont une aubaine à laquelle il convient de s'attendre, sinon dans les

[1] Il est d'ailleurs assez arbitraire de ne compter que quatre quartiers dans l'Hébron moderne : en réalité il y en aurait plutôt sept. Voir le Bædeker de 1897.

[2] Nous lisons, il est vrai, dans Jos. XIV, 15, qu'Arba était un homme, et dans Jos. XV, 13; XXI, 11, qu'il était le père d'Anak; mais cette variante dans l'exposé des faits généalogiques n'empêche pas d'aboutir à une conclusion analogue.

[3] Ces chiffres, plus élevés que ceux qu'on indique d'ordinaire, m'ont été fournis sur les lieux mêmes, et j'ai toutes raisons de les croire exacts.

bazars d'Hébron, du moins dans les rues plus écartées. Encore faut-il se féliciter lorsque les projectiles, ainsi qu'il m'est arrivé, se contentent de frôler le but sans l'atteindre.

La vie au milieu de cette masse mal disposée n'est point toujours facile pour la petite minorité chrétienne et spécialement pour les missionnaires européens et pour leurs aides indigènes. Il y a à Hébron une œuvre d'évangélisation et



Hébron. Dispensaire de la mission anglaise.

de charité fondée et entretenue par la *Mildmay Mission* de Londres. Elle possède une sorte d'infirmerie ou plutôt de dispensaire, installé dans un grand bâtiment situé en dehors de la ville, à main droite en arrivant de Jérusalem. L'histoire de cet édifice est assez singulière. Par sa structure massive, comme par ses dimensions, il se distingue avantageusement de l'immense majorité des maisons d'Hébron. Ces dernières, il est vrai, sont bien construites en pierres et non point simplement en pisé, elles ont des toits en terrasses, des fenêtres, souvent deux ou trois étages. Mais elles ne présentent pourtant pas l'aspect perfectionné de la demeure dont nous parlons. Celle-ci a été bâtie par un juge musulman, appartenant à l'une des familles les plus notables de la ville, à l'une de celles qui jouissent de certains privilèges en rapport avec la grande mosquée. Cet homme, en-



HÉBRON. HARET-ECH-CHEIKH.

P. 32.

richi et prospère, voulut avoir une habitation plus belle et plus confortable que celles de ses concitoyens. Il fit venir un entrepreneur de Bethléhem, et bientôt la nouvelle construction s'éleva sur l'emplacement d'une vieille tour ruinée, au milieu des vignobles. Des matériaux d'excellente qualité furent employés : les pièces sont voûtées, parfaitement imperméables à la pluie ; les murailles ont plus d'un mètre d'épaisseur. Mais le propriétaire et son fils aîné moururent dans la même semaine, lorsque le rez-de-chaussée seul était achevé. Les deux veuves du défunt et ses autres enfants ne purent pas poursuivre les travaux, les étages supérieurs ne furent pas exécutés. Après deux ans, la famille quitta la maison où elle se sentait dépaysée et qu'elle prétendait hantée, et s'en retourna vivre à Hébron même. Un juif de Jérusalem loua l'immeuble et y installa un hôtel. Le Bædeker, dans son édition française parue au commencement de 1893, le signale encore comme tel. Mais il paraît que l'entreprise n'était pas très rémunératrice, ce qui se conçoit aisément, et l'aubergiste, qui tient également un hôtel à Jérusalem, a renoncé à la poursuivre. C'est ainsi que la mission évangélique est entrée en possession de cette maison. Plusieurs dames et demoiselles s'y consacrent au soin des malades et des malheureux, avec l'aide d'un médecin écossais, le Dr Paterson, qui habite dans Hébron même, et avec lequel j'ai eu le privilège de faire bonne connaissance dès ma première visite dans cette ville. Ces relations se sont promptement resserrées, soit en Palestine, soit plus tard en Suisse, et sont devenues de vrais liens d'amitié[1].

[1] En 1895, 9607 consultations ont été données, dont 9143 à des musulmans, 444 à des juifs et 20 à des chrétiens. N'ayant pas les totaux des deux dernières années, je me borne à dire que pour le seul mois de

Outre cette mission britannique, il existe encore à Hébron une œuvre scolaire très modeste, mais très utile, sous la direction générale de M. Bœttcher, et qui est confiée à un catéchiste syrien, Elyas Daher. C'est sous le toit hospitalier de ce digne homme que j'ai trouvé un asile avec mon compagnon durant trois nuits. Bien peu nombreux sont les enfants qui fréquentent l'école, mais n'est-ce pas déjà un privilège que de pouvoir offrir un enseignement évangélique aux quelques familles chrétiennes qui habitent Hébron ? Puis, chaque dimanche, Elyas fait un culte, auquel assistent toujours un certain nombre d'auditeurs. Lors des visites périodiques de M. Bœttcher, c'est ce dernier qui se charge de présider le service et d'y joindre la célébration de la sainte cène. J'ai eu l'avantage d'assister à l'un de ces cultes, et si le sermon m'a à peu près complètement échappé, novice comme je l'étais encore pour l'arabe moderne, j'ai pu du moins m'associer pleinement au chant et à la partie liturgique du service.

Lorsque celui-ci fut terminé, j'eus l'occasion de faire connaissance avec les dames de la mission, ainsi qu'avec le D[r] Paterson, et bientôt nous nous mîmes en marche, ce dernier et moi, avec deux autres messieurs européens en séjour à Hébron, pour gravir une colline voisine de la ville, du côté de l'orient. Du sommet de cette éminence on jouit d'une vue étendue dans toutes les directions. Certainement la vue sur Hébron même est intéressante, mais bien plus captivante encore celle sur la région âpre et tourmentée qui s'étend à l'est du côté de la Mer Morte et au sud dans

novembre 1896 le nombre des consultations a été de 1381, ce qui dénote un progrès considérable. En 1897, le chiffre d'une seule journée a mainte fois atteint 120, 125, 130.

la direction du grand désert. Les tableaux du premier livre de Samuel, retraçant les péripéties de la « chasse à l'homme, » conduite par le roi Saül s'acharnant à atteindre David; les marches et contremarches des deux troupes; les rencontres imprévues et les évasions inespérées, tout cela acquiert un caractère de frappante réalité en présence des lieux mêmes où s'est déroulée cette page dramatique des annales d'Israël. Et puis, tout là-bas, à l'orient, se profile sur le ciel la ligne des monts de Moab, et plus près, mais au delà des collines judéennes, l'on sent, l'on devine cette profondeur mystérieuse qui s'appelle le bassin de la Mer Morte. Là est Enguédi, là se dresse le rocher de Masada avec ses sanglants souvenirs. Le désir de visiter ces parages désolés et étranges était déjà très intense en moi, et ce coup d'œil jeté du haut de la colline au-dessus d'Hébron n'a fait que l'aviver encore. C'est avec un vif regret que j'ai dû quitter la Palestine sans avoir pu mener à bonne fin ce projet, longuement caressé, d'une course au sud de la Mer Morte. D'autres, plus heureux, ont pu l'accomplir, et leurs récits n'ont fait qu'accroître mon désappointement.

Redescendus de la hauteur, nous traversons le quartier principal de la ville et nous nous arrêtons à l'entrée du Haram, c'est-à-dire de la grande mosquée d'Hébron. A moins d'être musulman, nul n'est autorisé à passer le seuil du sanctuaire. La défense, il est vrai, ne s'applique pas à la porte elle-même : il est permis de la franchir, et de commencer à gravir l'escalier auquel elle donne accès. Mais les chrétiens sont tenus de s'arrêter à la quatrième marche, et les juifs, moins favorisés encore, ne peuvent monter que jusqu'à la troisième. Là, dans la muraille qui domine les degrés à

gauche, se trouve une ouverture que la superstition populaire désigne comme une sorte de boîte aux lettres pour communiquer avec le monde invisible, avec les ancêtres, avec le grand patriarche Abraham. Cette croyance semble répandue spécialement chez les juifs, peut-être aussi chez certains pèlerins chrétiens. Ce que je puis attester en tout



Hébron.
Porte de la Mosquée.

cas, c'est qu'en plongeant le bras dans l'orifice, nous en avons retiré une carte postale écrite en russe, et que nous l'avons consciencieusement remise à sa place. Je dois ajouter qu'elle ne m'a point semblé porter l'adresse d'Abraham, et qu'elle avait déjà été oblitérée, dans quelque bureau très terrestre, par l'apposition d'un timbre humide. C'était donc peut-être une innocente plaisanterie.

Ces « bagatelles de la porte, » voilà ce dont il faut se contenter. Le touriste scrupuleux pourra encore faire le tour de l'édifice monumental et contempler l'épaisse muraille quadrangulaire qui forme la base de l'enceinte actuelle. Cette partie inférieure remonte à une date beaucoup plus

ancienne que le mur qui la surmonte [1]. Mais est-elle de l'âge d'Hérode, ainsi que plusieurs, très compétents, l'estiment? ou même plus antique? L'examen tout extérieur qu'on en peut faire ne donne pas de réponse satisfaisante à ces questions.


Hébron.
Muraille du Haram.

En dehors de ces préoccupations purement archéologiques, le sentiment qu'éveille la vue de cette mosquée jalousement fermée est assez complexe. C'est un mélange de curiosité désappointée et d'émotion respectueuse. Il faut bien se résigner à rester dehors et à contempler l'enceinte aux hautes murailles sans pouvoir pénétrer les secrets qu'elle recèle. Là, tout un passé mystérieux est enseveli. Depuis combien de siècles ce lieu n'exerce-t-il pas son attrait sur une multitude de nos semblables! Pour quiconque professe le judaïsme, l'islam ou la religion du Christ, les noms d'Hébron et d'Abraham revêtent un caractère vénérable et sacré. Je sais, à vrai dire, combien les traditions sont sujettes à caution, et avec quelle réserve il faut les

[1] Notre photographie est prise de l'angle nord du Haram, et montre par conséquent la muraille nord-est. Elle permet de distinguer nettement les deux étages de maçonnerie.

recevoir ; je sais aussi qu'il ne faut attribuer aux pèlerinages aucune valeur méritoire. Et, malgré cela, j'éprouve, devant cette porte inhospitalière, le besoin de me recueillir quelques instants, ainsi qu'il convient de le faire devant un des berceaux primitifs de notre foi religieuse. Je ne saurais dédaigner comme puérile l'impression très douce, tantôt mélancolique, tantôt réconfortante, qu'on éprouve en un lieu consacré par le souvenir. Mais ici, il faut savoir se contenter de peu : auprès de la caverne de Macpéla, la pensée peut travailler, l'imagination se donner libre carrière ; les yeux sont condamnés à ne rien voir.

De loin en loin pourtant, de rares privilégiés ont été admis à pénétrer dans l'intérieur de la mosquée : des personnages de sang royal, comme le prince de Galles en 1862, ses deux fils en 1882, le prince héritier de Prusse en 1869 ; des grands seigneurs comme le marquis de Bute en 1866 [1] ; un ou deux architectes, entre autres Fergusson ;

[1] Il n'est point difficile de retrouver, dans diverses publications, des renseignements relatifs à ces visites princières. Mais je ne pouvais arriver à découvrir quelque chose de positif sur celle du marquis de Bute, sous la forme d'un récit ou d'uue note quelconque, si brève et si sommaire fût-elle. La *Bibliotheca Geographica Palæstinæ* du docteur Rœhricht, notre providence habituelle en ces matières, ne renferme pas le nom de lord Bute. Enfin j'ai eu la chance de mettre la main, d'une façon très imprévue, sur le document que je cherchais.

Un ouvrage anglais, composé par lady Herbert, et intitulé *Cradle Lands* (Pays-Berceaux), a paru en première édition en 1867 (Londres, Richard Bentley), sous la forme d'un beau volume grand in-octavo de 330 pages, avec illustrations. Par suite d'une omission, fait fort rare dans le remarquable ouvrage bibliographique auquel je rendais hommage tout à l'heure, la *Bibliotheca* ne cite cet ouvrage (p. 546) qu'à propos de sa quatrième édition, parue en 1869 à New-York, et encore avec une erreur d'impression dans le nom de l'auteur : Hebert au lieu de Herbert. Il faut ajouter que déjà à la page 540 la *Bibliotheca* signale un compte rendu de *Cradle Lands* par H. M. Alden dans *Harper's Mon-*

enfin quelques personnes, introduites à la suite des princes : le consul prussien Rosen, le doyen Stanley, Sir Charles Wilson, le colonel Conder, le chanoine Dalton, etc [1]. L'Espagnol Badia, se faisant passer pour musulman et prenant le nom d'Ali-Bey, s'y était déjà glissé en 1807. D'autres encore, en très petit nombre, peuvent se vanter d'avoir eu cette bonne fortune [2], mais nul en tout cas n'a jamais pu s'aventurer dans le souterrain situé au-dessous de la mos-

thly, 1868, et que dans les Addenda (p. 669), M. Rœhricht reconnaît que cette analyse est celle d'une édition antérieure du livre qu'il a enregistré à propos de sa quatrième apparition. Mais ici comme à la page 546 (non pas à la page 540), la même faute s'est glissée dans le nom de l'écrivain, et elle s'est reproduite, plus malheureusement encore, dans l'index (p. 691), où l'on chercherait en vain le nom véritable, Herbert, et où l'on ne rencontre que le nom défiguré, Hebert.

Cet ouvrage a donc eu, au point de vue de la bibliographie palestinienne, une sorte de mauvaise chance. Il faut d'autant plus le regretter que c'est dans ce livre qu'on peut lire (p. 170-181) le compte rendu, écrit par lord Bute lui-même, de la visite qu'il fit au Haram d'Hébron, le dimanche 2 septembre 1866. Ce récit est daté de Racheyya, le 16 septembre 1866. Il présente un réel intérêt, et renferme un plan soigneusement fait de la mosquée, le dessin de quelques objets qui s'y trouvaient, et la reproduction d'une inscription grecque, commençant par ΑΓΙΕ ΑΒΡΑΑΜ, qui a été publiée depuis sous une forme plus correcte par M. Clermont-Ganneau, mais qui était alors inédite. Lord Bute accompagne sa transcription de cette remarque caractéristique : « As stupid as it well can be. »

La description du Haram est faite avec ordre, clarté et précision, et mérite assurément d'attirer l'attention de quiconque veut entreprendre l'étude de ce sanctuaire à peu près inaccessible et si mal connu jusqu'ici.

[1] Voir en tout dernier lieu, dans le fascicule de janvier 1897 du *Bulletin trimestriel* (*Quarterly Statement*) publié par le *Palestine Exploration Fund* de Londres, un article du chanoine Dalton (p. 53-61) sur le Haram d'Hébron.

[2] Récemment, l'intérieur de la mosquée a même été photographié. La *Zeitschrift des Deutschen Palæstina-Vereins* a publié en 1894 (XVII, pl. 4 et 5) la reproduction de deux de ces photographies, et je possède un exemplaire d'une troisième épreuve un peu différente.

quée, et que la tradition nous présente comme étant la caverne de Macpéla. C'est pourtant là ce qui serait d'un suprême intérêt. Seul, l'ingénieur Ermete Pierotti [1], auquel ses travaux professionnels ont ouvert plus d'une fois l'entrée de la mosquée, raconte avoir eu, le 25 août 1859, l'occasion de descendre cinq marches de l'escalier qui conduit à la crypte. Il put alors, dit-il, jeter un coup d'œil dans le souterrain et y discerner des sarcophages de pierre blanche, ainsi qu'une ouverture conduisant, selon lui, de la caverne supérieure à la caverne inférieure [2].

Tel est l'unique témoignage que nous fournissent les temps modernes ; il ne nous apprend rien de précis sur le contenu de ce lieu énigmatique, dont les musulmans eux-mêmes sont exclus. Le grand *moufti* d'Hébron a seul le droit d'entrer dans ce sanctuaire ténébreux, et encore n'est-ce qu'une fois par année. Le titulaire de cette haute fonction est un vieillard plus qu'octogénaire. Il est permis de se demander jusqu'à quel point il use de son monopole, et s'il pousse jusque dans les profondeurs de la crypte la visite annuelle qu'il est autorisé à y faire.

Pour avoir sur la caverne de Macpéla des renseignements un peu moins insuffisants, il faut remonter jusqu'aux documents qui nous sont parvenus de l'époque des croisades [3].

[1] Voir sa brochure intitulée : *Macpéla ou Tombeau des patriarches à Hébron* (Lausanne, 1869, 149 pages) et spécialement les p. 93-96.

[2] L'étymologie la plus plausible du mot Macpéla le rattache à une racine qui signifie *double*. On a donc supposé que la caverne devait se composer de deux compartiments distincts.

[3] Godefroy de Bouillon, après s'être emparé de Jérusalem, devint aussi maître d'Hébron, qu'il accorda en fief à Gérard d'Avesnes. Les croisés appelaient volontiers cette ville « château de Saint-Abraham. » En 1167, un évêché latin y fut établi, mais en 1187 elle retomba aux mains des musulmans.

L'un des plus importants est de provenance chrétienne et raconte comment en 1129 un moine nommé Arnoul, sur l'ordre de son supérieur, explora le sanctuaire souterrain. Il y trouva plusieurs squelettes, et même un corps qu'il dit être celui d'Abraham, et auquel il attribue l'épithète de *signatum*, marqué d'un signe. Cette expression embarrassante ne nous renseigne pas sur la nature du signe en question, qui ne semble point avoir été une inscription, une épitaphe, et qui, sous la plume d'un écrivain du moyen âge, pourrait fort bien avoir été le signe de la croix. On voit à quelles conséquences aboutirait cette explication. Il faudrait en conclure, — et d'autres indices militent dans le même sens, — que les hypogées du Haram d'Hébron auraient déjà été visités par les chrétiens à l'époque de la domination byzantine. C'est à ce temps-là d'ailleurs que remonte la construction de l'édifice auquel a succédé plus tard la mosquée [1].

Il est une autre circonstance qui me semble être d'une importance majeure, et qui domine toute la controverse. La ville d'Hébron a été pendant plusieurs siècles entre les mains des Iduméens; elle paraît leur avoir appartenu sans interruption depuis l'époque de l'exil de Babylone jusqu'à celle des Maccabées et des rois hasmonéens [2], et plus tard encore, jusqu'au delà de l'ère chrétienne. Qu'est-ce qui garantit que pendant ce long temps d'occupation par un peuple

[1] Voir dans la *Zeitschrift des Deutschen Palæstina-Vereins*, XVII (1894), p. 238-248, un article du professeur Guthe, relatif à l'exploration d'Arnoul. Il traite également de deux autres témoignages intéressants dus à des voyageurs juifs du douzième siècle, Benjamin de Tudèle et le Rabbi Petakhya de Ratisbonne.

[2] Juda Maccabée s'empara d'Hébron, mais se contenta de la démanteler, sans la garder en sa possession (1 Macc. V, 65).

hostile aux Juifs, les sépultures de Macpéla, sacrées pour ces derniers, aient toujours été respectées? On sait ce que sont les chances de la guerre et à quels excès se livre volontiers la soldatesque, au moment du sac d'une ville. Je crois que nous ne devons pas nous payer d'illusions ; l'espoir de retrouver un jour, intacte depuis près de quarante siècles, la momie de Jacob, et auprès d'elle les ossements d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rebecca, de Léa, a quelque chose de chimérique[1]. La découverte des momies de Ramsès II et de quelques-uns de ses royaux prédécesseurs et successeurs pourrait, il est vrai, encourager des espérances analogues pour Hébron. Mais les circonstances locales sont toutes différentes et j'avoue demeurer sceptique.

N'y a-t-il pas, en outre, quelque chose de bien remarquable dans le fait que cette caverne de Macpéla, mentionnée avec une prédilection si marquée par les textes de la Genèse[2], ne reparaît jamais dans d'autres portions de la Bible? Pas une fois, par la suite, Hébron ne figure comme lieu de sépulture des patriarches, ni dans les récits de la conquête, ni au temps des Juges, ni plus tard. Et ce n'est pourtant pas qu'il ne soit plus question de cette ville : au contraire, la prise d'Hébron par Caleb et les hommes de son clan est relatée avec insistance[3]. Puis Hébron nous apparaît comme chef-lieu de la tribu de Juda: c'est là que règne David, après la mort de Saül, en attendant que l'ensemble des tribus israélites l'aient reconnu pour leur roi et

[1] Ce qu'on peut dire en faveur de cette espérance a été exprimé poétiquement et avec son talent accoutumé par notre savant confrère, M. Edmond Stapfer, dans la *Revue chrétienne* de 1886, p. 611-616, article intitulé : *La caverne de Macpélah.*

[2] Gen. XXIII ; XXIV, 9-10 ; XLIX, 29-32 ; L, 12-13.

[3] Jos. XIV, 6-15 ; XV, 13-19 ; Jug. I, 10-15 ; comp. Jos. X, 36-37.

que Jérusalem soit devenue capitale du royaume[1]; c'est là que périt Abner, traîtreusement assassiné; c'est là que les meurtriers d'Ischboschet apportent aux pieds de David la tête de leur royale victime[2]; c'est là enfin qu'Absalom se rend, sous prétexte d'accomplir un vœu, pour lever l'étendard de la révolte contre son père[3]. A partir de ce moment, le nom d'Hébron n'est plus mentionné qu'incidemment dans les textes bibliques[4]; et dans le Nouveau Testament il n'est pas prononcé une seule fois. Josèphe en parle comme d'une ville d'Idumée au temps de Vespasien[5].

On pourrait appeler Hébron la ville des sépulcres. Indépendamment des tombeaux que recèle la caverne sous la mosquée, on montre aussi dans la ville celui d'Abner et celui d'Isaï, le père de David. Puis, pour ne pas s'arrêter en si beau chemin, on y signale encore celui de Noé! Et même celui d'Adam! D'après une tradition juive ou musulmane, la poudre dont fut formé le corps de notre premier ancêtre aurait été empruntée à un champ des environs d'Hébron. Et ainsi le même coin de terre aurait vu apparaître et disparaître le père du genre humain[6].

[1] 2 Sam. II, 1-4; V, 1-5.

[2] 2 Sam. III, 19-39; IV, 8-12.

[3] 2 Sam. XV, 7-12.

[4] 2 Chron. XI, 10.

[5] Guerre des Juifs, IV, 9, 7. « Simon [ben-Giora], dit-il, étant entré en Idumée,... s'empara de la ville d'Hébron. »

[6] L'idée de rattacher la carrière terrestre d'Adam à Hébron est née de la désignation de Kiryat-Arba, la cité des quatre. Jérôme nous apprend que déjà de son temps on expliquait ces « quatre » par les patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, en y ajoutant Adam. Puis, à cause du mot Macpéla, qui signifie *double*, on imagina que le sépulcre ancestral devait renfermer quatre *couples*, et qu'Adam et Eve étaient enterrés là avec les trois autres couples patriarcaux. Voir sur ces curieuses légendes un opuscule de l'abbé Bargès: *Hébron et le tombeau du patriarche Abraham* (Paris, 1863, 45 pages), spécialement les pages 35-39.

Deux bassins rectangulaires, creusés dès longtemps, servent à assurer à la ville l'eau dont elle a besoin. L'un est situé au pied de la grande mosquée, et s'appelle Birket-es-Sultan ; il est carré et a 40 mètres de côté. C'est sur ses bords que la tradition place la pendaison de Récab et de Baana, les deux meurtriers du fils de Saül[1]. Le plus petit des deux réservoirs se trouve un peu en amont et se nomme Birket-el-Kazzazîn. Du reste les habitants d'Hébron n'en sont pas réduits à boire l'eau d'une propreté très douteuse que renferment ces deux étangs : diverses sources alimentent la localité ; il est en particulier une eau pure, limpide, abondante, qui jaillit d'une fontaine magnifique au haut de la ville, près du Hâret-ech-Cheikh. Quand depuis bien des semaines on a dû se contenter de l'eau des citernes et des outres, ou même par excès de précaution d'eau bouillie, boire à longs traits cette eau fraîche et cristalline constitue une jouissance qu'on apprécie doublement. Cette superbe source s'appelle Aïn-Kachkaleh (ou Achkaleh), nom dans lequel certains auteurs sont portés à retrouver la trace de l'Eschkol biblique[2].

La ville d'Hébron n'a pas de monuments en dehors de la grande mosquée, et le nombre des curiosités à signaler aux touristes est fort restreint. Mais quiconque porte intérêt au caractère des endroits qu'il visite et aux mœurs locales parcourra avec plaisir et profit ces rues étroites et sombres, fréquemment voûtées, qui se croisent et s'enchevêtrent les unes dans les autres à l'ombre des vieilles maisons. Il faut monter, il faut redescendre, il faut prendre garde à ses pas. Mais si l'on veut faire ce léger effort, on en est amplement

[1] 2 Sam. IV, 12.

[2] Nombr. XIII, 23-24 ; XXXII, 9 ; Deut. I, 24 ; comp. Gen. XIV, 13, 24.

récompensé. Les rues des autres villes de Palestine, y compris celles de Naplouse et de Saint-Jean-d'Acre, et même celles de Damas, n'ont pas fait sur moi l'impression de vétusté et d'originalité que j'ai ressentie ici. Que le voyageur, à Hébron, comme ailleurs du reste, et même plus qu'ailleurs, ne se borne pas à parcourir rapidement les lieux que lui indique son guide! Qu'il pénètre au contraire dans les recoins obscurs de la cité, ceux où il semble qu'il n'y a rien à voir! Un cachet très spécial, rappelant le moyen âge, se montrera empreint sur ces hautes murailles noircies. Et les bazars! Ah! sans doute, ils n'ont rien de brillant; on n'y trouve pas des marchandises en abondance[1], encore moins des bibelots de nature à tenter les acheteurs européens. Tout au plus ceux-ci remarqueront-ils certains manteaux (*abâyeh*) d'un aspect pittoresque, et puis les produits des deux industries locales, la verrerie et les outres, dont je reparlerai plus loin. Mais s'il n'y a pas lieu de vanter la richesse et la qualité des étalages, si les marchands ne déploient pas la prévenance obséquieuse de certains de leurs congénères et ne possèdent pas leur faconde intarissable, il vaut pourtant mille fois la peine de traverser à pas lents ces allées couvertes et parfois humides, pour observer les choses et les gens. Le souffle froid qui descend des toitures et qui fait frissonner le passant est en harmonie avec la glaciale indifférence que lui témoignent les natifs de l'endroit.

Ce n'est pas la couleur locale qui fait défaut!

[1] Rien d'étonnant à cela : Hébron n'est pas un centre d'approvisionnement très couru ; les villages qui en dépendent ne sont ni riches ni populeux, et les tribus bédouines qui viennent s'y pourvoir des denrées nécessaires sont en somme peu nombreuses. Il en est tout autrement de Gaza, comme j'aurai l'occasion de le signaler.

* * *

Après avoir lestement expédié notre repas de midi chez l'excellent Elyas, nous allons, M. Bœttcher et moi, en réponse à une aimable invitation, prendre le thé chez M. et Mme Paterson. Et c'est vraiment une surprise, et une très agréable surprise, que de trouver dans ce vieil Hébron, dans une maison tout asiatique de distribution et d'aménagement, l'accueil cordial et sympathique d'une famille écossaise. Deux dames sont en visite momentanée chez nos hôtes, l'une venant de Jaffa, l'autre de Liverpool. Sur les tables nous voyons des livres et des journaux de date récente : bref, c'est une petite oasis civilisée au milieu d'une cité d'Orient.

Puis, nous enfourchons nos chevaux et nous allons faire une promenade aux environs. Après avoir passé près de la source dont j'ai parlé et autour de laquelle la jeunesse d'Hébron prend ses ébats, nous gravissons la pente de la colline au nord de la vallée, et nous arrivons au bout d'une demi-heure à un réservoir souterrain, creusé dans le roc. On lui donne le nom de « Bain de Sara, » et je suis étonné de voir qu'il n'est pas mentionné dans les ouvrages qui décrivent les alentours d'Hébron. C'est pourtant une intéressante antiquité que ce bassin situé dans les profondeurs du sol, et auquel on descend par un double escalier ; des piliers, grossièrement taillés dans le rocher, supportent la voûte, dans laquelle se trouve percé, au-dessus de la nappe d'eau, un trou circulaire, donnant accès à la lumière et permettant de puiser, cas échéant, au moyen d'un seau et d'une corde. Malheureusement, ici comme partout dans ce pays, la des-

truction fait son œuvre, lentement et sûrement. L'un des deux escaliers jumeaux est impraticable, et ce n'est pas chose tout à fait aisée que d'arriver au bord de l'eau.

Dans le voisinage, à cinq minutes au nord, nous rencontrons une autre curiosité, plus remarquable encore, et qui a dès longtemps attiré l'attention des archéologues. C'est ce qu'on appelle le *Haram-Ramet-el-Khalîl* (le sanctuaire de la Hauteur du Bien-Aimé), vaste enceinte de 65 mètres de long sur 49 et demi de large, formée d'une muraille de peu d'élévation, mais construite en énormes blocs, assemblés sans mortier. La tradition des juifs, opposée en cela à celle des chrétiens, fait de cet endroit le Mamré biblique ; et sans vouloir ni pouvoir déterminer d'une façon précise cet emplacement, nous devons pourtant reconnaître que les indices existants parlent plutôt en ce sens. Il est en effet vraisemblable que Mamré se trouvait au nord-est d'Hébron, et non pas à l'ouest. Mais en tout cas l'édifice dont nous contemplons les restes ne saurait remonter jusqu'aux temps lointains des patriarches, comme le voudrait la tradition juive. Quelle peut bien être l'origine de ce monument grandiose et sa destination ? C'est ce qu'on ignore. Une remarque qui s'impose, c'est que cette muraille, dont je signalais tout à l'heure la faible hauteur, semble n'avoir jamais été plus élevée : on dirait vraiment avoir affaire à une construction commencée sur un plan gigantesque, puis brusquement abandonnée, et demeurée ainsi incomplète au travers des siècles, attestant à la fois la hardie conception de ses initiateurs et leur impuissance ultérieure. Dans le voisinage se trouvent, dit-on, les restes d'une ancienne église, que quelques-uns assignent à l'époque de l'empereur Constantin.

Du Haram-Ramet-el-Khalîl nous redescendons directement à l'ouest et regagnons la route qui vient de Jérusalem à Hébron. Mais nous ne faisons que la traverser sans la suivre, et nous prolongeons notre promenade en nous dirigeant vers une colline qui domine la route et qui est plantée d'oliviers ; on l'appelle *Khirbet-en-Nasara*, la ruine des chrétiens. Qu'est-ce qui se cache sous cette dénomination ? Y a-t-il vraiment là un fondement historique ? Des chrétiens ont-ils colonisé cet endroit ? y ont-ils dressé leurs demeures et bâti peut-être une église ? Des fouilles entreprises ici amèneraient-elles quelques résultats concluants ? Il vaudrait la peine d'en faire la tentative, et je ne sache pas qu'on l'ait essayé jusqu'à ce jour. Quant aux constatations qu'on peut faire sans procéder à une exploration méthodique et approfondie, elles sont nulles et ne nous apprennent rien. Après tout, peut-être cette prétendue « ruine des chrétiens » ne recèle-t-elle rien du tout et devons-nous y voir seulement un de ces noms légendaires qui s'attachent à certains lieux sans motifs sérieux [1] ?

Plus au sud que le Khirbet-en-Nasara, nous poursuivons notre chevauchée dans des chemins singulièrement pierreux et parfaitement inconfortables pour un cavalier peu exercé, et nous arrivons à la *Maskoubiyeh*, à l'établissement russe d'Hébron. Sur le site même que la tradition chrétienne dé-

[1] Depuis que ces lignes ont paru dans la première édition de cet ouvrage, j'ai trouvé le passage suivant dans le livre intitulé *Meine Reise nach Palæstina*, par Abraham de Noroff, traduit du russe en allemand par A. Zenker (Leipzig, 1862), vol. II, p. 70 : « Un peu plus bas, nous vîmes sous les oliviers un village détruit, lequel appartenait à des Arabes chrétiens qui ne voulurent pas se soumettre à Ibrahim. On l'appelle Khirbet-en-Nasara. » Il s'agit d'Ibrahim-Pacha, le conquérant égyptien de la Syrie en 1832 ; Noroff a fait son voyage en 1835.

signe comme celui de Mamré, la Russie a acquis un vaste terrain ; elle y a construit un hospice et dressé une tour. Ces bâtiments sont destinés aux pèlerins russes, qui viennent en grand nombre à Hébron, saluer pieusement l'antique résidence du père des croyants. On les devance ou bien on les croise sur la route de Jérusalem, par groupes de quatre, de six, de dix, hommes et femmes, enveloppés de manteaux épais et chaussés d'énormes bottes, portant sur l'épaule leur petit bagage, marchant à pas lents et traînant parfois la jambe. Mais malgré l'âge et la fatigue, en dépit des difficultés de leur long voyage, ils respirent la paix et la joie, et l'on sent qu'ils sont soutenus par une conviction profonde. Sans avoir besoin de souscrire à toutes leurs croyances, nous pouvons rendre hommage à leur sincérité et à leur dévotion sereine.

Aujourd'hui toutefois, nous ne rencontrons aucun de ces visiteurs à l'hospice. La maison même est fermée, et la clé n'est pas entre les mains du serviteur qui sort d'une dépendance voisine pour nous répondre. Il nous apprend que la gardienne attitrée de l'établissement est pour quelques jours à Jérusalem, où elle s'est rendue pour y passer les fêtes du nouvel an, d'après le calendrier julien, bien entendu. Nous devons donc nous contenter de jeter un coup d'œil dans les salles du rez-de-chaussée, par les grandes fenêtres vitrées qui s'ouvrent sur les quatre faces du bâtiment. Nous gravissons ensuite la pente de la colline jusqu'à la tour mentionnée ci-dessus, et adossés à son mur occidental afin de nous préserver du vent fraîchissant qui nous assaille aux approches du soir, nous nous perdons dans la contemplation muette d'un paysage admirable. Devant nous, vers l'ouest, les collines de Juda se juxtaposent les unes aux

autres; par delà leurs croupes arrondies et dénudées, bai gnées dans la douce lumière du couchant, nous apercevons la vaste plaine du littoral; plus loin encore, à l'horizon, c'est le bleu intense de la Méditerranée. Il y avait environ six semaines que je ne l'avais vue, cette belle mer aux flots limpides qui nous avait apportés d'Occident en Terre-Sainte. J'étais ému en la revoyant. Et d'ailleurs, quel spectacle merveilleux, à l'arrière-plan du tableau, que cette étendue scintillante, miroitant aux derniers feux du soleil! Peu à peu, en regardant plus attentivement et en usant de la lunette d'approche, nous arrivons à discerner, sur le rivage même, quelque chose qui nous apparaît comme une ville. Consul· tant la carte et la boussole, nous concluons que ce doit être Ascalon. Je ne sais trop si cette supposition est fondée. En effet, quelques semaines plus tard, comme je le raconterai en temps et lieu, nous avons visité Ascalon, et nous n'y avons pas trouvé de ville du tout : des ruines seulement, que recouvre le sable. Et pourtant il se pourrait faire que notre première conjecture fût exacte : la distance est telle que les vieux remparts à peu près écroulés peuvent avoir présenté l'aspect d'une cité véritable.

Mais il faut s'arracher à la contemplation de cet horizon étincelant de lumière et coloré des teintes les plus variées; il faut redescendre de ces hauteurs et regagner nos quartiers pour la nuit. Nous revenons donc à l'hospice russe, et nous y retrouvons nos montures. Mais il nous reste une visite à faire, un pèlerinage pour mieux dire. Tout près de l'hospice se dresse le fameux chêne d'Abraham. Hélas! cet arbre gigantesque n'est plus qu'une ruine. Les grandes branches s'élancent dans les airs, mornes et desséchées; quelques-unes d'entre elles, mutilées, brisées, ont déjà disparu. Il

reste encore un bouquet de feuillage, couronnant le tronc principal, mais c'est tout ce qui vit, et il est facile de prévoir, à brève échéance, le complet anéantissement de ce vénérable patriarche du règne végétal [1]. Quel est son âge ? Je l'ignore, et je n'ai pu recueillir de la bouche des hommes compétents des renseignements bien concordants sur l'âge que peut atteindre un vétéran des forêts. Ce qui est certain, c'est qu'à diverses époques d'anciens témoignages attestent qu'il y avait en ce lieu un arbre particulièrement antique et vénéré [2]. Nulle part, dans tout le reste de la Palestine, je n'en ai vu qui pût lui être comparé comme dimensions. Il est naturel que ce vieux chêne soit entouré du respect des pèlerins qui viennent en cet endroit. Pour le protéger, les Russes, devenus propriétaires du terrain, l'ont environné d'un mur circulaire. J'ai entendu quelques personnes expliquer le déclin de l'arbre par le tort que lui aurait causé cette construction bien intentionnée, mais mal conçue et mal exécutée, ajoutait-on. Il ne m'est pas prouvé que cette accusation soit fondée : le vieux géant me semble

[1] Une lettre reçue d'Hébron m'apprend qu'une grande partie des branches desséchées du chêne d'Abraham s'est brisée au cours de l'hiver 1896-1897 et s'est abattue sur le sol. On a soigneusement recueilli tous ces fragments, on les a transportés à Jérusalem, et avec ce bois précieux on a fabriqué de nombreux souvenirs pieux qu'on a vendus aux pèlerins.

[2] Eusèbe parle du « chêne de Mamré, près d'Hébron, » et ajoute que c'est « un térébinthe, qu'on montre encore maintenant là où campait Abraham. » Jérôme raconte que dans son enfance cet arbre était encore visible, mais que depuis lors il a cessé de vivre et qu'on n'en voit plus que les vestiges. Au treizième siècle, on en montrait un autre, qu'on prétendait issu d'une des racines du premier. Certains pèlerins naïfs ont même cru que l'arbre actuel datait non seulement de l'époque d'Abraham, mais de la création du monde. Comp. V. Guérin, *Description de la Palestine ; Judée*, III, p. 267-271.

avoir atteint le terme naturel de son existence; la muraille n'y a rien changé. On peut constater les progrès effrayants que fait l'œuvre destructrice en comparant une photographie d'il y a trente ou quarante ans avec celles qu'on peut prendre aujourd'hui et dont nous donnons un spécimen[1].

Emportant avec moi quelques glands du chêne d'Abraham, qui est un chêne vert, *ballout* en arabe, et des piquants de porc-épic[2], achetés aux enfants du gardien, je remonte en selle avec mon compagnon, et cette fois nous regagnons Hébron par le chemin le plus direct. L'hospice russe est à vingt-cinq minutes de la ville en ligne droite, et d'un accès très facile. Moyennant une permission emportée de Jérusalem et que délivre l'autorité ecclésiastique compétente, on peut aisément y trouver une prévenante hospitalité, à condition bien entendu d'apporter avec soi ses bagages et ses provisions. Je n'ai pas eu l'occasion d'y recourir, mais ma femme et mes enfants n'ont eu qu'à se louer de l'accueil qu'ils ont trouvé à l'hospice russe d'Hé-

[1] Le voyageur russe Noroff, en 1835, semble avoir été amené à placer Mamré ailleurs que ne le font de nos jours ses compatriotes et coreligionnaires. Les indications qu'il fournit (ouvr. cité, vol. II, p. 77-81) conduisent au Djébel-er-Roumeideh, au sud-ouest de la ville. En tout cas, il y a un point sur lequel aucun doute n'est possible : on ne lui a pas montré *un* arbre remarquable entre tous ; il a vu « deux ou trois térébinthes et quelques oliviers, évidemment d'une haute antiquité. »

[2] Le porc-épic est, paraît-il, assez commun en Palestine, surtout aux environs de la Mer Morte. Il n'est jamais mentionné dans la Bible. Certains interprètes, il est vrai, croient que c'est de cet animal qu'il s'agit dans quelques passages (Esaïe XIV, 23; XXXIV, 11 ; Soph. II, 14) où plusieurs versions, anciennes et modernes, traduisent par *hérisson.* Mais ces textes ne parlent ni du hérisson, ni du porc-épic, ni d'un quadrupède quelconque; il y est bien plutôt question d'un oiseau, selon toute probabilité du *butor*.



HÉBRON. LE CHÊNE D'ABRAHAM. P. 52.

bron, lors d'une visite ultérieure effectuée tandis que je voyageais de l'autre côté du Jourdain.

Avant de rentrer au logis, nous passons quelques instants dans une des verreries de la ville. Tout voyageur en Orient aura remarqué sans nul doute ces bracelets de verre de diverses couleurs que portent si volontiers les femmes et les jeunes filles indigènes, et qu'on appelle communément verroterie d'Hébron. Il suffit d'avoir circulé quelque peu dans les rues de Jérusalem pour avoir été hélé par un marchand accroupi devant son étalage au pied d'une muraille, et vivement sollicité d'acheter quelques-uns de ces anneaux, qui ne manquent pas de cachet malgré leur extrême simplicité et leur peu de valeur vénale.

Curieux de voir à Hébron même l'une de ces fabriques, nous pénètrons en tâtonnant dans une sorte de tanière, caveau voûté, où règne une chaleur torride. L'obscurité n'est rompue que par les rouges lueurs d'un four, profilant sur le mur sombre des ombres singulières. Assis tout autour du foyer central, et servis par deux ou trois jeunes garçons, des ouvriers au nombre d'une dizaine se livrent avec une ardeur infatigable à la confection des bracelets multicolores. Ils sont armés de deux tiges de métal et d'une pince, et manient ces instruments primitifs avec une dextérité que je ne saurais assez admirer. La matière brûlante, encore liquide ou du moins visqueuse, se transforme à vue d'œil, et l'on voit apparaître, comme par magie, les teintes les plus variées. Les travailleurs entassent à leurs côtés des anneaux de toutes dimensions, les uns à peine de la grandeur d'une bague, les autres assez larges pour que la forte main d'un homme y passe sans difficulté. Nous questionnons ces hommes. Pour eux, la journée de huit heures n'a point en-

core été inventée. Ils sont à l'œuvre, nous racontent-ils, de neuf heures du matin jusqu'à une heure après minuit, avec deux demi-heures d'interruption à midi et le soir pour leurs repas. Cela fait un total de quinze heures, arrêts non compris ! Il est juste d'ajouter que ces verriers chôment deux jours entiers par semaine ; autrement ils ne pourraient supporter un travail aussi acharné. Il faut donc qu'ils se relaient par escouades. Et quel est leur gain ? Quand ils sont très adroits et très assidus, ils peuvent se faire un *medjidié* par jour, soit 4 fr. 30, mais en moyenne ils ne gagnent pas au delà d'un demi-medjidié.

Quel singulier pays que cet Orient ! C'est bien le pays des contrastes. Ici, nous avons des hommes qui se livrent à un labeur incessant, qui s'usent et se consument à la tâche pour un modeste salaire. Et tout à côté, nous avons le flegme, l'inertie, qui s'étale avec complaisance, car l'oriental est naturellement paresseux ; il se plaît à se croiser les bras et à regarder faire les autres. J'en avais eu le matin même de ce jour une preuve bien caractéristique. De la terrasse sur laquelle est située notre chambre haute, je regardais, avant l'heure du culte, le spectacle pittoresque que présente le déploiement des rues et des maisons d'Hébron, encadrées dans les collines que tapissent les vignes et que les oliviers émaillent de taches grisâtres. Presque immédiatement à mes pieds, je voyais, sur le toit plat d'une habitation voisine et plus basse, des rangées d'outres noires, en peaux de chèvres, séchant au grand air [1]. Tout auprès, quelques indigènes

[1] La fabrication des outres constitue, avec la verrerie, la principale industrie de l'endroit. Au moment où je me trouvais à Hébron on travaillait à exécuter une grosse commande d'outres (plusieurs centaines, disait-on), destinées à la garnison turque récemment installée à Kérak.

étaient accroupis ; l'un d'eux était occupé, il travaillait à fabriquer une outre [1]. Ses quatre compagnons le regardaient faire, immobiles et en apparence fort attentifs. Cette proportion, un travailleur pour quatre oisifs, dut au bout de quelque temps leur paraître insuffisante. Aussi y eut-il changement. Mais n'allez pas croire que ce furent les inactifs qui se mirent à faire quelque chose. Loin de là ! Ce fut au contraire l'ouvrier occupé jusque-là qui suspendit sa besogne et qui se mit à partager le *dolce farniente* de ses camarades. Que de fois, que de fois, n'avons-nous pas observé, avec un sourire et parfois aussi avec un mouvement d'indignation, cette apathie des indigènes ! Et tout à côté, nous avions des exemples vraiment extraordinaires de l'endurance et de la capacité de travail que peuvent déployer ces mêmes orientaux, d'habitude si amis de leurs aises.

* * *

De retour dans l'hospitalière demeure de Daher, nous y trouvons des visiteurs qui nous attendent et nous font passer agréablement le temps en conversations jusqu'à ce qu'arrive l'heure du souper. L'un est le propriétaire de la maison louée par notre hôte ou plutôt par la communauté protestante dont il est l'agent. C'est un vieux musulman, un *hadji*, qui a fait le pèlerinage de la Mecque, et qui, à ce

[1] L'outre usitée en Palestine consiste en une peau de chèvre entière, dont on a seulement enlevé les pieds et la tête. Les extrémités inférieures ont été recousues, l'ouverture du cou refermée de façon à laisser un étroit passage pour remplir et vider le récipient. Les coutures doivent être faites avec le plus grand soin et enduites d'une substance qui les rend imperméables. Ce travail ne laisse pas que d'être délicat et assez pénible.

qu'on nous assure, fait exception à la règle et mérite un meilleur témoignage que la majorité de ses congénères [1]. L'autre personnage présent dans la chambre est également un musulman, jeune encore et qui occupe un rang élevé dans la hiérarchie des dignitaires de la grande mosquée. Il est, nous dit-on, très attaché à sa religion, très capable de fanatisme, mais tout cela ne l'empêche pas de venir souvent et en ami faire la conversation dans la maison de l'évangéliste chrétien. L'entretien s'engage et se poursuit jusqu'au moment où le repas est prêt. Alors nous nous mettons à table, tandis que les deux Arabes demeurent silencieusement installés sur le divan qui borde les murs de la salle. Ils se taisent l'un et l'autre, conformément à l'étiquette orientale qui veut qu'on n'incommode point de questions et de propos les gens occupés à se nourrir. Mais tandis que le plus jeune des deux visiteurs reste les yeux ouverts à nous regarder faire, le propriétaire de l'immeuble se laisse bientôt aller au plus doux des sommeils. Sa barbe blanche s'incline sur sa poitrine et ses ronflements discrets viennent fournir un accompagnement en sourdine à nos entretiens. Soudain, à l'occasion de quelque sujet où sa compétence pourrait nous être utile, Daher se retourne, et, apostrophant le dormeur, lui lance coup sur coup plusieurs appels d'une sonorité croissante : « Hadji ! Hadji ! Hadji ! » Et ce n'est qu'à grand'peine qu'il parvient à réveiller le brave homme, qui secoue avec difficulté son engourdissement, finit par comprendre de quoi il s'agit, et nous donne l'information désirée.

Nous ne prolongeons point la veillée après le souper, car

[1] « Si ton voisin, dit un proverbe arabe, a fait le pèlerinage de la Mecque, défie-toi de lui. S'il l'a fait deux fois, romps toute relation avec lui. S'il l'a fait trois fois, déménage et va habiter une autre rue. »

il faudra demain matin nous lever de très bonne heure, et la journée sera un peu fatigante. Nous avons recruté pour nous servir de guide un habitant d'Hébron qui connaît les chemins et qui nous accompagnera, monté sur l'âne de notre moukre, ce dernier demeurant paisiblement à Hébron pour y attendre notre retour. Ces arrangements pris, les provisions de route également préparées, nous allons nous livrer au sommeil dans notre chambre haute.



Il fait encore vive nuit quand, à cinq heures et quart, Karam vient heurter à notre porte. Le ciel est admirablement pur, pas un nuage n'en trouble la sérénité, les étoiles scintillent avec un éclat inaccoutumé. Mais il fait froid, et ce n'est pas sans frissonner quelque peu que nous faisons prestement notre toilette. Puis vient le déjeuner, l'arrivée des chevaux, les petits retards inévitables. Les premières lueurs de l'aube apparaissent lorsque, vers six heures et demie, nous nous mettons en route, chevauchant à travers les rues absolument désertes. Nous défilons sous les voûtes enténébrées du bazar et débouchons sur la chaussée qui suit le fond de la vallée. Nous la remontons pendant une vingtaine de minutes, passons devant l'hôpital de la mission anglaise et finissons par atteindre le monticule visité la veille et qu'on nomme Khirbet-en-Nasara. Là, nous abandonnons le chemin carrossable, et nous prenons à gauche un sentier beaucoup plus accidenté qui nous conduit droit à l'ouest. Notre objectif est Beit-Djibrîn, que M. Bœttcher ne connaît point encore : nous sommes donc très contents tous deux de pouvoir faire rentrer dans notre programme une excursion dans cette localité, intéressante à divers égards.

Pour s'y rendre d'Hébron, il y a plusieurs chemins. Je ne puis discuter leur valeur respective; je ne sais lequel est le plus court, lequel le plus intéressant. Je ne puis parler que de celui que nous avons suivi, à l'aller comme au retour, et qui n'est pas celui que le Bædeker indique [1] ; c'est en revanche celui qu'on nous a le plus chaudement recommandé à Hébron. Il passe par une vallée, le Ouadi-el-Kouff, dont nous atteignons le haut très peu après avoir quitté la grande route, et que nous devons longer jusqu'à notre point d'arrivée. La descente est d'abord assez rapide, et le chemin très pierreux entre les parois resserrées du ravin. Nous mettons pied à terre et cheminons ainsi pendant une demi-heure environ, soit pour nous réchauffer, car la matinée est vraiment froide, soit aussi pour avancer plus promptement : à la descente, les chevaux ont la tendance de marcher très lentement, et quand on va à pied devant eux en les tirant par la bride, on obtient d'eux une allure un peu plus accélérée. Notre guide nous précède sur son âne : il est armé d'un grand sabre recourbé dans un fourreau de cuir rouge, et porte en outre un pistolet ainsi que deux gibernes garnies de cartouches. Heureusement tout cet arsenal est là pour la parade et pour obéir aux usages : il est demeuré purement platonique.

Vers huit heures, nous passons près d'une source, appelée Aïn-el-Kouff, et déjà un quart d'heure plus bas la vallée s'élargit; nous sentons que nous quittons la région vraiment montagneuse pour aborder une contrée plus accessible et plus facilement cultivable. C'est ce que l'Ancien Testament nomme la Schephéla, le bas-pays, par opposition

[1] L'édition française de 1893, car il en est différemment de la plus recente édition (allemande) parue en 1897.

à la montagne; il ne faut pas confondre cet étage intermédiaire, qui a sa physionomie distincte, avec la plaine du littoral qui n'a jamais appartenu au territoire d'Israël[1]. Ici, au contraire nous sommes dans un district qui a dû jadis être habité et cultivé par les hommes de Juda. Les paysans que nous apercevons en grand nombre, labourant leurs champs après les pluies abondantes de la première saison, me font penser à ces gens de Beth-Schémesch que le récit biblique nous montre vaquant aux travaux de la moisson et qui virent l'arche de l'alliance revenir du pays des Philistins[2]. Devant les charrues marchent à pas comptés de grands chameaux dociles, ou bien des attelages où figurent par paires les ânes, les chevaux et les bœufs. L'âne et le bœuf sont aussi fréquemment associés au même joug, ce qui montre que l'antique prescription du Deutéronome est totalement tombée dans l'oubli[3].

[1] Nos versions françaises, à la suite des traductions anciennes, rendent très malheureusement le mot *Schephéla* tantôt par *la vallée* (Deut. I, 7 ; Jos. IX, 1, etc.), tantôt par *la plaine* (Jos. X, 40 ; Jug. I, 9, etc.). Le premier de ces termes est incompréhensible, car il n'y a pas une vallée, mais beaucoup de vallées dans cette région. Le second est plus fâcheux encore, car il crée une confusion en semblant désigner la grande plaine du littoral, occupée par les Philistins et jamais par les Israélites. Le professeur G.-A. Smith, de Glasgow, dans sa remarquable *Géographie historique de la Terre-Sainte*, p. 199-236, me semble avoir élucidé cette question de la Schephéla d'une façon définitive, quoique certains autres palestinologues n'admettent pas encore ses conclusions.

[2] 1 Sam. VI, 13. Beth-Schémesch est aussi située dans la Schephéla.

[3] Deut. XXII, 10 : « Tu ne laboureras point avec un bœuf et un âne attelés ensemble. » — Je n'ai jamais vu d'attelages composés d'un âne et... d'une femme, tirant ensemble la charrue. Mais des personnes absolument dignes de foi m'ont assuré avoir été témoins de ce spectacle. Il faut espérer que dans ce cas le fellah réserve exclusivement à l'âne les piqûres de son long aiguillon, cette arme redoutable dont jadis en Israël Schamgar usait contre les Philistins (Jug. III, 31).

Le paysage est pittoresque ; il l'est d'autant plus qu'il est animé par la présence de l'homme, chose assez rare dans ces parages peu peuplés. Nous ne rencontrons que très peu de villages, et naturellement aucun sur notre parcours proprement dit, car on ne bâtit pas au fond des ouadis. Il faut donc regarder au sommet des collines, et c'est en effet dans une de ces positions élevées que nous avons vu, avant de passer près de la fontaine signalée plus haut, un village fièrement campé, qui d'après la carte ne peut être que Beit-Kahel[1]. Plus loin, après que la vallée s'est élargie, voici Tarkoumiyeh, l'ancienne Tricomias, sur un monticule à notre gauche[2]. C'est aux habitants de ce dernier village qu'appartiennent les champs labourables que nous côtoyons, et ce sont eux que nous voyons à l'œuvre. A partir de ce moment, la promenade à cheval devient tout à fait agréable : le sol est plus uni et moins pierreux, on peut hâter l'allure de sa monture, et surtout il est possible de cheminer sur deux de front, ce qui est bien préférable à tous égards.

Après avoir encore chevauché pendant une heure et demie, nous arrivons au pied d'une éminence sur laquelle se dresse, à notre gauche, un village admirablement situé et faisant un charmant tableau : c'est Deir-Nakhkhâs. Au bout d'une autre demi-heure, soit vers dix heures et demie, quatre heures après notre départ d'Hébron, nous atteignons enfin le but de notre course. Beit-Djibrîn est un gros village de 900 habitants, tous musulmans. Il n'est pas sans

[1] Il ne taut pas songer, comme on a voulu le faire, à identifier cette localité avec la bourgade biblique de Kéila, mentionnée dans I Sam. XXIII. Voir aussi Jos. XV, 44 ; Néh. III, 17, 18.

[2] Tricomias a joué un certain rôle à l'époque romaine ; elle n'est pas mentionnée dans la Bible.

importance, et possédait récemment encore une garnison turque, qui en a été retirée depuis peu. Il est construit sur l'emplacement d'une ville ancienne, qui toutefois occupait un espace beaucoup plus considérable. Le premier auteur qui la cite est Ptolémée, qui la nomme Bétogabra; elle reçut plus tard le nom grec d'Eleuthéropolis [1]. Les croisés y bâtirent un château, qu'ils appelèrent Gibelin, nom qui rappelait le souvenir du vieux nom juif; l'appellation moderne a la même origine.

Avant même d'entrer dans le village, nous voyons, au nord-est de la localité, une belle arche, reste d'une construction ancienne, puis quelques autres ruines, d'une architecture assez remarquable. Partout d'ailleurs dans les murs des maisons nous apercevons des tronçons de colonnes et d'autres fragments de pierres taillées. Il y avait, paraît-il, autrefois deux forts ici : l'un au nord-est, dont nous avons vu les vestiges à l'arrivée, le second au nord-ouest, duquel il ne subsiste plus que quelques débris. Nous traversons le village du nord au sud, et nous passons devant la maison du cheikh, le seul édifice du lieu qui ait une certaine apparence : il est à deux étages, avec des fenêtres grillées et une porte cintrée, en sorte qu'il a presque l'aspect d'un fortin. Lorsque des voyageurs veulent passer la nuit à Beit-Djibrîn sans avoir apporté de tentes avec eux, il paraît qu'ils peuvent recevoir de ce cheikh une hospitalité très simple du reste, et que pour en jouir ils feront bien de se résigner à

[1] Il semble que, déjà au temps des croisades et de nos jours encore, on ait vu dans Bétogabra et Beit-Djibrîn une allusion au nom de *Gabriel*. Quant au nom grec, Eleuthéropolis, il a disparu et c'est la désignation précédente qui a repris faveur, comme dans le cas de Scythopolis, Diospolis, Philadelphie, etc.

l'avance à certains petits inconvénients : ils découvriront en effet que si les troupes turques ne sont plus cantonnées dans la localité, d'autres garnisons ne l'ont point encore évacuée. Nous nous contentons d'engager les services d'un individu à la peau noire, faisant partie de la domesticité du cheikh, et qui, un peu plus tard, nous servira de guide pour la visite des cavernes. Arrivés à l'extrémité sud du village, nous y trouvons installé un campement de Bédouins nomades, et ce voisinage nous fait continuer encore quelque peu notre marche, avant de mettre pied à terre et de songer à prendre notre repas du milieu du jour, tout en nous reposant un peu. Nous découvrons enfin l'endroit propice pour cette halte, au pied de la colline qui porte le village, dans une jolie prairie ombragée d'oliviers. Etablis auprès d'un de ces arbres, nous lunchons de bon appétit après cette cavalcade qui a duré de six heures et demie jusqu'à onze heures, en comptant la traversée du village. Karam nous sert notre déjeuner sur l'herbe, tandis que nos montures se délassent à leur manière. Peu à peu, une demi-douzaine de particuliers de l'endroit se groupent autour de nous ; accroupis par terre, ils nous observent en silence, respectant cette règle fondamentale de la politesse orientale que j'ai déjà indiquée et qui interdit formellement de déranger des gens qui mangent. Outre ces graves personnages, une bande de gamins voltigent autour de nous, curieux de voir de plus près ces « Francs » dont il ne passe pas un grand nombre, bon an mal an, à Beit-Djibrîn.

* * *

Notre frugale collation terminée, nous reprenons nos chevaux et partons dans la direction du sud, donc en nous éloignant du village. Nous avons en effet résolu, dans l'impossibilité où nous sommes de voir en détail toutes les cavernes des environs de Beit-Djibrîn, de choisir pour l'examiner plus spécialement celle qui porte le nom de Sanda-Hanna. Elle doit cette désignation au fait qu'elle est située à proximité d'une église d'origine byzantine, rebâtie par les croisés et qui était dédiée à Saint-Jean ou à Sainte-Anne [1]. On en voit encore les restes et en particulier l'abside principale et l'une des absides latérales; comme aspect et comme dimensions, elle rappelle tout à fait le type accoutumé des églises des croisés en Palestine : Sainte-Anne à Jérusalem, Koubeibeh, Bireh, etc [2]. Malheureusement ces beaux édifices ruinés sont exploités ni plus ni moins que des carrières par les indigènes, qui trouvent très commode de venir y emprunter, pour la construction de leurs demeures, d'excellents matériaux, tout préparés et taillés. Des mesures de rigueur ont bien été prises, et cette sorte de déprédation a été sévèrement prohibée par le gouvernement turc; mais la tentation est trop forte, et surtout dans les parages un peu distants des villes principales, il est bien difficile de couper court à ces abus.

[1] Sanda-Hanna (ou Mar-Hanna, comme on l'appelle aussi) peut signifier Saint-Jean ou Sainte-Anne : les auteurs sont partagés sur ce point.

[2] L'intérêt que présente cette église est toutefois plus grand que celui des églises des croisés en général. En effet, on y discerne encore nettement les traces de l'ancien édifice byzantin, et à ce point de vue, on peut citer cette basilique à côté de l'église de la Nativité à Bethléhem comme spécimen instructif de l'architecture des basiliques.

En face de l'église en ruines, sur le versant oriental de la colline opposée, s'ouvre l'entrée de la grande caverne que nous allons visiter. Nous nous dépouillons de tout ce qui pourrait nous gêner et nous prenons avec nous les cierges dont nous avons eu soin de nous munir avant de quitter Jérusalem. Le guide nègre, dont nous nous sommes assuré le concours, se met à notre tête, et quelques jeunes garçons se préparent également à nous escorter.

L'accès de la caverne n'est pas des plus faciles. Il faut descendre, que bien, que mal, dans une sorte de fosse, au fond de laquelle une fente latérale permet, en passant sous une voûte très basse, de pénétrer dans la première grotte. Celle-ci n'est qu'une sorte d'antichambre ronde et voûtée, comparable à une cloche énorme. Bientôt, après avoir allumé nos luminaires, nous nous mettons en devoir de faire consciencieusement le tour des salles et galeries multiples qui forment comme un gigantesque réseau. Tout est taillé dans une pierre blanchâtre, crayeuse, très tendre ; la poussière qui s'en dégage continuellement saupoudre le sol comme d'une couche de plâtre, et nous avons été tellement recouverts et imprégnés de cette substance que plusieurs jours plus tard la brosse avait beau s'exercer sur mes vêtements, je n'arrivais pas à me débarrasser de ces taches blanches, provenant de la caverne de Sanda-Hanna.

Il y a d'une salle à l'autre des différences de niveau sensibles, et parfois il faut gravir ou descendre de véritables rampes d'escaliers, aux degrés creusés dans le roc ; quelques-uns de ces passages sont assez vertigineux. D'autres fois, pour gagner le compartiment voisin, il faut de toute nécessité traverser une ouverture basse et étroite, en d'autres termes il faut ramper. L'expression n'est pas trop forte:

marcher à quatre pattes serait encore un agrément, il s'agit bel et bien d'avancer à la façon d'un serpent, collé au sol et osant à peine relever la tête. Devant le plus resserré de ces orifices, je m'informe s'il faudra revenir par le même chemin ou si du moins je pourrai regagner l'air libre par quelque canal plus honnête. Le guide me rassure, il me fait de belles promesses auxquelles j'ai la naïveté de croire. En fait, au bout de peu de minutes, je découvre que je devrai reprendre pour ressortir la voie suivie à l'aller ; et pour la seconde fois, me voilà travaillant à me glisser à travers l'étroit couloir, avec la circonstance aggravante que, descendant la pente au lieu de la remonter, j'ai les pieds beaucoup plus hauts que la tête.

Ces petites difficultés rehaussent du reste l'originalité de l'entreprise et lui donnent plus de piquant. Elles n'empêchent aucunement le visiteur d'observer les curieuses particularités de ce dédale de cavernes, à la fois si semblables et si différentes, ayant chacune son caractère et dont les ramifications s'enfoncent dans les profondeurs de la montagne. Sous la forme qu'elles présentent actuellement à l'œil, elles sont manifestement artificielles : c'est la main de l'homme qui les a élargies, aménagées, mises en communication, qui y a taillé ces niches et pratiqué ces escaliers, qui dans la plus reculée de toutes a creusé deux citernes, maintenant à sec, mais qui jadis devaient fonctionner à souhait. Toutefois, si c'est l'activité humaine qui a donné à ces demeures souterraines la physionomie qu'elles ont revêtue, il n'est pourtant pas probable que l'homme ait créé de toutes pièces ces vastes labyrinthes dans les entrailles du sol. Il faut bien plutôt croire que la nature avait préparé le terrain, qu'ici comme ailleurs en Palestine le rocher

était naturellement excavé et perforé, et que les habitants du pays n'ont eu qu'à améliorer et à agrandir les ressources que leur offrait la constitution même de la montagne [1].

Ces grottes ont sûrement été habitées. La seule question qui se pose est de savoir si elles servaient de demeure permanente à certaines peuplades, vraiment dignes du nom de Troglodytes. Il faut noter à ce propos que l'une des tribus qui occupaient le sol de la Palestine non seulement avant les Hébreux, mais même avant les Cananéens proprement dits, était celle des Horites, et que, d'après l'étymologie la plus plausible, cette appellation signifie précisément habitants des cavernes [2].

Mais il est également admissible que ces grottes aient servi d'abri seulement durant la saison pluvieuse : fraîches en été, elles sont chaudes en hiver. Ou bien encore, elles peuvent avoir été des asiles auxquels on recourait dans les temps difficiles, en cas de guerre, lorsque les peuplades voisines, celles de la montagne ou celles du littoral, venaient faire des razzias dans le fertile territoire des environs de Beit-Djibrîn. Nous trouvons dans l'histoire des anciens Israélites plusieurs exemples de cette habitude, assez naturelle en somme, de se réfugier dans les cavernes pour échapper aux ennemis [3].

Les habitants de ces grottes n'ont d'ailleurs pas appartenu

[1] Il est possible que ces masses rocheuses, déjà creusées par la nature, aient été exploitées par les hommes comme carrières ; puis les anciennes carrières ont été transformées en lieux d'habitation.

[2] Les Horites ou Horiens sont mentionnés dans Gen. XIV, 6 ; XXXVI, 20-30 ; Deut. II, 12, 22. D'après une autre étymologie, leur nom signifierait « hommes libres, » ce qui expliquerait le nom grec d'Eleuthéropolis.

[3] Jug. VI, 2 ; 1 Sam. XIII, 6 ; XIV, 11.

exclusivement aux anciens âges de l'histoire des Israélites et de leurs devanciers ; on trouve dans certaines des cavernes de Beit-Djibrîn des emblèmes chrétiens, des croix taillées dans le roc. Les disciples du Christ, en butte à la persécution, ont-ils cherché une retraite dans ces souterrains, comme ils l'ont fait sous d'autres climats ? On y rencontre, au surplus, également certains indices qui révèlent des colons musulmans. Tout cela tend à prouver que les cavernes dont il s'agit ont été utilisées d'une façon générale et suivie, à toute espèce d'époques.

Les détails que je viens de donner se rapportent tout autant aux autres grottes de Beit-Djibrîn qu'à celle de Sanda-Hanna. Faute de temps, nous n'avons pu visiter que celle-ci, qui passe pour la plus étendue et la plus curieuse ; mais il en est beaucoup d'autres, et pour bien faire, il faudrait pouvoir consacrer à leur exploration et à la visite de cette localité, non pas quelques heures seulement au milieu d'une excursion, mais une journée tout entière [1].

Au bout d'une demi-heure environ, nous mettons fin à nos investigations et nous ressortons, très échauffés par la température qui règne dans les profondeurs et par les efforts que nous avons dû faire. Nous nous secouons, car nous avons l'air de garçons meuniers, et nous respirons à longs traits, avec volupté, le bon air pur de la montagne. Le moment est venu de nous séparer de notre guide noir, dont le rôle a été en somme assez modeste, puisqu'il s'est contenté de nous précéder dans notre tournée souterraine, sans avoir de renseignements inédits à nous communiquer et

[1] Voir dans l'ouvrage de E.-G. Rey (*Etude historique et topographique de la tribu de Juda*), deux planches représentant les cavernes de Beit-Djibrîn.

sans nous donner un coup de main dans les passages un peu scabreux. Il faut lui payer ses services et je lui demande combien je lui dois. Voilà mon bonhomme qui prend une attitude théâtrale et qui, non sans emphase, prononce le petit discours suivant :

— Ordinairement, je demande cinq napoléons, mais, puisque c'est toi, je me contenterai d'un napoléon.

Il s'établit un instant de silence.... Nous le regardons, et puis nous nous regardons les uns les autres. Evidemment, je devrais me sentir très flatté de l'extrême condescendance dont fait preuve le personnage, et me tenir pour très honoré de l'insigne faveur qu'il veut bien m'accorder. Voyez pourtant mon ingratitude : je ne me sens pas du tout porté à lui donner satisfaction.

— Combien faut-il lui donner? dis-je à mon drogman.

— Donnez-lui un demi-medjidié, me répond sans hésiter Karam [1].

Ainsi dit, ainsi fait. Je m'attends à des récriminations, à des protestations. Point! Notre homme empoche et se retire. M. Bœttcher m'a raconté ensuite qu'il avait si bien cru, lui aussi, que nous allions avoir affaire à des réclamations passionnées et interminables, qu'il avait déjà préparé dans son gousset une petite pièce blanche de renfort, pour mettre un peu de baume sur la blessure. Mais il ne fut point nécessaire d'avoir recours à ce bakchich supplémentaire.

L'expérience m'a semblé intéressante et instructive. J'en ai profité, dans la suite, pour mes négociations avec les

[1] Ce paiement (2 fr. 15) était parfaitement suffisant. Quand on engage un indigène comme guide, on lui donne en général un medjidié par jour.

indigènes et je serais enchanté que d'autres pussent également en bénéficier. Il est commode de savoir à quoi s'en tenir sur le degré que peuvent atteindre les prétentions de ces braves gens et sur le peu de cas qu'il convient d'en faire.

* * *

Il est environ une heure et demie et c'est le moment de remonter à cheval et de reprendre le chemin d'Hébron, si nous voulons y arriver avant la nuit. En outre, le ciel, si pur au lever du soleil, s'est graduellement assombri et maintenant il a quelque chose de menaçant. Nous aurons de la chance si nous rentrons au logis sans pluie. Nous nous hâtons donc de repartir, et, pour la première partie du trajet, nous suivons un itinéraire un peu différent de celui de la matinée. Au lieu de repasser par le village, nous nous en éloignons en prenant directement au nord-est, et par une jolie vallée latérale nous contournons par l'orient la colline où est perché le village de Deir-Nakhkhâs. Puis, rejoignant notre route du matin dans le Ouadi-el-Kouff, nous pressons les pas de nos montures, car l'atmosphère se trouble de plus en plus, et, par-ci par-là, de larges gouttes de pluie viennent à tomber. Nous avançons ainsi, sous cette menace continuelle; les sites que nous avons observés en venant se présentent de nouveau à nos regards, avec des teintes toutes différentes, beaucoup plus sombres. Déjà, comme l'après-midi s'avance et que nous nous rapprochons de notre destination, nous commençons à espérer que nous échapperons aux bourrasques et que nous en serons quittes pour une fausse alerte. Mais non! Trois quarts d'heure à peine avant de toucher au port, alors que nous ne sommes plus loin du

Khirbet-en-Nasara, les bondes des cieux s'ouvrent toutes à la fois et c'est un véritable déluge qui s'abat sur nos têtes. Emmitouflés et encapuchonnés dans nos manteaux de caoutchouc, — un meuble indispensable au voyageur en Palestine, — nous poussons nos chevaux qui, malgré les fatigues de la journée, retrouvent leur vigueur première à la perspective de bientôt regagner l'écurie. Vers six heures, nous atteignons Hébron, où nous apprécions à leur juste valeur les bienfaits de l'hospitalité. Après avoir déposé nos vêtements mouillés, nous nous asseyons à la table qui se dresse pour nous; puis nous allons de bonne heure goûter un repos bien mérité. Ainsi se termine confortablement une journée bien remplie et bien réussie [1].

* * *

Quel temps ferait-il le lendemain? Pourrions-nous profiter de notre dernière journée de course pour faire quelque excursion intéressante, tout en rentrant à Jérusalem dans la soirée? Voilà ce que nous nous étions demandé avant de gagner nos lits. En étudiant la carte et en consultant les gens de bon conseil, nous étions arrivés à conclure que ce serait une agréable voie de retour que celle qui nous ferait passer par Tékoa pour aboutir à Bethléhem.

Mais au matin nous reconnaissons toute l'inanité de ces projets. Il pleut, il pleut abondamment, désespérément. Nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de retourner à Jérusalem tout bonnement par la grande route. Après avoir

[1] Nous avions mis pour revenir de Beit-Djibrîn quatre heures et demie, soit une demi-heure de plus qu'à l'aller, ce qui s'explique aisément par la fatigue de nos chevaux et par la pluie survenue dans l'après-midi.

pris congé de Daher et de sa famille, nous nous ébranlons mélancoliquement vers huit heures et demie, et nous arpentons la chaussée, sans vue, sans distractions et par un froid de loup. Les brouillards nous enveloppent d'un voile épais, au travers duquel nous discernons vaguement, les unes après les autres, les diverses étapes de notre trajet du samedi précédent. La fontaine d'ed-Diroueh, le vallon d'Arroub, les Vasques, le tombeau de Rachel passent successivement sous nos yeux, comme autant de vieilles connaissances, revues sous un tout autre aspect. Après que nous avons dépassé Bethléhem, le ciel qui nous a déjà par intervalles leurrés d'un semblant d'éclaircie, semble décidément vouloir nous sourire. La pluie cesse, et, tandis que nous gravissons la côte qui aboutit au couvent grec de Mar-Elyas, les nuages se dissipent, le bleu apparaît, le soleil lui-même se met de la partie. Allons-nous avoir le beau temps pour notre arrivée en ville ?

Dix minutes plus tard, il pleuvait à torrents, et cette inondation nous tint fidèle compagnie jusqu'à la porte de Jaffa, où je me séparai de M. Bœttcher. Quelques instants encore et nous arrêtions nos chevaux tout ruisselants devant notre maison, où j'avais la joie de retrouver tous les miens en bonne santé, On me raconta qu'à Jérusalem la journée de lundi avait été déplorable : il avait plu sans désemparer, en sorte que ma famille croyait fermement qu'il m'aurait été impossible d'effectuer ma course à Beit-Djibrîn.

* * *

Ainsi s'est passée ma première visite à Hébron. Quand je m'y reporte par la pensée, je ne me sens point du tout enclin à souscrire à l'appréciation de M. Rey, qui s'exprime

comme suit[1] : « C'est une triste ville, si jamais il en fut, et je la déteste d'autant plus que le seul monument qu'elle renferme, sa fameuse mosquée,... est inaccessible aux chrétiens. » Ah! sans doute, je regrette aussi que le Haram nous soit fermé, et je reconnais qu'Hébron n'est pas une ville gaie. Mais je ne puis dire que je la déteste, bien au contraire! Je saisirais avec empressement l'occasion d'y retourner et d'y séjourner quelques jours. Je pense qu'entre plusieurs raisons, le charme indéfinissable qu'a pour moi cette ville provient de son incontestable antiquité.

« Hébron, est-il dit au livre des Nombres (xiii, 22), a été bâtie sept ans avant Tsoan en Egypte. » Quelle que soit l'origine de cette remarque, elle ne laisse pas que d'être suggestive. Tsoan (Tanis), l'une des antiques résidences des Pharaons, a maintenant disparu. Il en est de même de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes aux cent portes. Le sable recouvre leurs restes et seuls quelques monuments gigantesques attestent encore leur importance et leur splendeur passées. Ninive et Babylone, elles aussi, ont dès longtemps cessé d'exister et ne figurent plus que pour mémoire sur la carte du monde. Ainsi s'en vont et s'effacent les puissantes cités d'autrefois. Au milieu de tous ces noms qui s'éclipsent ou qui ne rappellent plus qu'un souvenir lointain, celui d'Hébron a surnagé : la vieille ville, déjà florissante au temps des patriarches, a persisté jusqu'à nos jours. Entre toutes les villes encore peuplées à notre époque, Hébron et Sichem, sa rivale en ancienneté, peuvent revendiquer l'honneur d'être les deux plus antiques.

[1] Ouvr. cité, p. 42.



CHAPITRE II

Au pays des Philistins et aux puits de Beer-Schéba.

I

Le voyageur chrétien qui arrive à Jaffa ressent une émotion bien naturelle. Il a beau ne pas être « un pèlerin » dans le sens technique de ce terme : il n'en éprouve pas moins, avec intensité, des sentiments vifs et profonds, en apercevant pour la première fois les rivages de cette contrée, qui est pour lui comme une sorte de patrie spirituelle. Lorsqu'il a franchi, non sans quelques appréhensions très justifiées, la barre de rochers qui forme ce détestable petit port, et qu'il a posé le pied sur le sol de la Terre-Sainte, ses premières pensées s'envolent bien loin du présent, pour chercher dans le passé lointain tant de souvenirs familiers à son esprit et chers à son cœur. Et cette préoccupation ne fait que s'accroître, tandis qu'il parcourt les étroites rues de l'antique petite cité, ou bien que, dans le bazar encombré d'allants et de venants, il voit se dérouler

devant ses yeux des scènes de mœurs qui sont probablement la répétition de celles qui se produisaient jadis en ces mêmes lieux. Puis, lorsque, du haut des terrasses de quelque couvent, son regard parcourt l'étendue, il lui est bien difficile de s'attacher aux détails du paysage, aux particularités topographiques; il lui en coûte de devoir faire l'analyse, l'étude proprement dite du spectacle qu'il a sous les yeux, tant il se sent pressé de se replonger dans une contemplation muette et pensive. Enfin, lorsqu'il se met en marche, c'est vers l'orient qu'il s'avance, du côté de ces montagnes violettes qu'il distingue à l'horizon, par delà l'étendue de la grande plaine de Saron. En effet, où irait-il tout d'abord, si ce n'est à Jérusalem?

Et pourtant, il faut se ressaisir; et, sans fuir systématiquement ces hautes préoccupations d'un passé grandiose, il est bon de savoir profiter des occasions qui se présentent et recueillir les enseignements que fournit l'examen attentif des lieux. Cette côte de Palestine, elle ne parle pas seulement à l'imagination ou au souvenir, elle mérite aussi d'être envisagée pour elle-même, comme curieux et intéressant objet d'étude. C'est une chose remarquable, en effet, que ce littoral, s'étendant en ligne droite, sans présenter aucune saillie, aucune anfractuosité à partir du promontoire du Carmel au nord, jusqu'à l'isthme qui sépare l'un de l'autre les deux grands continents. La mer bat uniformément de ses vagues une plage de sable jaune, et les localités, antiques ou modernes, qui ont porté autrefois et qui portent encore de nos jours le nom de « ports de mer, » le long de ces rivages, usurpent cette qualification; car aucun de ces prétendus asiles pour les navires ne peut leur offrir autre chose qu'une protection insuffisante et précaire.

Cette région, peu favorisée quant à ses relations avec la mer, n'en a pas moins eu sa grandeur, son importance. Au nord de Jaffa, le nom glorieux de Césarée rappelle la splendeur, temporaire, mais indiscutable, d'une puissante cité romaine. Jaffa elle-même, l'antique Japho du temps de Salomon et de Jonas, le Joppe du Nouveau Testament, figure avec quelque honneur dans l'histoire. Et vers le sud, c'est la Philistie, avec ses villes fortes, avec ses populations remuantes et belliqueuses, avec son territoire fertile, traversé par la grande artère de circulation, où passaient et repassaient les peuplades en migration et les armées conquérantes, qu'elles vinssent d'Afrique ou d'Asie, des bords du Nil ou de ceux de l'Euphrate et du Tigre.

* * *

Lorsque les Israélites envahirent le pays de Canaan pour en exterminer ou en expulser les anciens habitants et s'installer à leur place dans les villes et dans les villages, ils auraient dû accomplir dans toute son étendue le programme qui leur était tracé et conquérir, pied après pied, tout le pays jadis promis à la postérité des patriarches. Mais l'on sait ce qui arriva : les deux plus puissantes tribus, celles qui de tout temps ont aspiré à l'hégémonie, Juda et Ephraïm (cette dernière unie à Manassé, avec laquelle elle formait « la maison de Joseph »), se taillèrent chacune un patrimoine spacieux, et s'établirent tout à leur aise dans la portion montagneuse du territoire, déjà tombée entre les mains d'Israël. Pour le reste de la contrée, on se contenta d'une prise de possession plus virtuelle que réelle ; il s'en fallut de beaucoup que la conquête et l'assimilation fussent com-

plètes. Les tribus du nord se trouvèrent très fortement mélangées avec les Cananéens ; et quant au littoral, qui est ce qui nous concerne actuellement, toute cette plaine fertile qui s'étend de l'ancien « torrent d'Egypte [1], » c'est-à-dire des confins de l'Asie et de l'Afrique jusqu'à la chaîne du Carmel, tout ce pays resta la propriété de ses habitants antérieurs, lesquels ne furent inquiétés ni dans leurs villes, ni au milieu de leurs champs. Du reste, ces Cananéens disposaient d'une puissance militaire fortement organisée. Il en est parlé au commencement du livre des Juges [2], où il est raconté, avec la plus entière franchise, que les hommes de Juda, après s'être emparés de la montagne et de la région intermédiaire des collines [3], n'osèrent pas affronter les habitants du littoral méditerranéen à cause de la trop grande frayeur que leur inspiraient ces derniers, dont le prestige était encore rehaussé par la présence de nombreux chariots de fer.

Ainsi les Israélites se cantonnèrent sur les hauteurs, ne demandant, semble-t-il, qu'à vivre tranquillement des produits du sol qu'ils cultivaient. Mais il n'est guère dans le tempérament et dans les mœurs des peuplades belliqueuses et pillardes de l'Orient de mener une semblable existence et de vivre côte à côte, en bonne intelligence, comme le feraient de paisibles voisins. L'usage des razzias, au contraire, c'est-à-dire des incursions à main armée sur territoire ennemi, avec le pillage pour but, est profondément ancré dans les coutumes des populations de l'Asie, autrefois comme aujourd'hui.

[1] Actuellement *Ouadi-el-Arisch*. Voir Nombr. XXXIV, 5 ; Jos. XV, 4 ; 1 Rois VIII, 65 ; Esa. XXVII, 12, etc.

[2] Jug. I, 19.

[3] La *Schephéla* ; voir plus haut, p. 58-59.

Il se trouva, d'ailleurs, que bientôt les Israélites eurent comme voisins immédiats, du côté du sud-ouest, sur la côte de la Méditerranée, non plus des Cananéens, mais une race différente, plus guerrière et plus énergique, les Philistins. Ceux-ci tiennent une grande place dans les récits bibliques. Leur proximité et les luttes acharnées qu'ils soutinrent contre Israël, luttes qui se perpétuèrent pendant plusieurs générations entre les deux peuples, expliquent la mention fréquente qu'en font les livres historiques de l'Ancien Testament. A peu près à la même époque où les tribus israélites pénétraient en Canaan sous la conduite de Josué et s'emparaient de leur résidence ultérieure, un peu avant ou un peu après, le littoral au sud de Jaffa fut occupé par les Philistins[1], qui y fondèrent et y organisèrent une puissante confédération de cinq Etats, gouvernés chacun par un prince et désignés par les noms de leurs cinq capitales respectives, qui sont, en allant du sud au nord, Gaza, Ascalon, Asdod, Ekron et Gath.

D'où venaient les Philistins, avant leur établissement dans le pays qui fut ensuite et pendant si longtemps le leur? A cette question il est difficile de répondre. Sans doute, il y a des textes bibliques qui leur assignent Caphtor[2] comme patrie première. Mais qu'est-ce que Caphtor? Est-ce l'île de Crète, comme le veut une tradition exégétique fortement établie? Est-ce Chypre, ou bien quelque district du nord de l'Afrique? Ceux-là mêmes qui voient dans l'île de Crète l'antique Caphtor, admettent qu'après avoir quitté cette île,

[1] La mention du *Pays des Philistins*, dans la Genèse (XXI, 32, 34; XXVI, 1, 14) et dans l'Exode (XIII, 17), doit être considérée comme une prolepse.

[2] Voir Deut. II, 23; Am. IX, 7; Jér. XLVI, 2; comp. Gen. X, 14.

les Philistins se sont momentanément établis dans le nord de l'Afrique, avant de se fixer définitivement au sud-ouest du pays de Canaan. Et puis, si la Crète est le point de départ, à nous connu, de cette race énigmatique, cela ne signifie point que cette île en ait été le berceau primitif. D'où les Philistins y étaient-ils venus? A quelle branche de la grande famille humaine appartenaient-ils? Leur langue, celle qu'ils parlaient au temps des Samson et des David, était probablement un idiome sémitique[1]; mais est-ce là leur langue primitive, ou bien était-ce un emprunt fait en chemin, au cours de leurs pérégrinations? Sur tous ces points, ethnographes, linguistes, archéologues sont encore dans l'incertitude. Contentons-nous donc de savoir que, venus on ne sait trop d'où, les Philistins avaient fortement colonisé la région située à l'ouest des montagnes qui formaient l'apanage de la tribu de Juda.

Remuants, agressifs, avides de butin, confiants dans leurs ressources guerrières, dans leur valeur et leurs armements, les Philistins, plus encore que les autres nations limitrophes, étaient destinés à incommoder les Israélites et à envahir fréquemment le territoire des tribus. Ce n'est pas qu'ils songeassent à en faire, à proprement parler, la conquête pour se l'annexer ou pour y transporter leur demeure; ils ne l'envahissaient pas dans le but d'en chasser les habitants. Mais chaque année, quand revenait la saison propice à ces incursions, les Philistins se mettaient en campagne dans le seul but de s'enrichir par le pillage et par la capture de prisonniers qu'on employait ou vendait comme esclaves[2].

[1] A en juger d'après les noms propres, parmi lesquels il en est toutefois quelques-uns qui soulèvent des difficultés.

[2] Comp. Am. I, 6; 2 Chron. XXI, 16-17.

Des routes en grand nombre s'offraient à eux pour gravir les pentes qui conduisaient dans le pays d'Israël; ils avaient le choix entre les diverses vallées, appelées de nos jours ouadis, qui, descendant de la région haute, aboutissent à la grande plaine occidentale et au fond desquelles se trouve le lit, ordinairement desséché, d'un ruisseau. Tantôt, partant d'Ascalon et se dirigeant directement à l'est, ils s'avançaient sur le territoire de Juda par la vallée des Térébinthes [1]; tantôt, poussant au nord, dans le voisinage de Gath ou d'Ekron, leurs deux villes les plus septentrionales, ils s'engageaient dans la vallée de Sorek [2] et débouchaient au centre du district où se trouve Jérusalem. Ou bien, encore plus au nord, ils pénétraient dans le territoire d'Ephraïm [3], ou bien enfin, leurs armées, remontant le long de la côte, franchissaient un col de la chaîne du Carmel et se répandaient dans la grande plaine de Jizréel [4].

Les Israélites, se sentant inférieurs en puissance, en courage aussi, se laissaient faire et se réfugiaient dans les cavernes, dans les ravins, se retranchaient de leur mieux sur des hauteurs réputées inaccessibles, ou bien disparaissaient derrière les rochers, emmenant avec eux leurs familles, si possible aussi leurs bestiaux, mais abandonnant forcément aux envahisseurs les produits de leurs récoltes : moissons, arbres fruitiers, vignes, oliviers, tout tombait au pouvoir des bandes armées qui rançonnaient les campagnes d'Israël.

C'est ainsi que le peuple hébreu gémit, pendant plus d'un

[1] Actuellement Ouadi-es-Sant (vallée des Mimosas). Voir I Samuel XVII, 2.

[2] Jug. XVI, 4. Un ouadi, affluent du Ouadi-es-Sarâr que suit le chemin de fer de Jérusalem à Jaffa, porte encore le nom de Ouadi-Sourîk.

[3] Comp. I Sam. XIII-XIV.

[4] Voir I Sam. XXIX, I, II ; XXXI.

siècle, sous les coups sans cesse renouvelés des Philistins. Le livre des Juges nous décrit ce fléau, envoyé par l'Eternel à son peuple devenu infidèle, afin de le ramener par l'épreuve à la voie droite de l'obéissance et de la piété.

* * *

Une figure bizarre, étrange même, la figure de Samson, caractérise cette époque tourmentée [1]. Samson, qui termine la série des douze Juges d'Israël, ne ressemble guère à ses devanciers. En lui nous ne voyons pas l'un de ces vaillants capitaines qui se sont placés à la tête de leurs tribus respectives ou de plusieurs tribus réunies, comme l'ont fait Débora, Gédéon, Jephté, et qui, à la pointe de l'épée, en électrisant le courage de leurs compatriotes et en entraînant ceux-ci à leur suite, ont remporté sur un agresseur étranger quelque victoire signalée. Samson, lui, marche seul, toujours seul, sans escorte, sans compagnons d'armes, sans aide, fort seulement de sa vigueur exceptionnelle et de son intrépidité à toute épreuve. Aux Philistins qui se rencontrent sur sa route, il inflige des défaites constantes, d'autant plus humiliantes qu'ils sont en plus grand nombre contre un homme isolé. Il les frappe, il les décime, il ravage leurs moissons, il pénètre dans leurs villes fortes, il les nargue, il est pour eux une écharde en leur chair, un épouvantail de tous les instants, un sujet de terreurs indicibles.

Les Philistins se liguent par centaines, par milliers, pour venir à bout de ce lutteur livré à ses propres ressources et parfois même trahi par les siens [2] : vains efforts, il leur échappe et se rit d'eux. Mais, hélas ! après de si beaux

[1] Jug. XIII-XVI.
[2] Jug. XV, 9-13.

exploits, après tant de hauts faits, le héros, jusque-là in domptable et indompté, finit par tomber entre les mains de ses ennemis. Et il y a là, dans le livre des Juges, une page qui revêt un sens d'un symbolisme frappant : la figure de Samson apparaît comme l'emblème, le type de ce qu'a été le peuple d'Israël dans son ensemble. Lorsque les Israélites, regardant en haut, puisaient leur force à l'unique source où ils pouvaient la trouver, lorsqu'ils marchaient dans la fidélité, l'esprit et les yeux tournés vers Jéhova, alors le cri de : « Les Philistins sont sur toi ! » avait beau retentir tout près d'eux. Comme Samson, ils secouaient leurs liens, rompaient leurs chaînes et demeuraient vainqueurs. Mais, s'ils abandonnaient la voie de l'obéissance et de la foi qui leur était tracée pour se laisser prendre dans les chaînes de la corruption étrangère, alors, quand venait résonner ce même cri sinistre : « Les Philistins sont sur toi ! » alors c'était en vain qu'Israël essayait de lutter, de se défendre : il succombait, et les Philistins demeuraient vainqueurs. Samson, le champion longtemps invincible, Samson, captif des Philistins, qui l'emmènent dans une de leurs villes fortes, lui crèvent les yeux et lui font porter la livrée de l'esclavage et tourner la meule dans sa prison, Samson est bien l'incarnation de la nation d'Israël tout entière.

Mais il y a encore d'autres figures illustres qui se rattachent à cette période de luttes séculaires entre les Philistins et les Israélites : celle du géant Samson, le lutteur farouche et solitaire, n'est pas la seule qui doive arrêter notre attention. Des batailles rangées se livrent aussi, tournant tantôt à l'avantage des uns, tantôt à l'avantage des autres. Un jour [1], les Philistins montent à l'assaut, ils sont nombreux

[1] I Sam. IV et suiv.

et bien armés, ils battent les guerriers d'Israël. Frappés de terreur, ceux-ci font venir dans leur camp le symbole visible de la présence protectrice de Jéhova, du Dieu qui trône entre les chérubins : l'arche de l'alliance arrive de Silo, accompagnée des deux fils d'Eli, Hophni et Phinées. Des cris d'allégresse et de triomphe anticipé éclatent de toutes parts : les Israélites, rassurés par la présence de ce palladium, reprennent courage et croient déjà avoir bataille gagnée. Cependant les Philistins entendent les clameurs des Hébreux ; intimidés d'abord, devinant un danger, ils serrent les rangs. « Fortifiez-vous et soyez des hommes, se disent-ils les uns aux autres, soyez des hommes et combattez ! » La bataille s'engage de nouveau et, une fois de plus, les Philistins demeurent victorieux. Les fils d'Eli tombent sur le champ de bataille, l'arche de l'alliance même devient la proie des vainqueurs, qui la placent successivement, comme un trophée opime, dans les sanctuaires de trois de leurs grandes cités, à Asdod, à Gath, à Ekron. Mais partout son séjour au pays des Philistins est signalé par des événements extraordinaires ; le temple du dieu Dagon en est d'abord le théâtre, puis une maladie terrible, mystérieuse, exerce ses ravages au milieu des populations, si bien qu'après quelques mois, celles-ci, exaspérées, saisissent avec empressement l'occasion de se débarrasser de cet hôte incommode en le restituant à Israël. L'arche, reprenant le chemin des hauteurs, trouve un asile à Kiryat-Yearim.

Et, pendant de longues années, Israël reste courbé sous le joug des Philistins.

* * *

Mais le moment est venu où la destinée d'Israël va subir un changement heureux. Samuel, qui n'était encore qu'un enfant, Samuel grandit. Il fait renaître la confiance dans le cœur de ses compatriotes, il se met à leur tête, et, dans une journée demeurée mémorable, il remporte une victoire éclatante. Sur le champ de bataille, Samuel, vainqueur et reconnaissant, dresse un monument commémoratif et le nomme Pierre du Secours, Eben-Ezer, « car, dit-il, jusqu'ici l'Eternel nous a secourus. »

Puis vient le règne de Saül, cette période agitée, durant laquelle les troupes des Philistins s'avancent sans cesse dans le pays d'Israël et viennent se heurter à l'héroïque résistance que leur oppose le roi, assisté de son fils Jonathan, tantôt dans les défilés des montagnes [1], tantôt sur les versants qui descendent du côté de la mer [2]. Cette série de combats prit fin dans la bataille décisive qui eut pour théâtre la plaine de Jizréel. C'est là, sur les pentes de la colline de Guilboa, que la petite armée du roi d'Israël fut vaincue et que lui-même, après avoir vu trois de ses fils mis à mort par les Philistins, se jeta sur son épée et se déroba de la sorte aux outrages qu'il prévoyait de la part des incirconcis [3].

Il semblait vraiment que l'heure fatale eût sonné, annonçant la déchéance complète du peuple d'Israël, dont le rôle se bornerait désormais à être le très humble et très docile vassal des puissants habitants du littoral. Mais il arrive par-

[1] 1 Sam. XIII, 23-XIV, 15.
[2] 1 Sam. XIV, 16-32.
[3] 1 Sam. XXXI; 2 Sam. I.

fois qu'une heure, particulièrement critique et désastreuse en apparence, prépare une ère nouvelle et donne le signal d'une délivrance inespérée. Lorsque tout semble perdu, le salut est proche. C'est ce qui devait arriver pour Israël. David, naguère couvert de renom grâce à ses exploits contre les Philistins, puis réduit, par une curieuse alternance de fortune, à chercher un refuge auprès d'eux pour se soustraire à la colère de Saül[1], prit en main, à la mort de ce dernier, la cause des Israélites, et, devenu leur roi, il remporta sur l'ennemi séculaire des victoires décisives qui affranchirent définitivement Israël[2]. La force du royaume de David fut ainsi consolidée. A partir de cette date, les Philistins, sans rentrer complètement dans l'ombre et le silence, cessent du moins d'occuper le premier plan. C'en est fait de l'hostilité permanente, habituelle, et des conflits sans cesse renaissants. Désormais, les deux peuples vont vivre pacifiquement côte à côte. Par intervalles, les villes philistines devront même accepter l'autorité suzeraine des rois d'Israël, que ces rois s'appellent David, Salomon[3], ou plus tard Ozias[4]. Il leur arrive aussi de reprendre leurs anciennes habitudes de pillage, de courir de nouvelles aventures et de s'avancer en armes jusque sous les murs de Jérusalem[5]. Mais ce qui était auparavant la coutume, la règle, n'est maintenant plus qu'une exception.

Si maintenant, cherchant à résumer les enseignements de la période que nous venons de décrire à grands traits, et

[1] 1 Sam. XXI, 10-15 ; XXVII.

[2] 2 Sam. V, 17-25 ; VIII, 1 ; XXI, 15-22 ; XXIV, 9-17 et les textes parallèles des Chroniques.

[3] 1 Rois IV, 21.

[4] 2 Chron. XXVI, 6-7.

[5] 2 Chron. XXI, 16.

qui est celle des luttes ininterrompues d'Israël avec ses turbulents voisins, nous nous demandons quelle a été la portée de ce conflit, pour ainsi dire permanent, et quels fruits il a pu produire, nous discernerons sans beaucoup de peine le profit, un peu chèrement acheté, il est vrai, qu'Israël a retiré de ce voisinage oppressif et mal commode. Le peuple des Philistins a été pour Israël un éducateur puissant, sinon agréable. A leur contact, les Israélites, sans cesse exposés à leurs incursions et à leurs mauvais procédés, ont appris à se tenir sur leurs gardes, à se défendre et même, à l'occasion, à prendre hardiment l'offensive. Les nombreuses guerres soutenues contre cet ennemi irréconciliable ont fini par donner à Israël conscience de son unité nationale. Les différentes tribus, au lieu de poursuivre égoïstement leur route chacune de son côté, en ne se préoccupant exclusivement que de leurs intérêts propres, furent gagnées par un sentiment de solidarité et s'accoutumèrent à s'appuyer les unes sur les autres, pour faire face ensemble à l'adversaire commun. Elles sortirent de ces luttes prolongées, plus fortes qu'auparavant, comprenant mieux leur devoir et le rôle qu'elles étaient appelées à jouer. L'institution de la royauté a donné sa forme extérieure et définitive à ce mouvement fédératif, centralisateur, qui est résulté du besoin de se défendre efficacement en unissant tous les efforts pour les faire converger vers un même but. Les Philistins, cet aiguillon qui harcelait Israël, n'ont pas peu contribué à amener cet heureux développement qui s'est produit dans la vie des douze tribus ; celles-ci ont été conduites à comprendre et à pratiquer la pensée qu'exprime la devise de la Confédération suisse : « Un pour tous, tous pour un. »

* * *

Mais nous n'en avons pas encore fini avec l'histoire. Une fois le royaume d'Israël fondé, nous ne tardons pas à voir la Palestine tout entière, montagnes et littoral, devenir une proie que convoitent de divers côtés de puissants appétits. Cette région, intermédiaire entre deux grands continents, et placée sur le chemin des grandes invasions, qu'elles aillent du nord au midi ou du midi au nord, entre forcément dans le grand courant des affaires politiques de l'Orient. Les conquérants passent et repassent, trouvant sur leurs routes Israélites et Philistins. C'est ce qu'attestent encore pour nous les inscriptions en caractères cunéiformes, déterrées dans les sables de Ninive, qui nous racontent les exploits de ces puissants monarques assyriens, aux armées immenses, qui interviennent tant de fois dans les destinées des rois de Samarie et de Jérusalem, aussi bien que d'Asdod et d'Ekron. Dans ces annales, vieilles de vingt-cinq siècles, on a retrouvé l'écho des mouvements divers qui agitaient alors ces petites cités et attiraient sur elles l'attention des grands rois.

Et puis, lorsque Ninive et Babylone eurent cessé d'occuper la première place et que le grand empire perse lui-même fut tombé sous les coups d'Alexandre, commença, pour le peuple juif comme pour la nation philistine, l'époque gréco-romaine, avec ses grands travaux de routes et d'aqueducs, avec son architecture opulente, avec la construction des temples grandioses, des thermes et des palais magnifiques. Au temps des Ptolémées et des Séleucides, plus tard sous le règne d'Hérode et sous la domination de Rome, ce fut pour le littoral philistin une période d'épanouissement,

de civilisation très avancée. Il en fut encore de même quand la Judée fut devenue le berceau du christianisme et que l'Egypte eut pris rang parmi les foyers les plus actifs de la religion nouvelle. Ensuite vint l'islam, et la région qui nous occupe eut à subir le joug des sectateurs de Mahomet, en même temps que Jérusalem tombait sous l'autorité des califes. Au moyen âge, il y eut encore pour le pays des Philistins une période brillante, quoique courte, lorsqu'il devint l'un des principaux théâtres de la lutte corps à corps engagée entre les croisés et les musulmans. Ascalon, en particulier, a tenu une grande place dans l'histoire de ces temps épiques; les noms de Baudouin et de Richard Cœur-de-Lion retentissent dans ses annales, aussi bien que celui du sultan Saladin. Puis l'éclipse s'est faite, totale; le sable a commencé à recouvrir, pouce après pouce, les restes glorieux de l'antique cité; le silence a plané sur elle et sur ses voisines, et de toute cette région, autrefois célèbre et populeuse, il ne reste plus aujourd'hui que, çà et là, quelques villages ou bourgades, tout au plus une préfecture turque, à la lisière du désert, aux confins de l'Asie et du continent africain.

Telle est, rapidement esquissée, l'histoire du pays des Philistins[1].

[1] Il faut observer qu'en disant couramment « la Palestine » pour désigner la Terre-Sainte, nous rendons un hommage involontaire aux Philistins : ce sont eux, et non pas les habitants proprement dits du pays d'Israël qui lui ont donné son nom le plus usité. L'origine de cette dénomination impropre doit être cherchée dans une confusion commise par Hérodote.

Faisons aussi remarquer la petitesse du pays des Philistins : environ 1200 kilomètres carrés, moins que le canton d'Argovie. La Palestine entière est à peu près l'équivalent en superficie de la Belgique.

II

Il y avait, à coup sûr, dans les souvenirs du passé que nous venons de rappeler, assez d'éléments d'intérêt pour que chacun comprenne sans peine le désir que nous ressentions de parcourir cette région et d'en étudier l'aspect actuel. A ces considérations d'ordre historique venaient s'en ajouter d'autres ; nous étions à Jérusalem depuis la fin de novembre et nous venions de traverser les deux mois les plus froids de l'hiver palestinien. Le climat de la Judée est âpre, spécialement celui de sa capitale, située à une altitude de 770 mètres et très exposée aux vents. Nous avions beau habiter dans une demeure relativement neuve et bien construite, dans une position abritée, près de la porte de Jaffa, nous ne pouvions nous empêcher de nous ressentir du froid et des intempéries. Et le littoral méditerranéen nous apparaissait, au témoignage de ceux qui le connaissaient, comme devant déjà, dans cette saison précoce, présenter tous les attraits du printemps naissant. Nous savions qu'en projetant pour cette saison une excursion en Philistie, nous avions la perspective de jouir de quelques journées d'une température plus douce et de contempler des paysages méridionaux, où les palmiers dessineraient leur silhouette sur un ciel bleu presque digne de l'Egypte.

Seulement, et là était le point critique, aurions-nous la chance de tomber sur une phase de beau temps ?

Les premiers jours de février avaient été marqués par une série de jours de pluie, se succédant sans interruption, comme c'est fréquemment le cas à Jérusalem. Le vent

d'ouest soufflait avec sa violence accoutumée, les bondes des cieux s'ouvraient et déversaient des torrents sur le sol, et l'on restait chez soi, heureux de se sentir à l'abri. Toutefois, la phase pluvieuse semblait toucher à son terme, le baromètre remontait, les symptômes étaient rassurants : en route pour le pays des Philistins ! Mais comme, en Judée, une période de beau temps n'est jamais d'une durée bien prolongée en hiver et qu'après elle la pluie revient nécessairement, il faut se hâter de profiter et gagner du temps si possible. Aussi nous expédions, séance tenante, et dès que notre résolution est prise, nos chevaux et nos bagages en avant, alors même qu'il tombe encore quelques gouttes de pluie. Les voilà partis, sur la route qui descend de Jérusalem à la côte, par Kolonieh et Bâb-el-Ouad, se dirigeant vers Ramleh, où nous leur avons assigné un rendez-vous pour le lendemain avant midi. Nous-mêmes (ma femme et moi), avec notre drogman Francis Karam, nous achevons nos préparatifs, et de bonne heure, le jour suivant, nous nous installons dans un wagon du chemin de fer de Jérusalem à Jaffa, qui, en deux heures et demie environ, nous transportera à la station convenue.

Déjà, durant ce parcours, maints spectacles intéressants se présentent à nos regards et nous empêcheraient, s'il en était besoin, d'oublier les Philistins et leur pays, vers lequel nous nous dirigeons. La gare de Jérusalem, elle-même, n'est-elle pas située à l'entrée de ce plateau de la Bak'a, dans lequel on croit retrouver la vallée des Réphaïm, où David battit les Philistins [1] ? La ligne suit après cela le fond de la vallée des Roses, qui descend du côté de Bittîr, et, en attachant

[1] Jos. XVIII, 16 ; 2 Sam. V, 18, 22 ; 1 Chron. XIV, 9 ; Esa. XVII, 5.

ses yeux sur le lit desséché et pierreux du ruisseau que l'on côtoie sans cesse, on pense involontairement à ce lit de torrent où David, adolescent, ramassa le caillou qui, lancé par sa fronde, frappa au front et terrassa le géant philistin qui narguait Israël et son Dieu. Cet exploit du jeune berger de Bethléhem, s'il n'a pas eu pour théâtre le ouadi que nous parcourons, s'est du moins passé dans une vallée tout à fait analogue, un peu plus au sud[1].

La station de Bittîr est dépassée; un peu plus bas, sur une colline, à quelque distance de la voie ferrée, apparaissent quelques maisonnettes blanches, couronnées par des coupoles, et au milieu desquelles l'œil croit discerner un *ouéli*[2]. C'est le village de Tsorea[3], la patrie de Samson, le lieu de sa naissance. Le train s'arrête à Deir-Abân, petite station isolée et en apparence perdue au milieu des prairies : mais, derrière un mamelon voisin, se dissimule le petit village de même nom, sur l'emplacement possible, probable même, de l'ancien Eben-Ezer[4]. Un peu plus loin, c'est le village de Aïn-Schems, la Fontaine du Soleil, autrefois Beth-Schémesch, la Maison du Soleil, l'endroit où arriva l'arche de l'alliance lorsque les Philistins la restituèrent aux Israélites[5]. Ailleurs encore, au confluent du Ouadi-es-Sarâr que nous suivons avec un autre vallon latéral, le Ouadi-Sourîk, nous pouvons nous figurer que

[1] Le Ouadi-es-Sant, déjà mentionné. Comp. I Sam. XVII, 2, 40.

[2] Les ouélis sont des monuments funéraires, très fréquents en pays musulmans et érigés en l'honneur de quelque saint ou de quelque prophète de l'islam.

[3] Jos. XIX, 41; Jug. XIII, 2, 25; XVI, 31; XVIII, 2, 11; 2 Chron. XI, 10.

[4] I Sam. VII, 12. La mention de ce lieu dans I Sam. IV, 1; V, 1, est une anticipation.

[5] I Sam. VI, 9-21.

nous passons près du lieu où se dressait jadis la maison de Dalila dans la vallée de Sorek, et où la carrière de Samson se dénoua d'une façon si déplorable [1].

* * *

A mesure que nous nous rapprochons de la côte, l'atmosphère s'éclaircit, le ciel devient d'un bleu plus limpide et la température s'adoucit graduellement. Tandis que, dans la région montagneuse, nous n'avons guère vu que des pousses d'herbe se montrer entre les pierres qui recouvrent le sol et quelques rares touffes de cyclamens parer les flancs des collines, la végétation devient de plus en plus riche tandis que nous descendons vers la mer. La fraîche verdure du printemps est rehaussée par une abondance de fleurs, parmi lesquelles les plus belles et les plus fréquentes sont les anémones rouges, ces lis des champs « qui ne sèment ni ne moissonnent, » et dont il est dit pourtant que le roi Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Rien qui enchante le regard comme cette floraison qui s'épanouit au milieu des gazons verdoyants !

Nous voici tout à fait dans la plaine. Le chemin de fer décrit une courbe prononcée pour se diriger du côté du nord, et voilà qu'au moment où nous traversons sur un haut talus une dépression du sol, trois animaux, à une trentaine de mètres de la voie, nous regardent passer avec un flegme philosophique. Ce sont des chacals, pour qui le spectacle d'une locomotive courant sur les rails et le bruit de ses sifflets n'ont plus rien de redoutable et qui ne songent aucu-

[1] Jug. XVI, 4-21.

nement à fuir. A leur vue, comment ne pas penser à ces trois cents chacals ou renards que Samson captura et qu'il lâcha ensuite, liés deux par deux à des torches incendiaires, dans les plantations des Philistins[1] ?

Enfin le train s'arrête à Ramleh. Nous descendons, et, sans nous arrêter dans cette jolie petite ville, que nous avions visitée en détail au mois de novembre, nous nous mettons en selle et nous voilà en route, la tête de nos chevaux tournée vers le sud-ouest. Il s'agit en effet d'arriver avant la chute du jour à la ville qui fut Asdod. Nous chevauchons à travers la grande plaine, qui présente une surface légèrement ondulée, non pas absolument horizontale, et parsemée çà et là de collines aux pentes très douces, au sommet desquelles on aperçoit de loin en loin les maisons de quelque village, vieille bourgade indigène ou bien colonie juive récemment fondée. L'un de ces villages attire surtout notre attention. Ce n'est pas toutefois qu'il renferme des ruines, des restes quelconques de sa grandeur passée, mais ce n'en est pas moins l'héritier d'un nom illustre, c'est Ekron, l'une des cinq cités fortes, l'un des sanctuaires des Philistins ; c'est là qu'était le fameux temple de Baal-Zeboub, dont le roi d'Israël Achazia, fils d'Achab, envoyait de son lit de maladie consulter l'oracle ; mais ses émissaires n'eurent pas à se rendre si loin : sur leur route ils rencontrèrent le prophète Elie, qui les renvoya avec un message vers leur maître mourant[2]. Ekron n'est plus qu'une localité insignifiante, mais son nom s'est perpétué dans la dénomination actuelle, Akir ou Akroun.

Quant à Gath, la seconde ville septentrionale de la Con-

[1] Jug. xv, 4-5.
[2] 2 Rois I, 2-8.

fédération philistine, elle a complètement disparu ; son véritable emplacement est ignoré, et les conjectures de certains topographes et archéologues à ce sujet sont loin d'avoir rencontré un assentiment général. Les uns la placent à Tell-es-Safieh, d'autres l'ont identifiée avec Yebna, d'autres la cherchent ailleurs encore. Les plus réservés s'abstiennent de se prononcer, et c'est, croyons-nous, ce qu'il y a de mieux à faire. Peut-être quelque découverte imprévue viendra-t-elle, tôt ou tard, mettre sur les traces de la cité disparue depuis plus de deux mille cinq cents ans, et dont le prophète Amos, au huitième siècle avant Jésus-Christ, signale déjà la destruction [1].

Nous continuons notre cavalcade, toujours à travers les prairies. Ce n'est pas, à proprement parler, une route que nous suivons, c'est une large sente, une trace laissée par les passants qui nous ont précédés, formant au travers des herbes et au milieu des champs cultivés une ligne droite qui se prolonge indéfiniment. Les laboureurs sont à l'œuvre. Contrairement à ce qu'on voit dans les montagnes de la Judée, où ce sont toujours des vaches ou des ânes qui traînent la charrue, ici, dans la plaine du littoral, ce sont fréquemment les chameaux qui tracent le sillon de leur allure lente et monotone. Partout, des fleurs aux couleurs les plus vives émaillent la prairie, et au-dessus de nos têtes s'élève d'un vol joyeux l'alouette, remplissant l'air de son gazouillement.

Nous traversons un ou deux lits de ruisseaux presque à sec ; à peine trouve-t-on, çà et là, de l'eau en quantité suf-

[1] Am. VI, 2. Comp. le récit de 2 Rois XII, 17, et remarquez le silence significatif d'Amos (I, 7-8), de Sophonie (II, 4), de Jérémie (XXV, 20) et de Zacharie (IX, 5-7), silence qu'on observe aussi dans les inscriptions cunéiformes.

fisante pour abreuver les chevaux. Nous passons auprès de quelques villages, sans importance dans les annales d'Israël. Cependant, dans l'une de ces localités, nommée el-Moughâr (les Cavernes), on remarque quelques grottes, dont la



El-Moughâr.

plus grande est considérée par certains géographes comme étant la fameuse caverne de Makkéda[1], où se réfugièrent les cinq rois amoréens, après la bataille de Gabaon, et d'où ils furent tirés vivants, pour être aussitôt pendus aux arbres d'alentour, sur l'ordre de Josué[2].

Un peu plus loin, c'est un autre village, Beit-esch-Schît (ou plus brièvement Beschit), avec un élégant ouéli à trois coupoles, au nord-ouest du mas de maisons[3]. Enfin, nous rencontrons encore une dernière localité, Bourka, égale-

[1] Jos. x, 16-27.

[2] Les curieuses huttes de terre, en forme de cônes, sur notre photographie d'el-Moughâr, sont des fours à pain.

[3] Le titulaire de ce ouéli est un prophète légendaire des indigènes musulmans de l'endroit, Nébi-Schît.

ment dotée d'un pittoresque ouéli entouré d'arbres. Tout près passe un petit cours d'eau, aux berges couvertes de buissons, auquel viennent s'abreuver les troupeaux, altérés après les chaleurs du jour [1].



Bourka.

* * *

Le soir approche. Le soleil s'abaisse déjà vers l'horizon et répand sur toute cette immense étendue une clarté de plus en plus dorée et rosée. Et voilà que, dominées par une douzaine de palmiers, nous apercevons des habitations, formant un amas assez considérable. Ce ne sont pas des maisons en pierres, comme celles auxquelles nous sommes

[1] On a voulu identifier Bourka avec l'ancien Bené-Berak, de Jos. XIX, 45; mais ce dernier doit plutôt être cherché à Ibn-Ibrâk, à l'est de Jaffa. La légende musulmane a du reste créé à Bourka un prophète local, Nébi-Bourak. « Il est à observer, dit à ce propos Guérin (*Judée*, vol. II, p. 70), que dans un assez grand nombre de localités en Palestine on trouve des ouélis consacrés à de prétendus prophètes ou santons, dont les noms sont identiques avec ceux de ces localités, auxquelles ils les ont empruntés beaucoup plus souvent qu'ils ne leur ont imposé eux-mêmes ceux qu'ils portaient. »

accoutumés en Judée, car dans la plaine philistine la pierre n'abonde pas comme dans la montagne. Ici, l'on construit en boue, au moyen de briques de terre simplement séchées et durcies au soleil. Les maisons sont bâties en forme de rectangles, d'une médiocre élévation, à peine la hauteur d'un homme. Les toits sont plats, faits de quelques troncs d'arbres, entre lesquels on dispose des branches qu'on entrelace soigneusement; par-dessus le tout on accumule de la terre fraîche qu'on dame et qu'on presse avec énergie. Et sur ce toit rustique pousse bientôt une abondante végétation, en sorte qu'à vol d'oiseau une ville, un village dans cette contrée peut aisément faire l'illusion d'une prairie.

Asdod, actuellement Esdoûd, compte 2000 à 3000 habitants, et encore ce chiffre, qui m'a été indiqué sur les lieux mêmes, est-il considéré par quelques-uns comme exagéré. De la grande ville d'autrefois, dont on vantait les somptueux édifices, il ne reste plus que ce simple village avec ses humbles demeures en pisé et les ruines d'un khân (hôtellerie) du moyen âge. Çà et là, pourtant, servant de seuil à l'une des maisons modernes ou simplement gisant au bord du chemin, on découvre quelque fragment de chapiteau antique, quelque fût de colonne brisé, quelque pierre taillée, débris d'un temps éloigné.

Nous gravissons, après avoir quitté nos montures, la pente d'une éminence qui domine les maisons du village et les palmiers qui se balancent au-dessus d'elles. La colline elle-même est ombragée de quelques beaux sycomores et couverte de grandes haies de cactus. C'est là, à ce qu'affirment les archéologues et à ce que nous disent aussi les indigènes du village qui nous environnent et entrent en conversation avec nous, c'est là l'emplacement de l'antique

Asdod; c'est là qu'en pratiquant des fouilles on trouverait certainement des vestiges de sa splendeur passée. Du côté de l'occident, le regard se perd dans la mer : les eaux bleues de la Méditerranée s'illuminent aux rayons du soleil couchant. Autrefois, Asdod était relié à la mer par une grande



Asdod.

route, et, sur la côte, à quelques kilomètres de la ville, on avait construit un port dans lequel venaient mouiller sans doute les navires de commerce et peut-être aussi les vaisseaux de guerre des Grecs et des Romains. Ce port est tombé en ruines, les jetées ont été détruites par les vagues, il n'en reste plus que quelques débris informes [1]. On affirme que jadis une grande galerie souterraine conduisait d'Asdod à la mer, et que, par ce tunnel d'une lieue et demie de long, les armées pouvaient circuler en toute sécurité entre la ville et le port. Peut-être y a-t-il quelque fondement historique à cette légende? Peut-être l'existence de quelque vieil aqueduc lui a-t-elle donné naissance? En tout cas, aujourd'hui, l'entrée et l'issue du souterrain sont également inconnues, son existence même est une énigme non résolue.

[1] On donne à ces ruines le nom de *Minet-Esdoûd* (port d'Asdod).

Il va sans dire que la population d'Asdod, comme celle du littoral dans son ensemble, appartient à l'islam. Et pourtant ce n'est pas chez des musulmans de l'endroit que nous avons trouvé l'hospitalité ce soir-là. Ce n'est pas non plus sous les plis flottants de notre tente. C'est chez des chrétiens d'Europe, qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer dans un semblable lieu. Deux braves industriels, originaires du Wurtemberg, se sont fixés à Asdod depuis quelques années. Ils y exploitent un moulin à vapeur et donnent à la population indigène qui les entoure l'exemple du travail assidu, de l'ordre et de l'économie, le spectacle bienfaisant d'honnêtes artisans travaillant six jours et se reposant le septième. Ils sont là, à plusieurs lieues de Jaffa, qui est la ville la plus rapprochée, vivant avec leurs femmes et leurs enfants du produit de leur labeur quotidien, réussissant à gagner leur vie, mais ayant à lutter constamment contre la paresse et le mauvais vouloir de leur entourage arabe. Nous avions pour eux un message de leurs amis de Jérusalem; ils nous ont accueillis avec la plus franche cordialité et nous avons passé avec eux une soirée des plus intéressantes. Rien de plus instructif que les propos de ces deux hommes. Il est vrai qu'ils n'ont pas fait d'études et qu'ils ne sont pas versés dans la connaissance des problèmes archéologiques, mais ils sont en contact continuel et immédiat avec les natifs de la contrée; ils les ont étudiés de près et ont appris à les connaître, souvent à leurs propres dépens. Intelligents, perspicaces, ils en savent long sur les mœurs de cette population profondément corrompue, hélas! et qui semble, au témoignage de nos hôtes d'Asdod, avoir recueilli le triste héritage des anciens Cananéens, dont les vices se sont perpétués dans ces lieux au travers de trente siècles.

* * *

Si les fatigues d'une journée de cheval n'entraînaient pas après elles un sommeil profond et réparateur, et que l'insomnie vînt nous visiter durant la nuit passée à Asdod, il y aurait amplement matière, dans le passé de la ville qui nous abrite, pour reconstituer toute une galerie de souvenirs. Sans revenir sur les faits généraux rapportés plus haut déjà› nous verrions, vers la fin du huitième siècle avant Jésus-Christ, l'armée du puissant roi d'Assyrie, Sargon, campant près des murs d'Asdod, sous le commandement de son généralissime, le Tarthan, et réussissant à s'emparer de la ville [1]. Près d'un siècle plus tard, nouveau siège ! et, cette fois, la place résiste pendant vingt-neuf années aux efforts de l'assaillant, Psammétique, roi d'Egypte. Aussi, quand elle a enfin succombé et que le vainqueur l'a saccagée et détruite, le prophète Jérémie n'en parle-t-il plus que comme d'un « reste [2]. » Mais elle ressuscite plus tard. Au temps où Néhémie vient à Jérusalem (444-432) pour visiter et réorganiser la communauté, établie depuis le retour de la déportation sur les ruines de l'ancienne Ville sainte, les Juifs entretenaient avec leurs voisins païens des relations étroites, cimentées par des mariages, que nous appellerions mixtes. Le résultat en était qu'à Jérusalem même les enfants nés de mères philistines ne parlaient qu'asdodien au lieu de parler la langue judaïque. *Inde iræ !* Néhémie nous raconte lui-même, dans ses Mémoires, les mesures qu'il prit pour remédier à ce fâcheux état de choses [3].

[1] Esa. XX, I.
[2] Jér. XXV, 20.
[3] Néh. XIII, 23-27.

Au temps des luttes héroïques que les Juifs soutinrent contre les Séleucides, Asdod, redevenue forteresse importante, traversa de nouvelles vicissitudes et fut deux fois assiégée, prise et incendiée, d'abord par Judas Maccabée (162), puis par ses deux frères, Jonathan et Simon[1] (147). Pompée lui rendit la liberté et le général romain Gabinius la releva en 55 avant Jésus-Christ. En grec elle est désignée sous le nom d'Azotos, et c'est cette appellation qui figure dans le récit du livre des Actes : Philippe l'évangéliste, après sa rencontre avec l'eunuque éthiopien, vint à Asdod et y commença un voyage missionnaire qui le mena jusqu'à Césarée[2]. Les annales de l'Eglise nous montrent Asdod devenue siège épiscopal ; puis commence pour elle la période de l'obscurité, si complète que, même au temps des croisades, elle ne joue aucun rôle et n'est mentionnée qu'incidemment, par un ou deux chroniqueurs, comme un village sans importance.

Inutile d'ajouter que cette revue rétrospective des annales d'Asdod ne troubla point notre repos.

III

Le lendemain matin, 11 février, le temps continue à être magnifique. Nous remercions nos hôtes, mais, au lieu d'avoir à prendre congé d'eux, nous réussissons à leur persuader de nous accompagner au moins pendant une partie du trajet de la journée. Une fois en selle, nous nous dirigeons vers

[1] I Macc. v, 68 ; x, 77-84 ; xi, 4.
[2] Act. viii, 40.

le sud. Nous laissons derrière nous les maisons et les palmiers d'Asdod, au milieu desquels se dresse, comme dépaysée, la petite cheminée métallique du moulin [1]. Devant nous s'étend un paysage tout à fait semblable à celui que nous avions traversé la veille : c'est toujours la grande plaine; mais si le spectacle est uniforme, il n'est pas monotone, à coup sûr. Les lignes générales peuvent être les mêmes, les détails varient à l'infini. Sans cesse de nouvelles perspectives s'offrent à nos regards, et le jeu de la lumière sur ces étendues immenses suffirait à lui seul pour donner un charme toujours varié au tableau que nous contemplons. Les menus incidents du voyage viennent d'ailleurs ajouter au plaisir de la marche. Ici, c'est la rencontre de quelques indigènes, les uns silencieux et quelque peu renfrognés, d'autres au contraire loquaces, prodiguant les salutations et faisant des questions au passage. Ailleurs, c'est un oiseau de proie, posé sur un bloc de pierre à quelque distance du chemin, et qui semble engourdi sous l'influence de quelque copieux repas; en tout cas, les cris et même les coups de feu ne parviennent pas à troubler son impassibilité. Parfois, ce sont des convois de chameaux, avec les chargements les plus divers, que nous croisons sur la route, tandis qu'à droite et à gauche les laboureurs continuent, comme la veille, à creuser leurs sillons dans les champs. Nous sommes de plus en plus frappés et comme émerveillés de la fertilité évidente du sol : les propos de nos deux compagnons de course, qui connaissent à fond le pays et ses produits, sont pour nous une mine de précieux renseignements. Nous nous rendons de mieux en mieux compte de

[1] Moulin, fabrique, chemin de fer, steamer, tont cela s'appelle pour l'indigène *bâbour*, de l'italien *vapore*.

tout ce que pourrait devenir, ou plutôt redevenir, ce pays si favorisé par son climat, pour peu qu'il fût placé dans d'autres conditions économiques. Et en écrivant ces derniers mots, je ne veux pas seulement faire allusion à quelque changement de régime politique, possible et certainement désirable ; je pense aussi à l'éventualité d'une construction de voie ferrée. Voilà longtemps qu'on parle d'un chemin de fer qui, partant de Port-Saïd, et passant par el-Arîsch et Gaza, mettrait l'Egypte en communication directe et prompte avec la Palestine et la Syrie. Mais on n'en est pas encore là, et actuellement il faut se contenter, en fait de symptôme de civilisation européenne en ces parages, de la ligne télégraphique qui s'étend tout du long du littoral. Elle a Jaffa pour point de départ et l'Egypte pour point d'arrivée, avec une station intermédiaire à Gaza, station « internationale » du reste, dont nous avons usé pour avoir des nouvelles des nôtres, demeurés à Jérusalem, et où sont admises toutes les langues civilisées, à l'égal du turc et de l'arabe, contrairement à ce qui se passe dans les bureaux spécifiquement ottomans.

Le chemin que nous parcourons suit à peu de chose près la ligne des poteaux télégraphiques, spectacle prosaïque dont nous nous priverions fort bien. Après deux heures de cheval, nous passons devant un gros village, Hamâmeh, que nous laissons sur notre droite, et une heure plus tard nous touchons à l'entrée d'un bourg, d'une ville plutôt, avec 6000 habitants, Medjdel [1]. Cette localité a une certaine importance commerciale : chaque vendredi il s'y tient un grand marché pour toute la région environnante, et de plus, cha-

[1] Peut-être l'ancienne Migdal-Gad, Jos. xv, 27.

que année, une grande foire attire à Medjdel des vendeurs et des acheteurs venant d'une distance beaucoup plus considérable. L'industrie des tisserands et des cordiers est très florissante dans cette petite ville. Au moment où nous en traversons les rues, leurs métiers, adaptés à la fabrication de cordelières multicolores et de longues bandes d'étoffes bigarrées, sont tendus au travers du chemin, en sorte qu'il faut prendre garde de les faire respecter par les pieds des chevaux.

* * *

C'est à Medjdel que nous quittons la grande route qui va de Jaffa à Gaza, en se tenant à une distance moyenne d'une lieue et demie ou deux lieues de la mer. Nous nous en séparons pour nous diriger droit à l'ouest, et, traversant le vaste cimetière qui s'étend à la lisière de la ville, laissant derrière nous le svelte minaret qui la domine, nous nous engageons dans un chemin qui devient de plus en plus sablonneux à mesure que nous nous rapprochons de la Méditerranée, et qu'entourent de part et d'autre de hautes haies de cactus. Nous cheminons vers notre prochaine étape, vers Ascalon, située au bord même de la mer. Soudain, nos chevaux font un écart : un objet, gisant sur le sable du chemin, leur cause une légitime appréhension. C'est un serpent, mais heureusement inoffensif, car il est sans vie. C'est le seul reptile de cette sorte que nous ayons vu en Palestine, tandis qu'en Egypte il en avait été autrement et qu'un soir, au clair de lune, sur la terrasse de l'hôtel, nous avions vu passer rapidement à quelques pas de nous le corps flexible d'un de ces animaux qui s'était dissimulé dans les plantations du jardin et qui demeura introuvable : pensée peu réconfortante.

Le long de cette route qui va de Medjdel aux ruines d'Ascalon, on signale l'emplacement d'un ancien temple, jadis consacré à la déesse Derkéto (Atergatis), qu'on représentait avec un corps moitié femme, moitié poisson. Dans le voisinage, et probablement en rapport avec ce sanctuaire, se trouvait un grand étang, comme une sorte de petit lac, dont les vestiges sont encore reconnaissables. C'est dans cette même portion du territoire de l'ancienne ville, détruite et abandonnée, que le conquérant égyptien Ibrahim-Pacha essaya, en 1832, de créer une ville moderne, Ascalon-la-Neuve. Mais cette tentative avorta et les constructions entreprises tombèrent bientôt en ruines : on n'en voit plus que de faibles traces.

Ascalon n'est plus habitée. Il y a pourtant, à proximité des ruines, un village moderne, situé à un quart d'heure de distance plus au nord, et qu'on nomme el-Djôra (la Mare). Nous en traversons les ruelles étroites, remarquant à droite et à gauche, dans la structure des maisons, des débris d'une grande antiquité, fragments enlevés aux restes de la vieille cité voisine. Les habitants, en rangs serrés, se pressent autour de nous. Ils ont des *antica*, des médailles, des fragments de pierres gravées, des morceaux de statuettes, de nombreuses curiosités d'origine ancienne à nous offrir, et nous sommes quelques instants retenus et occupés à faire quelques menus achats. Puis nous nous remettons en marche, et bientôt, perdant de vue le village et ses masures, nous entrons dans un espace couvert d'une épaisse végétation. Ce sont des plantations opulentes d'arbres fruitiers, figuiers, abricotiers, amandiers, orangers, citronniers, cognassiers, grenadiers, oliviers, que les indigènes d'el-Djôra entretiennent



ASCALON, LE OUÉLI DU CHEIKH-MOHAMMED. p. 104.

sur les ruines de l'antique Ascalon[1]. Les arbres croissent, drus et serrés, dans ce terrain admirablement approprié à la culture, et leur feuillage forme un dais au-dessus des couches de terre et de sable qui recouvrent les remparts et les autres vestiges de la vieille ville des Philistins, d'Hérode et des croisés.

* * *

Il n'est pas difficile de se rendre compte de la configuration du terrain. Ascalon forme un grand hémicycle, dont la corde est le rivage de la mer, tandis que l'arc de cercle s'arrondit dans l'intérieur des terres[2]. Nous commençons par nous approcher de l'enceinte vers son extrémité septentrionale, du côté de la terre ferme[3]. Là se trouve, ombragé par quelques arbres splendides, caroubiers, sycomores, palmiers, un pittoresque petit ouéli, consacré à la mémoire d'un Cheikh-Mohammed quelconque. Tout autour, quelques tombes éparses, et puis, recouvrant le tout, le sable, ténu mais compact, dans lequel les pas des chevaux et des hom-

[1] Notons, puisque nous sommes sur le terrain de la botanique, qu'Ascalon est la marraine d'un oignon qui porte la désignation scientifique d'*ascalonia* et dont le nom vulgaire, déformation du premier, est *échalotte*.

[2] Cette comparaison géométrique a déjà été faite par l'archevêque Guillaume de Tyr, le chroniqueur des croisades. Il donne d'Ascalon une description très détaillée. Quant aux dimensions de l'enceinte, Victor Guérin évalue la longueur de l'arc à 1600 mètres et celle de la corde à 1100 (*Judée*, vol. II, p. 137-138). On trouvera un plan d'Ascalon dans la *Zeitschrift des Deutschen Palæstina-Vereins*, vol. II (1879), p. 164-171, avec une description par MM. Schick et Guthe.

[3] C'est là que se dressent ordinairement les tentes des voyageurs qui passent la nuit près des ruines d'Ascalon; c'est là que campait en 1815 lady Stanhope, lors des fouilles dont nous parlerons plus loin.

mes laissent des traces toutes semblables à celles que conserve la neige. Un silence solennel plane sur ces lieux qu'animent seulement de leur présence une petite troupe d'indigènes, aux vêtements de couleurs voyantes, qui se sont attachés à nos pas et qui tantôt nous précèdent en éclaireurs, tantôt nous harcèlent de leurs demandes d'aumônes ou de leurs offres d'antiquités. Tout près du ouéli, les murailles massives de l'Ascalon du moyen âge se dressent encore, imposantes dans leur délabrement[1]. Le mortier qui a uni les pierres est d'une extraordinaire ténacité, déjà vantée par Guillaume de Tyr. De gros blocs de conglomérats ont roulé au bas des pentes, quelques-uns jusque dans la mer, sans se briser, témoins séculaires des anciens âges[2]. Contempler, au travers des larges brèches qui s'ouvrent dans les flancs des remparts, les échappées ensoleillées qui nous révèlent les flots bleus de la Méditerranée; longer ensuite, en piétinant dans le sable, la longue courbe des fortifications qui nous amènera jusque vers l'angle sud-ouest de la ville; nous installer enfin, pour le repos du milieu du jour, sur la grève, au milieu des blocs épars, et voir dans l'eau transparente les algues vertes ou rougeâtres enrouler leurs tiges et leurs feuilles autour de vieilles colonnes noirâtres, noyées dans la profondeur : autant de souvenirs qui s'impriment fortement dans l'esprit. Et la voix du passé, la voix des siècles écoulés et lointains, parle avec insistance. Ces murs, que nos yeux contemplent ruinés, mais encore

[1] L'enceinte est sensiblement élevée au-dessus du sol avoisinant, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Cette élévation n'est pas uniquement artificielle : il est probable que sous la muraille s'étendait originairement une chaîne demi-circulaire de collines.

[2] Ainsi, sur notre vignette de la p. 112, le bloc énorme qu'on aperçoit à gauche.

debout, ils appartiennent à la cité du moyen âge. Que de fois, dans les annales des croisades, apparaît la mention d'Ascalon, accompagnée, pour ainsi dire, d'un cliquetis de lances et d'épées. Tantôt ce sont les Francs qui l'occupent et qui repoussent de ses murs les assauts des Sarrasins, tantôt c'est l'islam vainqueur qui est rentré en possession de la place forte, âprement convoitée, et ce sont les croisés qui, à leur tour, en menacent les murailles. Et dans l'un comme dans l'autre cas, ce sont des escarmouches, des combats, des batailles sanglantes qui se livrent entre ces ennemis irréconciliables.

Déjà le nom glorieux du chef de la première croisade se trouve associé au souvenir d'Ascalon : le 12 août 1099, le vaillant et pieux Godefroy de Bouillon, à la tête de 22 000 hommes seulement, remporta sous ses murs une éclatante victoire sur les troupes du calife égyptien, fortes de 200 000 hommes d'après les évaluations les plus modérées; d'autres disent 500 000. Le nombre des morts du côté musulman aurait été de 35 000 d'après Albert d'Aix, de 100 000 d'après d'autres témoignages. C'est à ce succès des armes européennes sur les infidèles que font allusion les vers connus de Jean-Baptiste Rousseau :

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;
Et des vents du midi la dévorante haleine
    N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon.

Mais, malgré ce brillant fait d'armes, Ascalon demeura fermée aux croisés, grâce aux déplorables dissensions qui, alors comme si souvent, paralysèrent les efforts des Francs.

Ce fut en 1153 seulement que Baudouin III, après un siège de cinq mois, s'empara de la ville. En 1177, Saladin fut battu sous ses murs par Baudouin IV ; mais, après la funeste bataille des Cornes de Hattîn (1187), Ascalon dut se rendre à Saladin victorieux. Celui-ci, quelques années plus tard, la fit démanteler (1191), parce qu'il ne pouvait la défendre efficacement contre de nouveaux croisés qui la menaçaient, et en particulier contre Richard Cœur-de-Lion. Celui-ci, l'ayant en effet conquise en 1192, projeta d'en relever les remparts, mais, cette fois encore, les disputes entre chefs croisés constituèrent un obstacle insurmontable. Finalement elle retomba aux mains des musulmans, et le sultan Bibars acheva de la détruire en 1270.

Les murailles ruinées que nous avons sous les yeux sont donc celles de la cité forte des guerres des onzième et douzième siècles. Mais, dans ces murs mêmes apparaissent par endroits, horizontalement encastrées dans les interstices et semblables à d'énormes bouches à feu, des colonnes antiques, en marbre gris noirâtre, simulant des canons d'acier. Ce sont des emprunts faits par les constructeurs du moyen âge à la civilisation romaine ; ce sont des débris, et ce ne sont pas les seuls, de tous ces édifices monumentaux qui enrichissaient Ascalon et l'embellissaient aux débuts de l'ère chrétienne. Alors, sous l'influence de la culture gréco-romaine, de superbes palais, des temples et des thermes, des fontaines et des portiques, des théâtres et de gigantesques colonnades ornaient la ville, qu'Hérode le Grand aimait[1],

[1] Il est fort probable, sinon tout à fait certain, qu'Ascalon était le lieu d'origine du grand-père d'Hérode. Celui-ci, en tout cas, s'intéressait à cette ville et il y possédait un palais qui, après sa mort, fut donné à sa sœur Salomé par l'empereur Auguste.



ASCALON. LA MURAILLE.

p. 108.

et qu'il tenait à orner des chefs-d'œuvre de l'architecture de son temps. Çà et là, déjà dans les rues du village d'el-Djôra, et dans tout le périmètre des ruines, nous apercevons des vestiges incontestables de ce passé grandiose, et dans ces débris muets il semble qu'on entende vibrer encore les palpitations de l'histoire des siècles lointains : voici des fûts de colonnes en granit rose ou bien en marbre gris, des chapiteaux mutilés, des auges colossales pour abreuver le bétail et qui jadis étaient des sarcophages, des blocs artistiquement taillés[1]. Et même, dans l'un des vergers qui s'élèvent dans la région où était jadis l'amphithéâtre, nous voyons soudain, gisante sur le sol, la face en terre, une grande statue en marbre blanc, dans son ample vêtement aux mille plis, épave de la sculpture antique, abandonnée dans le sable et livrée à toutes les intempéries. Partout ailleurs, avec quel empressement on l'eût relevée, avec quel soin on l'eût transportée dans quelque musée, ou, du moins, mise à l'abri des vents et de la pluie ! Et la voilà, étendue sur le sol et s'effritant graduellement sans que personne la recueille. Il y a dans tout champ de ruines quelque chose de mélancolique. Mais combien plus mélancolique encore est un abandon comme celui dont nous sommes témoins !

Et l'imagination creuse plus profond encore que cette couche de civilisation romaine et grecque, dont les traces se montrent encore si nettement à l'œil. Il ne suffit pas d'évoquer le souvenir des Ascalonites de cette époque-là, qui, à proximité de la puissance royale juive, représentée par les Hasmonéens et les Hérodes, réussirent pourtant à se

[1] Des colonnes provenant d'Ascalon ont été transportées jusqu'à Saint-Jean-d'Acre par le célèbre gouverneur de cette ville à la fin du siècle dernier, Djezzar-Pacha.

maintenir indépendants, sous le protectorat romain, depuis l'an 104 avant Jésus-Christ, et guerroyèrent contre leurs voisins les Juifs en l'an 66 de l'ère chrétienne, et qui ensuite, incorporés en 70 à l'empire, se montrèrent fougueux et persévérants champions du vieux paganisme et persécutèrent les chrétiens jusque sous le règne de Julien l'Apostat [1]. Il ne suffit pas de retourner plus loin en arrière, jusqu'au temps des Maccabées, alors que, par deux fois, Jonathan, frère de Juda et continuateur de son œuvre, s'approcha d'Ascalon, mais sans lui donner l'assaut, les habitants de la place l'ayant accueilli pacifiquement [2]. Plus bas encore, au plus profond de ces trois étages d'habitations humaines, la pensée cherche à reconstruire et à faire revivre la vieille ville philistine avec sa population belliqueuse [3]. Il n'en subsiste aucun indice visible, mais l'esprit se refuse à croire que toute trace de ce passé lointain soit à jamais évanouie. Devant ces remparts, aux trois quarts écroulés, mais dont la fière silhouette se dessine encore sur le ciel bleu, en présence de ces glorieux restes d'un passé, de plusieurs passés pour mieux dire, superposés les uns aux autres, et que le sable recouvre d'un linceul protecteur, plus épais d'année en année, on se sent pris d'une passion presque frénétique, d'un désir invincible de saisir la pelle et la pioche et d'en

[1] Il y a pourtant eu naturellement une période chrétienne dans l'histoire d'Ascalon, qui a été un siège épiscopal jusqu'à la conquête musulmane. M. Guérin a constaté dans les ruines les restes de plusieurs églises.

[2] I Macc. x, 86 ; xi, 60.

[3] La mention d'Ascalon se trouve déjà dans les inscriptions des Pharaons de la XVIIIe dynastie. Ramsès II, de la XIXe dynastie, s'en empara, et cette scène se trouve figurée sur les parois de pierre du temple de Karnak.

faire pénétrer les coups jusque dans les entrailles mêmes de ce sol historique pour en retirer quelque reste des temps envolés sans retour. Et certes il en vaudrait la peine ! Peut-être qu'avant longtemps quelque société savante sollicitera et obtiendra de Constantinople le firman impérial autorisant l'exploration méthodique et raisonnée de cet emplacement qui doit recéler des trésors pour l'archéologue et qui peut fournir à l'historien des résultats importants et imprévus. Le fait qu'aucun village moderne n'a été construit sur les ruines d'Ascalon, qu'aucune mosquée n'y a été élevée, qu'on n'y a pas établi de cimetière musulman, faciliterait encore les travaux, en diminuerait le coût et permettrait de pratiquer des recherches complètes et systématiques. Jusqu'ici aucun travail sérieux de ce genre n'a été poursuivi en ces lieux. Seulement, en 1815, lady Esther Stanhope, cette grande dame anglaise, nièce de Pitt, dont la vie extraordinaire et le caractère énigmatique ont laissé en Syrie de si curieux souvenirs [1], avait, à son passage à Ascalon, essayé d'entreprendre quelques fouilles. Mais bientôt lassée, découragée, elle y avait renoncé. Les indigènes qu'elle employait pour ces travaux étaient convaincus qu'elle cherchait un trésor. Et comme une statue antique avait été découverte, ils se persuadèrent que la cessation des fouilles était motivée par cette trouvaille et que le trésor convoité était caché dans l'image de marbre ; il fallut pour les détromper que l'autorisation leur fût donnée de briser la statue, qui naturellement ne renfermait rien.

[1] Voir sur lady Stanhope le poétique récit qu'a laissé Lamartine, dans son *Voyage d'Orient*, de la visite qu'il fit à cette femme étrange et mystérieuse. Le Dr Lortet, l'éminent doyen de la Faculté de médecine de Lyon, dans son remarquable ouvrage *La Syrie d'aujourd'hui*, raconte (p. 110) la fin mélancolique de lady Stanhope.

Depuis lors les fouilles n'ont jamais été reprises. Pourtant il suffit de gratter du bout d'un bâton les talus escarpés qui dominent la grève pour que de menus objets brisés, des fragments de verrerie et de poterie, des morceaux



Ascalon La plage.

de statuettes en marbre blanc, d'autres spécimens analogues se découvrent aux pieds du voyageur, qui murmure de ne pouvoir poursuivre d'une façon plus approfondie ce travail ou ce jeu, comme on voudra l'appeler.

* * *

Il est temps, en effet, de reprendre nos chevaux et de nous remettre en marche, si nous voulons atteindre Gaza avant la nuit. Encore un coup d'œil sur les remparts demi-circulaires et sur cette plage d'où s'avançaient jadis de puissantes jetées et le long de laquelle venaient autrefois s'abriter les navires [1]. Encore quelques clichés pris à la clarté d'un

[1] Toutefois, Ascalon n'a jamais pu être qu'un port très défectueux. Guillaume de Tyr le déclare dangereux, difficilement accessible. Peut-être valait-il un peu mieux dans l'antiquité qu'au temps des croisades.



SUR LES REMPARTS D'ASCALON.

p. 112.

soleil de printemps, resplendissant sur le sable doré ; encore une cordiale poignée de mains à nos deux hôtes d'Asdod qui nous quittent ici pour regagner leur demeure. *Yallah !* (en avant !) Nous voilà en route. Il est environ deux heures après midi.

Pour nous rendre à Gaza, nous aurions pu retourner à Medjdel et de là suivre une route analogue à celle que nous avions prise le matin, c'est-à-dire dans l'intérieur des terres. Au lieu de cela, sur le conseil qui nous avait été donné et dont nous ne saurions être assez reconnaissants, nous poursuivons notre voyage le long de la mer, sur la grève, tellement que les flots viennent battre les pieds de nos chevaux.

Le souvenir de cet après-midi demeurera ineffaçablement gravé dans ma mémoire. Quand je me reporte aux nombreuses jouissances que j'ai éprouvées pendant mon séjour en Palestine et que je cherche à m'en remémorer les heures les plus enchanteresses (et j'en ai compté beaucoup), il en est peu qui puissent rivaliser dans mon esprit avec cette chevauchée, le long de la Méditerranée, entre Ascalon et Gaza. Le soleil étincelait au-dessus de nos têtes, tout en s'inclinant peu à peu vers l'horizon. A droite, c'étaient les vagues bleues qui venaient l'une après l'autre expirer doucement sur le sable ; à gauche, les hautes dunes jaunâtres, aux formes arrondies, barrant la vue, il est vrai, mais encadrant le paysage comme d'une sorte de rempart doré. Sous les pas des chevaux craquaient par endroits des coquillages sans nombre, amoncelés par milliers et par millions sans doute. De distance en distance un petit ruisseau, frais et limpide, descendant de la région des collines et traversant la plaine, arrivait jusqu'à la mer, avec un volume d'eau si peu considérable que c'était à peine si les jambes de nos

chevaux s'humectaient en le franchissant. De temps à autre, nous croisions des indigènes dont les pas s'incrustaient dans le sable aussi bien que les sabots de leurs petits ânes, tandis que les pieds massifs et comme spongieux des chameaux ne laissaient sur le sol que de larges empreintes, à peine creusées, démontrant avec une complète évidence à quel point cet animal est fait pour les terrains sablonneux, sa véritable patrie.

* * *

Les heures se succèdent belles, inoubliables. Enfin, vers cinq heures du soir, apparaît sur notre gauche, au sommet de la dune, à quelques centaines de mètres de distance, un ouéli, entouré de quelques arbres et qui porte le nom d'un Cheikh-Redouân. C'est là pour nous le signal d'abandonner le bord de la mer et de nous enfoncer dans l'intérieur. Si nous avions continué à longer le rivage, nous serions arrivés après quelque temps au port de Gaza, el-Mîna, pauvre petit port bien délaissé, d'où il eût fallu regagner la ville en faisant un assez long détour. Aussi, quittant la grève, nous nous dirigeons droit sur le ouéli ; nos chevaux, en quelques vigoureux efforts, nous conduisent au sommet de la dune, auprès du monument funéraire. De là, nous contemplons de nouveau toute une région, immense et plane, et au milieu de cette plaine, comme une île de verdure ou comme une oasis couronnée de palmiers et d'autres arbres en abondance, voici Gaza, avec ses divers quartiers, avec ses maisons s'étageant sur les flancs des collines. Encore quinze ou vingt minutes, et nous arrivons à l'entrée de la ville qui fut jadis la plus forte et la plus peuplée parmi les cités des Philistins, et qui semble avoir occupé une place plus im-

portante que ses quatre sœurs dans les annales des Hébreux comme dans celles des rois d'Egypte, de Ninive et de Babylone. Ses puissantes murailles ont entièrement disparu, mais c'est encore une ville populeuse, elle ne compte pas moins de 30 000 habitants. Fièrement postée à l'extrémité méridionale de la Syrie, sur la route de l'Egypte, elle a possédé jadis une importance commerciale qui n'était pas à dédaigner. Et les nombreux Bédouins qui peuplent actuellement la contrée avoisinante, jusque fort loin à l'orient, du côté du grand désert de Pétra, savent encore mettre à profit les ressources que Gaza leur offre. Ces tribus nomades viennent par intervalles se ravitailler à Gaza ; elles y apportent aussi les produits des champs qu'elles cultivent et surtout des troupeaux qu'elles élèvent. En échange, elles y font l'emplette d'un certain nombre d'objets, fruits de la civilisation asiatique ou même européenne, dont elles ont peu à peu appris à se servir, si bien qu'elles ne sauraient plus s'en passer. En toute première ligne, ce sont les engins pour la chasse et pour la guerre, des armes et des munitions. Le fusil a presque complètement supplanté la lance chez les Bédouins, la lance qui était autrefois l'arme de chacun. Il suffit de consulter les ouvrages illustrés datant de la première moitié de notre siècle, quelques-uns même plus récents encore, pour voir que jamais un Bédouin n'est représenté autrement qu'avec sa longue lance, ferrée aux deux extrémités. Même en faisant la part du besoin instinctif qu'éprouvaient les artistes, auteurs de ces gravures, de donner à leurs sujets quelque chose de plus pittoresque, nous sommes pourtant fondés à admettre que la lance était d'un emploi constant. Or, durant les cinq mois et demi que nous avons passés en Palestine et pendant lesquels nous avons

beaucoup circulé, nous avons rencontré une fois, une seule fois, un cavalier armé d'une lance. En revanche, toujours des fusils. Et quelle variété ! Depuis le fusil moderne et perfectionné jusqu'au vieux mousquet à pierre, plus dangereux, semble-t-il, pour celui qui le manie ou pour ses voisins que pour celui qui en serait menacé à distance.

Gaza, le rendez-vous de tous ces clients venus du désert et leur marché habituel, ne possède cependant point un bazar bien remarquable. Les rues en sont étroites et les maisons délabrées, et les produits mis en vente ne sont pas pour exercer une grande fascination sur le touriste. Tout au plus y trouvera-t-il de quoi renouveler dans une certaine mesure ses provisions de voyage. L'objet le plus insolite, le moins autochtone que nous ayons découvert dans le bazar de Gaza, est un de ces gros fromages de Hollande, nommés *eidamer*, et qui présentent l'apparence d'une boule d'un rose vif. Nous ne pouvions certes nous attendre à en rencontrer dans ce lieu. D'autre part, nous retrouvons ici les marchands d'antiquités, médailles, pierres gravées, etc., et cette fois beaucoup mieux au fait de la valeur réelle de leur marchandise que les paysans des environs d'Ascalon. Parmi les objets qu'ils nous offrent, il en est d'origine égyptienne, d'autres sont grecs ou romains. Une pierre gravée, figurant un homme nu aux prises avec un lion (sans doute Hercule et le lion de Némée), me semble présenter un intérêt particulier dans une ville jadis théâtre des exploits de cet autre vainqueur de lion qui avait nom Samson et dont nous reparlerons tout à l'heure.



GAZA. COUR DE LA GRANDE MOSQUÉE.

p. 116.

IV

Gaza est, comme Hébron, le siège d'un *kaïmakâm*[1] (gouverneur ou préfet). Dès le lendemain de mon arrivée, je m'empressai d'aller chez lui et je fus reçu de la façon la plus courtoise. Son Excellence Hassan-Beg m'accueillit avec la politesse d'un parfait gentleman et fit à ma femme les honneurs de son harem. Quant à moi, il me reçut dans son divan, et nous nous entretînmes solennellement, en utilisant, pour nous conformer aux règles de l'étiquette, les services de deux interprètes, dont nous aurions très bien pu nous passer, la conversation pouvant se poursuivre en arabe ou bien en français, langue que le kaïmakâm possède assez bien. Mais il était, paraît-il, de bon ton de recourir aux services d'un truchement ou même de deux, ce qui donnait à nos propos une gravité et une importance quelque peu exagérées. Mes paroles, prononcées en français et parfaitement compréhensibles pour le gouverneur, lui étaient néanmoins traduites par mon drogman ; et sa réponse, faite en arabe et dont je saisissais le sens, m'était à son tour interprétée par un fonctionnaire turc sachant couramment le français, et que je découvris ensuite être le chef du bureau postal et télégraphique de Gaza, un chrétien appartenant à l'Eglise latine. Cet appareil un peu lourd et encombrant donne aux phrases les plus insignifiantes une valeur exorbitante ; en outre

[1] Le kaïmakâm occupe le troisième rang dans la hiérarchie administrative ottomane. Il a au-dessus de lui le *moutessarrif* et, plus haut encore, le *vali* (gouverneur-général). Au-dessous de lui, en revanche, se trouve le *moudir* (sous-préfet).

chaque interlocuteur a amplement le temps de préparer sa réplique.

J'avais deux autorisations à demander à Son Excellence D'abord je désirais visiter la grande mosquée de Gaza, le Djami-el-Kébir, intéressante non seulement à titre de sanctuaire de l'islam, mais beaucoup plus encore comme ancienne église chrétienne, datant de l'époque des croisades et placée alors sous le patronage de saint Jean. La permission de la visiter nous fut immédiatement accordée : un soldat de la police nous fut donné comme escorte, et, moyennant la condition aisément exécutable d'ôter nos chaussures, nous pûmes pénétrer, non seulement dans la grande cour, mais dans l'intérieur même de la mosquée [1], qui présente effectivement à l'œil tous les caractères des églises construites en Palestine par les croisés, et sur les piliers de laquelle on peut encore discerner, çà et là, l'emblème mal effacé de la croix. Un autre sujet d'intérêt est une vieille inscription hébraïque, gravée assez haut sur la paroi d'une des trois nefs. Enfin, mentionnons comme un des traits caractéristiques et remarquables de cette mosquée, le beau minaret qui la surmonte, l'un des plus imposants et des mieux proportionnés que nous ayons vus.

La seconde faveur que j'avais à demander au kaïmakâm de Gaza était d'une plus grande portée et concernait la suite de notre excursion. Il s'agissait d'obtenir de lui une

[1] On est donc moins strict à Gaza qu'à Naplouse ou à Hébron, où nul chrétien n'est jamais admis dans le Haram, c'est-à-dire dans l'enceinte sacrée. Au Caire, en revanche, l'entrée des mosquées est accessible à chacun et en tout temps, sur présentation d'un ticket qu'on achète chez les portiers d'hôtels. A Jérusalem, l'accès de la grande mosquée n'est pas interdit, mais il faut remplir certaines conditions pour y pénétrer.



GAZA. MINARET DE LA GRANDE MOSQUÉE. p. 118.

escorte, soit un ou deux *khayyâls* (soldats de cavalerie turque), pour nous accompagner à Beer-Schéba, et, de là, jusqu'à Hébron. Le gouverneur ne me dissimula pas que, si j'étais venu lui présenter la même requête un ou deux ans auparavant, il se serait vu dans l'obligation de me répondre par un refus. A cette époque, en effet, deux tribus de Bédouins se livraient, l'une contre l'autre, à des actes d'hostilité incessante, précisément dans la région où se trouve Beer-Schéba ; il eût été fort imprudent d'y envoyer des soldats en petit nombre et de laisser des voyageurs européens s'y aventurer et mettre ainsi le doigt entre l'arbre et l'écorce. Au moins eût-il fallu leur donner une escorte très nombreuse, et cela même eût été fâcheux, en forçant ainsi le gouvernement à sortir, le cas échéant, de sa neutralité entre les deux clans belligérants. Heureusement, au moment de notre passage, les circonstances s'étaient bien modifiées, les coups de feu avaient cessé de retentir dans le désert voisin de Beer-Schéba, les voyageurs ne risquaient plus de recevoir une balle, même par suite d'un hasard ou d'une méprise. En effet, l'une des tribus rivales avait eu le dessous et s'était retirée bien loin dans l'intérieur des terres, du côté de l'est, tandis que l'autre, victorieuse, demeurée maîtresse incontestée du terrain, avait remis les armes au repos et repris des allures pacifiques. Rien ne s'opposait donc plus à la course projetée, et le kaïmakâm nous accorda non seulement un, mais deux cavaliers, choisis au sein de la petite garnison de Gaza, pour nous servir de protection et de guides dans la suite de notre course. Je lui adressai mes remerciements les plus sentis et pris congé de lui. Ce personnage, fils d'un grand seigneur ou prince kourde qui a eu son heure de notoriété, Bedr-Khân, a des frères en

très grand nombre — seize, disent les uns ; quarante, affirment les autres — qui, tous, occupent un rang plus ou moins élevé dans la hiérarchie administrative, civile ou militaire, de l'empire ottoman [1].

* * *

Le gouverneur de Gaza n'est pas la seule connaissance que nous ayons faite dans cette ville. Il s'y trouve une station missionnaire anglaise, relevant de la *Church Missionary Society*, et à la tête de laquelle se trouve le Dr Sterling, de Durham, à la fois pasteur consacré et médecin diplômé, qui était arrivé à Gaza quelques mois avant notre passage. A ses côtés travaillent plusieurs dames, spécialement vouées au soin des malades, puis un pharmacien d'origine européenne, un catéchiste indigène et un jeune Syrien de Beyrout, plus particulièrement chargé de remplir dans la Mission l'office d'interprète et d'enseigner l'arabe au personnel européen de l'œuvre.

Ainsi, après avoir été reçus hospitalièrement à Asdod par deux familles allemandes, c'est chez des coreligionnaires anglais que nous fûmes accueillis à Gaza. Et chez ceux-ci, pas plus que chez ceux-là, on ne voulut entendre parler de nous laisser dresser notre tente : nous devions être traités en hôtes, et nous le fûmes, en effet, et ce charmant et prévenant accueil a contribué pour une large part à embellir pour nous les trente-six heures que nous avons passées à Gaza.

Nous avons eu amplement l'occasion d'apprécier et d'ad-

[1] Il est parlé du gouverneur de Gaza dans le *Désert*, de Pierre Loti, p. 244, 255.



AUX ENVIRONS DE GAZA.

p. 120.

mirer le travail plein de dévouement et de zèle accompli par les missionnaires au milieu de ces populations rétives. Il faut bien le dire sans ambages : rien ne semble infructueux comme le labeur de l'évangéliste en pays musulman. Vouloir entamer, par la prédication du christianisme, le sol rocheux de l'islam, c'est, semble-t-il, une tentative ingrate entre toutes et condamnée à un insuccès certain, tant est grand et invétéré le fanatisme des sectateurs du prophète de la Mecque. Leur formule officielle : « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ; Mahomet est le prophète de Dieu, » paraît leur suffire absolument, et l'accomplissement scrupuleux de certains rites stéréotypes leur donne l'illusion suffisante d'une activité religieuse. Leur parler d'une religion supérieure, qui répond infiniment mieux aux besoins du cœur et de la conscience, constitue une entreprise généreuse, mais dont les résultats sont en général nuls. Tout cela pourtant n'est pas pour décourager les missionnaires au milieu des musulmans. Mais, instruits par leurs expériences et par leurs échecs mêmes, ils s'ingénient à donner à leur action une forme qui force l'attention et excite l'intérêt. Puisque la doctrine chrétienne, la vérité évangélique semblent impuissantes à se faire accepter par les disciples de Mahomet, il vaut la peine d'essayer de leur faire comprendre ou du moins pressentir la charité chrétienne, la vie d'amour et de dévouement des vrais serviteurs du Christ. C'est donc du côté des œuvres de miséricorde que s'oriente le travail des missionnaires parmi les Arabes, et à Gaza, en particulier, un petit hôpital a été ouvert pour recueillir ceux qui souffrent et leur donner gratuitement, cela va sans dire, tous les soins que requiert leur état. Puis, trois fois par semaine, la matinée tout entière est consacrée à une consultation médicale,

où se pressent des malades de toute sorte, de tout âge et de toute provenance. Le jour où nous avons assisté à l'une de ces réceptions, 90 personnes attendaient pour se faire examiner et traiter les unes après les autres. Et ce chiffre est très souvent dépassé : nous avons feuilleté le registre de la Mission et vu que parfois, en une seule journée, le nombre des consultations atteignait 140 [1]. C'était un spectacle à la fois pittoresque et navrant que celui de cette salle d'attente remplie d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, les uns habitant la ville, les autres campagnards venus d'une certaine distance, d'autres encore Bédouins du désert voisin, tous accourus pour tenter de soulager leurs maux et qui se préparaient à entrer, les uns après les autres, dans le cabinet du médecin pour lui exposer la nature de leurs infirmités et recevoir de sa main les remèdes. Il en est sur le nombre qui reviennent régulièrement pour chercher leur dose de médicaments, car il serait dangereux de leur en confier plus que ce qu'ils doivent prendre en une fois ; leur ignorance et leur désir d'être guéris le plus vite possible les pousseraient en effet à absorber au plus vite la boîte ou le flacon tout entier si l'on avait l'imprudence de le leur remettre.

Quand un musulman a trouvé ainsi le chemin de l'hôpital ou de la salle de consultations, quand il y a obtenu quelque remède efficace ou subi quelque opération bienfai-

[1] D'après un rapport qui m'a été adressé, depuis mon retour en Europe, sur l'œuvre missionnaire à Gaza, le chiffre des consultations données en un jour s'est élevé jusqu'à 159, la moyenne étant d'environ 100. Dans une course rapide à Asdod et à Medjdel, où sa visite avait été annoncée d'avance, le Dr Sterling a vu se presser autour de lui, en une seule journée, 303 patients dans la première de ces deux localités et 161 dans la deuxième.

sante, qui le soulage ou même le délivre de son mal ; quand une mère a apporté au docteur son enfant dangereusement atteint, et qu'elle peut, après quelques jours, quelques heures peut-être, le remporter en bonne voie de guérison, il semble impossible qu'il ne surnage rien de cette œuvre d'amour, de désintéressement, et que la bonne semence ainsi répandue ne fructifie pas, une fois ou l'autre. Ce ne sont pas les missionnaires actuels, ni peut-être leurs successeurs immédiats, qui en recueilleront les précieux résultats, mais une génération encore à venir.

On s'intéresse beaucoup, dans nos Eglises, et avec infiniment de raison, aux missions chez les païens de l'Afrique, de l'Inde, de la Chine ou des îles lointaines de la Polynésie, et c'est justice. Mais ici, parce qu'il s'agit d'une œuvre plus rapprochée de nous et parmi les musulmans, sur les rivages de la Méditerranée, est-ce une raison pour l'ignorer ou pour la négliger ? Ne suffira-t-il pas de la signaler à l'attention des chrétiens pour lui valoir des sympathies qui se traduisent par des prières ? Je serais heureux d'avoir pu, en écrivant ces pages, gagner quelques amis à la petite station missionnaire de Gaza.

* * *

J'eus soin, pendant mon court séjour à Gaza, d'aller faire une visite au couvent latin, situé dans la partie la plus élevée de la ville. Je savais, en m'y rendant, que j'y trouverais, dans la personne du missionnaire apostolique et curé G. Gatt, un savant dont la modestie égale seule le mérite. Originaire du Tyrol, ce qui, pour un Suisse, fait de lui un voisin, presque un compatriote, il est établi en Palestine de-

puis de longues années, un quart de siècle environ, et, après avoir vécu d'abord à Jérusalem, il a été placé par le patriarche latin de cette ville à la tête de la très petite communauté de Gaza. C'est là que je le trouvai, occupé à donner une leçon à deux ou trois petits Arabes à la mine éveillée, et qui n'eurent point l'air trop malheureux quand mon arrivée leur occasionna une heure de congé. Le souvenir de cette scène m'est revenu, très vivant, comme je lisais l'autre jour, dans un récit de voyage récemment publié, les lignes suivantes : « Quelles aimables figures que celles de ces ecclésiastiques plongés dans la science, qu'une administration trop parcimonieuse charge encore de devoirs ordinaires, et qui, humbles, soumis, passent sans protester de l'archéologie la plus ardue aux rudiments du latin ! Leur commerce avec les enfants et leur humilité chrétienne les mettent à l'abri de ce pédantisme ridicule dont l'érudition s'entoure trop souvent[1]. » Ce qui est dit, dans ce passage, d'un vénérable ecclésiastique de Spalato en Dalmatie, je l'applique sans hésiter au prêtre de Gaza. Je savais, en me présentant à lui, avoir affaire à un savant, ayant sur la topographie de Jérusalem et sur l'interprétation des textes de Josèphe qui concernent ce sujet des vues originales, très dignes d'être prises en sérieuse considération[2]. Je connaissais en outre ses travaux multiples sur Gaza, sa résidence actuelle[3], et le seul plan détaillé qui existe de cette ville, à ma connaissance, est celui qu'il a publié, il y a quelques

[1] Edouard Maury, *Aux portes de l'Orient* (Paris, 1896), p. 71.

[2] Voir *Beschreibung über Jerusalem und seine Umgebung*, von G. Gatt. Waldsee, 1877, 1 vol. de 396 pages; *Die Hügel von Jerusalem*, par le même. Fribourg i/B., 1897, 1 vol. de 66 pages.

[3] En dernier lieu, lire un article intitulé *Bericht über die Missionsstation von Gaza*, dans *Das Heilige Land*, 40e année, p. 75-78.

années[1]. Une conversation, que j'aurais voulu pouvoir prolonger davantage et dans laquelle j'eus tout profit à écouter le plus possible, s'engagea entre nous. Puis, me conduisant sur la terrasse qui couronne le couvent, le révérend père Gatt me montra Gaza qui s'étendait tout à l'entour, avec ses divers quartiers. A l'une des extrémités, du côté occidental, les bâtiments de la Mission anglaise, où nous avions passé la nuit et la matinée, se dessinaient en blanc. Plus près, quelques autres édifices en pierre également, entre autres les mosquées et le sérail (palais du gouverneur). Mais la note dominante, c'était le vert, et cela dans la ville même, grâce à la circonstance que j'ai indiquée plus haut à propos d'Asdod: partout sur les toits plats des maisons croît une herbe touffue, et au premier coup d'œil on a une impression de pelouses verdoyantes; un examen plus attentif montre les ruelles, circulant partout entre les habitations, et l'on finit par se rendre à l'évidence, et l'on se résigne à admettre ce qu'on jugeait d'abord incroyable, à savoir qu'on a devant soi ou plutôt sous soi une ville de 30 000 âmes. Gaza apparaît ainsi comme une oasis, se détachant sur le jaune des dunes de sable, et les nombreux palmiers qui l'ombragent ajoutent encore à cette impression.

Longtemps Gaza a été une ville forte. Son nom même l'indique, si l'étymologie la plus simple et la plus naturelle peut être considérée comme la plus vraisemblable, ce qui n'est pas toujours le cas. Et nous savons que les anciens rois d'Egypte y tenaient garnison. Plus tard, à l'époque philistine, elle fut une forteresse de premier rang, et l'ex-

[1] *Zeitschrift des Deutschen Palæstina-Vereins,* vol. x (1888), p. 149.

ploit même de Samson, s'enhardissant jusqu'à pénétrer dans la place, puis effectuant son départ envers et contre tous en démolissant la porte de la ville, n'a de sens et de saveur que si Gaza était renommée pour la force de ses remparts : une cité inexpugnable. Actuellement, il faut en rabattre.



Campement de Bédouins aux abords de Gaza.

Plus de murailles, plus de portes, quoique la tradition populaire ait rattaché le nom de Samson à un emplacement qui peut bien avoir été jadis une des entrées de la ville. Le dernier témoignage que l'histoire rende à Gaza comme place forte de quelque importance remonte aux dernières années du siècle passé. Lorsque Bonaparte, vainqueur de l'Egypte, résolut d'entreprendre la conquête de la Syrie, son armée, traversant le désert d'el-Arîsch, arriva près de Gaza, et devant le conquérant se dissipa comme par enchantement la résistance du général turc qui commandait alors la place[1].

Le regard se porte vers cette « route du désert » qui, longeant les poteaux télégraphiques, met en communication

[1] Il est particulièrement intéressant de lire l'ouvrage intitulé : *Guerre d'Orient. Campagne d'Egypte et de Syrie, 1798-1799.* Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon, dictés par lui-même à Sainte-Hélène et publiés par le général Bertrand (Paris, 1847). Voir spécialement, pour Gaza, vol. II, p. 29-43. Comp. aussi Ader et Beauvais, *Histoire de l'expédition d'Egypte et de Syrie*, Paris, 1826, chap. XVII.

l'Afrique et l'Asie. Gaza est la dernière étape sur cette grande voie, fortement délaissée du reste depuis que de nombreux services de paquebots mettent Port-Saïd et Alexandrie en rapports réguliers et fréquents avec Jaffa, Haïfa et Beyrout. Pourtant les caravanes circulent encore entre Gaza et la frontière égyptienne. Nous avions vu, à la fin de novembre, à bord du petit steamer postal qui nous transportait, rapide, d'Ismaïlia à Port-Saïd [1], deux jeunes Européens qui, débarquant à la station d'el-Kantara, se proposaient de franchir à chameau la distance qui les séparait de Gaza. Et soit ici, soit à Asdod déjà, deux jours auparavant, nous avons recueilli des traces de leur passage, ce qui prouve d'une part que le trajet s'effectue, et d'autre part aussi qu'il ne s'effectue pas souvent, puisque des passants de cette espèce font événement. A côté des touristes, il y a pourtant d'autres voyageurs qui suivent cette route aride : des pèlerins revenant de la Mecque et regagnant la Syrie, et puis parfois aussi des *Handwerksburschen*, des compagnons faisant leur tour d'Asie et d'Afrique, généralement Allemands ou Autrichiens, parfois aussi de mes compatriotes, poussés par une humeur aventureuse, comme celui dont me parlait le pasteur d'Alexandrie et qui était venu à pied, sans ressources aucunes, de Jérusalem au Delta égyptien, à travers le désert ! Curieuses odyssées que celles-là, et plus fréquentes qu'on ne se l'imagine dans nos pays d'Europe.

[1] Peu de jours après, au commencement de décembre 1893, avait lieu l'inauguration du nouveau chemin de fer à voie étroite qui relie Ismaïlia à Port-Saïd. Depuis lors, le service du bateau à vapeur postal sur le canal a été supprimé.

* * *

Plus belle encore et plus étendue que la vue dont on jouit de la terrasse du couvent latin est celle qui se découvre aux regards quand on a fait l'ascension d'un monticule situé à environ une demi-lieue de Gaza, du côté de l'est. Cette colline, à laquelle on arrive facilement à cheval en traversant au préalable quelques rues du quartier le plus bas et le plus misérable de la ville, s'appelle le Mountâr, c'est-à-dire le « Point-de-Vue, » désignation qu'on retrouve ailleurs en pays arabe, mais pas toujours aussi bien justifiée qu'ici. Au sommet, entre quelques arbres, s'abrite le ouéli de rigueur, et ici encore nous retrouvons le souvenir de Samson. La tradition désigne ce petit sommet comme la colline au haut de laquelle le champion israélite transporta les portes de Gaza. « Il saisit les battants de la porte de la ville et les deux poteaux, les arracha avec la barre, les mit sur son épaule et les porta sur le sommet de la montagne qui est en face d'Hébron[1]. » Il ne peut y avoir aucune hésitation : le Mountâr est bien certainement l'éminence à laquelle pensait le narrateur biblique, et les mots qu'il ajoute pour la caractériser, « qui est en face d'Hébron, » sont parfaitement conformes à la réalité. Le monticule se dresse, en effet, solitaire au milieu d'une grande région plane, et dans le fond seulement, à l'arrière-plan lointain, du côté de l'orient, se dessinent les croupes violacées des montagnes de Juda. Et comme, tourné vers l'orient, je regardais ce tableau, un vieil Arabe qui s'était approché de moi inaperçu, me fit tressaillir

[1] Jug. XVI, 3.



LE MOUNTAR A GAZA.

p. 128.

soudain en touchant légèrement mon coude pour attirer mon attention ; puis, étendant le bras dans la direction que je contemplais, il se contenta de prononcer ce nom : « El-Khalîl ! » Or, el-Khalîl, dans la bouche des indigènes, c'est Hébron[1].

Du haut du Mountâr, si la pensée se reporte pour un moment vers Samson pour retracer ses exploits surhumains et sa mort survenue au milieu de circonstances si extraordinaires, dans le grand temple de Dagon à Gaza, bientôt pourtant la beauté du panorama absorbe toutes les facultés du spectateur. A l'ouest, c'est Gaza, qui se présente tout autrement que de la terrasse du couvent latin : au lieu de la voir tout autour de soi, répandue pour ainsi dire en tous sens avec ses divers quartiers, on aperçoit d'ici la ville comme ramassée sur elle-même, formant un îlot qui rompt la monotonie de la grande plaine. Au delà, c'est le sable des dunes, jauni par l'éclat du soleil, et, tranchant nettement sur ce plan lumineux, la mer d'azur, roulant ses flots jusqu'à l'horizon. Dans le chétif petit port, aux trois quarts ensablé, qui porte le nom d'el-Mîna, et qui s'est appelé autrefois Maïoumâs, il est rare de voir stationner des vaisseaux[2]. Il en est un, pourtant, qui s'y est arrêté pour plus longtemps que ne l'eût souhaité son possesseur, et cette pauvre carcasse de navire est là, naufragée, perdue dans les récifs perfides, signalant aux passants le port inhospitalier de Gaza, jusqu'à ce qu'un coup de vent en emporte les derniers vestiges.

Il faut un effort pour s'arracher au spectacle qu'offre la mer. Mais la vue du côté de la terre ferme, si elle est moins

[1] Voir plus haut, p. 30.

[2] Voici un chiffre qui donne l'idée du mouvement des navires dans le port de Gaza : durant la belle saison de 1897, seize bateaux à vapeur, principalement anglais, y ont stationné pour charger de l'orge.

séduisante, moins frappante au premier abord, n'en exerce pas moins un attrait tout aussi puissant. C'est en effet le désert : non pas le désert jaune et sablonneux qu'on aperçoit, par exemple, du haut de la grande pyramide de Ghizeh, ou bien qu'on traverse en chemin de fer de Zagazig à Ismaïlia, mais la grande étendue, l'immense steppe, au pâturage maigre, aux ondulations insignifiantes et que parcourent les tribus nomades. Ce désert, de plus en plus âpre à mesure qu'on avance du côté du sud ou de l'est, s'étend à perte de vue. Il s'en va jusqu'au Sinaï, jusqu'au golfe d'Akaba, jusqu'à l'Arabie-Pétrée. Il n'a rien en soi qui charme et qui plaise : et pourtant il nous semble impossible de ne pas subir son attraction. Pour nous, nous l'avons ressentie, et nous sommes redescendus du Mountâr avec ce sentiment vague, indéfinissable, de jouissance anticipée qu'on éprouve quand on a devant soi quelque perspective émouvante. Demain, s'il plaît à Dieu, nous entrerons dans le désert ; demain soir, nous camperons à Beer-Schéba.

V

« Gaza la déserte ! » Voilà une expression que nous avons souvent entendue sortir de la bouche de personnes familières avec les Ecritures, et pourtant rien n'est moins prouvé que la justesse de cette interprétation du texte biblique. Au livre des Actes des apôtres [1], il est raconté que Philippe l'évangéliste, celui-là même qui avait précé-

[1] VIII, 26.

demment remporté de si beaux succès à Samarie comme prédicateur du Christ, reçut d'un ange du Seigneur l'ordre de se rendre sur la route qui conduit de Jérusalem à Gaza. Et le texte ajoute : « Celle-ci est déserte. » L'exégèse traditionnelle a longtemps fait de ce membre de phrase soit une réflexion du narrateur, soit même une observation de l'ange, relative à la ville de Gaza : d'où la locution mentionnée ci-dessus. Et alors il faut s'évertuer à démontrer que, soit au temps où se passa la scène, soit au moment où s'écrivait le livre des Actes, Gaza était détruite et privée d'habitants. Mais les interprètes modernes tendent de plus en plus, croyons-nous, à appliquer à la route et non point à la ville de Gaza la remarque du texte scripturaire. Qu'importe, disent-ils, aux lecteurs de ce récit et qu'importait à Philippe lui-même que la ville de Gaza, située à une grande distance, fût ou ne fût pas déserte. En revanche il ne saurait être indifférent que sur le chemin où Dieu envoie l'évangéliste et où celui-ci va faire une rencontre intéressante, il y eût, oui ou non, une circulation active. Si cette manière de comprendre ce passage est la bonne, nous pouvons nous dispenser de fouiller les annales de l'histoire en vue de découvrir pourquoi et comment, à l'époque de Philippe ou bien au temps de la composition du livre des Actes, Gaza aurait été inhabitée et désolée.

Si toutefois Gaza n'a jamais été déserte, elle a pourtant beaucoup varié quant au nombre de ses habitants. Bonaparte, dans les Mémoires que nous avons déjà eu l'occasion de citer, parle de Gaza comme n'étant plus, de son temps, que « l'assemblage de trois misérables bourgades dont la population s'élève à 3 ou 4000 âmes. » D'autre part, nous avons constaté plus haut que le chiffre actuel des habitants

est le décuple de celui que donnait, en 1799, le conquérant de l'Egypte, au moment où il se préparait à envahir la Palestine. La prise de Gaza par l'armée française n'a été du reste qu'un incident de plus dans la chaîne déjà si longue des vicissitudes par lesquelles la ville avait passé depuis les temps les plus reculés. Le souvenir des rois d'Egypte demeure lié à la mention de Gaza, et spécialement celui du Pharaon Néco, le vainqueur de Méguiddo et le vaincu de Karkémisch [1]. Le roi de Juda, Ezéchias, avait, un siècle avant Néco, battu les Philistins « jusqu'à Gaza [2]. » Et plus tard, les conquérants venus d'Asie, comme Cambyse, ou bien d'Europe, comme Alexandre, s'arrêtèrent tour à tour sous ses murs. Le grand Macédonien ne put même s'en emparer qu'après cinq mois de siège. Il sévit contre la ville, enfin prise, massacra les guerriers et vendit comme esclaves les femmes et les enfants. Mais il remplaça cette population par de nouveaux colons, en sorte que Gaza demeura une ville florissante. Elle figure à plusieurs reprises dans les annales de l'époque maccabéenne, comme l'objet des convoitises des belligérants [3]. Et lorsque, en 96 avant Jésus-Christ, l'un des rois hasmonéens, Alexandre Jannée, irrité de la résistance qu'elle lui avait opposée durant une année entière, l'eut détruite de fond en comble, elle trouva bientôt dans la personne du général romain Gabinius un protecteur qui la restaura et la repeupla.

[1] Jér. XLVII, 1, 5. Gaza est aussi mentionnée dans Amos (I, 6, 7), Sophonie (II, 4), Jérémie (XXV, 20) et Zacharie (IX, 5).

[2] 2 Rois XVIII, 8.

[3] 1 Macc. IX, 52; XI, 61-62; XIII, 43-48; XIV, 7; XV, 28; XVI, 1. Dans ces passages, la ville est appelée tantôt Gaza, tantôt Gazara, et cette dernière forme pourrait s'appliquer à Guézer. Hérodote l'appelle Kadytis.

Auguste fit présent de Gaza à Hérode, et après la mort de ce dernier, elle continua à prospérer, désormais rattachée à la province romaine de Syrie. Prise d'assaut encore une fois, en l'an 66 de l'ère chrétienne, elle ne cessa pas pour cela d'exister[1]. Titus occupait encore le trône de l'empire que déjà Gaza avait repris son ancienne importance, et elle demeura un foyer très actif et très renommé, représentant à la frontière de l'Asie et de l'Afrique la civilisation gréco-romaine et spécialement marquée du sceau du paganisme hellénique. Les temples étaient nombreux et célèbres ; le plus remarquable était celui consacré à Jupiter Marnas[2]. Le christianisme eut de la peine à s'y implanter. Rien ne prouve que Philémon, l'ami de saint Paul et le destinataire d'une de ses épîtres, ait été évêque de Gaza, comme le veut la légende. En revanche, un évêque très authentique de cette ville, Silvain, mourut martyr en 285, lors de la persécution de Dioclétien. Enfin, mais seulement au commencement du cinquième siècle de notre ère et sous l'influence de l'impératrice Eudoxie, le christianisme prévalut, les sanctuaires païens furent fermés et des églises chrétiennes inaugurées à leur place. Il est possible que la grande mosquée, dont nous avons parlé, et qui est une ancienne église des croisés, soit bâtie sur l'emplacement d'une église plus antique, datant de l'époque byzantine ; mais en tous cas les vestiges de celle-ci sont effacés, et ce qui demeure est un édifice ne remontant pas plus haut que le onzième ou douzième siècle, avec des adjonctions faites par les musulmans. Ceux-ci s'étaient emparés de Gaza dès

[1] Des monnaies de Gaza, frappées dans les années 68 à 74, attestent que la ville n'avait pas subi en 66 une atteinte profonde et durable.

[2] *Mar-nâ*, notre Seigneur.

634, très peu après la mort de Mahomet et encore du vivant d'Abou-Bekr, son successeur immédiat. Un intérêt spécial s'attachait pour eux à la possession de Gaza, qui leur apparaissait comme un lieu saint : là, en effet, la tradition plaçait le tombeau de Hâchim, le grand-père du prophète. Inutile d'ajouter qu'aujourd'hui encore on révère ce souvenir dans une mosquée *ad hoc* et qu'on y fait voir le sépulcre de cet aïeul de Mahomet, monument d'une authenticité en tout cas plus admissible que le tombeau de Samson, qu'on montre également à Gaza.

A l'époque des croisades, Gaza joua un rôle moindre que sa voisine septentrionale, Ascalon. En effet, durant les siècles qui avaient précédé, elle avait eu beaucoup à souffrir des querelles intestines des chefs de l'islam et avait perdu de son importance. Mais une fois qu'elle fut tombée aux mains des Francs, ceux-ci, comprenant tout ce que valait cette place forte, située à l'extrême frontière de la Terre-Sainte, à la lisière du désert, cherchèrent à y prendre pied solidement. Baudouin II la fortifia, et ce ne fut qu'après la chute du royaume latin, en 1187, qu'elle dut, en même temps qu'Ascalon, ouvrir ses portes à Saladin vainqueur. Deux autres batailles entre croisés et Sarrasins s'y livrèrent encore au treizième siècle. Et puis ce fut un temps de paix et de développement obscur. Gaza devint avant tout le « marché » que nous avons essayé de caractériser plus haut, et les pèlerins qui l'ont visitée aux quinzième et dix-septième siècles en ont rapporté une impression de prospérité. Elle a perdu ses murs, mais elle a gardé ses fontaines et sa végétation abondante, et sa population n'a cessé de s'accroître.

* * *

Nous étions arrivés à Gaza par la route du littoral, en visitant au passage Asdod et Ascalon : c'était très bien. Mais comment rentrerions-nous à Jérusalem ? Déjà avant notre départ d'Europe, le nom de Beer-Schéba nous était toujours apparu comme environné d'un attrait fascinateur, et nous caressions ce plan : revenir de Gaza à Hébron et à Jérusalem par Beer-Schéba. Mais cela se pourrait-il faire ? Les renseignements que nous avions cherché à nous procurer avec insistance n'avaient guère été concluants. Le Bædeker ne parlait pas de la course de Beer-Schéba. Parmi les habitants de Jérusalem avec qui nous avions des relations, personne n'y avait jamais été, ni notre drogman non plus. Et lorsque, avant de nous mettre en route pour Gaza, nous disions : « Nous voulons revenir par Beer-Schéba, » nous voyions bien que cette assertion provoquait des sourires quelque peu incrédules. Et pourtant ce n'était pas bien difficile, et il n'y a vraiment aucun mérite à l'avoir fait. Nous souhaitons à beaucoup de voyageurs en Palestine, à ceux-là du moins qui sont accessibles aux profondes impressions que nous avons ressenties, de suivre notre exemple, et de s'accorder cette petite excursion qui leur laissera, comme à nous, d'impérissables souvenirs.

Le chemin habituel, pour rentrer de Gaza à Jérusalem par la montagne, passe par Beit-Djibrîn, l'ancienne Eleuthéropolis, localité remarquable à beaucoup d'égards et qu'il vaut certes la peine de visiter. Mais... j'y étais déjà allé, au mois de janvier, ainsi que je l'ai raconté ci-dessus,

et une seconde visite, que j'eusse très volontiers faîte, il est vrai, ne s'imposait pourtant point absolument.

Un autre attrait, sur cette route de Gaza à Hébron par Beit-Djibrîn, eût été, quelque deux ou trois ans plus tôt, une visite au monticule de Tell-el-Hésy, l'antique Lakisch, où le *Palestine Exploration Fund* faisait exécuter des fouilles, d'abord par le professeur Petrie, puis par le Dr F.-J. Bliss. Mais ces travaux étaient complètement terminés avant l'hiver 1893 à 1894, et une visite à cet emplacement n'aurait plus eu d'objet.

Cette route directe, qui nous apparaissait comme un pis aller, était-elle du moins celle que suivait l'eunuque éthiopien et où il fut accosté par Philippe, d'après le récit dont nous nous sommes déjà occupés ? La tradition ecclésiastique a fluctué en ce qui concerne la détermination de cette voie qui reliait Jérusalem à Gaza. Et de fait, il y a plusieurs possibilités. C'est ainsi qu'on montre aux pèlerins, en deux endroits différents, la « fontaine de Philippe, » c'est-à-dire l'eau où fut baptisé l'officier de la reine Candace. L'une de ces deux sources est à Aïn-el-Haniyeh, à deux lieues au sud-ouest de Jérusalem, dans le Ouadi-el-Ouerd (vallée des Roses), près de la ligne actuelle du chemin de fer et par conséquent sur le chemin de Bittîr ; là passait en effet une route qu'on pouvait fort bien prendre pour se rendre de Jérusalem à Gaza. Mais on pouvait tout aussi bien commencer par faire le trajet jusqu'à Hébron en traversant du nord au sud le territoire montagneux de la Judée, et de là, par une brusque inflexion du côté de l'ouest, gagner le littoral, soit par Beit-Djibrîn, soit plus au sud par Doura. Aussi la seconde des fontaines de Philippe se place-t-elle à Aïn-ed-Diroueh, très peu au nord d'Hébron, selon une

ENTRE GAZA ET BEER-SCHÉBA.

p. 136.

autre tradition, qui s'appuie sur Eusèbe, sur saint Jérôme et sur la mosaïque de Madéba [1], et qui est en faveur aujourd'hui auprès des savants de l'Eglise romaine.

Où est, dirons-nous à notre tour, où est la nécessité de voir, dans « l'eau » que mentionne le récit des Actes, une fontaine jaillissante ? La moindre flaque d'eau, demeurée dans un ouadi à la suite de quelque pluie abondante, ne peut-elle pas avoir fait tout aussi bien l'affaire du néophyte et de Philippe qui le baptisa ? Et pourquoi chercher si haut dans la région des montagnes le lieu de la rencontre des deux personnages, alors qu'à peine se sont-ils séparés que Philippe se trouve à Asdod, donc sur le littoral méditerranéen, bien loin des deux sources alléguées par les traditions ? Il n'est pas même nécessaire de voir dans la mention du midi une donnée géographique : il est tout aussi légitime et peut-être plus rationnel de traduire *vers midi* et de voir dans ces mots l'indication d'une heure plutôt que celle d'un point cardinal [2]. Notre conclusion est donc que les renseignements fournis par le texte biblique sont insuffisants pour qu'on puisse déterminer exactement soit l'emplacement de l'eau où fut baptisé l'eunuque, soit même la direction que suivait la route où Philippe le rencontra.

[1] Cette mosaïque, découverte en décembre 1896 et datant probablement du cinquième siècle de notre ère, représentait la Palestine ancienne et formait le pavé d'une église grecque à Madéba, dans le pays de Moab. Elle indique l'emplacement d'Aïn-ed-Diroueh (voir plus haut, p. 27) comme l'endroit « où l'on dit que Philippe a baptisé l'eunuque Candace » (*sic*).

[2] Comp. E. Nestle, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, LXV (1892), p. 335-337. La version revisée anglaise admet, du moins en marge, la traduction *at noon*.

* * *

Ces questions, difficiles à étudier et à résoudre quand on voyage à cheval avec un minimum de bagages, ne se sont vraiment posées pour nous que quand, rentré à Jérusalem ou même revenu en Europe, nous avons pu nous livrer à loisir aux recherches que nécessite l'examen de semblables problèmes. A Gaza, nous avions des préoccupations plus pratiques, d'un intérêt plus immédiat. Il s'agissait de savoir si, oui ou non, on pouvait aller à Beer-Schéba. A notre grande joie, la réponse à nos interrogations fut affirmative sur toute la ligne, et, comme je l'ai raconté, le kaïmakâm nous alloua très volontiers et gracieusement deux de ses soldats, montés et équipés, pour nous servir d'escorte. Quant à la durée du trajet, on l'évaluait à huit ou neuf heures, et tel est en effet le temps que nous avons employé à parcourir cette distance [1].

Notre caravane, grossie déjà des deux cavaliers turcs, reçut encore une nouvelle augmentation de la façon la plus imprévue et la plus agréable. Comme nous prenions le repas du soir à la table hospitalière des dames missionnaires anglaises, nous fûmes les témoins et bien vite les complices d'un assaut général que le personnel de la Mission livra au

[1] Sur ce point, les renseignements recueillis à Jérusalem étaient parfaitement contradictoires. Les uns contestaient qu'on pût aller en un jour de Gaza à Beer-Schéba. D'autres estimaient que c'était l'affaire d'une demi-journée. La seule indication positive nous avait été fournie par le petit *Guide* (allemand) *du pèlerin*, intitulé *Nach Jerusalem* et publié par J. Fahrngruber chez l'éditeur Wœrl, à Vienne et Würzbourg (vol. II, p. 106) : il y était parlé de neuf heures environ, ce qui est très exact. L'examen de la carte confirmait du reste cette donnée.

OUÉLI-ABOU-HARÎREH. p. 138.

Dr Sterling pour le décider à prendre deux jours d'un repos bien légitime et bien mérité après plusieurs mois d'un labeur absolument ininterrompu, et à faire avec nous la course de Beer-Schéba. Après une sérieuse résistance, vaincu enfin par une série d'excellents arguments, d'autant plus valables qu'ils étaient inspirés par une réelle sollicitude pour son bien-être, le docteur se rendit à nos instances et l'expédition fut organisée en quelques moments. Il fut convenu que deux des dames de la Mission seraient encore de la partie, ainsi que le jeune interprète syrien. On se procura dans Gaza, non sans quelque peine, les chevaux de selle nécessaires, ainsi qu'une tente de renfort, en plus ou moins bon état, pour abriter nos serviteurs et les deux soldats. Quant à notre propre tente, elle devait, au moyen d'une tenture improvisée qui la partagerait en deux compartiments, nous permettre d'offrir à notre tour l'hospitalité à nos hôtes de Gaza, non pas comme ils l'avaient fait, dans une demeure stable, mais sous les panneaux flottants de la toile et dans un lieu où cet abri fragile constituerait la seule retraite possible. La soirée fut consacrée à ces préparatifs et l'on prit rendez-vous pour le lendemain matin de très bonne heure.

A peine l'aube du jour a-t-elle commencé à poindre que tout s'anime et se met en mouvement aux abords de la station missionnaire. Les dernières mesures sont prises ; les chevaux sont amenés, et, après le repos dont ils ont joui la veille, ils se montrent pleins d'une nouvelle ardeur. Le déjeuner nous réunit avec nos hôtes, avec ceux qui nous accompagnent et avec ceux qui demeurent en arrière. Seuls, nos deux militaires, annoncés pourtant la veille comme devant être là bien avant le lever du soleil, se font encore

attendre. Enfin, les voilà qui apparaissent. L'un est un Kourde, déjà presque un vieillard, à la barbe blanche, à l'aspect martial, nommé Mahmoud. L'autre, plus jeune, plus alerte, connaissant on ne peut mieux les parages où il va nous servir de guide, a dissimulé son uniforme sous une tenue de voyage, plus pratique, .mais peu réglementaire ; il répond au nom de Hamou. La colonne se forme et s'ébranle : les chevaux, les mulets chargés des bagages, le petit âne que monte un de nos moukres, tous se mettent en marche, et Gaza demeure bientôt derrière nous.

Nous gravissons la pente dans la direction de la colline du Mountâr, mais sans en toucher le point culminant, visité la veille. Nous le laissons sur notre droite, et une fois cette partie du trajet effectuée en montant quelque peu, nous nous trouvons engagés dans la grande plaine, qui s'étend à perte de vue devant nous. Elle est traversée par la route que nous devons suivre, ligne droite se dirigeant vers le sud-est, et nous chevauchons librement, en jouissant du grand air, du ciel limpide, de la lumière chaude et vibrante, des teintes si riches, si merveilleuses, qui donnent au paysage un charme sans cesse renouvelé.

Il y a comme de l'allégresse dans l'atmosphère. Est-ce le sentiment de tourner le dos aux villes, à la civilisation, aux conventions sociales et de s'avancer vers l'infini, vers le désert ? Ou bien est-ce la rumeur lointaine des vieilles traditions, est-ce la pensée des patriarches, jadis errants, eux aussi, dans ces plaines, et dont nous saluerons, ce soir, les antiques campements ? C'est l'un et l'autre, sans doute, et ces impressions, fortes toutes deux et pénétrantes, se combinent et se fondent, celle qui nous vient du présent et celle qui nous arrive du passé, celle de la nature et celle de l'histoire.



OUADI-ESCH-SCHERÎA. p. 140.

Tout à l'heure je disais « plaine » pour désigner la région que nous traversons. J'aurais aussi bien fait, mieux peut-être, de dire « plateau. » Sans doute, ce n'est pas une région très élevée : quelques dizaines de mètres au-dessus de la mer, mais c'est pourtant un étage supérieur à celui du littoral, et le niveau que nous avons atteint une demi-heure ou trois quarts d'heure après être sortis de Gaza, nous nous y maintenons par la suite. Nous continuons même à monter, mais par une pente insensible. Bien loin, se dressent à l'horizon les montagnes de la Judée méridionale. Entre elles et nous, c'est une vaste étendue plane, que sillonnent quelques ouadis de distance en distance et que dominent aussi quelques éminences. L'un de ces monticules, que nous rencontrons après trois bonnes heures de marche, a sur son sommet un ouéli et porte le nom d'Abou-Harîreh. Dans le voisinage, le sol est labouré, à grandes distances, et nous contemplons en passant des Bédouins suivant à pas lents leurs charrues attelées de grands chameaux patients. Un peu plus loin, c'est un vallon, le Ouadi-esch-Scherîa, et, chose extraordinaire, dans le lit du torrent desséché qui en forme le centre, il subsiste encore quelques flaques, reste des pluies de la semaine précédente [1]. Nos bêtes de somme, alléchées par cette trouvaille inattendue, se dirigent vers l'eau. Et sur la pente du vallon nous voyons un troupeau de moutons paître sous la garde de deux indigènes.

Après ce paysage, un peu plus mouvementé et auquel la présence de l'eau donne quelque chose de plus vert et de plus animé, le pays redevient plus uniforme, plus solitaire,

[1] Ce ouadi mérite donc son nom : *scherîa* signifie abreuvoir. C'est le nom que les indigènes donnent couramment au Jourdain, la scherîa par excellence.

plus âpre aussi ; l'herbe qui croît dans ce sol pierreux est maigre et rabougrie, et de grandes touffes d'asphodèles sont à peu près la seule parure de ces étendues.

Vers midi, après quatre à cinq heures de marche, sans compter les arrêts, nous faisons halte, en rase campagne



Au puits d'Abou-Roukayik.

naturellement, pour le repas du milieu du jour. Par un contraste que je m'explique mal, tandis que la matinée de ce jour m'a laissé un souvenir très agréable et que je repense avec plaisir à cette chevauchée rapide et alerte au travers des landes ensoleillées, une ombre froide et mélancolique me semble s'être abaissée sur cette station d'une heure ou deux, qui a partagé notre journée de route. Est-ce une impression purement physique ? Ou bien l'imagination y avait-elle sa part ? Etait-ce l'immobilité du repos succédant à l'animation et au mouvement de la cavalcade ? Le soleil s'était-il momentanément caché derrière quelque nuage ? Un coup de vent était-il venu refroidir l'atmosphère ? Ou bien

enfin l'endroit choisi pour cet arrêt était-il particulièrement peu attrayant en comparaison des lieux qui l'avaient précédé et de ceux qui l'ont suivi? Je ne sais. Mais l'impression m'en est restée très nette : c'est comme si quelque souffle glacial s'était abattu sur nous et avait changé notre



Au puits d'Abou-Roukayik.

entrain en mélancolie. En tout cas, dans de telles circonstances, il fait bon causer avec d'aimables compagnons de route et se distraire en société d'amis : un voyageur solitaire sentirait bien vite peser sur lui l'aspect morne de cette vaste plaine dénudée. Et puis, à peine remontés en selle pour l'étape de l'après-midi, voilà que reprennent les allures allègres, voilà que le sang circule plus vite et que l'horizon se dégage de la brume; nous sommes ressaisis par le charme de la course et nous recouvrons notre élasticité.

Ce qui manque le plus, dans toute cette région, ce sont les arbres. Pendant le trajet que nous avons parcouru dans

cet après-midi, entre une heure et cinq heures, j'ai remarqué un arbre, un seul, qui se dressait, chétif, dans une petite vallée sur notre droite, qui porte le nom de Ouadi-Oumm-el-Barghoût. Deux heures environ après que nous nous sommes remis en marche et deux heures aussi avant notre arrivée à notre destination du soir, nous passons auprès d'un puits, le puits d'Abou-Roukayik [1]. Nous en approchons, attirés par le désir d'y puiser de l'eau et, par la même occasion, d'examiner et de questionner les quelques indigènes qui sont occupés aux alentours. Sur le premier point, nous sommes déçus : l'eau de ce puits, claire du reste et appétissante à l'œil, a un goût salin extrêmement prononcé, en sorte que, bien loin de désaltérer, elle nous semble plutôt faite pour accroître la soif. Cela n'empêche pas les Bédouins du voisinage de venir s'y approvisionner, soit pour eux-mêmes, soit pour abreuver leurs troupeaux. Il faut croire que, l'habitude aidant, ils trouvent toute naturelle et acceptable cette saveur marquée qui nous rebute. Et, d'ailleurs, en matière d'eau potable, les habitants de ces régions n'ont certes pas le droit de se montrer difficiles.

Au bord du puits se tient un grand Bédouin, d'apparence altière, vêtu de blanc, à la figure bronzée et au regard perçant. Il demeure immobile, impassible même en face de

[1] Ce puits porte, d'après la carte du *Palestine Exploration Fund*, le nom d'*Abou-Soumâra*, par suite d'une confusion. Son vrai nom est *Abou-Roukayik*, désignation que la dite carte applique à un autre point situé plus à l'ouest, plus près de Gaza, non loin du Ouéli-Abou-Harîreh. Si nous relevons cette légère inexactitude, ce n'est point pour le plaisir de trouver cette excellente carte en faute, mais, au contraire, pour constater que nous n'y avons remarqué aucune autre erreur de nomenclature, quoique nous n'ayons cessé de nous en servir durant toutes nos pérégrinations en Terre-Sainte. Les deux noms, recueillis par les topographes anglais, ont été simplement intervertis.



ENTRE GAZA ET BEER-SCHÉBA.

P. 144.

l'objectif d'un appareil de photographie braqué sur lui, tandis que ses compagnes, quelques femmes enveloppées de leurs grands voiles foncés et opaques, abandonnent leurs grosses cruches et s'écartent précipitamment sans dissimuler leur frayeur. Se rendaient-elles compte de la nature de l'objet étrange et inconnu qui les menaçait ? Elles avaient si peu de chose à en redouter, voilées comme elles l'étaient ! Ont-elles cru avoir affaire à quelque arme à feu d'un nouveau genre ? Ce n'est point impossible.

* * *

Les deux dernières heures du trajet se font d'une allure rapide : en effet, il s'agit d'arriver, si possible, à Beer-Schéba avant que le soleil ait disparu à l'horizon, et déjà nous le voyons qui s'abaisse toujours davantage, menaçant ainsi de nous réserver, pour notre arrivée au but de notre course, une clarté insuffisante pour jouir du spectacle et surtout pour en prendre un cliché.

Heureusement nos appréhensions sont vaines. Les feux de l'astre à son coucher éclairent encore obliquement la prairie où nous mettons pied à terre, à côté de l'un des vieux puits de Beer-Schéba ; et tandis que nos hommes se hâtent de dresser les tentes et de tout préparer dans le campement, un dernier rayon permet de fixer une image fugitive du tableau, très simple et très grand, que nous avons sous les yeux.

Le ouadi qui passe à Beer-Schéba a son point de départ à Hébron et s'appelle dans sa partie supérieure Ouadi-el-Khalîl. Après avoir décrit une courbe dans la direction du sud, il prend le nom de Ouadi-es-Séba et se replie vers

l'ouest; puis, sous le nom de Ouadi-Ghazzeh, il finit par aller aboutir à la Méditerranée, à quelque distance au sud de Gaza. Pour nous rendre à Beer-Schéba, nous aurions pu, en allongeant toutefois sensiblement notre chemin, suivre la côte au midi de Gaza, gagner l'embouchure de ce ouadi et le remonter ensuite jusqu'à l'endroit où nous sommes. Mais la route usuelle, que nous avons suivie, est beaucoup plus directe et conduit au même but.

Dans le lit pierreux du torrent, point d'eau, cela va sans dire, mais d'autant plus de cailloux blanchâtres. A Beer-Schéba, le ouadi forme une anse, et c'est dans une sorte d'hémicycle herbeux, sur la rive septentrionale, que se trouvent les trois vieux puits. Le plus occidental est celui auprès duquel s'élèvera notre campement nocturne : il peut avoir environ quinze mètres de profondeur et contient une eau excellente, limpide et fraîche, dont nous nous sommes régalés. A une centaine de mètres plus à l'est se trouve le puits du milieu, plutôt plus large et plus profond que le premier, mais contenant seulement un peu d'eau boueuse et saumâtre. Enfin, plus à l'orient encore, à la même distance approximativement, se trouve le troisième puits, complètement à sec celui-là.

En opposition au dire de certains voyageurs qui n'ont vu que deux puits à Beer-Schéba, je puis affirmer catégoriquement que nous en avons constaté trois[1]. D'autres des-

[1] Comp. Robinson, *Biblical Researches*, I, p. 204 ; Guérin, *Judée*, II, p. 278, 283 ; Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 335, et Séjourné, *Revue biblique*, 1895, p. 265. Ces savants éminents, qui donnent tous quatre une description détaillée et très frappante de Beer-Schéba, ne parlent que de deux puits. Toutefois, le R. P. Séjourné m'a dit depuis, dans une conversation, qu'il avait entendu parler après coup de l'existence du troisième puits. La carte du *P. E. F.*, déjà mentionnée, indique

criptions, en revanche, en signalent un plus grand nombre, tantôt cinq, tantôt davantage encore, situés les uns dans le lit desséché du cours d'eau, les autres sur sa rive septentrionale[1]. Ces témoignages s'accordent en général pour reconnaître que plusieurs de ces puits, spécialement ceux qui sont dans le ouadi même, sont bouchés, détruits et abandonnés. Etant arrivés le soir au coucher du soleil, et repartis le lendemain matin de bonne heure, nous n'avons pas eu le temps de faire dans les environs des investigations approfondies. Je ne puis donc pas affirmer qu'il n'y a pas plus de trois puits, et je suis tout disposé à admettre qu'il ait pu y en avoir un nombre plus élevé, et qui a probablement varié suivant les époques. Mais je tiens à dire que, sauf l'absence d'eau, qui peut être occasionnelle, le puits oriental semble en parfait état, ni plus ni moins que les deux autres. Et surtout je voudrais mettre en garde contre une théorie que je crois très hasardée et qui s'appuie sur une base étymologique précaire. En hébreu, Beer-Schéba signifie, ou du moins peut signifier, *le Puits des Sept*[2]. On a été tenté de traduire ce nom comme s'il voulait dire *les Sept Puits,* et on en a conclu qu'il *devait* y avoir là sept puits[3]. Ceci constitue un à priori dont je ne puis m'empêcher de me défier.

trois puits. Voir aussi Palmer, *The Desert of the Tih and the Country of Moab. Quarterly Statement*, 1871, p. 36; Conder, *Tent Work in Palestine*, 1887, p. 247.

[1] Par exemple, van de Velde, Bonar, Tristram, etc. Récemment encore G.-A. Smith, *The Historical Geography of the Holy Land*, p. 285.

[2] Le nom ancien, hébreu, prêtait à une double interprétation, *Puits des Sept* et *Puits du Serment*. Le nom moderne, arabe, a également deux sens, *Puits des Sept* et *Puits du Lion, Bir-es-Seba*.

[3] Robinson déjà s'élève contre cette interprétation et s'exprime ainsi (passage cité) : « Quelques écrivains ont regardé ce nom comme im-

* * *

Nous allons d'un des puits à l'autre, dans l'herbe qui croît ici verte et drue, et nous demeurons muets et recueillis en présence de cette immensité, de ces deux immensités, pour mieux dire, car le ciel, coloré des dernières teintes rosées du crépuscule, vient rejoindre la ligne lointaine et fuyante de l'horizon. Et je ne saurais vraiment dire si ce spectacle, abstraction faite de tout souvenir historique, de. tout écho des temps d'autrefois, ne suffirait pas à lui seul pour nous remplir d'une émotion profonde que les paroles ne peuvent exprimer. Oui, devant ce grand silence, devant cette sérénité parfaite de l'infini, dans les régions célestes comme sur la terre, nous sentons une impression de paix et d'admiration qui s'empare de nous, et nous nous y abandonnons sans arrière-pensée. Mais ce qui accentue et redouble cette impression solennelle, c'est que du bord de ces vieux puits, de cette campagne qui se déroule à

pliquant sept puits, mais sans la moindre raison historique ou autre. » M. Stade (*Geschichte des Volkes Israel*, I, p. 127) cherche à justifier la traduction *les Sept Puits* en considérant cette dénomination comme cananéenne et non hébraïque.

Quand le présent récit de voyage a paru pour la première fois dans la *Revue chrétienne* d'avril 1896 (p. 295), le passage relatif au nombre des puits de Beer-Schéba a été signalé par M. Selbie dans l'*Expository Times* de juillet 1896 (p. 472). Le professeur Driver, d'Oxford, a inséré ensuite, dans le même périodique (septembre 1896, p. 567-568), une note sur le même sujet, très instructive et documentée, et dont je me suis servi avec reconnaissance pour reviser et compléter les lignes ci-dessus. Dans un numéro ultérieur (novembre, p. 89), le Dr Trumbull, de Philadelphie, a écrit à son tour qu'en 1881 il avait vu à Beer-Schéba trois puits, dont un sans eau, et à quelque distance de là les restes d'un quatrième et d'un cinquième, donc cinq au total. Il admet la possibilité qu'il y en eût davantage.

BEER-SCHÉBA. LE SOIR.

p. 148.

perte de vue, de ce lit de torrent maintenant desséché, de ces pâturages sans hôtes et sans animation, il nous semble voir surgir, devant les yeux de nos esprits, des figures vénérables qui nous sont familières dès notre enfance. Les vieux textes de la Genèse, qui nous montrent Abraham descendant des hauteurs d'Hébron et venant s'établir avec ses troupeaux dans ces parages plus cléments et plus solitaires, acquièrent ici, sur les lieux mêmes qu'ils nous décrivent, une vie et une réalité toutes nouvelles. Nous nous représentons les scènes que nous dépeignent ces pages antiques, Abraham faisant creuser ces vieux puits, puis délibérant, non sans dignité, avec un chef du voisinage, le roi de Guérar, Abimélec, dont les droits plus ou moins théoriques sur cette région sont pourtant reconnus par les nouveaux venus et sanctionnés par une cérémonie [1]. Nous nous figurons Isaac, le débonnaire héritier du vieux patriarche, entouré de ses deux fils, dont l'un, Esaü, se livre aux plaisirs de la chasse, tandis que l'autre, Jacob, demeure auprès des tentes ; nous le voyons, faisant faire aux hommes de son clan leurs premières expériences de la culture du sol, des semailles et de la moisson [2], ainsi que font de nos jours encore les peuplades bédouines, foncièrement nomades, adonnées à l'élève du bétail, et qui pourtant ne dédaignent pas, occasionnellement, d'arracher sans grande peine quelque récolte à ces terres fertiles. Enfin, nous retrouvons à Beer-Schéba le souvenir du troisième de ces patriarches : âgé déjà et sur le point d'entreprendre sa dernière, sa plus grande migration, celle qui transplantera pour plusieurs générations les tribus des Hébreux sur le sol

[1] Gen. XXI, 23-34 ; XXII, 19.
[2] Gen. XXVI, 23-33.

égyptien, Jacob s'arrête à Beer-Schéba et y fait ses adieux à la terre qui l'a vu naître, grandir et vieillir [1].

Ce qu'était alors Beer-Schéba, à cette époque dont quarante siècles nous séparent, Beer-Schéba l'est encore aujourd'hui. Et comme la nuit tombe, et que, mettant un terme à notre promenade sans but précis, nous retournons vers les tentes, voilà que, du lit du ouadi, émergent soudain quelques ombres, puis d'autres encore, une vingtaine en tout. C'est un petit troupeau, ce sont des chèvres et des moutons qui rentrent de la pâture; et, derrière ces animaux, un tout petit berger, un enfant de huit à neuf ans, à la chevelure noire, aux yeux foncés brillant comme des escarboucles, aux dents très blanches étincelant au milieu de son visage bronzé.

Frileusement enveloppé dans son grand manteau rayé, en forme de sac, il ramène ses moutons dans la direction d'une pauvre tente brunâtre que nous avons aperçue à quelque distance sur la pente d'un petit mamelon et qui nous avait semblé inhabitée. C'est là que vit notre petit bonhomme. Il se nomme Slîmân, c'est-à-dire Soliman ou Salomon, un nom royal, un nom bien beau et bien fier pour un petit berger du désert. Il répond à nos questions, sans timidité comme sans effronterie. Il sait bien nous dire son nom et le nom de son père, mais celui de sa mère lui est totalement inconnu. Et, chose bien singulière, quand l'un de nous, par habitude et sans réfléchir, fait miroiter devant ses yeux une petite pièce de monnaie, l'enfant se contente de jeter un regard fugitif de ce côté et n'a pas même l'idée de solliciter le bakchich prêt à tomber dans

[1] Gen. XLVI, 1-5.

sa main. Oh! que nous sommes loin de l'Egypte, loin de Jérusalem, loin de tous ces villages où passent les étrangers et dont les enfants sont dressés à la mendicité! Heureuse ignorance, ou, pour mieux dire, heureuse simplicité de mœurs!

Telle est actuellement la population de Beer-Schéba : une famille de Bédouins, et c'est tout. Il est vrai que ce même territoire, abandonné aujourd'hui, nous le trouverions probablement, dans d'autres moments de l'année, occupé par un grand nombre de tentes et que toute une tribu, avec ses troupeaux, pourrait se trouver campée dans le voisinage. Mais même alors ce ne serait toujours que la grande solitude du désert. Ce qui existait il y a quatre mille ans existe encore actuellement, et ce n'est pas là le moindre des sujets qui s'imposent à nos réflexions, durant cette soirée paisible au bord des puits d'Abraham. Quatre mille ans! Et ce petit coin de terre est exactement le même, aujourd'hui comme alors! Dans notre époque bruyante et fiévreuse, au sortir de toute l'agitation de l'Europe contemporaine, nous voici transportés et comme projetés à quarante siècles en arrière, et nous y trouvons le calme profond, le grand calme de la nature que l'homme ne trouble point de ses rumeurs et de ses entreprises.

Et pourtant, même en ce lieu, il n'en a pas toujours été ainsi. Sous le gazon qui verdoie, nous avons relevé, par ci, par là, des traces évidentes, indiscutables, de constructions régulières et complexes. Il y a eu ici des maisons; des murailles de pierres s'y sont dressées; nous discernons même, en un endroit, les arasements d'une enceinte terminée en demi-cercle et qui présente toutes les apparences d'une église du temps jadis, comme on en trouve plusieurs

sur le sol palestinien. Et même si les preuves de l'existence d'édifices appartenant au passé ne surgissaient pas, visibles et palpables, sous nos pas et devant nos yeux, le témoignage des textes demeurerait irrécusable. Beer-Schéba fut une bourgade tout au moins, peut-être même une ville. Il en est fait mention dans l'histoire de Samuel et de ses fils, comme dans celle d'Elie, et dans les discours du prophète Amos[1], sans parler de très nombreux passages bibliques où ce nom figure dans la locution consacrée « de Dan à Beer-Schéba, » pour indiquer toute la superficie du territoire israélite, de l'extrême nord à l'extrême sud[2]. A l'époque chrétienne aussi, on rencontre la mention de Beer-Schéba comme d'un siège épiscopal.

Après avoir pris dans notre tente le repas du soir avec nos compagnons de route, nous employons quelques instants de la soirée à rechercher et à lire ensemble dans la Bible les textes qui nous parlent du lieu où nous sommes réunis. Puis, après quelques tours de promenade encore dans la nuit sereine, nous allons chercher le repos.

Au milieu de la nuit, le bruit du vent, faisant battre les parois de la tente, me réveille soudain, et je me relève, inquiet; ce son de mauvais augure annoncerait-il un changement de temps? Rien de moins impossible, vu la saison, et rien de moins souhaitable non plus pour des voyageurs isolés aux confins du désert et à bonne distance de toute ville habitée! Je sors doucement de la tente, et, à peine suis-je en plein air que je m'arrête, rassuré et surtout émerveillé. Le ciel est admirablement pur, et, dans l'obscu-

[1] 1 Sam. VIII, 2; 1 Rois XIX, 3; Amos V, 5; VIII, 14.

[2] L'ancienne ville de Dan était située au nord du lac Mérom, près des sources du Jourdain, à l'endroit appelé actuellement Tell-el-Kadi.



BEER-SCHÉBA. LE MATIN.

p. 152.

rité profonde, scintillent avec un éclat inaccoutumé des astres sans nombre. Ma pensée s'élève vers le Créateur de ces millions de mondes, et puis elle se reporte vers le souvenir d'Abraham, vers ce passage saisissant de la Genèse où l'Eternel, « après l'avoir conduit dehors, lui dit : Regarde vers le ciel et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit : Telle sera ta postérité. Et Abraham crut en l'Eternel, et celui-ci le lui imputa à justice[1]. »

VI

A peine les premières lueurs de l'aube ont-elles commencé à poindre le lendemain matin que notre petit campement s'anime et reprend vie et activité. Nous sortons de la tente et demeurons en contemplation devant le tableau qui s'offre à notre regard : sur la margelle du puits se tient, comme un fantôme dans le demi-jour crépusculaire, un Bédouin svelte et de haute taille. Il descend dans les profondeurs du puits un seau de cuir au bout d'une longue corde, puis le remonte lentement, nous offrant ainsi le tableau matinal de l'existence quotidienne de ces nomades du désert. Et telle est l'action lente et continue de cette opération, répétée depuis des siècles sans doute en ce lieu, que de profondes rainures verticales sillonnent les pierres qui forment le rebord supérieur du puits, tant a été persévérant et intense l'effort de la corde maniée par toutes ces générations successives. « La répétition creuse la pierre, » dit un proverbe arabe répondant à peu près à l'adage latin :

[1] Gen. xv, 5.

Gutta cavat lapidem. Et tout autour du puits, témoins des âges envolés, sont éparses de vieilles auges, blocs de pierre légèrement excavés dans leur partie supérieure pour servir d'abreuvoir aux bestiaux. Ce n'est point une sinécure pour les bergers que de mener leurs troupeaux se désaltérer à l'un de ces puits : il faut, à la force des bras, puiser, puiser, puiser encore et remplir les auges afin que les animaux puissent boire. C'est là une besogne autrement pénible et fatigante que celle du berger d'autres contrées qui conduit tout simplement ses bêtes au bord d'un ruisseau, d'une mare ou d'un large bassin de fontaine, et qui n'a d'autre soin que de les surveiller du regard ou de les diriger de sa houlette, tandis qu'elles s'approchent de l'eau. La vue de ces puits et des auges qui les environnent rappelle et explique mieux à notre pensée occidentale le sens des récits bibliques qui nous montrent Jacob arrivant au pays de sa parenté et s'occupant avec empressement d'abreuver le troupeau de Rachel, ou bien encore Moïse défendant les droits des filles de Réuel[1].

Les tentes sont abattues, puis rechargées sur les bêtes de somme ; les chevaux sont sellés ; les préparatifs du départ sont achevés. Le soleil a paru à l'horizon, jetant ses premiers rayons sur le tableau qui nous est devenu cher et que nous ne pouvons abandonner sans qu'un sentiment poignant vienne nous étreindre. Le Bédouin de tout à l'heure a achevé son travail au bord du puits ; l'apparition du soleil a permis de fixer, au moyen d'une plaque sensible, cette figure sombre et pittoresque, debout sur la margelle de Beer-Schéba. Il faut partir, il faut quitter ces

[1] Gen. XXIX, 1-10; Ex. II, 15-19.

lieux, il faut aussi dire adieu à nos amis qui s'en retournent à Gaza. Trois jours auparavant nous ne les connaissions pas ; maintenant ils nous sont devenus chers et familiers, et nous leur conservons une place permanente dans nos affections. Puissent-ils en faire autant pour nous ! Ils vont reprendre le chemin de l'ouest, refaire en sens inverse la route parcourue la veille, rentrer au soir dans leur demeure, et recommencer demain matin leur travail quotidien. Et nous, nous allons nous éloigner du côté de l'est, du nord-est pour être plus exact, et cheminer vers les hauteurs qui bordent l'horizon dans la direction d'Hébron. Nos deux troupes se saluent de près, puis d'un peu plus loin, et finissent par se séparer et se perdre de vue. C'est ainsi, pensons-nous, que deux caravanes, qui se sont rencontrées dans quelque oasis du désert, se quittent au matin et se tournent le dos, rompant, après une nuit passée côte à côte, le lien fragile et passager contracté durant la station commune. Se reverra-t-on jamais ?

Nous sommes en marche depuis environ trois quarts d'heure, quand soudain, comme nous longeons le lit du ouadi et que nous venons de contourner une petite colline qui s'élève à notre droite, nous apercevons devant nous tout un campement de Bédouins. Les tentes sont là, dressées les unes derrière les autres ; l'une d'entre elles se fait remarquer par quelque chose de plus opulent et par des dimensions plus vastes. Tout autour des tentes, et plus loin sur les pentes couvertes d'un singulier mélange d'herbe et de cailloux, les bestiaux de ce clan nomade sont répandus, paissant à l'aventure, vaches, chèvres, moutons, et même quelques ânes dont la silhouette se dessine sur le ciel lumineux. Du campement, un homme sort à notre ren-

contre, comme nous approchons et que nous ralentissons le pas de nos montures. C'est le chef de la tribu; il s'avance avec une démarche lente et digne, et nous salue gravement en nous souhaitant la bienvenue à notre passage sur les terres que son peuple occupe et où il nous offre de nous arrêter pour jouir de son hospitalité sous sa tente. Volontiers nous saisirions cette occasion et accéderions à son offre; mais le temps presse, nous ne sommes qu'au début de la journée et nous avons une longue étape devant nous. Adieu donc au cheikh Saleh et au clan des Bédouins Abou-Mahfoûz! Adieu à la colline de Tell-el-Meschâsch! Adieu à ce site pittoresque qui, une fois de plus, a réveillé en nous, avec intensité, le ressouvenir des scènes de la Genèse. Après tout, il n'y a pas de doute, c'est ainsi que nous devons nous représenter Abraham, tel que le décrivent ces pages antiques qui nous sont familières. N'était la pipe que le cheikh moderne tient à la bouche, l'analogie serait complète, et la photographie qu'il nous a laissé prendre de sa personne et de son camp pourrait servir à figurer un paysage biblique.

* * *

Pendant plusieurs heures après cet épisode, nous poursuivons notre chevauchée, à travers des terres labourées où les pieds des chevaux enfoncent un peu plus que nous ne le souhaiterions, désireux que nous sommes d'accélérer notre marche. Pas d'incidents, pas de rencontres; c'est bien décidément la solitude, c'est le désert. Une fois seulement nous apercevons un cavalier solitaire; il nous aper-



CAMPEMENT BÉDOUIN A TELL-EL-MESCHÂSCH.

p. 156.

çoit de son côté, et, après quelques instants de réflexion et d'immobilité, il repart brusquement au galop et ne reparaît point, beaucoup plus effrayé probablement à la vue de nos deux hommes d'armes que nous ne le sommes nous-mêmes à son apparition.

Enfin, comme midi approche, et que nous avons déjà mis derrière nous une traite respectable, nous voyons se modifier l'aspect du terrain que nous traversons et nous entrons dans les collines. Nous remontons un des ouadis qui viennent du nord se jeter dans la vallée principale et nous arrivons près d'un village, Tâteriyeh[1], un des plus chétifs et des plus misérables que j'aie vus en Palestine; pas une maison, pas une hutte, mais uniquement des cavernes. Et encore celles-ci sont-elles creusées dans le sol et non point dans une paroi de rochers, en sorte que rien ne vient signaler leur présence; seulement, à gauche et à droite du chemin que nous suivons, des excavations sont pratiquées, des ouvertures béantes se découvrent, et c'est là, littéralement dans les entrailles de la terre, que vit cette population de véritables Troglodytes.

Un peu plus haut encore, dans la région décidément montagneuse où nous sommes parvenus, nous faisons halte pour le repos du milieu du jour. Quelques indigènes surgissent aux environs et semblent fort surpris de voir passer des étrangers; nous ne sommes pas, cela se voit, sur le parcours d'une des routes fréquentées par les touristes, tant s'en faut! Ces Arabes nous signalent le fait que les gazelles sont fréquentes dans ces parages; nous ouvrons nos yeux tout grands, avides de voir quelqu'un de ces élé-

[1] Tâteriyeh ou Dâteriyeh?

gants petits animaux. Mais c'est en vain, nous sommes déçus dans cette attente [1].

Quand nous nous remettons en selle, c'est pour cheminer encore pendant deux heures dans la direction du nord, en montant sans cesse. Et à mesure que nous avançons, nous recommençons à nous sentir en pays de connaissance. Nous retrouvons les caractères distinctifs de la montagne judéenne, tels qu'un long séjour à Jérusalem et de nombreuses excursions aux alentours nous les ont rendus familiers. Mais les habitations humaines font défaut, et, si les traces de culture ne manquent pas, les indigènes sont rares. Nous trouvons soudain sur notre passage un pauvre petit âne paisiblement couché à terre, sous sa charge accoutumée. Personne aux environs ! Habitués aux règles de la prudence orientale, nos hommes nous déclarent qu'il ne faut pas toucher à l'animal ainsi abandonné, cela ne servirait de rien et pourrait entraîner des conséquences désagréables [2]. Trois quarts d'heure plus tard seulement nous croisons toute une famille au grand trot : le père, la mère, les enfants courent à qui mieux mieux, et leur passage nous donne la clé de l'énigme. Le baudet, accompagné d'un enfant seul, avait chuté sur le chemin. Incapable de relever la bête tombée et non moins impuissant à la décharger de son fardeau, le petit conducteur avait dû retourner jusqu'au village, jusqu'à la maison paternelle, pour chercher du secours, qui arrivait enfin ! Ce petit fait peut

[1] J'ai raconté plus haut (p. 27) que j'avais rencontré des gazelles, en janvier, dans la montagne au nord d'Hébron. Nous en avons aussi vu plusieurs dans la grande plaine d'Esdraélon.

[2] La loi de l'Exode (XXIII, 5), prévoyant des accidents de ce genre, ordonnait de porter secours à l'âne succombant sous le faix, alors même qu'il appartenait à un ennemi.

paraître très insignifiant à première vue et indigne d'être signalé. Il me semble pourtant qu'en y réfléchissant on reconnaîtra qu'il illustre d'une façon frappante l'extrême dépopulation de toute cette région.

* * *

Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivons à Dahariyeh, un gros village d'un millier d'habitants, s'étendant du nord au sud sur la croupe allongée d'une colline qui forme deux monticules distincts, tous deux couverts d'habitations. La population se presse sur notre passage, mais les notables de l'endroit, les cheikhs de la localité, se hâtent de faire écarter les femmes et les enfants. Et bientôt s'engage entre eux et nous un entretien assez animé. Le sujet en est d'un intérêt très actuel pour nous. Il s'agit de déterminer exactement à quelle distance nous sommes d'Hébron et de quelle nature est le chemin qui y mène ; il s'agit de savoir si nous poursuivrons notre route ou bien si nous camperons à Dahariyeh. On nous informe qu'il faut quatre bonnes heures pour gagner Hébron, et que le chemin, très pierreux et accidenté, n'est point difficile à trouver et à suivre, du moins à la clarté du jour. Si nous étions seuls, je veux dire sans bagages, nous reprendrions aussitôt notre marche, assurés d'arriver le soir même à bon port. Mais nos bêtes de charge sont restées en arrière, elles avancent un peu péniblement. Combien leur faudra-t-il de temps pour nous rejoindre ? Ne devront-elles pas prendre quelque repos avant de continuer à cheminer ? Pour elles, il vaut mieux rester. Nous nous résolvons à camper. Au pied de la colline où est perché le village se trouve une grande mare

boueuse où l'on abreuve les bestiaux. Auprès d'elle s'étend une petite plaine, et c'est là que se dressent nos tentes. Pendant que s'accomplissent les préparatifs du souper et de la couchée, nous nous promenons, avec un de nos cavaliers turcs, dans le village, et nous y retrouvons, par ci, par là, dans les murailles, des traces d'anciennes constructions, marquées par la présence de blocs mieux taillés et plus massifs que les pierres des édifices modernes. Parmi les maisons neuves, nous en remarquons une qui a quelques velléités architecturales, et en particulier une fenêtre dont l'ornementation n'est pas dépourvue de certaines intentions artistiques. La population, très peu blasée sur la présence de voyageurs européens, nous accompagne avec persistance, mais sans démonstrations et sans hostilités. Quelques hommes nous adressent la parole, et tout spécialement un marchand, venu de Bethléhem, un chrétien indigène, qui, au milieu de tous ces montagnards musulmans, nous fait déjà l'effet d'une sorte de demi-compatriote.

Notre campement à Dahariyeh ne nous a pas laissé, cela va sans dire, l'impression profonde que nous conservons de celui de Beer-Schéba. Quoique les réminiscences bibliques, comme nous le rappellerons tout à l'heure, ne soient pas absolument absentes, elles ne peuvent supporter la comparaison avec celles qui nous hantaient la veille. Et puis nous sentons le contraste entre l'animation de notre camp, alors qu'il était égayé par la présence de nos compagnons venus de Gaza, et le calme qui maintenant y règne. Et pourtant il y a aussi dans le souvenir de cette nuit à Dahariyeh quelque chose de particulier et de caractéristique. Quand la nuit fut tout à fait tombée et que le village fut rentré dans l'ombre, les feux éteints, les habitants enfermés



DAHARIYEH.

p. 160.

chacun chez soi, rien ne troubla plus le silence, si ce n'est l'aboiement monotone des chiens et le coassement incessant des grenouilles dans la grande mare[1]. Ces deux sons demeurent pour moi indissolublement liés au souvenir de Dahariyeh; et quoique bien souvent encore, dès lors, dans d'autres campements nocturnes, l'un et l'autre nous aient poursuivis, cette nuit est restée particulièrement rattachée à ce souvenir. Mais enfin les chiens eux-mêmes se taisent, le calme s'établit, et lorsqu'au milieu de la nuit je soulève curieusement la porte de la tente, je n'aperçois, dans la nuit silencieuse, à la clarté des astres scintillants, que la silhouette de notre vieux Mahmoud montant fidèlement la garde.

Peut-être sommes-nous ici sur un sol historique! Plusieurs auteurs voient dans Dahariyeh l'antique Kiryat-Sépher ou Debir, rattachée dans les livres de Josué et des Juges aux noms de Caleb et d'Othniel, sans oublier Acsa, fille de l'un et épouse de l'autre de ces deux héros[2]. C'était, paraît-il, une forteresse que l'ancienne Debir : Dahariyeh peut très bien avoir été jadis une place forte de quelque importance, étant donnée sa situation. Et c'était aussi une terre dépourvue d'eau de source, puisque les textes bibliques mentionnent, à côté et en dehors de la cité, des sources,

[1] Il est impossible, quand on voyage en Palestine, de ne pas être frappé de l'abondance des grenouilles : partout et toujours on les entend coasser dès qu'il y a un peu d'eau à portée. Il est d'autant plus remarquable de le constater que dans l'Ancien Testament il n'est jamais question de grenouilles à propos de la Terre-Sainte, mais seulement lorsqu'il s'agit de l'Egypte (Ex. VII, 27-29; VIII, 1-11; Ps. LXXVIII, 45; CV, 30).

[2] Jos. XV, 15-19; Jug. I, 11-15. Voir aussi Jos. X, 38-39. Dans Jos. XV, 49, la même localité est encore appelée Kiryat-Sanna.

inférieure et supérieure, que Caleb ajouta, comme dot supplémentaire, à l'apanage de sa fille. Or, actuellement encore, il y a à Dahariyeh pénurie d'eau potable, et il faut aller en chercher à une certaine distance, soit en aval, soit en amont. Dès notre arrivée, le principal cheikh du village avait eu l'aimable attention de nous faire apporter une grosse cruche de cette eau de qualité meilleure, puisée à une source un peu éloignée.

VII

Le lendemain matin, il fait froid et un peu brumeux. Dès avant sept heures, nous sommes en selle et nous partons avec l'un de nos deux soldats, laissant l'autre escorter le bagage à Hébron par la route la plus directe. Pour nous, nous avons résolu de faire un détour, afin de passer par Yatta[1], ce qui allonge un peu la course en la rendant plus intéressante. Bientôt nous quittons le chemin qui se dirige sur Hébron et nous prenons à droite pour marcher du côté de l'est. Nous apercevons, sur un sommet de colline, le village d'es-Semoua, qui s'appelait jadis Eschtémoa[2]. Un petit ouéli solitaire, voilà à peu près tout ce que nous trouvons sur notre passage. Mais peu avant d'arriver à Yatta, nous devançons sur le chemin un indigène, qui porte dans ses bras, avec précaution et douceur, une chèvre malade, nous fournissant ainsi, sans s'en douter, une illustration du

[1] L'ancienne Youta ou Youtta : Jos. XV, 55 ; XXI, 16. Le P. Séjourné (*Revue biblique*, 1895, p. 260) me semble avoir de bonnes raisons pour affirmer que le nom moderne se prononce Yatta plutôt que Youtta.

[2] Jos. XV, 30 ; XXI, 14 ; I Sam. XXX, 28, etc.



YATTA.

p. 162.

Bon Berger. La veille, nous avions vu un spectacle tout différent : un fellah portant avec rudesse, par les pattes de devant, un agneau tout jeune encore, et laissant ballotter sans aucune commisération la tête renversée de la pauvre petite bête.

Yatta est peut-être la ville de Zacharie et d'Elisabeth. C'est du moins l'une des hypothèses qui ont cours parmi les commentateurs. Il faudrait dans ce cas admettre que dans le texte grec de l'Evangile[1] il y a lieu de lire *Iouta* au lieu de *Iouda*. La tradition ecclésiastique, on le sait, place le berceau du Précurseur à Aïn-Karim, aussi appelé Saint-Jean-du-Désert ou Saint-Jean-dans-la-Montagne, à une heure et demie de Jérusalem du côté de l'ouest : là se trouvent les sanctuaires des Franciscains et des Russes. Une troisième opinion cherche en Galilée la patrie du Baptiste ; une quatrième se prononce en faveur de Beit-Zakarya, au sud-ouest de Bethléhem[2]. Il est difficile de résoudre ce problème, comme tant d'autres du même genre qui se dressent devant l'archéologue en Terre-Sainte. On aperçoit encore à Yatta les ruines d'une vieille église ; on y a déchiffré les restes d'une inscription grecque[3]. Mais le village est exclusivement peuplé de musulmans. Le principal de l'endroit, le *moukhtar*, comme on appelle ces dignitaires rustiques, nous invite à prendre le café chez lui ; mais nous sommes déjà suffisamment en retard ; il y a trois heures et demie que nous cheminons ; il est plus de dix heures et nous avons encore deux fortes heures jusqu'à Hébron. En

[1] Luc I, 39.
[2] Voir plus haut, p. 26.
[3] Voir, au sujet de cette inscription de provenance chrétienne, un article du P. Jean Marta, dans la *Revue biblique*, 1895, p. 66-68.

route donc, et continuons à longer, non sans précautions, le sentier qui serpente le long des pentes rocheuses. A notre droite s'étend la région accidentée que David avait choisie pour retraite, tandis qu'il fuyait la haine jalouse de Saül, et que les textes bibliques appellent le désert de Ziph [1].

Plus nous approchons d'Hébron, plus le chemin devient mauvais, et la dernière demi-heure du trajet s'accomplit dans des conditions de voirie vraiment inénarrables : ce ne sont que blocs de pierre à la surface traîtresse et fondrières de boue, en sorte qu'après avoir glissé sur les uns, les pieds de nos chevaux s'enfoncent profondément dans les autres. Pourtant tout a son terme, et nous arrivons, un peu après midi, dans l'antique cité sur laquelle plane le souvenir vénérable du premier des patriarches. Nous y retrouvons avec joie la compagnie de nos enfants, venus le matin de Jérusalem à notre rencontre, et nous jouissons avec eux de l'hospitalité, écossaise au propre et au figuré, de nos amis, le docteur et M[me] Paterson. Le même soir, nous rentrions dans nos quartiers d'hiver, et la pluie, qui avait cessé quelques jours auparavant, une demi-heure avant notre départ de Jérusalem, se mettait de nouveau à tomber à verse, une heure et demie après notre retour chez nous. A tous les points de vue, nous avions été favorisés.

[1] 1 Sam. XXIII, 14-24 ; XXVI, 2, etc.



CHAPITRE III

Aux environs de Jérusalem.

I

Micmasch et le défilé de Jonathan.

PARMI les localités facilement accessibles de Jérusalem, dans le rayon des excursions d'une journée, il en était une qui m'attirait spécialement, Moukhmâs, l'ancienne Micmasch, rendue célèbre dans l'histoire par les incidents relatés dans le premier livre de Samuel, au cours des guerres du roi Saül contre les Philistins [1]. Je me réjouissais en particulier de voir le fameux ravin, illustré par l'exploit de Jonathan. Divers habitants de Jérusalem, auxquels j'avais parlé de mon projet, m'avaient encouragé en me disant que je trouverais ce défilé sur mon chemin ; cette assertion m'avait été confirmée par mon drogman, qui devait nous servir de guide et qui avait déjà fait la course plus d'une fois [2].

[1] I Sam. XIII, 2, 5, 12, 16, 23 ; XIV, 1, 4-15, 31 ; comp. Esa. X, 28.
[2] Ce récit de course est la reproduction, revue et légèrement modifiée, d'une lettre écrite de Jérusalem le 11 janvier 1894.

Donc, le 9 janvier, un peu avant huit heures, accompagné de notre jeune ami L. et de l'aîné de mes fils, je partais de Jérusalem. Après avoir suivi extérieurement l'enceinte septentrionale de la ville, jusqu'à la porte de Damas et à la grotte de Jérémie, nous nous engageons dans un chemin qui s'écarte de la route et qui, se dirigeant au nord-est, descend dans le Ouadi-el-Djôz ou vallon des Noix, qui est la partie supérieure de la vallée du Cédron ou de Josaphat. Nous laissons à notre droite, au-dessous de nous, les abattoirs d'où s'exhalent des odeurs nauséabondes, et franchissons, au fond de la vallée, le lit toujours desséché du torrent. Puis nous commençons à gravir le versant opposé, c'est-à-dire le flanc ouest de la colline du Scopus, prolongation septentrionale du mont des Oliviers. Au fur et à mesure que nous nous élevons sur cette pente, la vue devient de plus en plus belle. Derrière nous s'étend la ville de Jérusalem, dont les murailles et les coupoles s'illuminent des rayons du soleil matinal, brillant dans un ciel d'un bleu admirable. C'est là un de ces spectacles vraiment féeriques, qu'on a quelquefois le privilège de contempler ici, tantôt le matin, tantôt au moment du coucher du soleil. Du sommet de la colline, un autre tableau, non moins captivant, se découvre soudain à nos yeux : à l'est, par-dessus les montagnes du territoire de Benjamin, le regard aperçoit la vallée profonde du Jourdain, l'emplacement de Jéricho marqué par une tache foncée, puis le miroir de la Mer Morte, et par delà, les monts de Moab [1], d'un beau bleu vaporeux,

[1] Voici comment Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 2e édit., Paris, 1811, vol. II, p. 174) s'exprime au sujet des monts de Moab : « La chaîne du levant... est la plus élevée ; vue à la distance de huit à dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à

légèrement teinté de violet aux clartés du soleil. Après quelques instants de contemplation accordés à ce magnifique panorama, nous nous mettons à descendre le revers de la colline, laissant dans le fond, à main droite, le petit village d'el-Isaouieh [1], que j'ai visité dans une autre promenade et qui ne présente d'ailleurs rien de remarquable.

Une heure environ après avoir quitté notre domicile, nous atteignons la première bourgade de notre itinéraire de ce jour, Anâta, l'ancienne Anatôt, célèbre à juste titre comme patrie du prophète Jérémie [2], et mentionnée en outre dans l'histoire du règne de Salomon, parce que ce monarque y relégua le prêtre Abiathar, qui avait des propriétés en cet endroit [3]. Il ne saurait y avoir aucun doute sur l'identification de ce lieu, car le nom moderne reproduit encore l'ancienne dénomination, et tous les autres indices concordent [4].

A l'entrée du village, du côté de l'ouest, se trouvent les

fait semblable au Jura par sa forme et sa couleur azurée : on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime, seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé en quelques endroits. »

[1] Peut-être l'ancienne Laïscha (Esa. x, 30).

[2] Jér. I, 1 ; XI, 21-23 ; XXIX, 27 ; XXXII, 6-15.

[3] 1 Rois II, 26 ; comp. Jos. XXI, 18 ; 1 Chron. VI, 60.

[4] A une heure et demie à l'est d'Anâta se trouve, dans le Ouadi-Fara, la source abondante et intarissable appelée Aïn-Fara. Nous y sommes allés le 21 février 1894, en nombreuse société. C'est un site d'une beauté sauvage, remarquable par la présence de l'eau courante et par de superbes parois de rochers, dans lesquelles sont creusées des grottes, habitées jadis par des anachorètes. Il serait aisé de combiner la visite de Aïn-Fara avec la course à Micmasch et au Ouadi-es-Soueinit. Je suis très enclin à adopter l'ingénieuse conjecture de M. Schick (*Zeitschrift des Deutschen Palæstina-Vereins*, III (1880), p. 11) d'après laquelle il y aurait lieu d'identifier Fara avec le Phrât dont parle Jérémie (XIII, 4-7) et que les versions rendent par l'Euphrate.

restes d'une ancienne église; il n'en subsiste pour ainsi dire plus que le cadre au ras du sol, mais on distingue encore très nettement les contours de la nef, la séparation entre e chœur et le reste de l'édifice, enfin l'abside terminale. Jadis il y avait donc ici une communauté chrétienne, le culte s'y célébrait régulièrement.... Maintenant la localité est exclusivement musulmane. Nous la traversons, bruyamment accueillis par les chiens, jeunes et vieux, qui nous accompagnent de leurs aboiements, même après que nous nous sommes déjà éloignés.

A partir d'Anâta, nous cheminons directement au nord, et nous descendons une pente extrêmement rapide pour arriver au fond d'un vallon. De là, nous avons une autre pente non moins escarpée à remonter, et nous gagnons ainsi, au bout d'une heure, le petit village de Hizmeh, qu'on suppose être l'ancienne Azmaveth [1]. Une vallée encore sépare Hizmeh de Guéba, actuellement Djéba ; il faut donc recommencer à descendre, puis à remonter. Pendant un moment d'arrêt, tandis que le moukre, qui nous accompagne sur un petit mulet assez rétif, est occupé à resserrer les sangles de ma selle pour la remettre en place, une vieille femme s'approche de moi pour me demander l'éternel bakchich, et je fais alors pour la première fois l'expérience du geste oriental bien connu, déjà mentionné dans les textes bibliques [2] ; tandis qu'elle m'adresse son instante requête, je vois son bras s'étendre et sa main s'avancer pour me saisir la barbe.... Je n'ai que le temps de me rejeter en arrière et de faire à mon tour un geste défensif.

[1] 1 Chron. XII, 3 ; Esdr. II, 24 ; Néh. XII, 29 ; comp. Beth-Azmaveth dans Néh. VII, 28.

[2] 2 Sam. XX, 9.



JÉRUSALEM. MURAILLE NORD. p. 168.

Djéba, où nous arrivons vers dix heures et demie, est située sur une hauteur, comme son nom l'indique, car Guéba, en hébreu, signifie élévation, colline [1]. Ses maisons couronnent le sommet de l'éminence et sont environnées de quelques arbres. A l'angle oriental du village se trouve une petite mosquée, érigée sur l'emplacement d'une ancienne église ; on y aperçoit encore une colonne antique. Les musulmans appellent ce sanctuaire Nébi-Yakoub (prophète Jacob), sans qu'on puisse assigner une origine plausible à cette dénomination. Pendant que nous nous arrêtons un instant pour regarder le village et surtout pour admirer la vue, un groupe de femmes se forme autour de nous. L'une d'elles m'offre une poignée de monnaies anciennes, romaines et arabes, sans valeur comme le sont en général celles qui sont ainsi présentées aux touristes de passage. Au prix de quelques *acharis* [2], on peut se passer cette fantaisie; mais il ne faudrait pas se faire d'illusions sur l'importance d'une semblable acquisition.

De Djéba nous apercevons Moukhmâs, le but de notre course, sur une hauteur au nord-est, de l'autre côté d'un ouadi profond, dans lequel nous allons descendre et qui présente un intérêt spécial. Ce ravin est, en effet, le Ouadi-es-Soueinit, et c'est là, au bas du coteau où nous sommes, et sur le versant qui nous fait face, qu'a dû se passer le haut fait de Jonathan, du moins d'après les témoignages

[1] Guéba est certainement citée dans Jos. XXI, 17 ; I Sam. XIII, 3; XIV, 5 ; I Rois XV, 22 ; Esa. X, 29, et dans plusieurs autres passages. Mais dans d'autres textes elle a probablement été confondue avec Guibea, localité peu éloignée, dont le nom a la même signification et qui appartenait aussi au territoire de Benjamin.

[2] L'*achari* ou *métallique* est une très petite pièce de monnaie turque, valant approximativement 6 centimes.

recueillis à Jérusalem et d'après le passage du Bædeker relatif à ce sujet[1]. Nous nous hâtons en conséquence d'entreprendre la descente. La pente est escarpée, et nous conduisons nos chevaux par la bride. Sur le sentier très rapide que nous suivons se trouvent en abondance des pierres plates, où glissent les sabots de nos montures. Enfin nous atteignons le fond de la vallée, et nous nous arrêtons au bord du torrent, dont le lit est à sec, à l'exception de quelques flaques, provenant des dernières pluies. En face de nous se dresse une petite paroi de rochers, et c'est là le fameux défilé de Micmasch ! Une amère déception nous y attendait ! Je relis le passage du livre de Samuel, dont j'avais pris copie en hébreu et que j'avais emporté avec moi[2]. Et plus je le relis, moins je puis me faire à l'idée que je me trouve dans l'endroit décrit par le texte biblique. J'ai beau regarder tout autour de moi, je ne puis appeler cela un défilé. La vallée est assez encaissée, sans doute, mais du côté d'où nous sommes venus, elle est aisément accessible, et du côté opposé, sur le versant nord, les rochers ne s'élèvent qu'à une faible hauteur, sans compter que rien ne semble plus facile que de les tourner, moyennant un petit détour à l'est. En effet, une centaine de pas en aval, le ouadi s'élargit pour recevoir une vallée latérale venant du

[1] Le passage en question du Bædeker (1893) est, sinon inexact, du moins équivoque : il est impossible, pour quiconque n'est pas averti, de ne pas s'imaginer en le lisant que le défilé se trouve à l'intersection du ravin et du chemin venant de Djéba.

[2] Voici la traduction de ce texte (1 Sam. XIV, 4-5) : « Au milieu des passages que Jonathan cherchait à franchir pour attaquer le poste des Philistins, se trouvait une dent de rocher de chaque côté, l'une de ci et l'autre de là. L'une se nommait Botsets et l'autre Séné. L'une de ces dents se dresse au nord, en face de Micmasch, l'autre au midi, en face de Guéba. »

nord, du pied de la montagne qui porte le village de Moukhmâs.

Désappointés, nous remontons à cheval et nous poursuivons notre route, en nous demandant ce que nous devons penser. Est-ce le récit biblique qu'on doit taxer d'hyperbolique ? Est-ce la topographie admise qu'il faut modifier ? Ou bien enfin, seraient-ce les lieux eux-mêmes qui auraient changé d'aspect, par suite de quelque éboulement ? L'une des deux « dents » de rochers du texte sacré se serait-elle écroulée ?

Nous traversons des terrains tantôt incultes, tantôt labourés et plantés de figuiers; ces arbres dans cette saison sont tout à fait dépourvus de feuillage. Nous passons auprès d'une flaque d'eau, amassée dans le creux d'un grand rocher plat, et au bord de laquelle deux femmes indigènes font leur lessive. Un battoir à la main, elles frappent à tour de bras sur des pièces d'étoffes. Ce spectacle, qui n'a rien d'insolite ou de remarquable en lui-même, me fascine pourtant aujourd'hui, parce qu'immédiatement, instinctivement, ma pensée se reporte vers ces gravures que nous avons tous vues souvent dans les livres des grands voyageurs en Afrique, les Burton et les Speke, les Livingstone et les Stanley. Les deux lavandières que j'ai en ce moment sous les yeux n'ont pas l'air d'Arabes, elles ressemblent bien plutôt à des Hottentotes, à des négresses. Leurs vêtements misérables, leurs physionomies, leurs gestes, tout leur aspect contribue à faire naître et à entretenir cette illusion; il nous semble qu'un coup de baguette magique nous a soudain transportés dans quelque recoin de l'Afrique centrale ou méridionale. Du reste, point embarrassée et même fort bien alanguée, l'une des deux lessiveuses entame un

dialogue avec Karam et lui dit qu'immanquablement à Moukhmâs on est déjà dans un état d'anxiété ; on nous a sûrement vus approcher, et l'on nous prend pour des agents du gouvernement, c'est-à-dire pour des percepteurs d'impôts, et non pas pour des voyageurs. Cette appréhension s'explique : rares sont les touristes qui font la course de Micmasch ! il y en a peut-être une caravane par an, et naturellement jamais à l'époque où nous sommes, au commencement de janvier. D'autre part, on ne sait que trop ce que signifie pour un village, dans l'empire ottoman, la visite des fonctionnaires chargés de recueillir les redevances. Ce n'est que trop souvent la spoliation et la ruine.

Notre interlocutrice ne s'en tient d'ailleurs pas là en fait de confidences ; elle nous avertit aussi charitablement que si nous nous arrêtons comme cela en route, nous mettrons beaucoup de temps à arriver ! Peut-être a-t-elle raison, la chose est même très évidente. Et pourtant il y a des spectacles devant lesquels il vaut la peine de s'attarder, dût-on perdre quelques instants, et le tableau que nous avons contemplé pendant cette courte halte n'était pas de ceux qu'on peut négliger.

Après un vigoureux coup de collier donné par nos braves chevaux, nous atteignons enfin le sommet de la colline où s'élève le village de Moukhmâs. Pour le dernier quart d'heure, le chemin est tellement abrupt, au milieu des roches, qu'il faut le faire à pied. C'est donc en grimpant assez péniblement que nous arrivons au but de nos efforts, et aussitôt, sur l'indication de Karam, nous nous dirigeons vers un olivier touffu, au pied d'une petite muraille. Là, nous nous installons, et nous nous préparons à savourer notre déjeuner, avec l'appétit que peut donner une chevau-

chée de quatre heures, à peine interrompue par quelques minutes d'arrêt à deux ou trois reprises et par de courts trajets effectués à pied, là où les chevaux avaient décidément besoin d'être soulagés de leurs fardeaux.

* * *

Notre petit campement improvisé à l'ombre de cet olivier a quelque chose de pittoresque et de confortable à la fois. Il a été choisi de façon à nous assurer durant notre halte la vue de la région que nous venons de traverser : devant nous s'étend la pente que nous avons gravie tout à l'heure, et plus bas le vallon que nous avons franchi et qui nous sépare de Djéba. Tout près de nous, une femme, perchée au sommet d'un olivier, fait la cueillette des olives. Plus près encore, un fellah laboure; il tient d'une main le manche de sa charrue, de l'autre son aiguillon. A l'instrument très simple et primitif qu'il dirige sont attelées deux vaches, auxquelles il adresse sans se lasser des apostrophes encourageantes, revêtant presque le caractère d'un véritable discours ininterrompu. Derrière ce laboureur, une femme, armée d'un hoyau, achève l'œuvre accomplie dans le sillon par le soc de la charrue.

Peu à peu la population masculine de Moukhmâs vient assister à notre repas. Ils sont là, vieillards, petits garçons, hommes dans la force de l'âge, tous accroupis sur leurs talons et nous contemplant en silence. Le mur au pied duquel nous sommes assis se couvre d'une rangée de fellahs, qui tiennent à considérer les étrangers. Du reste, ils ne demandent aucun bakchich. On voit que la simplicité rurale règne encore en ces lieux. Ailleurs, là où les étrangers

affluent, les habitants du pays s'accoutument à cette invasion et se mettent à l'exploiter : nous excitons leur cupidité et non plus leur curiosité. Ici, c'est le contraire ; notre présence constitue un petit événement, et l'on s'attroupe pour nous examiner ; l'idée de tirer un avantage matériel de notre arrivée ne vient à aucun de ces paysans.

Quand notre repas est terminé, nous nous levons, laissant Francis prendre à son tour ses aliments, ainsi que le moukre, et nous nous mettons en devoir de faire un « tour de boulevard » à Moukhmâs. Nous commençons par nous avancer jusque vers un point un peu plus élevé, où se trouve une maison de construction relativement récente, près de laquelle nous apercevons un groupe de femmes. L'une d'entre elles, debout sur le toit, en fait descendre au bout d'une corde un panier vide qu'elle remonte à elle ensuite lorsque ses compagnes l'ont rempli d'olives. Ce procédé élémentaire tient lieu des grues et des ascenseurs qu'on emploie chez nous. Ce petit tableau de genre mériterait d'être conservé : par malheur ma femme, notre photographe attitré, ne nous a pas accompagnés aujourd'hui. Pendant que nous faisons le tour de la maison en question et que nous examinons un vieux tronçon de colonne et d'autres pierres taillées, actuellement encastrées dans les murs, mais provenant sans aucun doute de quelque ancien édifice, nous sommes rejoints par un des notables de l'endroit, qui après avoir déjà assisté à notre déjeuner entreprend maintenant de nous faire les honneurs de son village. J'ai su depuis que ce personnage était le moukhtar, c'est-à-dire le « maire » de Moukhmâs. En effet, dans chaque localité, à côté du cheikh qui occupe le premier rang, soit par hérédité, soit par la volonté de ses concitoyens, il y a un autre dignitaire,

le moukhtar, ce qui signifie l'élu, le choisi. C'est celui que le gouvernement désigne pour être son agent responsable. Le nôtre a nom Moustapha, comme il me l'apprend après quelques instants de conversation. A son tour il me demande comment je m'appelle, et quand je lui ai décliné mon nom, il me manifeste son étonnement, ce vocable sortant complètement de son répertoire habituel. Il me questionne également sur le nom de mes « deux fils, » et quand je lui indique leurs prénoms en les habillant le plus possible à l'arabe, il se déclare parfaitement satisfait. Il s'entretient longuement avec moi, et j'éprouve une joie intense à constater que mon arabe, quoique très imparfait encore, suffit pourtant pour alimenter la conversation.

Moustapha me montre un à un les sommets des collines du voisinage en me donnant leurs noms, ainsi que ceux des villages qui s'y élèvent. Ces indications me sont précieuses et me permettent de vérifier les dénominations inscrites sur la carte du *Palestine Exploration Fund*, que je porte sur moi. Mon interlocuteur examine avec intérêt ce document peint en rouge, en bleu, en jaune : il s'émerveille en constatant que, grâce à ce papier, je puis suivre et même parfois devancer les renseignements qu'il me fournit. Puis il nous fait faire le tour des citernes de la localité, qui sont en grand nombre, et nous fait encore visiter des grottes ou excavations, moitié naturelles, moitié artificielles, dont les unes servent d'habitations, tandis que les autres sont abandonnées. Jusqu'à une époque très récente, dix ans environ, Moukhmâs était uniquement composé de demeures souterraines, creusées ainsi dans les entrailles du sol, et le Bædeker a pu dire avec quelque raison que ce village était « presque

abandonné[1]. » Depuis lors, il semble qu'il ait passé par une sorte de résurrection : plusieurs maisons, méritant vraiment ce nom, y ont été bâties et la population s'est accrue. Moustapha, que je questionne à ce propos, me dit que son village compte actuellement 150 hommes, 200 femmes et 50 enfants, au total 400 personnes en chiffres ronds[2]. Je dois ajouter qu'à première vue ces nombres m'ont paru exagérés et difficiles à admettre ; mais après avoir parcouru la localité entière, et notamment le quartier qui s'étend sur le versant oriental du coteau, nous avons pu nous assurer que l'endroit était plus considérable, plus populeux que nous ne l'aurions cru au premier abord. Il ne faut pas oublier que dans ce pays-ci une maison de dimensions restreintes peut abriter un chiffre invraisemblable d'habitants, et puis les caves que j'ai signalées et qui sont peuplées, elles aussi, ne frappent pas le regard comme le feraient des maisons proprement dites.

Pour revenir à mon ami Moustapha, je dois encore mentionner le fait qu'il m'a donné, très courtoisement, une petite leçon d'islamisme. Après m'avoir parlé d'Allah, ce qui était destiné à accentuer le point fondamental de nos deux religions, il insista fortement sur ce qu'Allah est unique, sur ce qu'il n'y en a point d'autre, ce qui avait une saveur nettement polémique. En effet, les musulmans accusent

[1] Cette indication, qui se trouve dans l'édition de 1881, époque où elle était sans doute fondée, a été reproduite dans l'édition de 1893, alors que les circonstances s'étaient modifiées. La récente édition (allemande) de 1897 a rectifié ce passage.

[2] La très faible proportion entre le chiffre des enfants et celui des adultes s'explique si l'on tient compte du fait qu'en Orient un jeune garçon devient « homme » et une jeune fille prend rang de « femme » bien plus tôt que chez nous.

les chrétiens de méconnaître l'unité de Dieu en attribuant à Jésus la qualité de fils de Dieu, et cette croyance qui, selon leur doctrine, aboutit à faire admettre deux dieux, nous classe à leurs yeux au nombre des polythéistes. Il va sans dire que tous les habitants de Moukhmâs sont musulmans. Mais Moustapha savait très bien que jadis son village avait été occupé par les Beni-Israïl et plus tard par les chrétiens. Nous avons eu une autre preuve amusante de ce souvenir des temps anciens dans la mémoire des gens de Moukhmâs: comme nous venions d'arriver et que Francis entrait en conversation avec un des naturels de l'endroit, il lui fit en plaisantant un compliment peu flatteur sur le triste état des chemins qui mènent au village et que nous avions gravis péniblement.

— Ce n'est pas étonnant, repartit l'indigène, que les chemins qui aboutissent à notre village soient mauvais: c'est un ancien village chrétien!

J'en viens maintenant a un fait qui a eu des conséquences plus importantes pour la suite de notre excursion. Tandis que du haut de la colline, assisté de Moustapha et muni de ma carte, j'étudiais la topographie du voisinage, j'aperçus au sud-sud-est une paroi de rochers escarpés, d'une grande hauteur, et qui formait manifestement le flanc sud d'un ouadi. Celui-ci ne pouvait être que le Ouadi-es-Soueinit, celui-là même que nous avions traversé le matin, plus en amont, en descendant de Djéba. Ce fut un trait de lumière. Je compris que j'avais eu tort de me laisser influencer par les propos qui avaient cours à Jérusalem et par la phrase du Bædeker. Ma confusion s'accroît bientôt, car en examinant la carte anglaise je m'aperçois que toutes ces hésitations m'auraient été épargnées si je l'avais consultée plus attentivement. Elle place effectivement le défilé de Mic-

masch, non point entre Djéba et Moukhmâs, mais plus en aval, là précisément où se dresse la paroi rocheuse qui vient de frapper nos regards. Pour plus de sûreté, je questionne encore Moustapha, je fais interroger par Karam d'autres indigènes capables de nous renseigner, et j'arrive à la conviction que le défilé est là et que fort heureusement nous sommes à temps pour aller le visiter. Notre résolution est vite prise : nous ne rentrerons pas à Jérusalem sans avoir poussé jusque-là, dussions-nous prolonger notre course un peu au delà de l'heure convenue. Ce retard possible, probable même, semble impressionner mon brave drogman, qui essaie timidement de me faire observer que « les voyageurs ne vont pas habituellement à cet endroit. » Je lui réponds que cela m'est bien égal et que ce serait même plutôt une raison de plus à mes yeux. Il n'insiste pas et s'empresse de retenir, pour nous servir de guide, un habitant du village, vêtu d'un magnifique manteau rouge et d'un turban jaune et, ce qui est plus essentiel, au courant des chemins de traverse qui nous mèneront plus rapidement au but.

Avant de quitter Moukhmâs, j'eus encore l'occasion d'examiner de près un piège pour prendre les oiseaux ; plusieurs des jeunes garçons du village en avaient un. L'appareil est très simple : grâce à une adroite combinaison de morceaux de bois flexibles et de ficelles ou de cordelettes, ils obtiennent une sorte de trappe qui fonctionne avec force et avec une remarquable précision et qu'ils amorcent au moyen d'une figue sèche. J'achetai un de ces instruments en souvenir du prophète Amos et d'autres passages bibliques où il est parlé d'oiseleurs[1]. Je fis aussi mes adieux à l'honnête

[1] Am. III, 5 ; comp. Ps. XCI, 3 ; CXXIV, 7 ; CXL, 6 ; Os. IX, 8 ; Eccl. IX, 12, etc. Je ne crois toutefois pas que les appareils auxquels ces textes font allusion fussent en général analogues à celui que je décris ci-dessus.

Moustapha, et voulant rémunérer ses services de cicerone, je lui glissai dans la main une pièce d'argent. « *Mouch lâzim,* » me répondit-il (ce n'est pas nécessaire) ! Ce qui ne l'empêcha point d'ailleurs de garder le bakchich. Cet homme m'a laissé un très bon souvenir. Toutefois je me suis demandé depuis si cette impression agréable ne tenait pas en bonne partie à la très grande satisfaction personnelle qu'il m'avait procurée en me fournissant l'occasion de constater, dans mon entretien avec lui, que j'étais à peu près en état de me tirer d'affaire en arabe vulgaire. Il n'y aurait rien là que de très humain.

* * *

Nous voilà donc de nouveau en selle, à une heure et demie, après un arrêt d'une heure et trois quarts. Nous prenons un chemin, non pas meilleur, mais autre que celui que nous avons suivi en venant ; très escarpé et pierreux, il nous mène en ligne directe du côté du sud, en infléchissant légèrement vers l'est. La descente se prolonge pendant une forte demi-heure et enfin nous arrivons dans le lit, entièrement à sec, du Ouadi-es-Soueinit, dans lequel nous poursuivons notre chevauchée ; le terrain n'est à coup sûr pas celui qu'on choisirait en Europe pour faire manœuvrer la cavalerie, mais nos chevaux s'en tirent admirablement, et ce n'est ni la première ni la dernière occasion que nous avons de constater leur patience, leur adresse et leur docilité. Enfin nous touchons à l'entrée de la gorge et nous mettons pied à terre.

Coup de théâtre ! C'est bien un réel défilé, un défilé grandiose que nous avons sous les yeux. Entre deux parois de rochers, qui s'élèvent chacune à une centaine de mètres au moins, passe le lit profondément encaissé du torrent.

Sur la rive droite, méridionale, que nous suivons, serpente un charmant petit sentier qui contourne les gros blocs de rochers épars et qui traverse de délicieuses plaques de gazon d'un vert tendre. Au-dessus de nos têtes, dans les fentes de la haute muraille rocheuse, s'épanouissent les touffes de cyclamens. En face, se dresse la paroi, presque verticale, que gravit Jonathan avec son écuyer. Inutile de dire qu'à la vue de ce rempart imposant, d'apparence inaccessible, nos impressions du matin se modifient du tout au tout. Le défilé de Micmasch est un défilé, un vrai défilé, et l'exploit de Jonathan reprend ses proportions légitimes. Nous essayons de nous représenter les deux hardis grimpeurs ascensionnant la roche en face de nous. Nous nous figurons voir, tout là-haut, au sommet de la colline, les sentinelles des Philistins, ce poste avancé et peu nombreux, regardant d'un œil moqueur les efforts des deux guerriers et s'exclamant avec ironie : « Voilà les Hébreux qui sortent des trous où ils se sont cachés ! » Mais rira bien qui rira le dernier : le fils de Saül et son compagnon atteignent le faîte, ils tombent à bras raccourci sur les ennemis qui ne s'attendent pas à une semblable impétuosité, et ils en font un facile et prompt carnage. Cette escarmouche fut l'heureux début d'une campagne qui couvrit Israël de gloire et les Philistins de confusion [1].

[1] 1 Sam. XIV. Le mot « dent » du texte hébreu ne doit pas être pris au pied de la lettre. Il s'agit de parois de rochers. Il est impossible de dire laquelle des deux falaises s'appelait Botsets et laquelle Séné ; le sens de ces deux noms est du reste inconnu. Il importe aussi, la phrase étant un peu ambiguë en raison de l'emploi de la locution « en face de, » de bien remarquer que la paroi sud, par conséquent celle qui est tournée au nord, fait face à Micmasch et que la paroi nord, tournée au sud, fait face à Guéba. J'ai signalé plus haut (p. 29, note 1) une équivoque du même genre provenant de l'emploi du même terme.

Les « trous, » dont il est question dans le propos railleur des Philistins, existent encore. Du côté sud, où nous sommes, il y a des cavernes qui s'ouvrent au-dessus de nos têtes, et vis-à-vis, sur la paroi opposée, nous apercevons aussi les orifices de quelques grottes, dont la profondeur est considérable, au dire de notre guide. Immédiatement au-dessous d'elles s'étend une petite terrasse gazonnée où paissent des chèvres et des ânes, gardés par trois petits garçons de Moukhmâs. Les cris de ces enfants répondent aux nôtres à travers la vallée. Le paysan qui nous accompagne nous apprend que ces petits bergers restent jour et nuit avec les bestiaux dont la garde leur est confiée; on leur apporte du village la nourriture qui leur est nécessaire, et pour coucher ils ont la ressource de se réfugier dans les cavernes dont j'ai parlé et qui sont à leur portée. C'est peut-être dans des conditions analogues que David enfant gardait les troupeaux de son père. En tout cas, depuis que j'ai vu, le 9 janvier, ces jeunes gardeurs de chèvres accomplissant en plein air la tâche qui leur est assignée, j'ai nettement compris qu'il fallait décidément renoncer à invoquer la saison froide comme un argument contre la date traditionnelle de la fête de Noël. Puisque ces petits fellahs supportaient la température de l'hiver, pourquoi les bergers de Bethléhem n'en auraient-ils pas fait autant ?

Le souvenir du jeune David évoque celui des lions et des ours qui venaient mettre son courage à l'épreuve [1]. Aucun animal semblable ne se présente à nos yeux. Dès longtemps ils ont disparu de la Terre-Sainte [2]. Mais plu-

[1] I Sam. XVII, 34-36.

[2] Pour rencontrer un lion il faudrait s'en aller bien loin. Mais quant aux ours, on en trouve encore dans le Liban, et le Dr Tristram en a signalé dans le pays de Moab.

sieurs grands oiseaux au bec crochu, aux ailes largement déployées, descendent le défilé en planant : des aigles, nous assurent nos compagnons (?). Puis un petit taureau, que nous dérangeons dans son pâturage solitaire, escalade à grand bruit les pentes escarpées pour fuir notre voisinage importun. Nous cheminons ainsi pendant un quart d'heure ou vingt minutes, jusqu'à ce que nous voyions devant nous, à une distance encore assez considérable, l'extrémité orientale du défilé et, par delà cette ouverture, la ligne bleue, fascinatrice, des montagnes de Moab.

Allons ! il faut battre en retraite, car il est environ trois heures et nous avons encore un long trajet en perspective pour rentrer à Jérusalem. A pas lents, en nous retournant sans cesse, nous ressortons du défilé et nous regagnons l'endroit où nous avons laissé nos montures sous la garde du moukre. Karam, après s'être concerté avec le guide, nous rapporte la nouvelle consolante que, malgré l'heure déjà avancée, nous n'aurons pourtant pas besoin de reprendre pour le retour la route suivie le matin par Hizmeh et Anâta, et que nous pourrons au contraire donner suite à notre projet primitif de passer par er-Râm et la route de Naplouse. La visite, un peu tardivement résolue, au Ouadi-es-Soueinit, ne nous aura donc imposé aucune privation et notre satisfaction sera sans mélange.

Pour comprendre la joie que j'ai éprouvée à voir ce défilé, il faut tenir compte de la déception que j'avais ressentie le matin. Depuis plusieurs jours je songeais à cette course ; le haut fait de Jonathan se dessinait devant les yeux de mon imagination et j'étais impatient de pouvoir le replacer dans son cadre. Désappointé au suprême degré à l'endroit qui m'avait été indiqué comme le théâtre de cet

exploit, je fus d'autant plus enchanté quand je vis le vrai défilé s'ouvrir devant moi. D'ailleurs, indépendamment de tout souvenir historique, ce lieu est certainement l'un des plus remarquables de toute la région qui environne Jérusalem. Tout ce pays est à coup sûr riche en collines et en rochers. Mais il est rare que cette nature sauvage présente aux yeux des voyageurs un tableau aussi grandiose. Deux fois encore, comme je le raconterai plus loin, j'ai revu en Judée des ravins comparables à celui de Micmasch : celui du couvent de Mar-Saba et celui de Kharitoun, auxquels je puis ajouter celui du Ouadi-el-Kelt. Mais le défilé de Micmasch, moins désolé peut-être que les autres, l'emporte sur eux par le pittoresque, et les voyageurs qui admirent les beautés naturelles, tout autant que ceux qui recherchent les sites bibliques, feront bien d'inscrire cette excursion sur leur programme[1].

[1] Dans ses *Wanderungen durch das Heilig Land* (2e édit. allemande, Zurich, 1891, p. 253-254), notre savant compatriote, le professeur Furrer, caractérise le défilé de Jonathan tel qu'il l'a vu (et même escaladé) en 1863 ; sa description cadre parfaitement avec la mienne. Il place le défilé au sud-est du village de Moukhmâs et raconte avoir trouvé au sommet de l'escarpement nord du ravin les ruines d'une tour carrée. De son côté, le P. Lagrange, supérieur de l'Ecole biblique du couvent dominicain de Saint-Etienne à Jérusalem, qui rend de si grands services à l'archéologie palestinienne par ses travaux en général et par la publication de la *Revue biblique*, raconte dans cette dernière (1895, p. 94-95) une visite récemment faite au défilé de Micmasch : « J'avais précédemment cherché, dit-il, sur le chemin de Djéba à Moukhmâs le théâtre de l'action d'éclat de Jonathan. C'est, je pense, le lieu qu'a indiqué Robinson ; mais je n'y avais rien vu de bien caractéristique. » Il se résolut en conséquence à remonter de beaucoup plus bas le Ouadi-es-Soueinit, et arriva ainsi à l'endroit que j'ai décrit et qu'il considère comme répondant tout à fait aux données du récit biblique.

* * *

En selle maintenant et en route ! De chemin, pas question : nous avançons comme nous pouvons, tantôt dans les cailloux, tantôt à travers les terrains tendres où la charrue a récemment passé, tantôt le long des pentes gazonnées et plantées de buissons. Soudain nous arrivons au pied d'un mur en pierres sèches, qui forme la limite d'un champ et semble nous barrer le passage. Qu'à cela ne tienne ! Vite on enlève deux ou trois des cailloux du faîte, et les chevaux escaladent l'obstacle, sans même que nous songions à descendre. Nous voilà dans un petit verger, où le blé commence à croître ; de maigres figuiers s'y dressent, avec de grosses pierres entassées à leur base pour empêcher que le vent les brise ; de loin leur tronc grisâtre, leurs branches dénudées leur donnent l'apparence de légers panaches de fumée s'élevant par places au-dessus du sol. Au delà, c'est un autre mur d'enceinte qu'il faut franchir à son tour ; mais il domine de plusieurs pieds le terrain situé de l'autre côté. N'importe ! Pied à terre ! On démolit un morceau du mur, et par la brèche improvisée les chevaux sauteront l'un après l'autre. On tire par devant, on pousse par derrière, et voilà la cavalerie en sûreté ! Nous sautons à notre tour, et la course reprend, cette fois dans des terrains meilleurs, où quelques temps de galop nous permettent de regagner un peu d'avance. Nous croisons à angle droit le chemin que nous avons suivi le matin de Djéba à Moukhmâs et là nous congédions notre guide, Karam se retrouvant en pays de connaissance.

Alors commence une longue montée, agréable en elle-

même, mais un peu moins plaisante parce que nous avons le soleil directement en face. Enfin, vers cinq heures nous arrivons à er-Râm, l'ancienne Rama, la patrie de Samuel, et ce n'est pas sans émotion que nous pénétrons dans cette localité jadis célèbre. C'est donc là qu'est né le Voyant dont l'influence s'est si largement exercée sur ses contemporains et dont les générations ultérieures ont si justement conservé le pieux souvenir [1]. C'est là qu'il a résidé, jugeant Israël [2]. C'est là qu'en un jour de sacrifice solennel il vit venir à lui le jeune homme obscur auquel il conféra l'onction royale, introduisant ainsi dans l'organisation de son peuple une institution toute nouvelle [3]. C'est de là encore qu'après le rejet de Saül il partit pour aller à Bethléhem chercher et trouver parmi les fils d'Isaï un autre futur monarque, sous le sceptre duquel Israël était appelé à atteindre un degré de prospérité surprenante [4]. C'est là enfin qu'après avoir vu passer sous ses yeux bien des scènes diverses, il est entré en son repos, et « tout Israël l'a pleuré [5]. »

[1] Malgré l'autorité de savants très compétents, tels que MM. Furrer, Buhl, Séjourné, G.-A. Smith, je considère er-Râm comme étant Rama, le lieu de naissance de Samuel et la résidence de ses parents : voir I Sam. I, 19 ; II, 11. Quant à l'indication que donne I Sam. I, 1, et d'après laquelle Elkana était de « Ramathayim, » il convient, en modifiant seulement la vocalisation de ce mot, d'après l'ingénieuse conjecture de M. Klostermann, de traduire « un homme d'entre les Ramathiens », c'est-à-dire les habitants de Rama. Le terme de « Tsophim » (comp. Tsouph dans le même verset), désigne les ressortissants du pays de Tsouph, mentionné dans I Sam. IX, 5.

[2] I Sam. VII, 17 ; VIII, 4 ; XV, 34 ; XIX, 18-24.

[3] Nous estimons en effet que « la ville » anonyme de I Sam. IX ne saurait être que Rama. Il est fait mention à plusieurs reprises dans ce chapitre d'un haut-lieu. C'est le cas de rappeler que Rama signifie « la Haute » ou « la Hauteur. »

[4] I Sam. XVI, 1-13.

[5] I Sam. XXV, 1 ; XXVIII, 1.

Une émotion respectueuse s'empare de nous au moment où nous entrons dans le village : il nous semble que les tableaux que je viens d'évoquer, et d'autres encore [1], se dessinent nettement devant nous. Pourtant l'état actuel des lieux ne rappelle en rien les événements du passé lointain. Nous traversons le groupe des maisons, qui se dressent au sommet de la colline, et arrivés à l'extrémité sud nous y voyons la mosquée, bien insignifiante par elle-même. Toutefois plusieurs anciennes colonnes entrent dans la structure de l'édifice, restes des âges écoulés. Un puits se trouve aussi en ce lieu, et un peu plus bas un grand réservoir creusé dans le roc et dans le fond duquel il y a de l'eau, accumulée à la suite des pluies de l'hiver. Nous rencontrons en descendant des femmes qui remontent au village en portant des cruches pleines, et nous repensons à Saül et à son compagnon arrivant à Rama et croisant aux abords du bourg des jeunes filles qui allaient chercher de l'eau [2].

Au pied du monticule que couronne Rama se dressent dans la plaine les restes d'une construction en ruines, présentant l'apparence d'un aqueduc. Mais non : ce ne peut être cela. Un aqueduc ne commence pas ainsi en rase campagne pour se terminer quelques arches plus loin. C'est

[1] I Rois XV, 16-22 raconte un épisode dans lequel, sous le règne d'Asa en Juda et de Baescha en Israël, les trois places fortes de Rama, de Guéba (ou peut-être Guibea ?) et de Mitspa jouent un rôle.

Rama est également mentionnée dans le livre de Jérémie (XXXI, 15), dans un texte célèbre que l'évangéliste Matthieu reproduit (II, 18) à propos de Bethléhem. Cette citation s'explique par le transfert du tombeau de Rachel, situé autrefois au nord de Jérusalem (I Sam. X, 2), et qui, aux temps apostoliques, était probablement déjà là où on le montre aujourd'hui.

[2] I Sam. IX, 11.

en réalité un vieux khân qui, délaissé de tous, offre aux regards cet aspect misérable.

Nous voilà sur la route de Naplouse. C'est une ancienne voie romaine, qui a naturellement joui de tout temps d'une grande importance, car c'est l'artère centrale qui met la capitale du pays en communication avec toute la région située au nord. C'est encore de nos jours le chemin que prennent forcément tous les voyageurs qui font la tournée accoutumée en Terre-Sainte. Il ne faudrait pas, au surplus, que l'expression sonore « route de Naplouse » induisît en erreur et qu'on s'imaginât avoir affaire à une chaussée de première classe, accessible aux voitures, peut-être même aux bicyclettes ! Représentez-vous au contraire un chemin raboteux, couvert de grosses pierres, défoncé par endroits, creusé de trous profonds. Le pavé romain qui apparaît encore par places n'ajoute aucunement à l'agrément du parcours [1]. Heureusement il est possible de quitter fréquemment la route et d'utiliser les champs avoisinants, tantôt à gauche, tantôt à droite. On peut ainsi trotter quelque peu et même galoper, ce qui permet d'avancer moins lentement, et nous en profitons, car la journée approche de sa fin et la nuit sera bientôt là.

Nous laissons sur notre gauche le monticule de forme originale qui porte le nom de Tell-el-Foul, la « Colline des Fèves, » et qu'on suppose d'ordinaire être l'ancienne Guibea,

[1] Le souvenir que j'ai conservé de la route de Naplouse m'a fait apprécier la justesse de la description suivante, empruntée au captivant récit de lady Anne Blunt, *A Pilgrimage to Nejd* (2e édit., vol. I, p. 53) : « La seule route ici (aux confins du Hauran) est la vieille route romaine. Elle va en ligne droite par monts et par vaux, et comme sur trois pierres du pavé il en manque deux et que le reste est tourné sens dessus dessous, ce n'est d'un bout à l'autre qu'un faux-pas continuel. »

la patrie et la résidence de Saül[1]. C'est là une simple hypothèse, dont on ne peut démontrer l'exactitude. Le plus fort argument en sa faveur est peut-être l'impossibilité de suggérer une autre localité mieux appropriée. De plus, la configuration même de la colline semble indiquer qu'il y a eu jadis des habitations sur son sommet.

Un peu plus loin, mais cette fois sur la droite, nous apercevons Chafat, gros village situé à 500 mètres environ de la route et que j'avais traversé, il y a quelques semaines, en revenant de Nébi-Samouîl[2]; j'y avais été témoin d'un enterrement indigène, cérémonie accompagnée de certains rites curieux. Il se pourrait que Chafat fût l'ancienne Nob, sanctuaire israélite où David recut l'hospitalité du prêtre Achimélec et devint l'occasion de la ruine de son bienfaiteur et de tous les siens[3]. Si Nob se trouvait en effet ici, et que Guibea fût à Tell-el-Foul, la distance entre ces deux localités n'était guère que d'une demi-heure.

Au moment où nous passons devant Chafat, le soleil se couche et ses derniers rayons nous atteignent à travers les branches des grands arbres qui ombragent l'entrée du village. Les nuages qui traînent à l'horizon se colorent des plus riches teintes, rouges, pourprées, violettes, et le paysage tout entier semble soudain baigné dans une sorte de

[1] Guibea de Benjamin, Guibea de Saül, Guibea de Dieu, Guibea tout court : toutes ces désignations se rencontrent dans les textes bibliques. Voir en particulier Jug. XIX-XXI ; I Sam. X-XXVI ; Os. V, 8 ; IX, 9 ; X, 9, etc. J'ai déjà indiqué (p. 169, note I) la confusion qui s'établit entre Guibea et Guéba.

[2] Nébi-Samouîl, l'ancienne Mitspa selon toute probabilité, sur une haute colline qui domine toute la région environnante et d'où l'on jouit d'un panorama magnifique. Au pied de cette hauteur se trouve au nord el-Djib, l'ancienne Gabaon.

[3] I Sam. XXI-XXII. Voir aussi Esa. X, 32.

vapeur rose. On voudrait s'arrêter, contempler, admirer tout à son aise.... Malheureusement il s'agit avant tout d'avancer et de ne pas se laisser gagner par l'obscurité dans cette route qui est un vrai casse-cou. Il me semble que je pourrais sans lui faire tort la comparer à un lit de torrent. Enfin, nous approchons de Jérusalem. Aux abords immédiats de la ville les chemins sont bons ; nous en profitons pour accélérer notre marche et nous rentrons au logis à six heures et quart, soit précisément à l'instant que Karam nous avait annoncé lorsque nous quittions le Ouadi-es-Soueinit. Son évaluation était donc parfaitement exacte....

II

Le couvent de Mar-Saba.

Au sud-est de Jérusalem, deux vallées se rejoignent. L'une, venant de l'occident, portait dans l'antiquité le nom de vallée de Hinnom. L'autre, arrivant du nord, sépare la ville sainte de la colline célèbre appelée mont des Oliviers : c'est la vallée de Josaphat, où se trouve le lit, presque toujours à sec, du Cédron. Une fois réunies, elles forment un sillon profond, creusé dans le massif montagneux de la Judée orientale, et qui descend vers l'est, du côté de la Mer Morte. Le nom moderne de ce ravin est *Ouadi-en-Nâr :* vallée du Feu. C'est là que nous dirigeons nos pas.

Après avoir quitté Jérusalem, nous chevauchons pendant deux heures et demie environ dans ce vallon désert et aride, un peu moins pierreux toutefois que l'immense ma-

jorité de ses pareils. Autour de nous semble régner la solitude la plus complète. Çà et là seulement, aux pentes des collines, nous discernons quelques taches noirâtres qui nous rappellent, de fort loin, les groupes de petits chalets brunis qu'on aperçoit dans nos Alpes. Ce sont des tentes de Bé-



Campement de Bédouins sur le chemin de Mar-Saba.

douins. Dressées côte à côte, au nombre de trois ou quatre, elles forment l'unique abri de ces pauvres gens, même durant la saison pluvieuse. A peine voit-on quelques-unes de ces familles, dans les froids les plus rigoureux de l'hiver ou durant les pluies les plus persistantes, chercher un refuge plus sûr dans les cavernes qui abondent en ce pays. Le soin des bestiaux forme sinon l'unique, du moins la principale occupation de ces clans, moitié paysans, moitié nomades, misérables à coup sûr et à peu près sauvages.

Un de ces campements, au lieu d'avoir été établi sur les hauteurs, se trouve sur notre passage. Les hommes sont presque tous absents. Mais quelques femmes et des enfants en grand nombre s'élancent pour nous voir défiler auprès de leurs chétives habitations, et fixent sur nous des regards où, décidément, la curiosité l'emporte sur tout autre senti-

ment. Ils ne manifestent ni terreur ni surprise quand l'objectif d'un appareil de photographie est braqué sur leur groupe.

Une vingtaine de pas au-dessous de ces tentes, tandis que nous poursuivons notre route, accompagnés par les rauques aboiements de quelques chiens, nous apercevons, dans le lit desséché du torrent, un pauvre âne qui agonise, étendu sur les cailloux, tout couvert de plaies saignantes, remuant encore par instants sa tête appesantie, et abandonné de tous. C'est là le destin final de ces vaillantes et patientes petites bêtes, et la gent canine est là, assistée d'un vol de corbeaux, pour faire bien vite disparaître ces tristes restes [1].

Un peu plus bas, c'est une maigre source, *Bir-esch-Schems* (la Fontaine du Soleil), s'échappant du rocher et autour de laquelle se presse une fourmilière d'êtres humains. Ce sont les femmes de tous les campements des environs, venant ici, jour après jour, puiser de l'eau dans leurs grandes cruches ou dans leurs outres, et s'en retournant ensuite, pesamment chargées, quelques-unes à de grandes distances. Plus loin, voici, au milieu de quelques autres sépultures, le tombeau du Cheikh-Mouzeyyif, un saint musulman ; ce n'est qu'un amas informe de pierres, où les pèlerins arabes accrochent des lambeaux d'étoffes et d'autres débris.

Peu après avoir dépassé ces endroits pittoresques, nous arrivons à un coude brusque de la vallée, qui dès lors se dirige franchement vers le sud et qui change en même temps de caractère. Ce lieu a quelque chose d'imposant dans sa sauvage grandeur : c'est comme le portail gigan-

[1] Les usages n'ont pas changé sur ce point depuis 2500 ans. Voir le passage où le prophète Jérémie (XXII, 19 ; comp. XXXVI, 30) annonce au roi Jéhojakim qu'il aura « la sépulture d'un âne. »

tesque d'une colossale avenue. A droite, à gauche, les parois rocheuses se dressent presque à pic, et le lit du torrent est dominé de part et d'autre par les escarpements. Le sentier tourne à droite, et tandis que le fond du ravin demeure sur notre gauche, nous nous élevons graduellement en suivant la pente abrupte. Ici le chemin est devenu tout à fait un chemin de montagne ; il rappelle quelque peu les derniers lacets de la route du Grand-Saint-Bernard, immédiatement avant l'arrivée à l'hospice. De l'autre côté de la vallée, à quelques centaines de mètres en ligne horizontale, mais en franchissant un abîme presque aussi profond que large, notre regard aperçoit la haute falaise qui donne à cette région son aspect extraordinaire. La Judée, composée dans sa grande généralité de collines et de vallées aux pentes variées, est çà et là sillonnée et pour ainsi dire déchirée par des ravins d'un tout autre caractère : tel le fameux défilé de Micmasch, telle la vallée où s'ouvre l'immense caverne que la tradition a baptisée du nom d'Adoullam, telle encore la gorge que nous traversons aujourd'hui.

Dans le flanc de ces murs de roc s'ouvrent des grottes profondes, excavations naturelles sans doute, mais que la main de l'homme a agrandies et arrangées, et qui n'ont pas abrité seulement des bergers ou des fuyards, mais qui ont servi de retraite et d'habitation prolongée à des anachorètes, volontairement exilés dans cette horrible solitude. Des pans de murs, aux trois quarts écroulés, masquent encore en partie l'entrée de ces cavernes. Un chacal, que nous apercevons rentrant précipitamment dans son gîte, nous fait comprendre quels sont les hôtes actuels de ces tanières.

Mais ce n'est pas à dire que la vallée n'ait pas de nos jours d'autres habitants que ces quadrupèdes. Encore une



BIR-ESCH-SCHEMS SUR LE CHEMIN DE MAR-SABA. P. 192.

courte montée, encore quelques efforts, et voici que soudain, trois heures environ après notre départ de Jérusalem, se révèle à nos yeux un assemblage surprenant et audacieux d'édifices, juxtaposés ou plutôt superposés, au flanc d'un précipice vertigineux, auquel ils semblent fixés comme par des crampons de fer. Ce sont les divers corps de logis qui composent le fameux couvent de *Mar-Saba*, c'est-à-dire de Saint-Sabas.

Au cinquième siècle, saint Euthyme vint habiter dans ces lieux inhospitaliers, et y réunit bientôt autour de lui un certain nombre de compagnons. Le plus illustre parmi eux fut Sabas, né en Cappadoce vers 440, mort en 531 ou 532. Ce dernier éclipsa promptement Euthyme et fut le premier abbé d'un ordre nouveau, celui des *sabaïtes*; son influence fut considérable, et le couvent qu'il fonda a duré jusqu'à nos jours, non sans avoir été saccagé à plusieurs reprises aux septième, huitième et neuvième siècles et même de notre temps (1832, 1834). Reconstruit et réorganisé par les Russes depuis 1840, il présente une apparence relativement moderne, au moins à l'extérieur; ses édifices, ses tours, ses murailles, son église sont en bon état. Il est habité régulièrement par quelques moines, et sert en même temps de pénitencier pour les ecclésiastiques qui relèvent du patriarche grec de Jérusalem. Lorsqu'un de ces prêtres s'est rendu coupable d'un acte d'indiscipline ou même d'une faute plus grave, on l'envoie passer un temps plus ou moins long dans ce monastère perdu au milieu des rochers. Le patriarche lui-même s'y rend quelquefois; et, pour pouvoir pénétrer dans l'enceinte fortifiée du couvent, c'est à Jérusalem, au palais patriarcal qu'il faut aller se munir d'une autorisation en règle, sur la présentation de laquelle la porte

s'ouvre pour admettre les voyageurs. Encore les hommes seuls ont-ils le droit d'entrer, les femmes sont impitoyablement tenues à l'écart ; et lorsqu'il s'agit de passer une nuit à Mar-Saba, tandis que les pèlerins sont logés dans l'intérieur du couvent, les pèlerines doivent se contenter d'élire



Bédouins de Mar-Saba.

domicile dans une tour isolée, dont la porte, assez élevée au-dessus du sol, est accessible au moyen d'une échelle que chaque soir on retire dans l'intérieur.

Au moment de notre arrivée, les têtes de quelques moines, surmontées de la haute coiffure en tuyau de poêle des ecclésiastiques grecs, se montrent au-dessus du rempart. Bientôt l'un d'entre eux descendra nous ouvrir la po-

terne. Mais au pied des murailles nous rencontrons d'autres créatures humaines, une douzaine de Bédouins. Au premier abord, c'est un jeune garçon seul, farouche et pourtant souriant [1], puis quelques autres enfants, enfin des hommes faits, parmi lesquels nous remarquons deux ou trois beaux types d'Arabes. Ils appartiennent à une tribu qui habite en permanence aux alentours du monastère. Leurs relations avec les moines ont un certain cachet de vasselage : ils remplissent les fonctions de pourvoyeurs et de commissionnaires du couvent, et reçoivent en retour quelques secours en nature.

Rien de plus curieux que la promenade que nous faisons dans l'intérieur de l'enceinte. Nous descendons de terrasse en terrasse, nous passons de galerie en galerie, nous parcourons successivement les divers étages de cavernes creusées dans le roc et de cellules suspendues sur le versant abrupt. Parmi elles, nous sommes spécialement rendus attentifs à celle qu'a jadis habitée saint Sabas lui-même, à ce qu'affirme la tradition, et dans laquelle, ajoute-t-on, il a eu pour société un lion d'abord hostile, mais bientôt apprivoisé par le saint abbé et devenu son compagnon fidèle et docile.

L'église, qui présente tous les caractères habituels des sanctuaires grecs, atteint des proportions imprévues : nul ne s'attendrait, certes, à rencontrer sur cette pente escarpée un édifice aussi considérable. D'énormes contreforts en maçonnerie l'appuient du reste de part et d'autre. Dans la cour qui la précède, un édicule circulaire, surmonté d'une coupole, renferme, dit-on, le tombeau de Sabas. Un autre grand

[1] C'est ce jeune garçon qui figure, avec un Bédouin adulte, sur la vignette ci-dessus. Les tresses de cheveux qu'il porte ne sont point l'apanage exclusif des femmes.

personnage ecclésiastique a été également enterré dans ce lieu, le célèbre théologien grec du huitième siècle, Jean de Damas[1]. Une vieille chapelle, entièrement creusée dans le flanc de la montagne, montre ce qu'était le sanctuaire de Mar-Saba avant les plus récentes restaurations. Dans une fente du rocher croît un palmier solitaire; sur la terrasse qui l'avoisine, une troupe d'oiseaux ravissants (*amydrus tristrami*) au plumage noir avec un liseré orangé, viennent se poser à l'appel d'un moine et vont chercher leur nourriture jusque dans sa main et même dans la main des visiteurs étrangers qui leur présentent une figue sèche. Ces charmants oiseaux animent de leur présence ce sombre paysage et lui donnent, au moins pour quelques instants, une physionomie un peu moins austère.

Rassemblés, au moment de notre sortie, dans la cour où s'ouvre la porte extérieure, les hôtes habituels du couvent, moines et pénitents, nous présentent les fruits de leur travail et sollicitent de nous quelques achats. Ce sont des cannes faites avec des nervures de feuilles de palmier, des sculptures sur bois, des pierres taillées ou peintes, des chapelets en coquillages du Jourdain, essentiellement des objets de piété.

La confection de ces menus ouvrages constitue la principale occupation de ces religieux, et en les vendant aux étrangers et aux pèlerins ils accroissent leurs maigres ressources. L'existence de ces pauvres cénobites n'est guère remplie par les préoccupations spirituelles ni embellie par

[1] Le corps de ce saint « a été enlevé par les Russes et transporté à Moscou, » lisons-nous dans les *Echos de Notre-Dame de France à Jérusalem* (mai 1897, p. 114). Quant aux reliques de saint Sabas, Guérin. (*Judée*, III, p. 95) dit qu'elles ont été transférées à Venise.



MAR-SABA.

p. 196.

la culture intellectuelle. Leurs connaissances sont rudimentaires et leurs intérêts quotidiens se rapportent presque exclusivement à l'assouvissement de leurs besoins matériels. On dit que les livres renfermés jadis dans la bibliothèque du couvent ont été récemment transportés au patriarcat, à Jérusalem. Je ne pense pas que les habitants de Mar-Saba aient douloureusement ressenti cet enlèvement. Hélas ! le niveau de culture qu'ils représentent ne peut être qualifié de supérieur que si on les compare avec les Bédouins qui campent dans le voisinage en gardant les chèvres et les brebis.

Peut-être avons-nous été parfois tentés d'admirer l'héroïsme, ou du moins l'énergie et l'abnégation des anachorètes qui fuient le commerce de leurs semblables et se retirent dans une cellule solitaire. Peut-être, si comme Euthyme, Sabas et leurs successeurs, ils choisissent pour retraite un lieu sauvage et périlleux, nous sentons-nous portés à nous incliner devant cet exemple de renoncement. Il y a, en effet, dans une semblable conduite, quelque chose qui sort de la banalité et qui commande l'attention. Le principe que ces hommes ont adopté et mis en pratique est juste, beau, élevé ; c'est le commandement du Maître qui réclame des siens qu'ils se chargent de leur croix et qu'ils le suivent. Mais l'application qu'ils en ont faite est erronée : ce n'est pas dans l'inaction et la solitude que le chrétien doit chercher la place et la tâche que Dieu lui assigne. Intercédant auprès du Père en faveur des siens, Jésus a dit : « Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal » (Jean XVII, 15) ; et saint Paul a ajouté : « Malheur à moi si je n'évangélise ! » (1 Cor. IX, 16.)

III

Le mont des Francs, Kharitoun et Tékoa.

J'étais rentré depuis l'avant-veille d'une excursion d'une dizaine de jours au delà du Jourdain[1]; nous venions de passer à Jérusalem le dimanche des Rameaux, et nous avions été chercher et trouver sur la route de Béthanie les souvenirs de cette journée mémorable. La semaine de Pâques allait s'ouvrir, et nous voyions avec émotion approcher le terme de notre séjour de quatre mois dans la Ville sainte, séjour qui à l'avance nous avait semblé devoir durer si longtemps, et qui maintenant, envisagé dans le passé, nous apparaissait au contraire si court, si brusquement envolé.

Parmi les excursions qui avaient durant tout l'hiver figuré sur notre programme et que nous avions plus d'une fois projetées sans pouvoir au dernier moment les mettre à exécution à cause du mauvais temps ou pour tout autre motif, il en était une qui me tenait particulièrement à cœur et qui devait, dans ma pensée, combiner dans une seule journée la visite de plusieurs localités intéressantes.

Heureusement le temps était propice, et le lundi 19 mars rien ne vint nous empêcher de donner enfin suite à notre plan. Nous étions pleins d'entrain, et notre petite troupe venait de se trouver grossie d'une façon très agréable.

[1] Voir *Au delà du Jourdain*. Souvenirs d'une excursion faite en mars 1894. Seconde édition. Genève, Eggimann, 1896. Un vol. in-12 de 141 pages, avec carte et illustrations.

Nous avions eu le privilège de recruter, pour nous accompagner dans notre excursion de ce jour, le savant et aimable Dr Bliss, que déjà alors ses fouilles de Tell-el-Hésy [1] avaient mis en évidence. Depuis lors, il a attiré sur lui l'attention générale d'une façon bien plus marquée encore, en dirigeant jusqu'en juin 1897 les travaux considérables que le *Palestine Exploration Fund* a poursuivis pendant trois ans aux portes de Jérusalem, du côté du sud, et qui ont donné d'importants résultats [2].

Au moment dont je parle, M. Bliss attendait d'un jour à l'autre l'arrivée du firman impérial qui l'autoriserait à commencer ses opérations. Depuis plusieurs semaines déjà, il avait reçu la nouvelle que cette permission officielle lui avait été accordée, mais il ne l'avait pas encore entre les mains et ne pouvait pas se mettre à l'œuvre auparavant. Il se consumait dans cette attente et n'osait pas s'éloigner de Jérusalem pour plus de quelques heures. C'est pour ce motif qu'il avait refusé de faire avec moi le court voyage à l'orient du Jourdain, auquel j'ai déjà fait allusion. Mais une course d'un jour pouvait se concilier avec les devoirs de sa position et nous avions ainsi le plaisir de le voir se joindre à nous. Il nous amenait en outre avec lui une dame anglaise, miss C., dont le remarquable talent de dessinateur devait trouver à s'exercer maintes fois dans le courant de la journée. En revanche, à notre vif regret, notre ami, le Dr Sandreczky, et sa fille, dont nous avions espéré la société, se trouvent empêchés de partir avec nous.

[1] Voir plus haut, p. 136.

[2] Consulter la série des rapports sur ces excavations, publiés dans le *Bulletin trimestriel* (*Quarterly Statement*) du *Palestine Exploration Fund* (juillet 1894 à octobre 1897).

Sans plus attendre, nous nous mettons en route et nous nous hâtons de gagner Bethléhem par le chemin habituel. En y arrivant, nous sommes frappés de trouver la petite ville endimanchée : la population a revêtu ses habits de fête en l'honneur de la semaine sainte. Les femmes en particulier, avec leur costume caractéristique, si seyant et si coloré, donnent de l'animation et du pittoresque aux ruelles et aux places publiques. Le travail ne chôme pourtant pas, les artisans sont à l'œuvre dans leurs petites échoppes, au-dessus desquelles se balancent des enseignes parfois assez originales.

Nous enrôlons comme guide un naturel de l'endroit, vêtu d'une grande houppelande rouge qui semble avoir connu des jours meilleurs. Ce bonhomme est un chrétien latin, qui s'exprime quelque peu en français ; il nous apprend qu'il a voyagé en Europe et qu'ayant un frère établi aux environs de Paris il a lui-même visité la grande capitale, dont il a remporté les souvenirs les plus admiratifs. Il n'est pourtant guère « parisianisé, » ce brave Arabe ! Tantôt il chemine sur son ânesse, qu'accompagne un mignon petit ânon âgé de quelques semaines ; tantôt il va à pied et saute avec ses grandes pantoufles d'un caillou à l'autre, sur le sentier très accidenté et pierreux que nous suivons à l'est de la ville. Notre premier objectif est cette montagne, de forme très particulière, que tout voyageur ne peut s'empêcher de remarquer quand il admire le panorama du haut du mont des Oliviers et qu'on désigne sous les noms de Djébél-Foureidis ou mont des Francs [1].

[1] Djébel-Foureidis signifie « montagne du petit jardin, » Foureidis étant un diminutif du mot arabe équivalent à notre « paradis. » Si l'on pouvait, comme il a été proposé de le faire, identifier cette localité

Pour s'y rendre de Bethléhem, on met environ une heure et quart. La première partie du parcours est un peu pénible, car il faut descendre des pentes abruptes par des chemins très primitifs [1]. Mais la suite du trajet est beaucoup plus agréable, et, d'ailleurs en approchant du but, on est de plus en plus captivé par le caractère *sui generis* que présente cette montagne. La main de l'homme a passé par là ; ce n'est pas une colline naturelle, c'est un monticule artificiellement tronqué et transformé. En effet, le mont des Francs n'est autre que l'*Hérodium*, cette citadelle qu'Hérode Ier a créée et à laquelle il a donné son nom [2]. Il paraît évident que la montagne a reçu des mains des ouvriers d'Hérode et d'après les plans de ses ingénieurs la forme parfaitement régulière et arrondie qu'elle offre aux regards. La partie supérieure est excavée en forme de cuvette ou de cratère ovale, et tout autour devait régner une enceinte de rem-

avec le *Beth-Hakkérem* biblique (Jér. VI, 1 ; Néh. III, 14), dont le nom signifie « maison du jardin, » on discernerait l'origine du nom moderne ; mais cette assimilation est plus que problématique. Une autre hypothèse consiste à considérer Foureidis comme issu du nom d'Hérode, moyennant une forte déformation. Quant à la désignation « mont des Francs, » elle semble être en rapport avec une légende très invraisemblable, d'après laquelle, après la chute du royaume latin et la reprise de Jérusalem par les Sarrasins, les croisés auraient réussi à se maintenir encore longtemps (quarante ans !) sur cette montagne.

[1] Il n'y a point de villages sur le parcours même, mais un peu plus à l'est se trouve celui de Beit-Taamir, qui rappelle le nom de la principale tribu bédouine de cette région, les Taamireh ; ceux-ci servent de guides aux voyageurs qui veulent aller de Bethléhem à Enguédi et à la Mer Morte.

[2] Hérodium était le nom de la forteresse ; la ville située autour de la montagne, sur ses flancs et à son pied, s'appelait Hérodia ou Hérodias. Les renseignements qu'on possède à ce sujet sont fournis par Josèphe. Voir un article de M. Schick, accompagné de plans, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palæstina-Vereins*, III (1880), p. 88-99.

parts, dont on ne retrouve plus que les restes ruinés. On peut également encore discerner les vestiges d'un escalier gigantesque qu'Hérode avait fait construire pour monter de la base au sommet de la forteresse[1]. Ces débris du passé, ces souvenirs de l'histoire antique ont toujours un grand attrait et donnent au paysage un charme de plus. On éprouve un sentiment qui n'a rien de banal à se dire qu'ici fut enterré Hérode, quoique l'emplacement précis de son tombeau soit actuellement inconnu.

Mais la principale jouissance, c'est la vue qui s'offre aux yeux sur ce poste élevé[2]. De tous côtés se dressent les collines de la Judée, mais suivant qu'on regarde à l'orient ou à l'occident les impressions sont bien différentes. A l'ouest et au nord, du côté de Bethléhem, du côté de Jérusalem aussi, dont on aperçoit la place marquée par la haute tour russe du mont des Oliviers, l'œil distingue des champs cultivés, de la verdure, des preuves de la présence et du labeur de l'homme. A l'est au contraire, c'est la solitude et la désolation, c'est l'âpre et rude désert de Juda, s'étendant jusqu'à la Mer Morte, dont on aperçoit les belles eaux bleues par une échancrure de la montagne.

Il me serait très difficile de définir et d'expliquer exactement l'attrait qu'exerce sur moi et sur beaucoup d'autres ce spectacle morne et mélancolique : mais ce que je sais bien, c'est que je l'ai très vivement éprouvé et que je ne pouvais

[1] La hauteur de la citadelle au-dessus de la région avoisinante est d'environ 100 mètres.

[2] La carte du *P. E. F.* attribue au mont des Francs une altitude de 2489 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, ce qui fait 759 mètres, chiffre donné par le Bædeker. M. Buhl (*Geographie des Alten Palæstina*, p. 157), indique à tort 813 mètres, par suite d'une erreur de calcul aisément démontrable.

me lasser de scruter du regard ces régions sauvages qui ont leur grandeur et leur beauté.

Il faut pourtant quitter le sommet et redescendre auprès de nos chevaux, que nous avons laissés au pied de l'éminence. Là chacun peut constater l'existence d'un ancien étang artificiel ou *birket*, auquel la bouche populaire donne le nom de réservoir de la « Fille du sultan. » Il est assez considérable [1], mais entièrement desséché, et présente, chose curieuse, dans son centre une sorte d'îlot artificiel, reste d'une construction qui se dressait ainsi au milieu de l'eau. Etait-ce un pavillon de plaisance, comme certaines analogies permettraient de le supposer ? Etait-ce un mausolée, comme quelques archéologues le soutiennent, et peut-être le tombeau d'Hérode lui-même ? Ce dernier semblerait plutôt avoir été placé dans l'intérieur de la forteresse, au sommet de la colline [2].

* * *

Nous repartons bientôt, en nous dirigeant vers le sud, et, après avoir chevauché pendant une bonne demi-heure et contourné quelques monticules, nous arrivons à l'entrée d'une gorge resserrée, qui constitue le deuxième but de notre course de ce jour. Il s'agit du ravin aux parois escarpées que la tradition a baptisé du nom de Ouadi-Kharitoun, en souvenir d'un saint personnage, Chariton, qui jadis habitait dans ces lieux solitaires [3].

[1] Cet étang a 74 mètres de long sur 45 de large. L'eau y arrivait jadis d'Arroub. Voir plus haut, p. 26.

[2] Dans le voisinage de cet étang abandonné on aperçoit encore quelques ruines que les indigènes appellent *Stabl*, du latin *stabulum*, étable.

[3] Saint Chariton est mort vers 410.

Je me suis déjà suffisamment étendu plus haut sur la description du défilé de Micmasch et de la sévère vallée de Mar-Saba : je ne recommencerai donc pas à dépeindre ce nouveau site, qui ressemble aux deux premiers et ne m'a semblé ni moins intéressant ni moins imposant. Ce serait entreprendre une tâche au-dessus de mes forces que de chercher à faire comprendre et sentir les différences que présente, sur certains points spéciaux, chacune de ces vallées. Je me contenterai de relever deux traits qui ont donné à la gorge de Kharitoun une physionomie particulière à mes yeux. L'un de ces traits était purement occasionnel, l'autre a au contraire un caractère permanent.

Donc, en premier lieu, tandis qu'à Micmasch comme à Mar-Saba nous avions été impressionnés par le silence et la solitude qui régnaient entre les hautes parois de rochers, nous trouvons ici une troupe bariolée de fellahs, jeunes gens, hommes faits et vieillards. Comment et pourquoi se sont-ils ainsi réunis ici? On nous explique que c'est la semaine sainte qui les a amenés. Est-ce à dire qu'ils soient chrétiens? Quelques-uns d'entre eux, peut-être, qui appartiennent à la population de Bethléhem ou de ses environs immédiats. Mais surtout ils sont accoutumés à voir, dans ce moment de l'année, les pèlerins et les touristes visiter les lieux où nous sommes, et ils s'y rendent dans l'espoir de gagner quelque argent.

Le second caractère distinctif de cette vallée, c'est de recéler dans ses flancs rocheux la grande et célèbre caverne qui constitue la principale « attraction » de l'endroit. Nous allons la visiter; mais il faut auparavant prendre quelques instants de repos et expédier rapidement notre déjeuner auprès d'une source qui jaillit au pied de la haute falaise

méridionale du défilé ; l'une de nos photographies peut en donner une faible idée. La vallée se prolonge du côté de l'est et la vignette de la page suivante montre l'issue orientale de la gorge.

Quant à la grotte, elle a porté jadis en grec le nom de « grotte suspendue, » parce qu'elle s'ouvre à une certaine hauteur dans la paroi escarpée du rocher et qu'il fallait un véritable travail de grimpeur et d'équilibriste pour y arriver. Actuellement l'accès en a été légèrement amélioré et facilité ; mais ce n'est pas encore une grande route, loin de là ! Il faut par endroits se traîner à quatre pattes et ailleurs sauter sans hésiter d'un roc sur un autre. Enfin nous sommes tous groupés à l'entrée de la noire ouverture.

Une demi-douzaine d'indigènes, bruyants, empressés, avides de se faire valoir et de s'assurer la rémunération de leurs services, bourdonnent autour de nous, semblables à la mouche du coche. Les cierges que nous avons apportés s'allument et brillent dans nos mains, tandis que nous pénétrons dans la caverne.

Je retrouve ici, en partie du moins, les impressions que j'ai éprouvées à Beit-Djibrîn et que j'ai cherché à décrire précédemment [1], mais en somme pourtant la différence est grande : différence dans la nature de la roche, infiniment plus friable et plus blanche à Beit-Djibrîn ; différence dans l'aspect général des salles, bien plus vastes ici et bien plus élevées ; différence enfin dans les conditions de l'exploration, car rien n'oblige à ramper par d'étroites galeries : au contraire, nous nous promenons librement et sans aucune difficulté à travers de hautes chambres et des passages très

[1] Voir plus haut, p. 64-68.

spacieux. D'après le chiffre qu'indiquent les ouvrages sérieux sur la topographie de la Judée, la profondeur de cette caverne serait de 168 mètres. Je n'ai pas eu le moyen de contrôler cette évaluation; les tours et détours qu'on est obligé de faire m'ont empêché d'employer le procédé très simple auquel il semble qu'on puisse toujours avoir recours, celui de compter ses pas à partir de l'entrée jusqu'au fond. Je dois avouer que si je consultais simplement



Ouadi-Kharitoun.

l'impression que j'ai ressentie et conservée, j'articulerais un chiffre de mètres beaucoup plus élevé, ce qui prouve uniquement que dans l'obscurité on est sujet à d'étranges illusions.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si les allégations populaires fournissent sur ce sujet des données autrement exagérées. D'après ce qu'on raconte, la caverne de Kharitoun s'enfonce dans la montagne à une distance de plusieurs lieues, et, quand on arrive au fond, on est dans le proche voisinage d'Hébron, en sorte qu'on peut entendre retentir, au-dessus de sa tête, le bruit des ateliers et des fabriques de cette ville.

Une question plus délicate se pose à propos de cette caverne : faut-il en croire la tradition et admettre que c'est

ici la célèbre grotte d'Adoullam, citée dans les livres saints à propos de la vie aventureuse du roi David [1] ? Le fait que ces mentions sont mises en rapport avec Bethléhem militerait en faveur de l'identification traditionnelle. Mais d'autre part les listes géographiques du livre de Josué [2] placent Adoullam parmi les villes de la Schephéla [3], donc dans une tout autre direction, et cette conclusion se trouve corroborée par les témoignages d'Eusèbe et de saint Jérôme.

Une autre possibilité serait que la caverne de Kharitoun fût celle où, d'après un autre récit biblique, David s'était réfugié avec ses partisans et dans laquelle Saül entra à son tour, ignorant la présence de ceux qu'il poursuivait. Elle aurait ainsi été le théâtre de cet acte de générosité que rapporte la narration du livre de Samuel, David ayant épargné la vie de son persécuteur [4]. Mais cette caverne historique, à laquelle le texte sacré ne donne pas de nom (et que rien ne force à confondre avec celle d'Adoullam, bien au contraire), semble avoir été voisine d'Enguédi et par conséquent beaucoup plus au midi que Kharitoun. Il ne nous est donc pas possible d'assigner à la caverne remarquable où nous sommes un rôle certain dans l'histoire, au moins dans ces temps reculés, bien antérieurs à l'ère chrétienne. Plus tard, en revanche, elle servit de dernier asile au saint anachorète qui lui a donné son nom et qui s'y réfugia sur la fin de sa carrière, lorsqu'il eut achevé l'œuvre de sa vie, l'organisation de la « laure, » c'est-à-dire du monastère situé dans le voisinage, à l'entrée même du défilé, du côté

[1] 1 Sam. XXII, 1 ; 2 Sam. XXIII, 13 ; comp. 1 Chron. XI, 15.

[2] Jos. XII, 15 ; XV, 35 ; comp. Gen. XXXVIII, 1, 12 ; 2 Chron. XII, 7 ; Néh. XI, 30 ; Mich. I, 15 ; 2 Macc. XII, 38.

[3] Voir plus haut, p. 58-59.

[4] 1 Sam. XXIV.

nord, là où s'élèvent encore quelques pauvres masures modernes formant le chétif village de Kharitoun.

Nous ressortons de l'antre obscur dans lequel nous venons de passer une vingtaine de minutes et nous nous retrouvons avec délices au grand air et au grand jour, contents toutefois d'avoir pu pénétrer dans cette curieuse et vaste caverne, qui l'emporte en dimensions et en intérêt sur la plupart des grottes analogues dont les montagnes de Judée semblent percées de part en part. Nous jetons un dernier coup d'œil sur le tableau pittoresque et même grandiose que nous offre la vallée avec ses hautes parois verticales, son lit de torrent desséché et cette échappée lumineuse qui s'ouvre vers l'orient. Puis nous reprenons la direction de l'ouest pour ressortir de la gorge et poursuivre notre course. A ce moment, nous entendons soudain des coups de fusil retentir dans les rochers et faire résonner les échos. Comme nous nous élançons pour découvrir de quoi il s'agit, des cris viennent frapper nos oreilles, puis le bruit de pas précipités, et nous voyons passer auprès de nous, tout émus et excités, quelques fellahs d'un village voisin. Une bande de pillards venait, nous racontent-ils, de faire irruption dans leur territoire, et, par un hardi coup de main, avait fait main basse sur une partie de leurs chameaux. De là leur émoi, leur colère et leur empressement à poursuivre les ravisseurs et à en tirer vengeance, tout en reconquérant leurs bestiaux dérobés. Ils nous jettent au passage ces explications rapides et disparaissent bientôt à nos regards, nous laissant l'impression assez originale et nouvelle pour nous d'avoir été, à peu de chose près, les témoins d'une razzia et d'avoir en tout cas assisté à une scène de mœurs bien orientale.



OUADI-KHARITOUN. p. 208.

* * *

Le programme de notre journée comporte encore un troisième point, une visite à Tékoa. Malheureusement le Dr Bliss et miss C. doivent nous quitter dès maintenant pour rentrer à Jérusalem, où ils sont attendus de meilleure heure que nous ne le souhaiterions. Nous prenons congé d'eux et, tandis qu'ils reprennent le chemin que nous avons suivi le matin, nous nous en allons vers le sud-ouest et chevauchons pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure jusqu'à ce que nous atteignions le champ de ruines qui recouvre l'emplacement de l'ancienne Tékoa. Hélas ! de cette ville qui jadis a eu son importance, il ne reste plus que le nom. Celui-ci du moins a subsisté; actuellement encore cet endroit s'appelle dans la bouche des natifs *Khirbet-Tekoua*, les ruines de Tékoa. Quelques tombeaux creusés dans le roc et servant d'étables pour les bestiaux ou même d'habitations pour les deux ou trois familles de paysans qui forment toute la population de ce lieu, voilà tout ce que nous retrouvons au premier abord en fait de vestiges positifs de l'antiquité. Tout le reste semble n'être qu'un amoncellement informe de pierres, entassées ici, éparpillées plus loin, emblème de dévastation. Pourtant, ayant mis pied à terre, nous parcourons ces décombres avec attention et nous finissons par découvrir quelques indices plus intéressants de l'ancienne cité. Ici, c'est une église, dont il ne subsiste naturellement que les fondations; les murs ont été rasés au niveau du sol, mais, d'après les lignes nettement tracées sur le terrain, il est aisé de reconstituer le pourtour de la nef et celui de l'abside. Tout près de là, un énorme

bloc de couleur rose attire nos regards, et, en nous approchant, nous reconnaissons des fonts baptismaux de forme octogone, une belle pièce de sculpture, ornementée, mais sans inscription aucune, présentant seulement sur ses faces taillées le symbole de la croix. Après avoir retrouvé ces antiques souvenirs et nous être assurés que c'était bien là tout ce qui subsistait du passé en fait d'objets visibles et tangibles, nous nous asseyons sur quelques blocs voisins les uns des autres et nous contemplons la vue qui s'offre à nos regards. Quoique nous soyons plus haut qu'au mont des Francs [1], le panorama est moins remarquable. Il n'est pourtant point à dédaigner, car d'ici aussi la vue se porte sur le désert de Juda et sur la Mer Morte, d'ici aussi les collines judéennes se montrent à nous, roussâtres et dénudées, avec leur aspect caractéristique. Et puis, ce lieu est riche en réminiscences qui se présentent à notre mémoire. Je pense à cette femme tékoïte qui a laissé dans la narration biblique le souvenir de son ingéniosité. Ce fut elle que Joab employa pour extorquer à David, au moyen d'un récit adroitement agencé, le pardon d'Absalom, le fils coupable et exilé, que le cœur paternel ne demandait pourtant pas mieux que de gracier [2]. Mais surtout, pour moi, Tékoa, c'est la patrie d'Amos, l'une de mes figures préférées dans la riche galerie des hommes de Dieu de l'Ancien Testament. Je n'ai jamais pu lire sans émotion les quelques pages qui nous ont été conservées de ce paysan de Tékoa, ces discours énergiques et si profondément pénétrés de la

[1] La croupe montagneuse allongée qui porte les ruines de Tékoa est à 850 mètres au-dessus de la mer, 90 mètres plus haut que le mont des Francs, 80 mètres plus haut que Jérusalem.

[2] 2 Sam. XIV.

foi en la justice de Dieu. Je n'ai jamais pu me défendre du sentiment du sublime en lisant cette déclaration d'Amos, justifiant sa conduite, en une seule phrase, devant le prêtre Amatsia de Béthel : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète : je suis un berger et je cultive des sycomores ; mais l'Eternel m'a pris de derrière le troupeau et m'a dit : Va, prophétise à mon peuple d'Israël[1]. » Quelle simplicité! et quelle conviction ! Je voudrais le voir surgir devant moi, en ce lieu qui fut sa patrie et où il a mené la vie laborieuse de l'agriculteur et du gardeur de troupeaux. L'âge où nous vivons aurait grand besoin, lui aussi, de prédicateurs semblables. Ils seraient à leur place, en notre fin de siècle, non moins qu'au temps où régnait à Samarie le roi Jéroboam II. Mais, hélas! il n'y a aucune chance de le voir reparaître du milieu de ce groupe de fellahines qui nous regardent d'un œil étonné, défiant, sans comprendre ce que viennent faire là ces dames, ces messieurs, ces enfants. Quelques petits indigènes, un peu plus hardis que leurs mères, osent venir nous examiner d'un peu plus près, et leurs chiens nous saluent de leurs aboiements. Il y a encore des bestiaux à Tékoa, comme au temps d'Amos. Mais quant aux sycomores[2], ils font totalement défaut. Je me suis informé de ces arbres, soit à Bethléhem, soit à Jérusalem. On m'a répondu qu'il n'y avait pas fort longtemps, il y en avait encore dans la contrée montagneuse voisine de ces deux villes, mais qu'ils ont disparu à peu d'exceptions près. On en trouve encore

[1] Amos VII, 14-15.

[2] Le sycomore est plusieurs fois mentionné dans la Bible ; la mention la plus célèbre est, avec le passage d'Amos, celui de l'évangile selon saint Luc (XIX, 4) qui montre le péager Zachée grimpant sur un de ces arbres pour voir passer Jésus.

sur le littoral méditerranéen, dans la vallée du Jourdain et dans les régions tempérées de la Samarie et de la Galilée. Leurs fruits, en été, sont apportés sur le marché à Jérusalem[1]. Mais ceux de la Judée ont cessé de vivre. Une de mes connaissances a bien voulu consentir à poursuivre cette petite enquête et m'a écrit de Jérusalem qu'un vieillard des environs de Tékoa lui avait affirmé que dans son enfance il avait encore vu des sycomores dans ces parages. Il me semble donc que la mention de ces arbres et de leur culture dans le livre d'Amos n'est pas en désaccord avec le Tékoa judéen que nous connaissons, et qu'il n'est point nécessaire, comme on a voulu le faire parfois, de chercher la patrie du prophète dans quelque autre localité hypothétique de même nom, située dans un climat moins âpre[2].

Tékoa n'est pas seulement le lieu d'origine des deux personnages bibliques que nous venons de mentionner; elle est encore le centre de la région montagneuse et déserte où le récit des Chroniques place le théâtre des événements survenus au temps du roi Josaphat, alors qu'une coalition étrangère, formée de Moabites, d'Ammonites, etc., mena-

[1] Le sycomore s'appelle actuellement en arabe *djoummeiz*; son feuillage ressemble à celui du mûrier; son fruit, analogue d'aspect à la figue, est beaucoup moins agréable comme aliment, mais il est inexact de dire qu'il est immangeable.

[2] Les témoignages rapportés ci-dessus pourront être récusés par ceux qui jugent le climat de Tékoa trop rude en tous temps pour les sycomores. Mais même dans ce cas il ne serait point indispensable d'inventer, pour les besoins de la cause, un second Tékoa. Amos pourrait très bien, avec d'autres bergers originaires comme lui de Tékoa (Am. I, 1), avoir été employé dans une autre région du pays, plus propice à l'élevage du gros bétail (comp. 1 Chron. XXVII, 29) et à la culture du sycomore (comp. 1 Rois X, 27; 1 Chron. XXVII, 28). Voir aussi dans 2 Chron. XXVI, 10, les renseignements donnés sur les troupeaux du roi Ozias, contemporain d'Amos.

çait le royaume de Juda et sa capitale[1]. En effet, aujourd'hui comme alors, Tékoa se trouve sur le chemin principal qui conduit de Bethléhem à Enguédi, sur les rives de la Mer Morte. Nous comprenons également fort bien que Tékoa soit nommée parmi les villes dont il nous est dit que Roboam fit des places fortes en les entourant de remparts[2]. Actuellement encore, l'extrémité nord-est de la bourgade ruinée se fait remarquer par un nombre plus considérable de pans de murailles et de pierres taillées, en sorte qu'on peut soupçonner en ce lieu les restes du fort qui servait à défendre la place. Je ne veux naturellement pas dire que ces vestiges remontent jusqu'au temps du fils de Salomon : Tékoa a dû passer par beaucoup de vicissitudes au cours des âges. Nous en retrouvons la mention çà et là dans les annales de la Palestine ; ainsi au temps de Néhémie, à l'époque des Maccabées, dans les écrits des Pères, des pèlerins et des croisés. Par suite d'un malentendu, on a montré au moyen âge en ce lieu le tombeau du prophète Esaïe. D'après d'autres témoignages, en particulier ceux d'Eusèbe et de Jérôme, c'était le sépulcre d'Amos qu'on faisait voir aux pieux visiteurs. Et la confusion s'explique d'autant mieux que le nom du père d'Esaïe était Amos et que certains écrivains ecclésiastiques, ignorant l'hébreu, ont confondu ce personnage avec le prophète de Tékoa[3]. Une autre erreur assez divertissante a transformé sous la plume du franciscain Quaresmius le patron de l'église de Tékoa, saint Chariton, en un saint « Coton » que les registres officiels ne connaissent point.

[1] 2 Chron. XX, 20.

[2] 2 Chron. XI, 6.

[3] En hébreu, l'orthographe des deux noms diffère sensiblement et aucune confusion n'est possible.

Le soleil descend déjà à l'horizon au moment où nous achevons notre visite à Tékoa. Il faut nous hâter de reprendre le chemin de Bethléhem, ce que nous faisons en suivant à peu de chose près notre trajet du matin, mais sans le double détour du mont des Francs et de Kharitoun. Après deux heures de marche environ, nous nous retrouvons sur la place de l'église de la Nativité et nous nous arrêtons quelques instants dans le petit hôtel de l'endroit pour prendre une tasse de thé. Au moment de remonter à cheval, nous apprenons soudain, et comme par une sorte de hasard, que nos amis Sandreczky, qui n'avaient pu se joindre à nous le matin, sont pourtant venus l'après-midi à Bethléhem à notre recherche et qu'on les a vus se diriger du côté d'Ourtâs[1]. Où sont-ils maintenant ? pourrons-nous les retrouver ? Telle est la question qui se pose et qui bientôt reçoit la solution espérée. Nous effectuons la jonction désirée, et nous voilà tous en route pour Jérusalem. La jeunesse est en avant, galopant à qui mieux mieux ; le reste de la troupe suit en trottant à une allure plus modérée. Le soleil depuis longtemps a disparu et les étoiles brillent au ciel, tandis que nous approchons peu à peu de la porte de Jaffa. Nous rentrons chez nous, ravis de notre excursion, mais quelque peu mélancoliques en songeant que c'est la dernière fois que nous pouvons faire ainsi une course d'un jour dans les environs de Jérusalem. La semaine qui commence est celle de Pâques, durant laquelle tout nous retiendra dans la Ville sainte. Et dès les premiers jours de la suivante, il nous faudra quitter pour tout de bon ce séjour qui nous est devenu cher à tant de titres.

[1] Comp. plus haut p. 20-21.



CHAPITRE IV

Un premier avril à Samarie.

En Palestine comme partout ou presque partout, il faut compter avec la pluie. Nous étions arrivés à Naplouse un mercredi soir avec l'intention de passer trente-six heures dans cette ville, soit pour la visiter, soit pour gravir les deux montagnes entre lesquelles elle est placée, l'Ebal et le Garizim. Et nous comptions fermement repartir le vendredi matin pour nous diriger au nord.

Finalement nous avons dû y rester jusqu'au lundi. Notre ascension du Garizim a pu s'effectuer, mais sous un ciel gris et au milieu des averses ; celle de l'Ebal n'a pu être que partielle ; et tout le reste du temps, le jeudi, le vendredi, le samedi, nous avons regardé mélancoliquement les ondées qui se succédaient et écouté le bruit incessant des rafales. Encore avions-nous le privilège d'avoir pu dès le vendredi déserter notre campement avec ses tentes inondées et son terrain détrempé. Un missionnaire baptiste fixé à Naplouse, M. Elkarey, et sa famille, nous avaient hospitalièrement recueillis dans leur demeure pendant la journée, et le respectable et dévoué pasteur de la communauté an-

glicane, M. Fallscheer, nous avait gracieusement offert comme dortoirs les deux salles d'école adjacentes à son presbytère. Les classes ayant congé le samedi, jour de repos des Samaritains, aussi bien que le dimanche, nous avions pu accepter cette très opportune invitation sans avoir à redouter de troubler le travail scolaire. Peut-être au surplus un jour ou deux de vacances extraordinaires n'auraient-ils pas été pour affliger les écoliers !

Le samedi, le temps s'élevant peu à peu, nous avions commencé à reprendre quelque espoir de pouvoir continuer notre voyage. Mais les tentes, encore tout imprégnées d'humidité, auraient fait une charge trop lourde pour nos pauvres mulets, et il convenait d'attendre que la toile, complètement séchée, eût repris son poids normal. D'ailleurs nous ne tenions pas à nous remettre en route un dimanche. Cependant, l'idée nous vint d'utiliser cette journée du 1er avril en faisant de Naplouse, aller et retour, l'excursion de Samarie. Ce plan était aisé à exécuter. Après avoir commencé notre dimanche par un culte matinal, nous nous mettons en selle vers dix heures pour nous en aller visiter l'ancienne capitale du royaume des Dix Tribus. Le trajet est facile ; il a été souvent décrit et ne présente d'ailleurs rien de saillant. Nous employons environ deux heures et demie pour le faire, et peu après midi nous arrivons à Sébastiyeh, nom que porte de nos jours le très chétif village construit sur l'emplacement de l'antique résidence royale.

L'histoire de Samarie est trop connue pour que je m'arrête à la raconter. Les noms d'Achab et de Jézabel, celui du sanguinaire usurpateur Jéhu, puis après bien des siècles celui d'Hérode, voilà les souvenirs qui se rattachent étroitement à cette cité historique, aujourd'hui si dégénérée. Le nom



NAPLOUSE.

p. 216.

arabe qu'elle porte n'est que la reproduction du nom grec qu'Hérode lui donna, l'appelant Sébaste, c'est-à-dire Augusta, en l'honneur de son impérial protecteur Auguste. Contrairement à ce qui s'est passé pour la plupart des villes de Palestine, c'est ici la dénomination grecque qui a survécu, tandis qu'ailleurs le vieux nom sémitique a reparu et supplanté à son tour son rival[1].

Les maisons actuelles — de pauvres masures — n'occupent du reste qu'une très faible partie de l'enceinte antique, au sud-est, donc précisément du côté qu'on atteint en arrivant de Naplouse. Là se dresse majestueusement l'église de Saint-Jean-Baptiste, bâtie par les croisés sur l'emplacement d'une célèbre basilique byzantine, déjà vantée par les écrivains des premiers siècles de notre ère. Mais que ceux qui ont visité Sébastiyeh il y a quelques années se félicitent d'avoir encore pu contempler à peu près intacte cette belle ruine, ce beau spécimen de l'architecture latine du moyen âge. Les musulmans de l'endroit, qui dès longtemps se sont emparés de l'église et en ont fait une mosquée, se sont récemment avisés de vouloir la réparer. Et ce que signifie une semblable « réparation, » on peut aisément se le représenter. Quand je compare ce que j'ai vu en 1894 avec des photographies prises quelques années plus tôt, je suis navré de voir le dégât irréparable qui a déjà été commis, et je m'afflige en pensant qu'aujourd'hui le mal s'est certainement encore aggravé.

L'entrée de l'église transformée en mosquée n'est pas accordée aux touristes. Mais on peut du moins pénétrer dans la cour adjacente, et même descendre dans un caveau

[1] Voir plus haut, p. 61.

qui d'après une tradition renferme dans trois tombeaux antiques les restes de trois prophètes, Elisée, Abdias[1] et Jean-Baptiste. Selon quelques-uns, en effet, Samarie aurait été le théâtre de la mort sanglante du Précurseur, tandis que d'après les témoignages les plus autorisés ce serait dans la forteresse de Machéronte, à l'est de la Mer Morte, que cette tragédie aurait eu son dénouement. Les musulmans, qui ne connaissent guère Elisée, et qui ignorent totalement Abdias, révèrent en revanche grandement Jean-Baptiste, Nébi-Yahyâ, comme ils l'appellent, et se montrent très jaloux de la possession de son prétendu sépulcre. La visite que nous faisons à ce sanctuaire souterrain s'effectue au milieu d'un attroupement d'indigènes qui, s'ils ne se rendent pas positivement désagréables, laissent pourtant voir très suffisamment leurs sentiments malveillants.

Mais l'église de Saint-Jean n'est pas la seule attraction de Sébastiyeh. Les souvenirs de l'époque romaine sont tout aussi intéressants, spécialement la grande colonnade qui s'étendait sur une longueur de 1600 mètres, et qui n'est point aussi complètement détruite qu'on pourrait se l'imaginer. Chose curieuse, de ces deux rangées parallèles de colonnes, l'une a été beaucoup plus épargnée que l'autre, et l'on peut cheminer longtemps en avant à sa droite des colonnes debout, à sa gauche des colonnes couchées à terre. Les chapiteaux ont disparu, les autres restes d'édifices antiques également, bien que, grâce à quelques faibles indices,

[1] On se demanderait en vain ce que vient faire à Samarie le prophète Abdias, qui n'a jamais été en rapports avec le royaume des Dix Tribus, si l'on ne se rappelait que l'intendant d'Achab (1 Rois XVIII, 3-16), portait le même nom. Ces deux personnages auront été confondus par la tradition.

on puisse discerner la situation probable de tel temple célèbre et de l'hippodrome d'Hérode.

Aux vestiges de l'ancienne splendeur de Samarie, aux intéressants souvenirs de son passé, viennent s'ajouter pour le voyageur les attraits non moins positifs d'une admirable situation et d'une vue magnifique. La résidence des rois d'Israël était merveilleusement placée. Au milieu d'une sorte de grand cirque de collines se dresse un monticule arrondi ou plutôt ovale, qui forme pour ainsi dire le centre de cette circonférence, et c'est là que s'élevaient jadis les édifices de la capitale, avec leur couronne de remparts. Du haut de l'éminence, on domine toute la région avoisinante, et lorsqu'on s'avance, en longeant le pourtour du mamelon, jusqu'à son extrémité occidentale, on aperçoit la plaine du littoral et les eaux de la mer, argentées par le soleil. C'est là un spectacle inoubliable. Depuis bien des semaines, depuis deux mois et demi, c'est-à-dire depuis notre visite à Gaza, nous avions perdu de vue la nappe bleue de la Méditerranée. C'était une joie de la revoir. D'ailleurs, à gauche comme à droite, le coup d'œil, pour être un peu moins grandiose qu'à l'occident, n'en était pas moins très attrayant : les collines de la Samarie, surtout en cette saison verdoyante du printemps, rafraîchies et fertilisées par d'abondantes pluies, avaient quelque chose d'infiniment plus riant et de plus reposant que les sévères et rugueuses montagnes de la Judée au milieu desquelles nous avions vécu plusieurs mois.

Les brumes qui planaient sur le rivage de la mer nous empêchèrent de discerner nettement les détails du panorama que nous contemplions d'un œil avide : la satisfaction du sens esthétique était plus complète que celle de la curiosité

topographique. Du reste, en fouillant dans ma poche pour en retirer ma lunette d'approche, je m'aperçus que je l'avais laissée dans les fontes de ma selle, où je me rappelais l'avoir glissée, contre mon habitude, en quittant Naplouse le matin même.

Revenu avec mes compagnons à notre point de départ, auprès de la mosquée, j'y retrouve nos chevaux, gardés par notre robuste moukre Ali, toujours alerte et de bonne humeur. Toutefois, comme un homme seul ne peut pas, malgré sa bonne volonté, maintenir facilement en ordre une dizaine de chevaux de selle, assez excités après trois jours d'inaction complète, il a recruté dans le village un ou deux jeunes gens pour lui servir d'acolytes pendant notre halte. C'est l'un de ces jeunes hommes de Sébastiyeh qui tient mon grand cheval gris au moment où je m'en approche et où je plonge la main dans mes fontes pour y prendre ma lunette. L'objet cherché a disparu.

J'appelle Francis Karam et lui confie l'incident qui vient de survenir. Il est parfaitement évident qu'on a profité de notre absence momentanée pour commettre ce larcin. Le drogman échange quelques paroles avec le moukre, occupé à l'autre extrémité de la rangée des chevaux ; puis il interpelle et questionne le jeune indigène qui tient encore la bride de ma monture. Celui-ci, un adolescent d'apparence très insignifiante, proteste sans grande véhémence contre les soupçons dont il se voit l'objet. Karam s'échauffe et finit par prendre au collet le coupable présumé, en le menaçant de l'emmener avec nous à Naplouse pour le livrer à la justice. Les paysans de l'endroit se groupent autour de nous, mais aucun d'eux ne fait mine de vouloir intervenir. Continuant à se défendre mollement par des paroles entrecou-

pées, le malheureux, secoué d'importance par la main courroucée de Karam, pleure assez abjectement sans essayer de se dégager. Le spectacle est pitoyable. Persuadé d'ailleurs de l'inutilité de toute tentative de reconquérir sur place l'objet volé, supposant que le jeune homme a été le témoin ou le complice plutôt que l'auteur responsable du vol, certain en tout cas que ce n'est pas lui qui aura eu l'imprudence de garder sur soi le corps du délit, je dis à Francis de lâcher prise et je donne le signal de remonter en selle et de repartir. Notre troupe de cavaliers s'éloigne, et je suis frappé de l'attitude indifférente qu'a conservée le groupe des villageois pendant toute cette scène. Celle-ci a du reste été fort courte, et n'a pas duré plus de minutes qu'il ne m'en a fallu pour la raconter.

Nous rentrons à Naplouse par le même chemin que nous avons suivi en venant, et nous jouissons de la verdure qui s'épanouit en abondance dans la vallée de Sichem, riche en sources et en eaux courantes. Toutefois l'aventure de tout à l'heure ne laisse pas que de nous préoccuper. Je ne puis m'empêcher de déplorer la perte d'un objet qui, indépendamment de sa valeur intrinsèque, est un souvenir auquel je tiens, et que, vu les circonstances où nous sommes, il ne peut être question de remplacer. En effet, il n'y a pas d'opticien à Naplouse, non plus qu'à Nazareth ou à Tibériade, ni même à Haïfa; je ne puis donc songer à me procurer une autre lunette avant plusieurs semaines, c'est-à-dire avant d'arriver à Beyrout, et même dans cette ville je ne trouverai sûrement pas un aussi bon instrument. Puis ce sera bien tard ! Moi qui me suis réjoui de contempler à travers ces verres le panorama du Carmel, celui du Thabor, et tant d'autres vues mémorables, il faudra me résoudre à m'en

passer, ce qui est dur pour un homme très myope. Je me reproche mon imprudence et je maudis la malhonnêteté des habitants de Sébastiyeh. Quant à mon drogman, il prend la chose encore moins calmement que moi : il semble que cet incident soit une atteinte portée à son honneur professionnel. Avoir vu l'un de *ses* voyageurs dépouillé par un vil larron et n'avoir pu faire rendre gorge au malfaiteur, c'est plus qu'il ne peut supporter !

Il en résulta qu'à peine étions-nous arrivés à Naplouse, Karam me demanda de l'envoyer chez le pacha, *moutessarrif* (gouverneur) de la province, avec un message l'accréditant auprès de ce haut fonctionnaire et signalant le vol dont je venais d'être victime. Je confesse que je n'attendais pas grand'chose de cette démarche ; mais enfin je ne voyais pas qu'elle présentât d'inconvénients, et je tenais à ne pas contrarier le zèle très louable du drogman.

Dans la soirée, nous vîmes quelques-unes de nos connaissances de Naplouse. Elles nous dirent que la population de Sébastiyeh jouissait d'une très mauvaise réputation, et ne me laissèrent pas entrevoir la moindre espérance de recouvrer la lunette dérobée : c'était bel et bien fini, me disait-on, le pacha lui-même n'y pourrait rien.

Aussi fus-je assez étonné, le soir, quand, au sortir de l'audience qu'il avait enfin obtenue au sérail, Karam revint très émoustillé et plein d'espoir m'apporter la nouvelle que le gouverneur avait pris l'aventure au grand sérieux et avait immédiatement donné ordre à trois de ses *khayyâls* (soldats de cavalerie) de monter à cheval et de s'en aller à Samarie réclamer l'objet disparu. Il leur avait enjoint, en présence de Karam, de rapporter coûte que coûte ma lunette, et de ramener avec eux les deux moukhtars de Sébastiyeh. Il avait

même ajouté, me raconta mon homme, qu'il voulait, dans le cas où ses émissaires reviendraient bredouille, entendre de sa résidence de Naplouse les cris que les coups arracheraient en chemin aux deux fonctionnaires prisonniers ! J'espère, sans oser en être trop sûr, que cette dernière recommandation était un morceau à effet à destination de la galerie. En tout cas, comme nous le verrons, il n'y a pas eu lieu d'appliquer cette mesure de rigueur.

Francis m'avoua que de son côté, connaissant la puissance de certains arguments sonnants, il avait promis un napoléon aux cavaliers pour le cas où ils rapporteraient la *manzara* (lunette). Je ratifiai naturellement cet engagement. Et comme la nuit était venue et que notre départ restait fixé au lendemain matin, tous allèrent se coucher.

Je dormais encore profondément quand, vers quatre heures et demie du matin, des coups frappés à l'entrée de la salle d'école, notre chambre à coucher improvisée, me réveillent en sursaut. Je me lève, et, m'approchant de la porte, je questionne ce précoce visiteur. La voix de Karam me répond que les soldats sont de retour et qu'ils me rapportent ma lunette. Je fus très surpris, j'en conviens, car je n'avais pas cru au succès de cette tentative. Je fus surtout très enchanté et je criai à Karam de récompenser les trois cavaliers. Mais il me fut répondu que cela ne pouvait pas se passer ainsi : on tenait à me remettre l'instrument en mains propres et probablement aussi à recevoir quelque chose en échange. Et puis surtout il fallait que les deux moukhtars de Sébastiyeh, qui étaient là derrière la porte, pussent me présenter leurs excuses.

Force me fut donc de procéder à une toilette sommaire, afin de ne pas paraître aux yeux de tous ces gens dans un

costume trop peu digne. Je pus enfin ouvrir la porte et je me trouvai face à face avec les représentants de la force armée et avec leurs deux captifs. Je m'attendais à trouver à ces derniers une mine très déconfite ; je craignais même de découvrir qu'ils avaient subi de mauvais traitements. Au lieu de cela, je vis devant moi simplement deux fellahs, dont le visage n'exprimait aucun sentiment particulier et qui, Dieu merci, n'avaient point l'air d'avoir été malmenés. Ils murmurèrent quelques paroles d'excuses, disant qu'ils étaient tous deux absents la veille, lors de notre passage, et que, s'ils avaient été présents, tout aurait été bien différent. Je remis aux soldats la gratification convenue, et je congédiai les uns et les autres en faisant transmettre au pacha, avec mes remerciements, le vœu que l'affaire n'eût pas d'autres suites. Et je rentrai en possession de ma manzara !

Francis m'a raconté ensuite comment les choses s'étaient passées. Les trois soldats, arrivés à Sébastiyeh vers onze heures du soir, avaient trouvé tout le village endormi. Ils avaient réveillé la population et avaient commencé par se faire donner de l'orge pour leurs chevaux et des poulets pour eux-mêmes. Puis, ayant rassemblé les habitants petits et grands, ils expliquèrent qu'ils venaient de la part du pacha chercher un objet volé dans la journée à un voyageur européen. La réponse unanime fut que personne ne savait rien de ce prétendu larcin. Alors, recourant aux grands moyens, ils annoncèrent que le gouverneur leur avait confié le mandat de mettre le feu aux quatre coins de la bourgade et de la réduire en cendres. Aussitôt et sans plus de tergiversations, on leur apporta la lunette, en alléguant qu'elle avait été « trouvée » par une petite fille. Cette version de l'affaire était habilement conçue, car c'était d'abord répu-

dier l'accusation de vol ; et puis, en imputant toute la responsabilité à un enfant, et à un enfant du sexe féminin, c'était mettre les adultes, les hommes hors de cause. Il est à peine nécessaire d'ajouter que c'était là une fable. La lunette se trouvait dans une poche soigneusement bouclée, fixée à l'arçon de la selle d'un cheval de haute taille, dont la garde était confiée à un jeune homme de l'endroit. Il y avait certainement eu vol, et tout au moins complicité du gardien.

Quant aux conséquences de cette aventure, je n'ai jamais su quelles elles avaient été pour les habitants de Samarie. Karam m'a affirmé qu'une amende de 20 medjidiés, soit près de 90 francs, serait infligée au village, selon le principe turc qui consiste à rendre la communauté responsable des délits d'un de ses ressortissants. S'il en a réellement été ainsi, la population de Sébastiyeh aura reçu une leçon qui préservera peut-être pour un temps les voyageurs de semblables mésaventures. Mais quand je repense à cet incident, à la lumière de tout ce que nous avons appris depuis deux ans sur les procédés des fonctionnaires et des policiers de l'empire ottoman, j'éprouve un frisson rétrospectif en songeant que j'aurais pu devenir le prétexte involontaire et inconscient d'une de ces mesures sommaires et brutales qui frappent tout un village. Je me sens profondément reconnaissant à la pensée que les menaces du gouverneur et de ses agents n'ont pas été suivies d'exécution. Sans cela, un remords me pèserait sur la conscience et la vue de ma pauvre manzara, perdue et retrouvée, m'inspirerait un sentiment atrocement douloureux.



CHAPITRE V

Le Carmel.

Le Carmel !

A maintes reprises, ce nom revient dans les chants des poètes et des prophètes d'Israël. Ces écrivains n'ont pas manqué de faire allusion à la beauté et à la fertilité de ce coin de terre privilégié. Le Cantique des cantiques compare la tête de la bien-aimée au mont Carmel[1] ! Esaïe chante sa magnificence en la rapprochant de celle du Liban et de la plaine de Saron[2]. Sa hauteur au-dessus de la mer a frappé les imaginations[3]. Fréquemment son nom est associé avec la mention des régions les plus favorisées, comme par exemple les gras pâturages de Basan. Et les temps d'adversité se traduisent d'une façon sensible par le desséchement de ces contrées verdoyantes, le Carmel et le Basan, auxquels sont de nouveau adjoints Saron et le Liban[4].

N'y a-t-il pas, dans ces passages poétiques, de quoi cap-

[1] Cant. VII, 6.
[2] Esa. XXXV, 2.
[3] Amos IX, 3 ; Jér. XLVI, 18.
[4] Amos I, 2 ; Esa. XXXIII. 9 ; Mich. VII, 14 ; Nah. I, 4.

tiver l'attention et n'est-il pas naturel, quand on est en Palestine, d'être impatient de voir le Carmel ?

Et puis, au point de vue de la géographie, n'y a-t-il pas également dans le Carmel quelque chose qui pique la curiosité et qui provoque l'intérêt ?

Prenez votre carte de Terre-Sainte, carte murale, carte d'atlas, petite carte annexée à votre Bible de poche, peu importe ! grande, moyenne, minuscule, toute carte fera l'affaire. Et suivez de l'œil cette ligne uniforme du rivage palestinien qui s'étend du sud au nord, qui part de la frontière d'Afrique, du Ouadi-el-Arîsch, l'ancien « torrent d'Egypte, » et qui sur toute son étendue ne présente aucune échancrure, aucune saillie, aucune baie, aucun cap, et qui semble se prolonger indéfiniment, plage basse et jaunâtre.... Et voici que soudain la monotonie du littoral est rompue par cet unique promontoire qui s'avance hardiment de l'intérieur des terres et que les anciens ont baptisé de ce nom : le Carmel.

Il détonne, ce mont Carmel, et jette une note imprévue et discordante au milieu de la symétrie générale qui semble régner dans la structure du pays de Canaan. Les grandes lignes de la contrée sont toutes systématiquement dirigées du nord au sud. Le Jourdain, qui part du pied du Grand-Hermon et s'en va creuser jusqu'aux eaux de la Mer Morte un sillon toujours plus profond, le Jourdain suit une marche rigoureusement tracée vers le midi. Parallèlement à cette grande vallée, s'étend sur la rive occidentale une croupe montagneuse qui, partant du Liban, traverse tout le territoire israélite et, laissant à l'occident la région de Beer-Schéba, se prolonge dans le désert méridional. Et plus à l'ouest encore, le long de la mer, séparée de la montagne par un étage intermédiaire de collines que l'Ancien Testa-

ment appelait la Schephéla, se déroule une zone parallèle aux deux précédentes, celle de la plaine méditerranéenne, terrain fertile occupé au sud par les Philistins et appelé plus au nord plaine de Saron.

Cette disposition longitudinale, parfaitement symétrique, est brusquement troublée et comme contrecarrée par le promontoire que je signalais tout à l'heure et qui forme sur le rivage de la mer la seule anfractuosité digne d'être remarquée. Ou pour mieux dire, ce n'est pas le promontoire, c'est la chaîne montagneuse dont il forme l'extrémité nord-ouest, qui rompt ainsi l'harmonie des lignes topographiques.

Partons du sud de la Palestine et cheminons à travers la montagne ; suivons à peu près la ligne de faîte, celle du partage des eaux : Hébron, Bethléhem, Jérusalem, Béthel, Sichem se trouveront successivement sur notre route. Ou bien partons du nord, parcourons un trajet analogue, par les hauteurs : nous passerons par Kédesch, par Safed, par Nazareth.... Mais dans l'une et dans l'autre hypothèse, notre route se trouvera coupée ou du moins profondément modifiée, parce que nous rencontrerons sur notre passage une brusque dépression, une interruption soudaine de la zone montagneuse, la grande plaine de Jizréel, qui sépare la Galilée de la Samarie. Ainsi la montagne cède la place à la plaine. A qui la faute ? Au Carmel.

Passons maintenant au littoral. C'est en plaine que nous cheminons. Si nous quittons Gaza, tout au sud-ouest de la Palestine et que nous remontions au nord, nous rencontrons sur notre chemin Ascalon, Asdod, Yabné, Joppe, Césarée.... Et voilà que tout à coup, interceptant le passage, ne laissant à son extrémité qu'un étroit sentier côtoyant la mer, la chaîne du Carmel vient arrêter notre marche.

Il semblerait qu'on pût comparer le rôle joué par le Carmel dans la configuration de la Palestine à l'attitude subitement révoltée que prendrait l'un des bâtonnets d'une chaîne métallique si on l'arrachait violemment par une de ses extrémités à la ligne générale pour lui assigner une position oblique.

Et l'on peut vraiment admettre qu'à la latitude de Dothân et de Djénîn, l'arête montagneuse qui traverse de part en part le territoire de la Judée et de la Samarie a été déjetée, violemment infléchie du côté de l'ouest et obligée de s'en aller en diagonale se perdre dans la mer. Profitant de cette rupture, de ce manque de continuité dans la zone élevée, la plaine de Jizréel s'étale complaisamment au soleil.

* * *

L'importance du mont Carmel au point de vue de la constitution physique de la Palestine me semble suffisamment indiquée dans les lignes qui précèdent. Il est bon d'ajouter que son importance historique n'est pas moindre. La conformation du sol exerce sur les destinées des peuples une action considérable, non seulement en contribuant à modeler les caractères nationaux, mais aussi en influant sur l'issue des événements et l'enchaînement des circonstances. Or, précisément par le fait que le Carmel barre le passage à toutes les armées venant du sud, il les force à dévier de leur direction primitive et à pénétrer dans l'intérieur des terres. Pour y arriver, il faut nécessairement franchir l'un des cols qui permettent d'escalader ses flancs.

C'est ce qu'avaient fait sans aucun doute les cinq princes des Philistins, lorsque, voulant en finir avec la résistance

acharnée que leur opposait le roi Saül, ils déplacèrent le théâtre des hostilités, ordinairement cantonnées dans le midi de la Palestine, pour aller l'attaquer au nord et qu'ils lui infligèrent, sur les versants des monts de Guilboa, la sanglante défaite qui lui coûta la couronne et la vie[1].

C'est également par cette voie que le Pharaon Néco envahit l'Asie en 608 et c'est sur le versant septentrional du Carmel qu'il rencontra, auprès de Méguiddo, le pieux roi de Juda, Josias, et lui ôta la vie, à la grande affliction des habitants de Jérusalem[2].

Bien d'autres capitaines, les uns conquérants audacieux auxquels souriait la fortune, les autres vaincus, battant en retraite devant un adversaire redouté, ont défilé par ces mêmes passages. A la fin du siècle dernier, c'est en traversant la chaîne du Carmel que Bonaparte, arrivant d'Egypte, déboucha dans la plaine de Jizréel avant d'aller entreprendre le siège de Saint-Jean-d'Acre et de livrer aux Turcs la fameuse bataille du mont Thabor (16 avril 1799).

Et ce n'est pas seulement l'écho des bruits de guerre qui résonne dans les vallons et sur les sommets du Carmel; les généraux, les guerriers ne sont pas les seuls qui l'aient illustré. D'autres noms, tout aussi célèbres, sont liés à son souvenir, et nous rencontrerons sur notre chemin ceux des deux grands prophètes du neuvième siècle, Elie et Elisée.

Ainsi, allusions poétiques, considérations géographiques, réminiscences historiques, tout concorde pour faire du Carmel un lieu d'attraction, un épisode du plus haut intérêt pour le voyageur qui parcourt la Terre-Sainte. En outre, Carmel signifie verger, plantation d'arbres. Et quoique les

[1] 1 Sam. XXVIII, 1, 4; XXIX, 1, 11; XXXI, 1-8. Voir plus haut, p. 79, 83.
[2] 2 Rois XXIII, 29-30; 2 Chron. XXXV, 20-25.

temps modernes n'aient manifestement pas réussi à conserver intacte à cette chaîne de montagnes la parure verdoyante qui lui a valu son nom ; quoique tout soit relatif et que l'œil d'un Européen cherche vainement sur ces pentes les arbres touffus et de haute futaie que nous trouvons dans nos climats ; quoique l'eau elle-même fasse défaut une bonne partie de l'année et qu'on ne trouve pas sur les flancs du Carmel les cascades écumeuses et les jolis ruisseaux limpides et murmurants que nos Alpes nous montrent en abondance, le Carmel mérite pourtant son appellation. Certainement il est plus vert, plus riche en végétation que la généralité des collines et des montagnes de Palestine, et l'amateur fervent des beautés naturelles ne sera pas plus déçu en l'abordant que le géographe, l'historien ou l'interprète des textes sacrés. Les jouissances intellectuelles, que je caractérisais tout à l'heure, et que je ressentais vivement, n'étaient pas les seules, peut-être même pas les plus intenses : l'attrait du paysage, son charme pénétrant et subtil exerçaient sur mon esprit une influence plus profonde, plus irrésistible encore.

* * *

J'ai aperçu le Carmel pour la première fois en arrivant à Djénîn, l'ancienne En-Gannîm, à l'angle sud-est de la plaine de Jizréel. C'était au commencement d'avril, la soirée était magnifique. Nous avions été retenus à Naplouse par la pluie pendant trois jours. Mais enfin le temps s'était éclairci, nous avions pu visiter Samarie et, après avoir passé à Dothân, nous arrivions, vers la fin de notre journée de marche, par un ciel absolument serein, à l'entrée de la grande plaine.



LA MOSQUÉE DE DJÉNÎN.

p. 232.

Encore fortement éclairée des derniers rayons du soleil couchant, la petite ville de Djénîn, aux maisons blanches ombragées de palmiers, avec la gracieuse coupole de sa mosquée et son minaret élancé, semblait paisiblement installée, comme un gardien vigilant, à la porte de la région fertile et plane qui s'étend au loin. Nos tentes nous avaient devancés et déjà notre campement se dressait, au nord de la ville, dans un espace découvert, où croissait une herbe touffue, du vert le plus intense, et que bordaient de grandes haies de cactus. Plus loin, en arrière, le terrain se relevait graduellement, lentement, dans la direction de l'est, et, sur le haut de cette pente douce, se trouvait un ouéli, monument funéraire de quelque saint de l'islam, surmonté de sa coupole et entouré de quelques autres tombes plus modestes. Là je restai longtemps debout, immobile et silencieux. Ce qui se découvrait à mon regard, accoutumé depuis plusieurs mois aux horizons rétrécis de la Judée, faite tout entière de collines et de vallées, c'était l'étendue, c'était la plaine, la vaste plaine, couverte d'une végétation épaisse, grandes herbes sauvages, céréales bientôt prêtes pour la moisson. Et bornant l'horizon, trois rangées de collines, rivalisant d'intérêt pour le spectateur.

En arrière de nous, à l'orient, ce sont les monts de Guilboa, le théâtre de la victoire de Gédéon et de la défaite de Saül, les « versants perfides » chantés par David dans sa complainte sur la mort de Jonathan [1]. Au nord, très loin, voilées dans une brume violette, ce sont les collines de Galilée, et là, dans une gorge, se cache Nazareth. Enfin, sur notre gauche, partant de Djénîn et se dirigeant vers le

[1] 2 Sam. I, 21, d'après une traduction rectifiée.

nord-ouest sur une longueur de plus de 30 kilomètres, voici la chaîne du Carmel, claire et distincte dans sa partie la plus voisine de nous, et puis se perdant de plus en plus dans la vapeur dorée du couchant et revêtant un aspect de plus en plus vague et aérien à mesure qu'elle se fond à l'horizon dans les teintes empourprées du ciel, illuminé des derniers feux du soleil. Notre Jura, avec ses lignes fuyantes et harmonieuses, présente certainement quelque analogie avec le Carmel. .

Ce que nous apercevons ainsi, de notre observatoire de Djénîn, c'est la chaîne principale, la plus élevée et la plus septentrionale. Mais le Carmel est encore autre chose : c'est tout un massif montagneux, beaucoup plus complexe. Du côté du sud-ouest, des ramifications nombreuses se détachent du tronc proprement dit, laissant entre elles une série de vallons qui s'en vont déboucher dans la plaine du littoral. Toute cette région accidentée et fertile était autrefois couverte d'une végétation plus verdoyante que le pays environnant, et ce spectacle devait impressionner très spécialement les Israélites accoutumés aux âpres collines de la Judée et de la montagne d'Ephraïm. Peut-être même faut-il faire remonter jusqu'aux anciens habitants du pays, jusqu'aux Cananéens, le nom flatteur de Carmel.

* * *

Deux jours plus tard, comme nous chevauchions paisiblement de Nazareth à Haïfa, je l'ai revu, longuement et en détail, ce Carmel doux et calme, sous sa parure verte. A ses pieds, sur ses flancs, par delà les espaces immenses de la grande plaine qu'arrose le Kischôn et où viennent s'abattre

par endroits de grands vols de cigognes, nous apercevons deux ou trois villages, mouchetant de points blancs la pente sombre. Un ou deux monticules sont comme posés en avant-garde, au bas de la montagne, et sur l'un d'entre eux, jadis, s'élevait Méguiddo, plus tard *Legio* à l'époque romaine, maintenant le Tell-Lejjoûn.

Peu à peu, tandis que nous avançons vers l'ouest, la chaîne des collines de la Galilée et le Carmel se rapprochent l'un de l'autre et bientôt l'angle occidental du grand triangle s'accentue et s'amincit toujours plus. Enfin, il ne reste plus de place, entre les deux versants qui se rejoignent, que pour le lit du Kischôn, tandis que le chemin des voyageurs [1] passe sur la hauteur à droite, à travers un terrain mouvementé et parsemé de beaux arbres, en nombre inusité, si bien que dans le langage du pays cet endroit s'appelle une forêt. La halte que nous y avons faite au milieu du jour est demeurée empreinte dans nos souvenirs d'un caractère *sui generis :* rarement, jamais pour mieux dire, nous n'avions trouvé de l'herbe aussi abondante et des arbres aussi touffus que dans ce lieu vraiment exceptionnel.

Un peu plus loin, la route se met à descendre. Nous avons quitté la plaine de Jizréel et nous gagnons peu à peu la région du littoral, qui borde les rives du golfe de Saint-Jean-d'Acre. Nous y retrouvons le Kischôn, qui a traversé une gorge resserrée et qui reprend une marche plus lente et plus paisible, en sorte que sans difficulté les bêtes de

[1] Ce chemin est « carrossable » dans le sens où ce terme s'emploie en Palestine, c'est-à-dire pour désigner un chemin où un carrosse européen ne passerait pas. Mais les cochers d'Orient ne reculent devant rien et forcent leurs pauvres chevaux à ne pas reculer davantage.

somme chargées de nos bagages, les troupeaux de chèvres et de moutons, les longues files de chameaux portant de lourds fardeaux peuvent franchir la rivière à gué. Au-dessus de la rivière, sur sa rive droite et en amont du gué, voici les misérables maisons d'un pauvre petit village, Harithiyeh, qu'on identifie volontiers avec le Haroschet-Haggoyîm dont parle l'histoire de Débora, la résidence de Sisera, le grand capitaine cananéen[1]. C'est là que le poète place la scène décrite d'une façon si dramatique à la fin du chant de guerre et de triomphe qui célèbre la victoire des tribus d'Israël sur l'ennemi et ses redoutables chariots de fer[2] :

Par la fenêtre, à travers le treillis,
La mère de Sisera regarde, et s'écrie :
Pourquoi son char tarde-t-il à venir ?
Pourquoi ses chariots vont-ils si lentement ?
Les plus sages d'entre ses femmes lui répondent,
Et elle se répond à elle-même :
Ne trouvent-ils pas du butin ? ne le partagent-ils pas ?
Une jeune fille, deux jeunes filles par homme,
Du butin en vêtements de couleur pour Sisera,
Du butin en vêtements de couleur brodés
Un vêtement de couleur, deux vêtements brodés,
Pour le cou du vainqueur.

On chercherait en vain, dans les masures délabrées du village moderne, une fenêtre à treillis d'où l'on puisse attendre le retour d'une armée victorieuse. Les beaux vêtements de couleur, les riches broderies y sont aussi rares, aussi inconnus que les chariots de guerre. Et les habitants seraient bien étonnés si on leur apprenait que leur chétif

[1] Jug. IV, 2, 13, 16. — [2] Jug. V, 28-30.



LA « FORÊT » AU-DESSUS DE HARITHIYEH. p. 236.

amas de huttes a peut-être été autrefois la résidence d'un chef opulent et redouté.

Mais passons le gué du Kischôn, à quelque distance au-dessous de Harithiyeh. Nous avons encore deux bonnes lieues de marche à faire avant de gagner notre lieu de destination, Haïfa, au bord de la mer, sous le promontoire du Carmel. Et comme d'habitude, ces dernières heures de cheval, en pays plat, à la fin de la journée, paraissent plus longues et plus pénibles que celles qui les ont précédées. Deux gros villages indigènes, Yâdjour et Balad-ech-Cheikh, situés au pied du Carmel, à l'endroit où ses dernières pentes viennent se terminer dans la plaine basse du littoral, se rencontrent encore successivement sur notre route. Et lorsque nous ne sommes plus qu'à peu de kilomètres de Haïfa, nous apercevons tout près de la route et courant parallèlement à celle-ci les substructions et même les rails d'une voie ferrée ! C'est tout ce qui existe jusqu'à maintenant de la ligne projetée de Haïfa et de Saint-Jean-d'Acre à Damas. Après avoir traversé la gorge étroite du Kischôn et la plaine entière de Jizréel, elle doit franchir le Jourdain au sud du lac de Tibériade, puis, sur sa rive orientale, gravir par une pente assez prononcée le haut plateau du Djôlân et gagner Damas en ligne à peu près droite. Cette entreprise, dont une compagnie anglaise a obtenu la concession, n'a encore guère fait parler d'elle. Un petit tronçon a été construit à titre d'échantillon et de garantie, puis les travaux ont été suspendus et l'on disait même que la concession, qui expirait en septembre 1895, ne serait pas renouvelée. Il en a pourtant été autrement et le firman impérial a été prorogé. Mais les travaux chôment encore, ce qui ne causera que de très médiocres regrets à ceux qui préfèrent ne pas entendre

dans la plaine de Jizréel le sifflet des locomotives et qui trouvent que les panaches de fumée et les files sombres de wagons ne remplaceront pas avantageusement les vols de cigognes et les gazelles aux pieds légers.

La ville de Haïfa, située à l'extrémité méridionale du golfe de Saint-Jean-d'Acre, couvre de ses maisons blanches les pentes inférieures de la montagne et s'étend au bord de la mer. Ses rues sont plus droites, plus propres et plus larges que de coutume en Orient. Ce n'est pas une cité antique : en vain chercherait-on son nom dans les pages de la Bible ou même dans les écrits de Flavius Josèphe. C'est dans le Talmud qu'elle est mentionnée pour la première fois. Elle n'a même pas toujours été construite sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui : autrefois elle était bâtie plus à l'ouest, plus près encore de l'extrémité du promontoire du Carmel. Il est assez naturel que peu à peu elle se soit déplacée et qu'elle ait fini par occuper le point le plus abrité de la baie. Son port n'en est que meilleur et nous ne craignons pas d'être démenti en affirmant que sur toute cette côte inhospitalière de Syrie il n'est pas un seul abri pour les navires qui présente autant de chances favorables. Ce ne sont pas à coup sûr les ports du midi, Gaza, Ascalon, Asdod, Jaffa, Césarée, qui peuvent soutenir la comparaison avec Haïfa. Mais ceux du nord non plus ne se présentent pas dans des conditions aussi propices. Saint-Jean-d'Acre, Tyr, Sidon sont moins bien exposés et fournissent un refuge moins sûr. Reste Beyrout, le grand port actuel, avec ses jetées imposantes et son commerce considérable, avec sa population qui dépasse 100 000 âmes et son chemin de fer tout récemment inauguré, qui, par des courbes hardies et grâce à une crémaillère, franchit le Liban et l'Anti-Liban

et met le littoral en communication avec Baalbek et Damas. Mais si la main et l'habileté des hommes a fait jusqu'ici beaucoup plus pour Beyrout que pour Haïfa, la nature, en revanche, semble avoir bien plutôt favorisé le petit port au pied du Carmel. Qu'il continue à grandir et à se développer comme il l'a fait depuis quelques années, qu'on y construise aussi des môles abritant les navires dans une rade bien protégée et qu'enfin le chemin de fer projeté établisse avec l'intérieur des terres et en particulier avec les champs fertiles du Hauran un contact d'autant plus aisé que les différences de niveau sont moindres : que ce programme, qui n'est pas très compliqué, vienne à se réaliser, et l'on verra si Haïfa n'a pas de sérieuses chances en sa faveur dans le combat pour l'existence.

La population actuelle est d'environ 10 000 âmes et se compose en majorité de chrétiens appartenant à diverses confessions. Grecs orthodoxes, grecs unis, catholiques latins y ont tous leurs églises. Mais parmi les divers éléments de cette population, ce qui nous intéressait le plus, c'était la colonie allemande qui s'est fixée aux portes de Haïfa, à l'ouest, et qui a construit là ses maisons, créant ainsi tout un quartier neuf, dont la propreté, la bonne distribution et le confort ne présentent qu'un inconvénient aux yeux du touriste, c'est de manquer de couleur locale et de ne pas avoir le cachet oriental. Cette colonie a la même origine que celles qu'on rencontre à Jaffa, à Sarona (près de Jaffa) et aux portes de Jérusalem (près de la gare). Elles ont été fondées par la communauté du Temple, émigrée d'Allemagne et spécialement du Wurtemberg, il y a une trentaine d'années, sous la conduite de son fondateur, Christophe Hoffmann, pour venir coloniser la Terre-Sainte. Travail-

leurs, économes, pieux, ces « Templiers, » établis à Haïfa depuis 1869, y ont singulièrement prospéré. D'autres Allemands sont venus grossir, sinon les rangs de la communauté religieuse, du moins ceux de la colonie agricole. Une paroisse évangélique a été constituée à Haïfa : elle y a son pasteur, sa chapelle, son école à côté du culte spécial que célèbrent les adhérents du Temple et de leurs institutions scolaires. C'est un spectacle bienfaisant et encourageant que celui que fournissent ces colons, qui réussissent à démontrer expérimentalement, par leur propre succès, qu'il y a parfaitement moyen, grâce à des efforts soutenus, de faire produire au sol palestinien des récoltes réjouissantes et de fonder une exploitation agricole rémunératrice.

Nous avons eu le plaisir et l'avantage de faire bonne connaissance à Haïfa avec le pasteur Deckert et puis avec le Dr Schumacher, ingénieur distingué, dont le nom est bien connu de tous ceux qui s'occupent de topographie palestinienne et qui ont pu apprécier ses remarquables travaux, publiés les uns dans la revue de la Société allemande pour l'exploration de la Palestine, les autres dans la revue de la Société anglaise. J'ai eu le privilège de passer chaque jour plusieurs heures avec lui pendant mon séjour à Haïfa, et surtout de faire en sa compagnie une excursion à cheval sur la croupe du Carmel ; j'ai recueilli de sa bouche autorisée un grand nombre de renseignements utiles, soit sur la région même que nous parcourions, soit sur le reste de la Terre-Sainte et spécialement sur les territoires situés au delà du Jourdain, qu'il a explorés très à fond et dont il a soigneusement préparé la carte par des relevés topographiques.



HAÏFA.

p. 240.

* * *

Quand on aborde le Carmel et qu'on laisse libre carrière aux réminiscences de l'Ancien Testament, il y a deux noms qui ne peuvent manquer de se présenter à l'esprit et de hanter l'imagination, c'est celui d'Elisée et de son glorieux prédécesseur, Elie.

Nous savons qu'Elisée avait sa résidence sur le Carmel[1], mais ce n'est pourtant pas là que notre pensée va de préférence le chercher. C'est bien plutôt à Samarie, où il a vécu, où il a agi, où il est mort. C'est encore à Dothân, où nous passions il y a quelques jours et où la configuration des lieux illustre d'une façon si saisissante le récit biblique[2]. C'est enfin à Soulam, l'ancienne Sunem, la patrie de cette femme hospitalière qui avait préparé dans sa maison une chambre haute pour le prophète, afin que celui-ci pût s'y retirer quand il lui conviendrait. Lorsqu'on a traversé, par un beau jour de printemps, sous la clarté rayonnante du soleil, la plaine de Jizréel où mûrissent les blés, combien vivante devient la description biblique ! L'enfant de la Sunamite s'en va aux champs rejoindre son père auprès des moissonneurs à l'œuvre. Mais voici, le soleil est ardent et l'enfant est atteint. « Ma tête, dit-il, ma tête. » Et on le porte à sa mère, et il expire dans ses bras. Alors, héroïque dans sa confiance et dans son amour, elle se lève, fait seller son âne et se rend auprès du prophète, sur le Carmel[3]. Et justement, comme chevauchant à travers la plaine nous approchions de Soulam, voilà qu'une femme

[1] 2 Rois II, 25 ; IV, 25. — [2] 2 Rois VI, 8-23. — [3] 2 Rois IV, 8-25.

indigène, montée sur un âne et suivie d'un petit garçon, venait à notre rencontre : tableau bien simple, mais frappant dans sa simplicité. Comment demeurer froid quand de semblables souvenirs s'évoquent pour ainsi dire d'eux-mêmes !

Mais revenons au Carmel et à la figure austère d'Elie. Il y avait sur la montagne un autel de Jéhova. L'autel était tombé en ruines, symbole de ce naufrage général, de cet abandon du culte du vrai Dieu qu'Israël désertait pour courir après les dieux de la Phénicie, les Baals et les Astartés que la royale épouse d'Achab importait avec elle de Tyr. C'est là, sur le mont Carmel, que s'est déroulée la scène décisive. Nous n'entreprendrons pas de la redire. Qu'on la relise dans sa grandeur sévère, telle que le livre des Rois nous la rapporte [1], cette page admirable où la question est nettement posée entre le Dieu saint du prophète Elie et la divinité vulgaire et sensuelle que servaient par centaines les prophètes courtisans, commensaux de Jézabel. Mais aussi quel cadre, quel décor pour cette joute solennelle: la croupe verdoyante du Carmel, ses bocages de chênes et de caroubiers, ses vallons aux teintes variées et surtout ses perspectives lointaines.

Quand du haut de la ligne de faîte on laisse son regard errer alternativement au nord et au sud, on a le sentiment d'être sur une des arêtes maîtresses du pays et d'occuper une position centrale et dominatrice. Le Carmel n'a que 552 mètres de hauteur au-dessus de la mer et le point le plus élevé que nous ayons atteint dans notre excursion n'était pas le point culminant. N'importe ! L'altitude d'une

[1] I Rois XVIII, 17-46.

montagne n'est pas un criterium infaillible de son importance : il est des sommités médiocrement hautes d'où l'on domine tout, au près et au loin; il en est d'autres dont la cote est très élevée et qui ne fournissent pas un coup d'œil d'ensemble sur leur entourage. Le Carmel est un poste d'avant-garde, une haute tour, un observatoire véritable.

Au sud s'étend, le long de la mer bleue, une côte plate et sablonneuse. A une distance de trois lieues environ, l'œil distingue au bord des flots les restes ruinés d'une cité d'autrefois. C'est Athlît, que les croisés avaient occupée, dont ils avaient fait une de leurs places fortes et qu'ils appelaient Roche-Taillée ou Château-Pèlerin. Et puis, plus loin encore, beaucoup plus loin, perdu dans la brume, se confondant avec la grève ou avec les vagues, apparaît à l'œil exercé des habitants du pays ce qui reste de l'opulente Césarée : quelques ruines, actuellement devenues l'habitation d'une colonie de Bosniaques, musulmans farouches, auxquels le sultan a octroyé comme apanage le terrain de la vieille cité romaine [1].

Au nord (si nous faisons maintenant volte-face et que nous regardions dans une direction opposée), nous voyons à nos pieds la baie de Saint-Jean-d'Acre, et la lunette nous permet d'apercevoir la ville même, située au bout de la baie, avec ses maisons aux contours indistincts, avec ses remparts et la haute coupole de la grande mosquée. Plus loin, c'est la côte phénicienne, plus rocheuse et plus accidentée que la côte méridionale et s'avançant par intervalles au-dessus des flots en caps nettement marqués.

Redescendons maintenant le long de la croupe de la

[1] Comp., pour des faits analogues, mon opuscule déjà cité *Au delà du Jourdain*, 2e édit., p. 41, 49, 93.

montagne et dirigeons-nous vers son extrémité qui domine la mer. Nous avons devant nous l'étendue des flots et le spectacle qui se découvre à nos yeux est celui que contemplait le serviteur d'Elie, quand par sept fois son maître l'envoya épier l'horizon, en vain, semblait-il, jusqu'à ce qu'enfin un petit nuage, semblable à la paume de la main d'un homme, apparut à l'horizon lointain, gage de la pluie impatiemment attendue [1].

Aujourd'hui il n'est pas question de pluie ou de nuages. Un beau soleil de printemps éclaire et réchauffe toute la scène qui s'offre à nos regards. Nous passons auprès d'un grand bâtiment neuf, construit par les colons allemands de Haïfa pour servir de *sanitarium*, de résidence hygiénique d'été pour leurs familles et pour eux-mêmes, tout en leur permettant de redescendre aisément à leurs affaires dans la ville voisine. Un peu plus bas encore, à 170 mètres au-dessus de la mer, nous trouvons deux édifices [2]. L'un, le plus occidental et le plus insignifiant, c'est un phare. L'autre, bien plus massif et bien plus intéressant, c'est le célèbre couvent de Notre-Dame du mont Carmel, le berceau de l'ordre fameux des carmes, fondé au douzième siècle par un Calabrais nommé Berthold, approuvé au siècle suivant par les papes Honorius III et Innocent IV, et qui s'est bientôt répandu en Europe, puis dans le monde entier. Mais que de vicissitudes dramatiques dans l'histoire de ce monastère ! que de persécutions subies ! que de ravages et de massacres ! au treizième, au dix-septième, au dix-huitième siècle encore. Visité en 1252 par saint Louis, le couvent

[1] I Rois XVIII, 42-44.

[2] Notre photographie étant prise du côté méridional, le phare est à gauche et le couvent à droite.



LE MONT-CARMEL.

P. 244.

reçut en 1799 un autre hôte de même provenance et qui devait peu après s'asseoir sur le même trône, Napoléon Bonaparte, qui y installa son principal lazaret, tandis que ses soldats assiégeaient Saint-Jean-d'Acre. Hélas ! lorsque l'armée française abandonna la partie et se retira vers l'Egypte, les malheureux blessés et malades restèrent dans l'hôpital improvisé pour eux et les Turcs en firent un carnage. Une modeste pyramide, érigée dans le jardin du couvent, rappelle le souvenir de ces infortunées victimes d'un fanatisme vindicatif.

Le monastère souffrit du reste, lui aussi, grandement durant les temps troublés du commencement de notre siècle. Il fut détruit en 1821 par Abdallah-Pacha. Et si aujourd'hui il se présente aux regards, solidement reconstruit et non sans élégance, c'est grâce aux efforts infatigables d'un moine dévoué, le père Jean-Baptiste de Frascati, qui, à force d'énergie et de patience, a réussi à rassembler les sommes nécessaires pour la restauration de cet édifice, particulièrement cher et vénérable à tous ceux qui se rattachent à l'ordre des carmes et des carmélites. L'hospitalité des religieux du Carmel est devenue presque proverbiale parmi les voyageurs, et dans leur accueil ils se montrent aussi prévenants et aussi aimables envers ceux qui n'appartiennent pas à la même confession chrétienne. Notre éminent compatriote, mon devancier en Terre-Sainte, M. Félix Bovet, a été leur hôte en 1858 et raconte en termes reconnaissants quel excellent gîte il a trouvé dans cet asile où il a passé trois jours [1]. Ayant notre campement dressé à Haïfa, dans l'enceinte de la colonie allemande, nous nous

[1] *Voyage en Terre-Sainte*, 7e édit. Paris, 1876, p. 386.

sommes bornés à accepter de la main des moines quelques rafraîchissements et à leur acheter un flacon de leur produit vanté et renommé, l'eau de mélisse des carmes, que nous voulions rapporter en Europe et offrir à un de nos parents, qui professe pour ce liquide une admiration particulière. Cette fois, du moins, il en aura obtenu de la plus authentique !

Un tour de promenade dans toute la maison, une visite à la bibliothèque et surtout une station prolongée sur le grand toit en terrasse terminent notre courte station au couvent du Carmel. Du haut de la plate-forme la vue est si belle qu'on ne parvient pas à s'en arracher. Et nous allions oublier de mentionner l'église située au milieu même de la façade principale du monastère, du côté ouest, et sous le maître-autel de laquelle on descend dans une crypte qu'on prétend être la caverne où séjourna le prophète Elie. Dans le voisinage du couvent on montre une autre grotte où aurait siégé au temps d'Elie une école de prophètes et dans laquelle la sainte famille, revenant d'Egypte, aurait pris quelque repos [1]. Ces prétentions injustifiées d'une tradition puérile et souvent intéressée, cette manie de tout transformer en sanctuaires, cette fâcheuse passion de préciser et de délimiter des souvenirs qui, vu leur ancienneté et par leur nature même, ne peuvent pas revêtir une forme à ce point déterminée, tout cela fait une ombre permanente au tableau quand on voyage en Terre-Sainte. On voudrait se

[1] Cette grotte, longtemps sanctuaire aux mains des catholiques, a passé dans notre siècle dans la possession des musulmans, qui en ont fait une mosquée, mais dédiée au souvenir d'Elie, qui est pour eux un grand prophète et qu'ils révèrent beaucoup. Le mont Carmel s'appelle actuellement en arabe *Djébel-Mar-Elyas*, montagne de saint Elie.

replonger dans l'atmosphère du passé. Il suffirait amplement de pouvoir se dire : « Ici, dans cette vallée ou sur cette montagne, là, dans cette ville ou bien près de cette source, se sont déroulés de grands événements, des scènes immortelles de l'histoire biblique. » Et voici les cicerones officieux qui se présentent et qui vous montrent la pierre, le tertre, la cavité qui passe pour avoir été l'emplacement authentique de tel ou tel fait marquant. « Qui dit trop ne dit rien, » et cette préoccupation arbitraire et mesquine nuit en réalité à la méditation et au recueillement bien plus qu'elle ne les sert.

Sortons donc de l'église et du couvent sans nous tourmenter pour savoir si nous avons posé le pied sur le lieu même qui a porté celui du prophète Elie. Il nous suffit d'être sur le Carmel et de réjouir nos yeux du tableau incomparable qui se présente à nous, tout en écoutant résonner dans notre mémoire l'écho de la prière que prononça l'intrépide champion de Jéhova : « Eternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, qu'on sache aujourd'hui que tu es Dieu en Israël et que je suis ton serviteur et que j'ai fait toutes ces choses par ta parole. Réponds-moi, Eternel, réponds-moi, afin que ce peuple reconnaisse que tu es l'Eternel Dieu et que c'est toi qui ramènes leur cœur [1]. »

* * *

J'ai revu une dernière fois le Carmel, quelques semaines plus tard. C'était au milieu de la nuit, nous naviguions sur le paquebot qui nous ramenait de Beyrout à Jaffa pour ga-

[1] 1 Rois XVIII, 36-37.

gner de là l'Egypte. Et après avoir contemplé successivement, dans l'obscurité croissante, les feux de Sidon, de Tyr, de Saint-Jean-d'Acre, nous apercevons encore, projetant une vive lueur dans la nuit profonde, la lampe du phare allumé sur le Carmel. C'est la salutation que nous jette au passage la montagne que nous avons visitée, et nous lui lançons à notre tour un adieu muet, mais très senti.



CHAPITRE VI

Saint-Jean-d'Acre.

En décrivant dans les pages ci-dessus le Carmel et son voisinage immédiat, nous nous sommes arrêtés au pied du promontoire. Aujourd'hui nous nous avancerons plus loin au nord, le long de la mer, pour contourner la baie de Saint-Jean-d'Acre, qui s'étend sur une longueur d'environ quatre lieues. Partis de Haïfa [1], nous aboutirons à une autre cité, beaucoup plus antique et plus renommée. Les deux villes, situées aux deux extrémités du golfe, présentent un contraste très marqué. Au sud, c'est la ville moderne, au développement récent et rapide ; elle a une population plus d'à moitié chrétienne, des édifices neufs, un commerce florissant en céréales, en huiles, en savons, etc. ; les grands paquebots du Lloyd autrichien stationnent périodiquement dans son port, exemple qui est, croyons-nous, déjà suivi ou qui le sera à bref délai par les compagnies rivales, française et russe ; là débarquent les pèlerins qui se

[1] La lettre initiale du mot Haïfa étant en arabe une gutturale accentuée, il en résulte que la forme Caïpha, Kaïpha, est aussi en usage pour désigner cette localité.

rendent à Nazareth et au bord du lac de Tibériade ; bref, c'est le présent avec son activité incessante, et c'est l'avenir. Au nord du golfe, au contraire, c'est le passé, c'est la vieille place forte, déjà mentionnée au livre des Juges sous le nom d'Acco et que les fils d'Asser ne purent arracher aux anciens habitants de la contrée [1]. Plus tard, elle fut soumise par les souverains égyptiens de la dynastie des Lagides et rebaptisée, d'après leur nom héréditaire, Ptolémaïs. Elle figure sous cette désignation dans les livres des Maccabées [2] et dans celui des Actes des apôtres et nous voyons saint Paul y débarquer en arrivant en Palestine [3]. Elle joue un certain rôle à l'époque gréco-romaine [4], spécialement comme siège épiscopal. Puis vient l'islam [5], et quelques siècles plus tard les luttes mémorables entre les croisés et leurs redoutables adversaires : c'est le moment le plus saillant, le plus héroïque dans les annales de la ville.

Et de nos jours encore elle porte au plus haut point le caractère musulman et cette empreinte du moyen âge que l'œil chercherait vainement à Haïfa. En quittant cette dernière au matin pour aller, quelques heures après, visiter sa voisine, si différente, nous ne pouvions nous empêcher de penser, toutes proportions gardées, à cette ode célèbre de Victor Hugo, intitulée : *Le Danube en colère* [6], dans laquelle

[1] Jug. I, 31. Ce passage est le seul dans l'Ancien Testament qui parle d'Acre. Mais il est possible qu'il faille en signaler une seconde mention dans Mich. I, 10, moyennant une légère correction du texte.

[2] I Macc. V, 21-22 ; X, 38-39.

[3] Act. XXI, 7.

[4] Claude l'érigea en colonie romaine, *Colonia Claudii Cæsaris*.

[5] Les Arabes s'emparèrent de Ptolémaïs en 638 et lui rendirent son ancien nom, légèrement modifié, Acca. C'est encore ainsi qu'on la désigne aujourd'hui parmi les indigènes.

[6] *Les Orientales*, XXXV.



LA PLAGE ENTRE HAÏFA ET SAINT-JEAN-D'ACRE.

P. 250.

le vieux fleuve apostrophe les deux villes rivales situées sur ses bords :

Allons ! la turque et la chrétienne !
Semlin ! Belgrade ! qu'avez-vous ?
On ne peut, le ciel me soutienne !
Dormir un siècle, sans que vienne
Vous éveiller d'un bruit jaloux
Belgrade ou Semlin en courroux !

Il ne s'agit pas, pour Haïfa et Saint-Jean-d'Acre, de si bruyantes manifestations de haine : les coups de canon ne retentissent pas de l'une à l'autre ; mais le contraste n'en existe pas moins et la rivalité des deux villes est parfaitement réelle. Nous savions donc bien, comme nous quittions Haïfa, que nous allions voir sous peu une ville d'un tout autre aspect et repasser brusquement des réalités du dix-neuvième siècle aux souvenirs du moyen âge.

Le trajet s'effectue le long de la mer, sur le sable, et ce n'est pas une des moins poétiques parties du voyage de Terre-Sainte que cette chevauchée sur la plage, avec les flots qui viennent mourir sous les pieds des chevaux. Il est du reste désirable de cheminer ainsi le plus près possible de l'eau, car les chevaux trouvent dans le sable encore légèrement humide du rivage un terrain beaucoup plus résistant que plus loin, ne fût-ce qu'à peu de mètres plus avant dans l'intérieur des terres, où le sol poudreux, absolument desséché, laisse enfoncer profondément leurs sabots [1].

Quelques objets épars, échoués sur la grève, sollicitent au passage l'attention des voyageurs. Ici, des coquillages, parfois de belle taille, mais fréquemment brisés de façon à

[1] Les voitures peuvent aisément circuler entre Haïfa et Acre en suivant tout simplement le bord de la mer.

causer un vif désappointement aux amateurs. Plus loin, des bois flottés, aux formes capricieuses, apportés par l'écume marine. Et çà et là, des débris de navires, des fragments naufragés, des proues ou des poupes, pauvres coques désemparées, aux trois quarts enfouies dans le sable et rendant un triste témoignage à l'inclémence de la baie et à la violence des vents d'hiver.

La promenade le long de la mer se trouve soudain interrompue : nous touchons à l'embouchure du Kischôn [1]. La rivière, après avoir traversé de part en part la plaine de Jizréel sous l'aspect d'un fossé bourbeux à l'eau presque stagnante, à franchi, d'un élan beaucoup plus rapide, la gorge étroite qui sépare le Carmel des monts de Galilée; puis, arrivée dans la plaine du littoral, elle a pris une allure assez majestueuse, et sa traversée, tout près de son embouchure, a souvent causé des difficultés aux voyageurs. Un pont de bateaux a été construit en ce lieu et, quand il est en bon état, rien n'est plus simple et plus sûr que de passer par son moyen d'une rive à l'autre. Mais lorsqu'il est endommagé et qu'il faut renoncer à s'en servir, alors ce n'est pas une sinécure que de traverser la rivière. Souvent même il faut la côtoyer jusqu'à une certaine distance en amont pour trouver un gué qui ne soit pas trop malaisé à franchir [2]. Il est donc bon de s'informer avant de partir de Haïfa ou bien de consulter les passants qu'on rencontre par intervalles.

Pour nous, aucun incident fâcheux n'a marqué notre pas-

[1] Le Kischôn (Jug. IV, 7, 13 ; V, 21 ; 1 Rois XVIII, 40 ; Ps. LXXXIII, 10) porte actuellement le nom de *Nahr-el-Moqattâ*.

[2] Parfois, à l'embouchure même du Kischôn dans la mer, le sable, durci et amoncelé comme un barrage, forme une sorte de pont naturel.



PONT DE BATEAUX SUR LE KISCHÔN. P. 252.

sage. Le pont était en parfait état et nous l'avons franchi sans aucune appréhension, mais pourtant avec une sorte d'étonnement instinctif : nous sentions qu'un pont de bateaux dans un semblable lieu était chose bien singulière! Importation européenne, cela va sans dire, et par le fait même qu'elle réclame un entretien, foncièrement antipathique à la tendance générale du Turc, qui est de ne pas réparer, de ne pas restaurer, de laisser aller, de laisser tomber en ruines, lentement et fatalement, tout ce qui relève de son autorité. Il faut bien être dans le proche voisinage d'une ville fortement imprégnée d'éléments européens, comme l'est Haïfa, pour qu'on puisse trouver un pont de bateaux, et dans un état suffisant de conservation.

De l'autre côté du Kischôn la marche reprend, coupée çà et là de quelques joyeux temps de galop, d'autant plus animés que durant les deux dernières journées les chevaux ont joui à Haïfa d'un repos presque complet.

* * *

La journée dont je parle était le 7 avril 1894. Cette date, si vous consultez un calendrier européen quelconque, n'a pas de signification particulière. Mais pour le monde musulman ce jour était un jour de première importance. Avec lui finissait le mois de jeûne austère que les musulmans observent avec une scrupuleuse fidélité et qu'on appelle le Ramadan [1]. Durant tout l'espace compris entre deux nouvelles lunes consécutives, les sectateurs de l'islam se soumettent à un régime de privations systématiques. Jour après

[1] Ramadan est la prononciation arabe ; les Turcs disent Ramazan.

jour, tant que le soleil est visible, aucune parcelle de nourriture, aucune goutte de liquide ne doit pénétrer dans leur bouche, et même l'usage consolateur du narghileh ou de la cigarette leur est interdit, car fumer c'est boire, l'arabe ne sépare pas ces deux notions [1]. Cette abstention totale est, il est vrai, suspendue dès que le disque du soleil est entièrement descendu au-dessous de l'horizon, mais elle n'en constitue pas moins une très sérieuse et pénible épreuve. Si du moins, comme le carême des catholiques, cette période de renoncement ascétique tombait toujours, année après année, sur une saison relativement tempérée! Mais il n'en est point ainsi. D'abord, dans beaucoup des pays soumis à la religion de Mahomet, le climat n'est guère tempéré dans aucune saison. Et puis, l'année musulmane étant lunaire et ne durant que douze fois la révolution de notre satellite autour de la terre, c'est-à-dire trois cent cinquante-cinq jours au lieu des trois cent soixante-cinq de la révolution solaire, il en résulte que tous les mois, et le Ramadan comme les autres, se déplacent chaque année et parcourent successivement, dans un cycle de trente-six ans environ, toutes les saisons les unes après les autres [2]. Quand le jeûne tombe sur l'hiver, il est encore aisément supportable; mais lorsqu'il se présente en été, durant la saison chaude et desséchée, alors vraiment il faut une singulière

[1] On ne dit pas en arabe « fumer, » mais bien « boire » une cigarette.

[2] Les juifs avaient aussi l'année lunaire, mais ils rétablissaient l'équilibre de leur calendrier en introduisant tous les trois ans un mois intercalaire. Les musulmans n'usent d'aucun artifice analogue. Il en résulte que l'Hégire ayant eu lieu en 622, nous calculons qu'il s'est écoulé dès lors 1276 ans, tandis que les musulmans comptent la présente année 1898 comme l'an 1315-1316.

énergie pour l'observer scrupuleusement. Et c'est là ce que font beaucoup de musulmans ; non pas tous sans doute, — il y a partout des relâchés et des indifférents, — mais le grand nombre. J'ai vu des cavaliers résister pendant toute une journée à l'envie, qu'ils devaient pourtant ressentir, de manger et surtout de boire quelque chose, respectant ainsi les prescriptions de leur religion avec un zèle remarquable. Le jeûne tient une haute et grande place dans l'énumération des devoirs religieux de l'islam, et la jurisprudence mahométane a prévu et minutieusement réglé une foule de cas d'entre les plus rares et les plus invraisemblables.

Il est naturel que la cessation du jeûne marque une date joyeuse pour tous ceux qui ont traversé consciencieusement le mois d'abstinence. Le premier jour du mois qui suit le Ramadan est donc un jour de fête et cette fête s'appelle le Baïram[1]. On la célèbre par diverses réjouissances et l'on use sans réserve de la liberté reconquise pour se livrer à des festins plantureux. Or le 7 avril 1894 était précisément la fête du Baïram. Et déjà en quittant Haïfa, nous avions vu les musulmans de l'endroit se préparer à leurs festivités. Aux portes de la ville, au bord de la mer, sur la

[1] Plusieurs de nos lecteurs se souviennent de l'intéressante étude qu'a publiée sous ce titre : *Ramadan et Baïram, souvenirs d'un voyage en Egypte et en Syrie*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1894, M. Philippe Berger, professeur au Collège de France et membre de l'Institut. Notre éminent coreligionnaire se trouvait en même temps que moi en Palestine, au printemps de 1894, mais je n'ai pas eu le plaisir de l'y rencontrer. Il était à Jérusalem le jour du Baïram, tandis que j'étais à Acre. J'ai lu avec le plus vif plaisir les *Notes de voyage* qu'il a publiées en 1895, en un beau volume de 403 pages. Ce récit, écrit avec une rare compétence, a de plus un grand charme de fraîcheur, car il a été rédigé au jour le jour, en bonne partie sous la tente. Il n'a pas été mis en librairie, l'auteur l'ayant strictement réservé à sa famille et à quelques privilégiés auxquels il a bien voulu en faire part.

plage de sable, tout près d'un ravissant massif de palmiers qui donnent au paysage quelque chose d'égyptien, nous avions vu les préparatifs de la fête et en particulier un carrousel, un carrousel vertical, s'il vous plaît, dans les petites voitures duquel les habitants de Haïfa, enfants et adultes aussi, s'apprêtaient à jouir des délices du Baïram.



Saint-Jean-d'Acre.
Vue prise de la route de Chéfa-Amr.

Une fête populaire amène toujours après elle une certaine animation, même une certaine surexcitation, et l'on nous avait mis en garde, à Haïfa, contre les ennuis et désagréments que nous risquions de rencontrer, en une semblable journée, dans ce foyer de fanatisme musulman qui s'appelle Saint-Jean-d'Acre ! Aussi nous étions-nous promis de nous faire tout petits, de passer si possible inaperçus, d'éviter toute ostentation, à plus forte raison toute provocation.



LE BAÏRAM A HAÏFA.

p. 256.

Et comme nous approchions de la ville après avoir franchi, sur un pont également, le *Nahr-Naaman*, l'ancien Bélus, qui se jette dans la mer tout près d'Acre [1], nous vîmes aux abords de la place les réjouissances qui commençaient, les petites boutiques en plein vent, la population en vêtements de gala, aux couleurs voyantes, les officiers et les soldats dans leurs plus beaux uniformes, et spécialement la cavalerie, avec ses gracieuses toques d'astrakan, corps de troupes que nous n'avions pas eu l'occasion de voir à Jérusalem. Et jugez de notre saisissement en découvrant que nos tentes se dressaient déjà, immédiatement à côté de la porte d'entrée de la ville, sur le rempart gazonné qui entoure la place, et que sur le sommet de l'une des tentes flottait, selon l'habitude quotidienne, le petit drapeau fédéral que notre drogman considérait comme le complément indispensable de nos campements. Nos muletiers nous avaient devancés, selon l'usage, et avaient planté notre camp à l'endroit accoutumé des caravanes de touristes. Rien de mieux, rien de plus naturel ! Mais, en un jour de Baïram, hisser un drapeau européen, et un drapeau portant la croix, sur les bastions de Saint-Jean-d'Acre ! N'était-ce pas une imprudence, et plus que cela, un défi ? Ces pensées et ces appréhensions, naturelles et excusables chez un père de famille qui conduit avec lui femme et enfants et qui sent sa responsabilité, se pressèrent dans mon esprit en moins de temps qu'il n'en faut pour les écrire. Je me hâte d'ajouter que j'en reconnus bien vite toute l'inanité.

En arrivant au campement, nous rencontrons des groupes

[1] La vignette de la page 256 a été prise le lendemain, en quittant Saint-Jean-d'Acre pour retourner à Nazareth. On aperçoit la ville dans le fond.

de promeneurs se rendant sur le théâtre des jeux et amusements qui s'offrent à eux, et dont les regards dirigés sur nous n'ont rien d'hostile ou de désobligeant. Plusieurs même nous saluent avec bonhomie. Et près de nos tentes qu'on achève de dresser, nous trouvons des habitants d'Acre en conversation amicale avec nos hommes, ou bien même, chose admirable pour l'Orient, payant de leur personne et donnant un coup de main pour l'établissement du camp. Quelques militaires, officiers, sous-officiers, soldats, se mêlent à ce groupe, qui n'a pas cessé durant tout le reste de la journée de stationner autour de notre feu. Le drapeau fédéral s'agitait joyeusement sur la tente principale, et nous Suisses, à tous égards inaccoutumés aux conquêtes, nous pouvions nous vanter d'avoir planté l'étendard de la croix sur les remparts de Saint-Jean-d'Acre[1].

Les mânes des croisés n'ont-ils pas dû tressaillir à ce spectacle?

* * *

Comment ne pas penser, en un lieu semblable, à ces armées venues d'Occident, les unes après les autres, disputer aux infidèles la possession des lieux saints, et qui, après avoir pendant un siècle à peine joui de leurs conquêtes, avaient dû évacuer Jérusalem et se replier sur le littoral? Entre leurs mains, Acre, conquise dès 1104 par Baudouin Ier, aidé d'une flotte génoise, est demeurée encore

[1] Je pourrais ajouter que, durant notre station sur ce rempart, nous avons essuyé le feu de la place; car pendant la nuit et à l'aube du jour des salves tirées tout près de nous nous ont réveillés en sursaut. C'était simplement le Baïram qui provoquait ces détonations inoffensives, et les canons étaient chargés... à poudre.



NOTRE CAMPEMENT A SAINT-JEAN-D'ACRE. P. 258.

longtemps la place forte de premier rang qui déjouait tous les assauts de l'ennemi. Ce n'est pourtant pas que le vaillant sultan Saladin, après la victoire éclatante qu'il remporta aux Cornes de Hattin le 4 juillet 1187 et qui mit fin au royaume latin de Jérusalem, n'ait aussi réussi à s'emparer d'Acre. Mais peu après les Francs revinrent à la charge et assiégèrent la ville; une flotte de vaisseaux pisans renforça l'armée assaillante; d'autres contingents encore arrivèrent d'Europe; enfin, le 5 juin 1191, Richard Cœur-de-Lion débarquait en personne et prenait la direction des opérations. Un mois après son arrivée, le 12 juillet, la ville se rendait, et, détail horrible, les prisonniers musulmans, au nombre de 2500, et dont la rançon promise tardait à être payée, furent massacrés aux abords de la place par l'ordre du monarque chrétien.

Des souvenirs de cette nature ne contribuent pas à donner au spectacle des lieux que nous contemplons un aspect riant et serein : malgré les réjouissances du Baïram et la gaieté qui règne sur la plage, nous repensons instinctivement à ces atroces scènes de carnage, à tout ce sang versé.

Et ce ne fut pas la fin des destinées mouvementées de la ville d'Acre. Elle devint la principale place forte des Latins en Orient. Les ordres de chevalerie y établirent leur résidence dès 1229, et c'est à l'un d'entre eux, celui des chevaliers de Saint-Jean, qu'elle dut d'être désormais placée sous l'invocation du même saint patron. Les Templiers aussi et les chevaliers teutoniques en firent leur quartier général, et jusque vers la fin du treizième siècle Acre ne cessa pas d'être la ville la plus importante des possessions européennes en Terre-Sainte. Malheureusement elle fut le théâtre de beaucoup de luttes et de querelles. Il est

impossible de n'être pas frappé et affligé, en lisant l'histoire des croisades, de la place énorme, excessive, qu'y occupent les dissensions intestines, les rivalités, les mesquines jalousies et les intrigues parfois les plus perfides. La discorde paraît avoir régné en maîtresse souveraine au milieu de ces aventuriers, qu'une seule grande pensée semblait avoir jetés dans une expédition lointaine, mais qui y apportaient avec eux leurs susceptibilités et leurs âpres convoitises.

Enfin, en 1291, Acre tomba définitivement aux mains des musulmans, sous le sultan Malik-el-Aschraf.

Notre camp, placé sur le rempart oriental de la ville, regarde du côté de l'intérieur des terres, et devant nous, au pied des mamelons d'où sort la source de Aïn-ez-Zeït, se dressaient autrefois les campements des croisés, s'étendant du Bélus au sud-est jusqu'à la mer au nord-ouest. La ville se trouvait ainsi complètement bloquée du côté de terre, puisqu'elle est située à l'extrémité d'un promontoire qui ferme la baie d'Acre au nord, en face du cap Carmel.

Cette position du camp croisé fut plus tard celle du camp de Bonaparte, car nous retrouvons, après cinq cents ans, une armée européenne sous les murs de l'ancienne Ptolémaïs. Mais dans l'intervalle que s'était-il passé ? Les siècles du moyen âge s'étaient succédé les uns aux autres sans apporter aucun changement sensible dans les destinées de la ville jusqu'au milieu du siècle dernier. A cette époque, un chef entreprenant et persévérant, nommé Daher, originaire de la Galilée, réussit à se constituer une principauté dont Acre devint bientôt la ville la plus importante et la capitale. Innombrables sont les aventures qui remplissent la longue carrière du cheikh Daher. Finalement, après des démêlés

interminables avec les Egyptiens et surtout avec les Turcs, il finit par succomber dans la lutte et périt, nonagénaire, en 1775 [1]. C'est une figure originale et pittoresque que celle de ce vieil Arabe cherchant à reconquérir pour lui-même et pour les siens une autonomie réelle, à l'abri du joug étranger, et visant spécialement à secouer la domination pesante du sultan de Constantinople et de ses subordonnés, pires encore, les pachas de Damas et de Saïda [2].

Daher eut, non pas pour successeur, à proprement parler, mais pour remplaçant à Acre, un homme d'un tout autre caractère et d'une valeur personnelle non moins grande, le féroce Ahmed-Pacha, surnommé Djezzar, c'est-à-dire le Boucher, à cause de ses instincts sanguinaires. Djezzar a beaucoup fait pour l'embellissement d'Acre : tout à l'heure, quand nous chercherons à décrire la ville, nous retrouverons son nom à plus d'une reprise. Mais il a fait au moins autant pour le malheur de ses habitants. Il avait en particulier l'abominable manie des mutilations, et ses victimes ne s'échappaient de ses mains, quand il leur laissait la vie, que privées de leur nez ou de leurs oreilles, de leurs mains ou de leurs pieds [3].

C'est pendant son administration que Bonaparte vint en 1799 mettre le siège devant Acre, après avoir franchi le Carmel et être descendu de la plaine de Jizréel jusque sur

[1] Volney, dans son *Voyage en Egypte et en Syrie pendant les années 1783-1785* (vol. II, chap. Ier), raconte en détail la biographie de Daher.

[2] Saïda est le nom moderne de l'antique Sidon. Le siège du gouverneur de cette ville a été, dans notre siècle, transféré à Beyrout, et Saïda n'a plus qu'un préfet d'ordre secondaire.

[3] On trouvera d'abondants détails, curieux mais atroces, sur Djezzar dans le livre intitulé : *Voyage en Syrie et dans le Désert* par feu Louis Damoiseau, attaché à la mission de M. de Portes pour achat d'étalons arabes (Bruxelles, 1839), tome II, chap. X, p. 33-57.

le littoral. Il prit Haïfa et, ayant passé le Kischôn et le Bélus, il plaça son camp là-même où s'était jadis trouvé celui de Richard d'Angleterre.

Volney raconte qu'avant Daher « Acre n'était qu'un monceau de ruines, un misérable village ouvert et sans défense [1]. » Mais les deux gouverneurs successifs, Daher et Djezzar, y avaient mis bon ordre, et, lorsque Bonaparte se présenta sous les murs de la ville [2], il la trouva munie de remparts et de fossés, prête à soutenir un siège et protégée par la présence dans les eaux de la baie de l'escadre anglaise sous les ordres du célèbre marin sir Sidney Smith. L'entrée de la place du côté du large étant sans cesse demeurée ouverte durant les opérations, le ravitaillement soit en hommes, soit en vivres put se poursuivre sans interruption [3]. De plus, le chef du corps expéditionnaire ne pouvait disposer pour le siège même que d'une partie de ses soldats, le reste devant former les garnisons de Gaza et de Jaffa, et d'autres troupes encore étant occupées en Galilée, à Nazareth, à Safed, pour déjouer les manœuvres du pacha de Damas [4] et des habitants de Naplouse. Et comme sur-

[1] Ouvr. cité, vol. II, p. 3.

[2] Le 19 mars 1799. Voir le récit du siège de Saint-Jean-d'Acre dans le très curieux ouvrage déjà cité plus haut (p. 126) : *Guerre d'Orient. Campagnes d'Egypte et de Syrie*, vol. II, chap. X, p. 59 et suiv.

[3] Un éminent officier du génie, Phelippeaux, Français réfugié en Angleterre à la Révolution et servant dans l'armée britannique, fut à Saint-Jean-d'Acre l'âme et la cheville ouvrière de la résistance à Bonaparte, dont, par une singulière coïncidence, il avait été le camarade à l'école militaire. Il mourut le 1er mai des conséquences d'une insolation, avant la cessation du siège.

[4] C'est contre ce pacha que Kléber livra, le 16 avril, la célèbre bataille du Mont-Thabor, dans la plaine de Jizréel, et l'arrivée inopinée de Bonaparte à la tête de la division Bon assura le triomphe des Français sur leurs ennemis, infiniment plus nombreux.

croît de difficultés, la flottille française qui apportait d'Egypte le matériel de siège, indispensable aux assaillants pour en finir promptement, fut épouvantée par la vue des croiseurs britanniques et s'éloigna sans retour.

Dans ces conditions, le siège se prolongea au travers de nombreux incidents, et finalement une armée de renfort arrivant de Rhodes put débarquer et rendre aux assiégés le courage qui commençait à leur manquer. Alors, voyant l'inutilité de ses efforts et pressé d'ailleurs de regagner l'Egypte et puis la France, Bonaparte se décida à renoncer à son entreprise et à battre en retraite, genre d'opération inaccoutumé pour lui. Il a déployé une rare virtuosité dans la façon dont il a résumé lui-même, en rédigeant un ordre du jour adressé à ses soldats, les événements du siège, et dont il en a dressé le bilan, afin de montrer qu'en somme cet insuccès apparent a été en réalité une grande réussite! Mais tous ses arguments n'empêchent pas de discerner ce qu'a de puéril cette prétention de vouloir transformer un échec en un triomphe [1].

Ainsi, lorsque du seuil de notre tente, dressée sur le bastion, nous regardons autour de nous, chaque pied carré de terrain nous apparaît comme appartenant à l'histoire et comme consacré à nous rappeler de tragiques souvenirs. Ce ne sont pas des scènes de paix qui se sont déroulées ici; c'est la guerre qui y a exercé ses ravages. Ici, les hommes ont lutté avec acharnement pour des causes tantôt nobles, tantôt mesquines, et les échos d'autrefois qui nous parviennent ont une note douloureuse et même déchirante.

[1] Ouvr. cité, II, p. 104. Le siège fut abandonné dans la nuit du 20 au 21 mai. Quant à Djezzar, il mourut en 1804, laissant son héritage à l'un de ses mamelouks, nommé Soliman.

* * *

Nous ne nous contenterons du reste pas de ce regard vers le passé, ni de notre station sur le rempart : il faut aller visiter la ville. Et, descendant au bord de la mer, nous nous préparons à franchir le seuil de l'unique porte d'Acre. Quand nous lisons dans les textes bibliques que tel événement se passe « à la porte de la ville, » nous sommes naturellement enclins à interpréter d'instinct cette expression comme si le texte portait « l'une des portes. » Et de fait, dans beaucoup de cas, c'est bien ainsi qu'il faut la comprendre. Mais ailleurs la situation est différente et le terme employé doit être pris au pied de la lettre. Acre, tout au moins, ne possède qu'une porte, par laquelle il faut, bon gré mal gré, entrer et sortir, à moins d'escalader les murailles et de sauter les fossés.

La porte est immédiatement au bord de la mer, à l'angle sud du mur oriental, là où il se termine sur le rivage septentrional de la baie. Là s'étendait autrefois le plus grand des deux ports de la ville, le port de l'est ; mais les môles et les jetées en sont détruits, et actuellement il n'offre aux navires aucune autre protection que l'abri naturel du rivage. Situé moins favorablement que celui de Haïfa, il ne voit que rarement des vaisseaux de quelque importance s'y arrêter. Les paquebots à vapeur, à l'exception de certains steamers turcs faisant un service occasionnel et irrégulier, ne desservent jamais le port de Saint-Jean-d'Acre. Ils n'auraient d'ailleurs guère d'intérêt à le faire, les pèlerins n'y débarquant point, les autres voyageurs pas davantage, et le trafic des marchandises étant à peu près nul.



UNE RUE A SAINT-JEAN-D'ACRE.

P. 264.

Nous passons la porte et nous voilà dans l'enceinte de la place. Sous la véranda d'un café sont assis quelques officiers, dans leur plus brillante tenue, chamarrés et galonnés. A droite s'étend un grand bazar, marché couvert abrité sous des arcades en maçonnerie, mais désert aujourd'hui, tout le monde étant à la fête. Nous nous engageons dans les rues étroites et pittoresques de la vieille cité [1]. Des arches, des passages voûtés se succèdent par intervalles et des plantes grimpantes tapissent de leur feuillage les vieux pans de murs noircis. Enfin nous débouchons à l'extrémité sud de la ville, au bout du cap sur lequel elle s'avance, et là, près d'un khân (hôtellerie) qui a joué un rôle dans les annales d'Acre [2], nous touchons au vieux port, au port occidental, plus petit et plus antique que l'autre, mais un peu mieux conservé. Seules toutefois les embarcations d'un faible tonnage peuvent y trouver accès. Quelques hommes et un certain nombre de gamins nous entourent; ce sont presque tous des chrétiens [3] et il en est parmi eux qui réussissent à écorcher quelques mots de français ou d'italien. Ils nous offrent des antiquités, monnaies romaines ou arabes sans grande valeur et qu'ils seraient enchantés de vendre. Puis voyant notre peu d'empressement, l'un des hommes sort de son vêtement une pièce rare, une *antica* qui nous

[1] Nous avons innocemment pris deux ou trois clichés dans l'intérieur de la ville, ignorant que ce fût défendu. Nous n'en avons été informés que longtemps après, de la bouche d'un photographe professionnel qui avait dû se soumettre à cette interdiction. Un amateur, qui avait tenté de l'enfreindre, avait eu son appareil mis en pièces.

[2] On l'appelle Khân de Djezzar, car c'est ce pacha qui l'a bâti, ou bien Khân des colonnes.

[3] Acre compte actuellement environ 12 000 habitants, dont deux mille chrétiens au plus.

ravira à coup sûr et que nous serons sans doute trop heureux de payer un gros prix : c'est une pipe d'écume ! Et, sans sourire, le fortuné détenteur de ce trésor nous l'offre comme datant d'il y a plus de mille ans ! Nous voyons venir le moment où l'on nous dira que cet objet précieux a servi à quelque roi croisé ou au sultan Saladin en personne,... et nous désappointons fortement notre ingénieux interlocuteur en refusant d'acheter cette antiquité si remarquable.

Quelques pas et quelques détours nous conduisent sur le rivage de la mer, non plus sur les bords du golfe, mais du côté du large. La grande étendue bleue se prolonge à perte de vue, tandis que nous nous tenons sur les ruines du rempart maritime qui regarde à l'ouest. Et c'est là que nous apparaît dans toute son intensité la déchéance de la ville que nous parcourons [1]. Ce ne sont que murs écroulés, remparts en décombres, magasins aux voûtes défoncées. Les débris des murailles se mêlent aux récifs du rivage, et sous les eaux verdâtres et transparentes, au milieu des algues, se discernent les rochers de la côte, et puis, par ci, par là, des fûts de colonnes et d'autres masses toutes semblables, que nous découvrons être de vieux canons rongés par le flot marin. Nous nous arrêtons longuement, songeurs et mélancoliques, en ces lieux signalés jadis par de si brillants exploits, et nous nous redisons avec une émotion poignante : *Sic transit gloria mundi.*

[1] Ce qui a achevé, dans notre siècle, de ruiner les fortifications d'Acre, c'est le siège que la ville soutint du 27 novembre 1831 au 27 mai 1832 contre les Egyptiens sous Ibrahim-Pacha. Elle fut prise d'assaut, pillée, et demeura aux mains du vainqueur. Mais en 1840 elle fut bombardée par les flottes réunies des Anglais, des Autrichiens et des Turcs. Depuis lors, elle a été partiellement restaurée, mais elle n'en conserve pas moins les marques sensibles de tant de dévastations.

La partie septentrionale de la ville est la plus animée et la mieux entretenue. Là se trouvent les casernes et la demeure du gouverneur. Là se dresse aussi la célèbre mosquée de Djezzar, que nous visitons en grand détail et tout à loisir sans qu'aucune objection se fasse jour, sans même qu'un froncement de sourcils ou un regard malveillant vienne à se produire. Nous sommes même les témoins discrets, mais vivement intéressés, d'un spectacle inattendu : un cortège de quelques hommes et jeunes garçons se présente à la mosquée pour venir y faire ses dévotions à l'occasion du convoi funèbre d'un enfant en bas âge.

La « grande mosquée » de Djezzar est un bel édifice quadrangulaire, à vaste coupole, devant lequel se dressent deux minarets élancés et qui présente une certaine analogie avec la célèbre mosquée de Méhémet-Ali au Caire. Et les matériaux dont elle est construite sont extrêmement précieux : ce sont de superbes marbres, c'est du granit rose ; les colonnes, les revêtements des parois, la chaire, la niche qui indique la direction de la Mecque, les dalles du pavé elles-mêmes sont faites de ces pierres de grande valeur. C'est que Djezzar a mis à contribution, pour ériger ce somptueux lieu de culte, non seulement les ruines d'Acre, mais aussi celles d'Ascalon [1], de Césarée et de Tyr, s'en allant ainsi fort loin au sud comme au nord relever et recueillir les restes opulents des cités antiques. Le tombeau de Djezzar et de sa famille se trouve dans la mosquée. Mais s'il a pu se construire un superbe mausolée et l'abriter dans un sanctuaire luxueux, il n'a pu réussir à laisser de sa propre personne autre chose qu'un souvenir haïssable, une

[1] Voir plus haut, p. 109.

mémoire maudite pour ses atrocités. Ce spectre sanguinaire hante encore les esprits des visiteurs d'Acre, et de toute cette tournée dans la ville déchue et chétive il subsiste une impression de deuil.

* * *

Comme la nuit approche et que nous sommes revenus au camp, nous faisons seller deux chevaux et nous en allons, L. et moi, à l'aventure, dans la direction du nord. Contournant la muraille septentrionale de la ville et la laissant sur notre gauche, nous cheminons à travers les terrains incultes, du côté d'un petit monument blanchâtre qui se dresse sur le rivage, dominant la mer et les rochers d'une hauteur de quelques mètres et que la carte nous apprend être le ouéli d'un cheikh nommé Izz-ed-Dîn. Là nous nous arrêtons, en pleine solitude, fascinés par le tableau qui se présente à nos yeux. Les nuages, clairsemés dans le milieu du jour, se sont peu à peu épaissis et amoncelés en une masse compacte et pesante, qui, semblable à une voûte gigantesque, demeure suspendue au-dessus de la mer. Ce dais d'un gris opaque a quelque chose de fantastique et de sinistre. Toutefois, entre la ligne des eaux et le bas de la masse nuageuse, une barre lumineuse se dessine, entièrement dégagée, et cette bande d'un bleu verdâtre fait comme une ceinture à l'horizon.

Soudain le soleil, masqué derrière les nuages, apparaît dans cet espace clair, et le traversant rapidement, il disparaît, disque d'un rouge intense, derrière les flots qu'il illumine d'une lueur éclatante. Et voici que les nuées à leur tour se colorent de teintes d'un rouge sombre, et c'est

comme si le reflet d'un colossal incendie se projetait sur la terre, sur l'onde et sur le ciel. Tout le paysage, en haut, en bas, partout, revêt une couleur pourprée. Quelque inattendu que soit pour nous ce changement de décor, brusque et féerique comme l'apothéose terminale d'un mélodrame, nous ne nous étonnons point, mais nous demeurons muets, saisis d'admiration et frappés de l'accord profond qui règne entre cette coloration sanglante et les souvenirs qui se sont pressés dans notre esprit en parcourant Saint-Jean-d'Acre. C'est le pendant du spectacle décrit dans ces vers de François Coppée[1] :

Soudain, le vieux témoin des crimes, le soleil,
Qui se couchait alors dans sa majesté lente,
A son tour ruissela d'une pourpre sanglante.
D'un sinistre reflet de meurtre il éclaira
Tout l'horizon, jusqu'à la mer de Marmara.
L'astre sembla pleurer du sang, comme un visage ;
Et, tout à coup, l'immense et lointain paysage,
Le cirque des coteaux ombragés de forêts,
Le port rempli de mâts confus, les minarets
D'où les grâces d'Allah sont, la nuit, invoquées,
Les coupoles de plomb des massives mosquées,
Les marchés, les quartiers de bruit et de travail,

. . . .

Et la foule, et le ciel, et la mer, tout fut rouge
Et parut exprimer le présage hideux
Des flots de sang qu'allait verser Mahomet deux !

[1] *Les récits et les élégies : Récits épiques. — La tête de la sultane.*

CHAPITRE VII

Dans la Haute-Galilée.

QUELQUES jours après avoir quitté Saint-Jean-d'Acre, nous nous trouvions dans un site bien différent à tous égards. Au lieu de se dresser sur un rempart au bord de la Méditerranée, nos tentes étaient plantées dans le territoire montagneux de la Galilée septentrionale, à une hauteur de plus de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer; au lieu de camper aux portes d'une ville peuplée essentiellement de musulmans fervents, nous avions pour voisins des juifs en grand nombre; enfin, au lieu d'une cité célèbre, connue de tous, nous étions dans une ville très généralement ignorée, quoique bien plus considérable. Nous étions à Safed.

C'est une chose curieuse, étrange même, et bien digne de provoquer les méditations, que les destinées respectives des villes. J'ai déjà eu l'occasion d'en parler plus haut [1], à propos de ces antiques cités qui, comme Hébron et Sichem, ont conservé leur existence et même leur importance au

[1] Voir p. 72.

travers de quarante siècles. Mais combien d'autres, et parmi les plus renommées et les plus populeuses, qui ont disparu, ou dont il ne reste plus qu'une trace chétive, à peine perceptible. Enfin, il est d'autres villes que le passé ne connaît point, que l'antiquité n'a point illustrées, et qui, dans un sol riche pourtant en souvenirs, se sont peu à peu élevées au premier rang.

En Terre-Sainte, il en est quelques-unes, de ces parvenues de date relativement récente. Haïfa, par exemple, que je décrivais naguère ; et puis Safed, dont je vais parler à son tour. Cette ville est fréquemment nommée dans les récits des pèlerins du moyen âge, des rabbins voyageurs de la même époque, ainsi que dans les écrits des géographes arabes. Mais ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament il n'en est fait la moindre mention. C'est dans un passage du Talmud qu'elle fait sa première apparition sur la scène du monde. Et encore n'est-il pas absolument certain qu'il soit question d'elle dans ce texte où une ville appelée Safet est désignée comme l'une de celles d'où l'on annonçait à la population juive le commencement des nouvelles lunaisons.

Certains auteurs, il est vrai, ont voulu lui chercher un titre de noblesse, anonyme et pourtant glorieux, dans une parole de l'Evangile : « Une ville située sur une montagne, a dit le Sauveur, ne peut être cachée[1]. » Jésus a-t-il voulu parler de toute ville construite sur un lieu élevé et par conséquent facile à apercevoir de loin ? C'est fort possible. Mais on peut tout aussi bien admettre qu'au moment où il adressait ces mots à ses disciples groupés près de lui et à la

[1] Matth. v, 14. Il faut remarquer qu'il est dit *une* ville et non pas *la* ville.

toule assemblée autour d'eux, il avait sous les yeux un exemple typique, un cas concret qui frappait les regards de tous et qu'un geste a pu désigner à son auditoire. Or Safed remplit à tous égards les conditions de ce programme; et pour peu qu'elle existât déjà au temps du Christ, ce qu'on ne saurait démontrer [1], elle pourrait fort bien avoir joué en cette circonstance le rôle que quelques commentateurs lui attribuent.

Ce qui est incontestable, c'est que Safed attire l'attention et la commande même à grande distance. Déjà en chevauchant de Saint-Jean-d'Acre à Nazareth, par Chéfa-Amr et la plaine de Battauf, nous avions remarqué cette croupe lointaine au sommet de laquelle se dessinait une grosse tache blanchâtre; et l'on nous avait dit que c'était Safed. Le lendemain, au sommet du Thabor, où nous avons joui d'un temps superbe et d'un panorama incomparable, nous avons vu de nouveau, dans le nord, Safed s'étaler sur les pentes ensoleillées et se révéler à nos regards comme la place la plus importante de toute la Galilée. Enfin, après deux ou trois jours, à jamais inoubliables, passés au bord du lac de Tibériade soit à naviguer sur ses eaux bleues, soit à parcourir son rivage de la sortie du Jourdain jusqu'à Tell-Houm, nous avions campé une dernière nuit à et-Tâbigha, et nous remontions les pentes très raides qui nous conduisaient à Safed. Quand on réfléchit que le lac de Génésareth est à 200 mètres au-dessous du niveau de la mer, et que Safed, au contraire, est à 838 mètres au-dessus, on ne

[1] Josèphe nomme une ville de *Seph* parmi celles qu'il fortifia en Galilée, et le texte latin du livre de Tobie (I, I) parle d'une cité du nom de *Sephet*, appartenant au territoire de Nephtali. Mais il n'est rien moins que prouvé que l'une ou l'autre doive être identifiée avec Safed.

s'étonne pas de la déclivité très marquée des sentiers qu'il s'agit de gravir [1]. Trois ou quatre heures après avoir quitté les rives du lac, on arrive auprès d'une source appelée Aïn-el-Hamra, qui jaillit au bas d'une vallée encaissée dans les rochers. Et quand on l'a dépassée, on s'engage dans un chemin plus pénible encore ; pour en escalader les rampes, les chevaux doivent déployer toute leur énergie. Enfin, nous atteignons le sommet et faisons notre entrée dans Safed, vers deux heures de l'après-midi, au moment où les nuages, déjà menaçants dans la matinée, commencent à laisser tomber de larges gouttes. En peu d'instants, la pluie devient torrentielle, et nous sommes tout contents de pouvoir nous réfugier dans un corps de garde attenant au sérail. Là, nous patientons pendant un certain temps, et lorsqu'enfin survient une éclaircie, nous nous empressons de nous mettre en campagne, à pied cette fois, pour aller visiter la ville, tandis que nos moukres dressent les tentes sur la grande terrasse qui s'étend devant la caserne.

Notre première visite est pour le bureau du télégraphe, où nous avons la joie de trouver une dépêche qui nous attend avec d'excellentes nouvelles du pays et de ceux que nous y avons laissés. Ces télégrammes sur papier rose que nous cueillons au fur et à mesure sur notre passage, à Nazareth, à Haïfa, à Tibériade, à Safed, à Beyrout, sont comme de précieux jalons placés sur notre route : ils maintiennent le contact entre nous et la patrie lointaine. Après avoir à notre tour lancé un message vers les rives d'Europe, nous reprenons notre promenade à travers la ville, et nous cherchons à nous rendre compte de son caractère et de sa con-

[1] La différence d'altitude est à très peu de chose la même que celle qui existe entre Jérusalem (+ 770) et Jéricho (— 270).

figuration. En réalité, Safed se compose de trois quartiers bien distincts. L'un d'eux est la ville musulmane, avec ses mosquées et leurs minarets. Elle est située à l'écart, sur le flanc oriental de la montagne. A l'ouest, au contraire, s'étend la ville juive, infiniment plus ramassée sur elle-même. En général, les voyageurs ne manquent pas de signaler, avec des exclamations de dégoût, la saleté de ce quartier israélite, peuplé d'une quinzaine de mille habitants. Et à vrai dire ce n'est pas par la propreté qu'il brille. Mais nous avions vu Tibériade [1] trois jours auparavant, et la comparaison, je dois le dire, est tout à l'avantage de Safed. Pourtant, la première de ces deux villes est située au bord d'un beau lac, aux eaux pures et abondantes : elle n'en est que plus inexcusable de demeurer dans son état habituel de souillure, en proie aux odeurs les plus nauséabondes et toute remplie d'immondices [2].

Les colons juifs affluent dans l'une et dans l'autre des deux villes que je viens de nommer. Quand on songe à leur passé, ce fait ne laisse pas que d'être assez bizarre et surprenant. En effet, Tibériade, qu'Hérode Antipas a fondée, qu'il a baptisée du nom de son impérial protecteur Tibère [3] et peuplée d'un ramassis d'étrangers, a commencé par être en horreur aux juifs. Elle n'est jamais mentionnée dans les écrits du Nouveau Testament, quoiqu'elle existât au temps

[1] Nous connaissions aussi les colonies juives des environs de Jérusalem : souvent nous avions passé devant l'une ou l'autre d'entre elles ; une fois nous avions passé derrière, et nous nous étions promis de ne pas récidiver !

[2] Les Arabes prétendent que Tibériade est la résidence du roi des puces... et d'un nombre respectable de ses sujets.

[3] C'est le pendant de ce qu'Hérode le Grand avait fait à Samarie ; voir plus haut, p. 217.

de Jésus et que celui-ci ait parcouru en tous sens les rives du lac que les Evangiles appellent déjà lac de Tibériade. Mais par un brusque revirement, cette ville honnie et méprisée est devenue un centre de culture et un foyer de piété judaïques. Là se sont groupés durant plusieurs générations les rabbins les plus autorisés, après que Jérusalem eut sombré dans les grandes tourmentes de 70 et de 135. L'école de Tibériade a joui longtemps d'une renommée éclatante, à laquelle portait seulement ombrage le non moins grand lustre qui s'attachait au nom de l'académie de Soura en Babylonie. De là les deux tendances rivales dont les travaux se sont conservés jusqu'à nous dans les deux Talmuds, celui de Jérusalem (désignation peu exacte, il vaudrait mieux dire de Tibériade) et celui de Babylone. De là aussi les deux systèmes de points-voyelles inventés par les docteurs pour faciliter et, si j'ose dire ainsi, « stéréotyper » la lecture des textes sacrés, le système palestinien et le système babylonien.

De même que pour Tibériade, les honneurs sont venus tardivement pour Safed. Ignorée des livres canoniques, à peine mentionnée dans le Talmud, elle n'en est pas moins devenue, elle aussi, un centre de colonisation juive, parce que le bruit s'est répandu[1] et s'est accrédité de plus en plus que le Messie espéré ferait son apparition à Safed. Aussi de tous côtés les juifs sont accourus et se sont fixés dans cette ville. Ils étaient déjà en nombre assez considé-

[1] J'ai vainement cherché à découvrir de quand date cette tradition et sur quoi elle prétend se fonder. On peut seulement constater, d'une façon générale, que depuis la ruine de Jérusalem en 70 après J.-C., la Galilée est devenue comme la seconde patrie des juifs et qu'ils ont eu la tendance d'y transporter et d'y localiser aussi bien leurs souvenirs du passé que leurs espérances pour l'avenir.

rable en 1834, lorsqu'un terrible tremblement de terre y exerça ses ravages : 6000 habitants, dont 4000 israélites, furent ensevelis sous les décombres. La ville s'est relevée, elle a peut-être même quelque peu bénéficié de cette épouvantable catastrophe, en ce sens que, rebâtie à neuf, elle est probablement un peu moins resserrée et sordide qu'elle ne l'était auparavant. On y trouve actuellement des juifs Aschkénazim, venus des pays du nord de l'Europe, ainsi que des Sephardim, rattachés aux colonies d'Espagne et de Portugal; on prétend que parmi ces derniers la polygamie n'est point encore entièrement abandonnée. Ils ont leurs synagogues; ils ont aussi leurs missionnaires protestants. La Société de Londres pour l'évangélisation des juifs a une station à Safed; elle y entretient un pasteur, prosélyte lui-même, et un jeune médecin anglais, le docteur Anderson, avec lequel j'ai eu grand plaisir à passer quelques moments. De son côté, l'Eglise libre d'Ecosse a aussi une œuvre florissante parmi les juifs de Safed, avec un médecin syrien, diplômé de Beyrout, qui m'a également reçu d'une façon très hospitalière. Quant au missionnaire écossais, le docteur Christie, dont j'aurais à toute espèce de points de vue vivement désiré de faire la connaissance, il était parti depuis quelques semaines, et en recalculant les dates, je suis arrivé à conclure qu'il n'était autre qu'un voyageur blond, à l'allure anglo-saxonne, avec lequel nous avions échangé un salut, sans nous connaître, tout près du Khân-Loubbân, entre Béthel et Naplouse[1].

Entre les deux quartiers déjà mentionnés, la ville juive et

[1] Depuis lors M. Christie a été transféré à Alep, et son nom a été plusieurs fois prononcé à propos des tentatives faites pour venir en aide aux malheureux Arméniens.

la ville musulmane, s'interpose le quartier chrétien, beaucoup moins peuplé, puisqu'il n'y a guère qu'un millier de chrétiens à Safed, mais bien plus propre et bien mieux bâti. C'est là que se trouve le bazar dont nous avons pu prendre une photographie en profitant d'un fugitif rayon de soleil. Au-dessus, se dresse le sommet de la colline, surmonté des ruines d'un vieux château fort qui a joué son rôle dans l'histoire des croisades. On rapporte que le roi Foulques construisit une forteresse à Safed en 1138, et que le roi Baudouin III y chercha un asile en 1157. Mais en 1187, peu après la grande victoire qu'il avait remportée aux Cornes de Hattîn à quelques lieues au sud, Saladin vint assiéger la place et s'en empara au bout de cinq semaines. Puis, quelque temps plus tard, redoutant de voir les Latins reprendre de vive force leur ancienne citadelle, les Sarrasins la démantelèrent. Rebâtie en 1240 par les Templiers, Safed succomba de nouveau en 1266 sous les coups du terrible sultan Bibars. Le cruel vainqueur, après avoir massacré la garnison au mépris des promesses faites, renforça encore les remparts de la ville, en sorte que celle-ci est demeurée au premier rang des places fortes de la contrée jusqu'au commencement du siècle dernier. A cette date, le célèbre cheikh Daher, dont nous avons parlé plus haut [1], s'en rendit maître à son tour, et ce fut le point de départ de sa puissance. Bouleversée en 1759 par un tremblement de terre [2], Safed reçut en 1797 pendant quelques semaines un corps de troupes françaises, formant une sorte de poste

[1] Pages 260-262.

[2] « Le tremblement de 1759 a tout détruit, dit Volney (ouvr. cité, vol. II, p. 110) ; et Safad, regardé de mauvais œil par les Turks, n'est plus qu'un village presque abandonné. »

avancé, tandis que le gros de l'armée de Bonaparte assiégeait Saint-Jean-d'Acre[1].

Les ruines du château — car ce ne sont plus que des ruines — se composent d'une enceinte ovale jadis garnie de tours et d'un double fossé, puis d'un édifice central également muni de tours. Mais tout cela n'est plus qu'un amas informe, et les maisons de la ville moderne ont été bâties aux dépens de ces anciennes murailles écroulées. Les indigènes sont venus y puiser : la tentation était trop forte ! Comment s'étonner qu'ils y aient succombé et même qu'ils y succombent encore, en dépit de toutes les mesures officielles qui ont été prises pour prévenir la continuation de cet abus.

Du haut de cette montagne, la vue est admirable. Elle doit même l'être plus encore que nous n'avons pu en juger par une journée aussi variable que celle que je décris. Le lac de Tibériade attire tout d'abord le regard. Puis les yeux se promènent de tous côtés sur les collines et les vallons de la Galilée, et par delà le cours du Jourdain, là où s'étend au loin le plateau du Djolân.

Un indigène, plus tenace que ses congénères, ne s'est pas laissé rebuter par les injonctions réitérées que nous lui avons adressées, comme aux autres, de se retirer à l'écart et de cesser ses importunités. Avec une persévérance digne d'une meilleure cause, il s'est attaché à nos pas, s'évertuant à nous donner des indications et des conseils sur le chemin à prendre et sur la vue à contempler, ainsi que des

[1] « ...Le capitaine Simon, bloqué avec cinquante hommes dans le fort de Saffet par une nuée d'Arabes.... » (Ader, ouvr. cité, p. 194.) Le nom de cet officier le prédestinait à commander en Galilée, dans une des villes sacrées des juifs.

renseignements sur Safed et sur ses habitants. De guerre lasse, nous nous résignons à subir ce cicerone volontaire et obstiné, et nous finissons, comme il arrive souvent en pareil cas, par faire contre fortune bon cœur et par pouvoir profiter de ses services. C'est lui qui nous pilote dans le quartier musulman, c'est lui qui nous promène sur l'éminence que couronne le vieux château, c'est lui enfin qui, sur notre demande, nous conduit à la demeure d'un Européen fixé à Safed avec sa femme depuis plusieurs années déjà et qui y exerce la profession d'entrepreneur. La maison neuve qu'il vient de se construire est à peine terminée : ce n'est que tout récemment qu'il y a transporté son habitation. Nous nous présentons à la porte, et bientôt M. et Mme Maass nous accueillent et nous font entrer dans leur home. Ils sont Allemands d'origine, et c'est dans leur langue maternelle que nous nous entretenons avec eux. Ils témoignent en particulier à nos enfants une bienveillance extrême, et nous sommes tout impressionnés de cette gracieuse réception dans cette ville où tout à l'heure encore nous nous sentions si complètement étrangers et isolés. Nos aimables hôtes vont jusqu'à nous offrir de prendre nos quartiers chez eux, dans leur maison qu'ils ont faite spacieuse afin de pouvoir y héberger les voyageurs de passage. Mais nous déclinons cette obligeante proposition, car à l'heure qu'il est nos tentes doivent être depuis longtemps dressées sur la terrasse du sérail et notre repas du soir doit être tout préparé. Nous prenons congé de M. et Mme Maass, et nous retournons au camp.

Au moment où nous y arrivons, notre drogman est en conversation avec un officier turc, et s'avançant à ma rencontre il m'apprend que ce personnage est venu réclamer



LE BAZAR DE SAFED.

p. 280.

mon *tezkéreh*[1]. Je m'empresse de produire ce document, qui passe sous les yeux du fonctionnaire. Puis Karam revient me dire qu'il faut également que je présente mon passeport. Cette fois je résiste, et déclare que je n'en vois aucunement la nécessité : mon tezkéreh n'a pu m'être délivré à Jérusalem que sur le vu d'un passeport en règle, je n'ai donc pas à obtempérer à une exigence injustifiée. Karam n'arrivant pas à faire accepter ce point de vue, je m'approche à mon tour et je découvre avec une certaine surprise que notre interlocuteur parle couramment français. J'essaie de lui faire comprendre qu'il n'a absolument pas le droit de me demander mon passeport. Alors, avec le plus doux des sourires:

— Oh! monsieur, me dit-il, pour me faire plaisir!

Désarmé par tant de bonne grâce, je m'exécute sans plus tarder. Avant de nous quitter, notre visiteur nous informe encore d'un ton très solennel qu'il est rigoureusement défendu de prendre des photographies dans l'enceinte de la ville forte de Safed. Je m'incline, en assurant que nous n'aurons garde de contrevenir à cette interdiction. Cela nous sera d'autant plus facile que, durant le cours de l'après-midi, pendant notre promenade dans les divers quartiers de la ville, ma femme avait déjà employé les plaques qu'elle avait en réserve. Je me suis informé de la raison qui motivait cette défense péremptoire, et je crois avoir compris que cette mesure était dictée par des considéra-

[1] Le tezkéreh est un « permis de voyage » indispensable dans l'empire ottoman pour pouvoir passer d'un vilayet dans un autre. On l'obtient au siège du gouverneur par l'entremise du consulat et sur présentation d'un passeport. Il faut faire viser le tezkéreh dans les chefs-lieux et être toujours prêt à le montrer à toute réquisition.

tions majeures de l'ordre stratégique. Les Turcs s'imaginent sans doute, pour Safed comme pour Saint-Jean-d'Acre, avoir en leur possession une forteresse de première importance, et ils ne veulent pas qu'on puisse en dévoiler les mystères [1].

Après le départ de l'officier turc, nous nous préparons à nous installer dans nos tentes et à prendre notre repas du soir. Mais voilà que les nuages, amoncelés au-dessus de nos têtes, déversent soudain sur nous une des ondées les mieux conditionnées que nous ayons encore reçues en Palestine, pays qui est pourtant coutumier du fait. En moins de rien, l'esplanade où nous campons est transformée en un lac, nos tapis flottent sur de véritables marécages, nos tentes ruissellent de toutes parts. Mais surtout, ce qui est plus grave, le sol est extrêmement pierreux, et les piquets que nos hommes y ont plantés ne tiennent que tout juste. Un vent violent se met à souffler, et voilà qu'ici, puis ailleurs, puis ailleurs encore, un piquet cède, une corde se détend, une paroi de tente s'affaisse. Les moukres courent de tous côtés, couverts de leurs sacs en guise de manteaux et de capuchons, cherchant à réparer de leur mieux les dégâts qui se produisent et se renouvellent sans cesse : à peine ont-ils réussi en un point qu'on les appelle à grands cris à la rescousse pour remédier à quelque autre avarie. Ce spectacle est très divertissant en lui-même, et nous le regarderions avec gaieté ou du moins avec sérénité, si notre position était moins précaire. La nuit va tomber et nous devons prendre un parti. Bien vite nous résolvons d'aller

[1] La photographie du bazar de Safed que nos lecteurs peuvent voir ci-dessus a donc, à défaut d'autres mérites, celui d'être une rareté, le résultat d'une violation inconsciente de la règle établie.

demander à M. et Mme Maass l'asile que tout à l'heure ils nous avaient offert. Aussitôt dit, aussitôt fait : les valises et les sacs se referment, les matelas s'enroulent et les lits se replient, nous formons une procession quelque peu burlesque, et nous nous transportons avec armes et bagages dans la maison hospitalière où nous serons accueillis avec bonté.

Bien nous en prit d'avoir formé et exécuté sans retard cette résolution. En effet, tandis que nous jouissions d'une parfaite sécurité dans des chambres soigneusement closes, au dehors, pendant toute la nuit, un vent de tempête faisait rage, et des torrents de pluie descendaient sur Safed.

* * *

Dans le courant de la matinée du lendemain, une accalmie se produisant, nous allons visiter le terrain de notre campement. Les tentes sèchent au souffle du vent, les tapis sont étendus sur de petits murs de pierres, le soleil n'a qu'à se montrer et à achever l'œuvre commencée. C'est en effet ce qui arrive. Mais il est impossible de songer au départ pour aujourd'hui, nous passerons une seconde journée à Safed. Je ne veux pas décrire en détail nos pérégrinations dans la ville et nos visites aux divers représentants des deux œuvres missionnaires déjà mentionnées ci-dessus. Je me contenterai de raconter que l'après-midi, accompagnés de nos hôtes, nous avons fait à pied une très agréable promenade au Djébel-Kenaan, situé au nord-est de Safed. De cette cime nous avons joui d'une vue encore plus belle et plus étendue que celle de la ville même. C'est spécialement la vallée du Jourdain qui se découvre en entier de-

vant nous, des sources de la rivière jusqu'au lac de Génésareth. Et ce qui occupe le centre du tableau, c'est le lac Houleh, que nous apercevons pour la première fois. Dans la saison où nous sommes, après les pluies abondantes du printemps, trop abondantes, hélas! à notre gré, les eaux de cette petite lagune sont assez hautes pour lui enlever l'aspect qu'elle présente au contraire souvent en automne, celui d'un simple marécage. Pour un rien, nous nous représenterions une flottille de bateaux, petits ou grands, naviguant sur ce miroir limpide. Mais nous savons à quoi nous en tenir : la profondeur est presque nulle, deux à quatre mètres en moyenne. Le lac Houleh est précisément à l'altitude des rives de la Méditerranée, en sorte que, dès que le Jourdain en est sorti, il s'enfonce au-dessous du niveau de la mer. Un peu plus bas que le lac, se trouve sur la rivière un pont très fréquenté, servant au passage de toutes les caravanes qui font le trajet de Tibériade et de Nazareth à Damas par la route la plus directe. Ce pont est connu sous le nom de Djisr-Benât-Yakoub, c'est-à-dire pont des Filles de Jacob. Ceci nous permet de constater que la légende musulmane en sait plus long que la Bible sur la famille du patriarche. Tandis que la Genèse ne lui attribue qu'une fille, Dina, à côté de ses nombreux fils, le voici pourvu, dans la tradition arabe, d'une pluralité d'héritières[1].

[1] Il se peut du reste que le mot « filles » ait été indûment substitué à celui de « fils. » C'est ce que semblent admettre même certains indigènes, musulmans et juifs, au dire du Dr Schumacher (*Quarterly Statement*, juillet 1897, p. 195). D'autre part, voici une explication toute différente du nom attribué à ce pont : elle est présentée dans le *Quarterly Statement* (janvier 1898, p. 29-30), par M. B.-Z. Friedmann, qui la tient d'un prêtre grec, et elle met complètement hors de cause le patriarche Jacob et sa famille. Il y aurait eu (la chose méritera d'être

En outre, qui s'attendrait à trouver tout au nord du pays de Canaan des réminiscences de Jacob et de ses enfants? Au sud, oui bien, dans les régions d'Hébron et de Beer-Schéba. Au centre, encore, près de Sichem et de Dothân, ainsi que sur les bords du Jabbok. Mais entre le lac de Tibériade et les sources du Jourdain, c'est à coup sûr imprévu[1]. Et non seulement il en est ainsi pour le pont en question, mais encore un peu plus au sud, à la bifurcation des routes qui de Tibériade conduisent, l'une à gauche à Safed, et l'autre à droite à Damas, se trouve un vieux caravansérail qui porte le nom de Khân-Djoubb-Yousouf, soit khân de la fosse de Joseph, comme si c'était en ce lieu et non pas aux environs de Dothân que s'était passée la scène racontée dans le xxxviie chapitre de la Genèse[2].

Il est une question plus importante que celle des dénominations fantaisistes créée par la légende : c'est celle de l'identification du lac Houleh avec « les eaux de Mérom, » mentionnées dans un seul passage de l'Ancien Testament[3]

examinée de près) à Safed, au temps des croisés, une église de Saint-Jacques, et un couvent adjacent, occupé par des religieuses que les natifs appelaient « filles de (saint) Jacques. » Le pont sur le Jourdain aurait été soumis à un droit de péage qui constituait le revenu du monastère. De là sa désignation, qui nous reporterait à une époque beaucoup moins antique, on le voit, que celle des personnages de la Genèse.

[1] Les musulmans ne font en tout ceci que s'inspirer des données rabbiniques. Voir plus haut, p. 276, note 1

[2] A Dothân aussi, on montre une citerne décorée du même nom de Djoubb-Yousouf, fosse de Joseph. Par une confusion curieuse, mais explicable, l'analogie du mot Djoubb avec le nom de Job a fait donner au moyen âge le nom de « *Saint-Job in terra Dothaïm* » à un château possédé en ce lieu par les chevaliers de l'Hôpital. Voir Rey, *Les colonies franques de Syrie aux douzième et treizième siècles*. Paris, 1883, p. 428.

[3] Jos. xi, 5, 7.

comme le théâtre d'une grande victoire remportée par Josué sur une coalition de Cananéens commandés par Jabin, roi de Hatsor. Consultez n'importe quelle carte de la Palestine ancienne et vous trouverez le nom de « Lac Mérom » appliqué au lac Houleh. Cette assimilation est pourtant éminemment problématique. Rien, dans l'expression hébraïque les « eaux » de Mérom, ne prouve qu'il s'agisse d'un lac et non pas simplement d'une source, d'un marais, d'un étang, d'un puits ou d'une citerne, jouissant d'une certaine notoriété [1]. Josèphe, qui raconte la bataille gagnée par Josué, ne la place pas au bord du lac en question [2]; il le mentionne pourtant ailleurs et lui donne le nom de lac Semekhonitis [3]. Il convient donc d'être extrêmement prudent sur ce point et de n'admettre que sous toutes réserves l'identification traditionnelle. Après cela, que pour plus de commodité on emploie, dans l'usage courant, le nom de Mérom, qui est court et facile à prononcer, de préférence au long vocable indiqué par Josèphe, il n'y a pas grand mal à la chose, pourvu qu'on sache ce qu'on fait.

* * *

Le lendemain 15 avril, nos tentes étant séchées et le temps sinon remis du moins amélioré, nous nous ébranlons

[1] Il faut pourtant noter que Josèphe (Ant. XIII, 5, 7) emploie l'expression « les eaux de Génésar » pour indiquer le lac de Génésareth.

[2] Ant. V, 1, 18. Si dans ce passage Josèphe ne parle pas du lac, il dit pourtant que le combat eut lieu près d'une ville appartenant à la Haute-Galilée, voisine de Kédesch et nommée Béroth, ou, d'après une autre leçon, Méroth. On pourrait voir là une trace du nom de Mérom et chercher cette ville dans le Maroûs actuel, au sud de Kédesch, non loin du lac Houleh.

[3] Ant. V, 5, 1. Bell. Jud. III, 10, 7; IV, 1, 1.

dès le matin afin de poursuivre notre voyage vers le nord, déjà plus d'une fois entravé et contrecarré par la pluie. Nos excellents amis Maass, sous le toit desquels nous avons passé des heures très douces et paisibles et qui nous laissent le meilleur souvenir, nous accompagnent tous deux pendant la première demi-heure. Puis, arrivés au pied de la montagne de Safed, au nord-ouest de la ville, nous nous séparons à regret et notre caravane poursuit sa route. Nous passons près d'un vaste terrain qu'on est occupé à aménager pour y installer une de ces nombreuses colonies juives, dites agricoles, que la munificence des Rothschild entretient à grands frais dans diverses localités de la Palestine. Déjà la veille, du haut de la montagne, nous avions vu des amoncellements de toits rouges signaler, ici et là, la présence d'un de ces établissements de création récente. Et dans mainte autre région de la Terre-Sainte nous en avions rencontré, en particulier dans la plaine philistine.

Un peu plus loin, nous laissons sur notre gauche le village de Taïtaba, et nous arrivons après deux heures et quart de marche à Alma, où nous stationnons quelques instants au milieu d'un attroupement d'indigènes. Ceux-ci nous apportent en grand nombre des spécimens de verreries antiques, aux riches teintes irisées, qu'on déterre, paraît-il, en profusion dans le voisinage. Il y en a même tellement que c'en est suspect et que nous nous demandons si nous ne sommes pas tombés sur quelque fabrique interlope de fausses antiquités. Du reste, les dimensions et la fragilité de ces objets ne nous permettent guère d'en accueillir des échantillons dans nos bagages. Pendant que nous examinons ces curiosités et que leurs possesseurs nous pressent de faire quelques emplettes, une femme

d'Alma nous propose un marché d'un tout autre genre: elle s'est prise d'un engouement subit pour ma fille et nous demande gravement de la lui céder. Elle promet d'en prendre grand soin et de lui assurer une existence heureuse et facile. S'agit-il simplement d'une plaisanterie? ou bien la pauvre paysanne a-t-elle récemment perdu une enfant qu'elle aimait? Quoi qu'il en soit, sa proposition, naïve ou rouée, ne s'est pas effacée de notre souvenir, et quand mes fils veulent taquiner leur sœur, ils lui rappellent qu'elle aurait pu rester à Alma, sous la tutelle d'une fellahine.

Après Alma nous trouvons une vallée profonde et pittoresque, le Ouadi-Auba, où des canalisations industrieusement agencées amènent l'eau sous les roues d'un moulin. Le chemin laissant beaucoup à désirer, nos chevaux suivent de préférence le lit du canal, ce qui donne un cachet original à cette partie du trajet. Puis nous arrivons dans un nouveau village, Deichoûn, dont l'aspect nous frappe à première vue et qui se révèle aussitôt comme ne pouvant être l'analogue des localités voisines. En effet, nous apprenons que les habitants sont des Maugrabins, des Arabes d'Afrique, Algériens d'origine, débris des armées d'Abdel-Kader. La langue française ne leur est pas totalement inconnue; ils en possèdent encore quelques mots, mais ne vont guère au delà de « Bonjour, monsieur, » salutation qu'ils adressent d'ailleurs aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Leurs costumes, leurs allures, la forme et les matériaux de leurs habitations, les toits inclinés qui surmontent ces dernières, tout contribue à donner à ce village une physionomie à part. La végétation même semble participer de ce caractère exotique : on est porté à croire que ces Africains ont importé avec eux, sinon certaines plantes



KADÈS.

p. 288.

potagères, du moins des modes de culture étrangers au pays. Au centre de l'endroit, auprès de la mosquée, se trouve un bassin taillé dans la pierre, rempli d'une eau qui se renouvelle sans cesse et dans lequel vivent tranquillement de grands et beaux poissons que nul n'inquiète. Il règne en effet à leur sujet une tradition généralement acceptée, d'après laquelle quiconque toucherait à ces animaux, consacrés à Mahomet, ne manquerait pas de périr victime de la peste.

Après avoir quitté Deichoûn, nous arrivons en trois quarts d'heure à Kadès, l'ancienne Kédesch de Nephtali ou de Galilée, ville de refuge au temps des Israélites [1] et patrie de Barak, le lieutenant de Débora [2]. De toutes les cités de la région septentrionale, elle semble avoir été la plus importante, mais les tribus du nord ne se sont que très rarement associées aux faits et gestes de leurs confédérés du centre et du sud; le bruit de leurs exploits et le détail de leurs destinées ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Nous savons seulement que Kédesch fut détachée du reste d'Israël déjà par Tiglat-Piléser [3], onze ans avant que le royaume des Dix Tribus fût définitivement détruit et son territoire incorporé à celui de la grande monarchie assyrienne. Jonathan Maccabée y battit l'armée du roi de Syrie Démétrius [4].

Kadès est actuellement un pauvre petit village, sur la croupe d'une colline arrondie; les passants ne s'aviseraient pas de le distinguer de toutes les autres localités de la région si, sur la pente à l'orient des masures modernes, divers restes de l'antiquité ne venaient attirer les regards.

[1] Jos. XX, 7 ; XXI, 32. Comp. aussi Jos. XIX, 37; I Chron. VI, 76, et peut-être Jos. XII, 22. — [2] Jug. IV, 6-11. — [3] 2 Rois XV, 29. — [4] I Macc. XI, 67-74.

Nous avons fait en ce lieu notre halte du milieu du jour, plus prolongée même que d'habitude par le fait d'une forte averse qui vint soudain s'abattre sur nous et nous fit chercher un abri provisoire sous les branches de quelques gros oliviers. Tout près de là gisent sur le sol des sarcophages antiques, parmi lesquels il en est plusieurs qui sont « bisomes, » ce qui signifie qu'ils se composent de deux cavités jumelles, creusées dans le même bloc et destinées à recevoir deux corps. Quels grands personnages ont été déposés dans ces superbes cercueils de pierre? Leurs os sont dispersés, leur poussière envolée, leur souvenir même effacé. Il est probable toutefois que ces monuments remontent à l'époque des Sévères, qui ont laissé des traces de leur domination dans la contrée environnante [1].

Près de là sont encore visibles les arasements de quelques constructions entièrement ruinées. Mais ce qui attire surtout les regards, c'est un grand édifice, relativement bien conservé, et dont la photographie ci-contre représente la façade antérieure, tournée vers l'est. Eglise chrétienne, synagogue juive, temple païen, qu'était-ce? Les archéologues sont dans un réel embarras et ne savent quelle conclusion formuler. Nous nous garderons bien de vouloir en savoir plus qu'eux, et de chercher à en remontrer à de plus compétents que nous [2].

[1] Comp. Guérin, *La Galilée*, vol. II, p. 447-449, où il est parlé des ruines et des inscriptions de Kasioûn, à l'est d'Alma, dans la direction du lac Houleh.

[2] D'après certains ouvrages juifs datant du moyen âge, on montrait alors à Kadès les tombeaux de Barak, de Débora « sa femme » et celui de Jaël, l'épouse d'Héber le Kénien. Le souvenir de Josué est également rattaché à cet endroit, et cette dernière tradition, adoptée par les musulmans, se reflète encore dans le nom donné à un ouéli du voisinage, Nébi-Yeschoua.

La pluie ayant cessé, nous repartons et laissons derrière nous les ruines de Kédesch qui mériteraient à coup sûr d'être plus minutieusement examinées et décrites que nous n'avons pu le faire en si peu de temps. Heureusement d'autres ont fait ce travail, Guérin entre autres avec sa conscience habituelle[1].

Je n'ai rien de particulier à raconter sur le trajet qui suit. Après une heure environ, nous touchons à Meis, qui avait été désigné à l'avance comme le but final de notre journée, mais qui m'était représenté comme beaucoup plus distant de Safed que ce n'est le cas en réalité. J'aurais dû, au lieu d'écouter les témoignages des indigènes, m'en tenir aux indications du Bædeker, qui cette fois comme presque toujours fournit des renseignements parfaitement exacts. Voyant donc que nous avons plusieurs heures de jour devant nous, je décide de pousser jusqu'à Hounîn, et la caravane poursuit son chemin, en même temps que les mulets de charge que nous venons de rattraper.

Meis est un gros village construit sur deux mamelons jumeaux. Notre route passe entre les deux monticules. A notre approche, les gamins de l'endroit, en nombre prodigieux, se groupent en une masse compacte et saluent notre troupe par des cris stridents et un tapage extraordinaire : du milieu de ce vacarme assourdissant se détache et ressort avec une netteté et une insistance particulières le mot fatidique « bakchich ! »

Nous nous éloignons, et derrière nous les clameurs vont s'éteignant graduellement. Nous tombons sur les restes d'une vieille voie romaine, qui révèle encore son existence

[1] *Galilée*, II, p. 355-362. Le *Palestine Exploration Fund* possède une belle série de photographies de Kadès.

par son pavé et son tracé rectiligne. Elle nous conduit à travers les broussailles et toujours en montant jusqu'à une sorte de col d'où subitement une vue très étendue et captivante se découvre à nos yeux. Nous apercevons de nouveau, comme la veille du haut du Djébel-Kenaan, le plateau grisâtre du Djolân, aux ondulations singulières; plus près, le bassin du lac Houleh, avec le cours supérieur du Jourdain; Tell-el-Kadi, l'ancienne Dan[1]; enfin Banias, qui fut Césarée de Philippe[2] et au-dessus de laquelle se dressent les ruines du château de Soubeibeh, glorieux débris des croisades. Dominant de sa masse sombre, couronnée de blancheurs étincelantes, toute cette région verte et pittoresque, s'élève dans les airs le Grand-Hermon, le Djébel-ech-Cheikh des Arabes, qui fait l'ornement incomparablement grandiose de

[1] Dan, l'ancienne Layisch, dont la conquête et la colonisation par les Danites sont racontées dans Jos. XIX, 47 et dans Jug. XVIII, 7-8, 27-31, fut plus tard l'un des sanctuaires où Jéroboam I[er] dressa ses veaux d'or (1 Rois XII, 29-30; 2 Rois X, 29; Amos VIII, 14). Son nom marque la limite septentrionale du pays d'Israël (Gen. XIV, 14; Deut. XXXIV, 1; 1 Sam. III, 20, etc.) comme Beer-Schéba la frontière méridionale. Comp. plus haut, p. 152. — Dan signifie juge; telle est également la signification du mot *Kadi*. Le nom moderne (colline du Juge) serait donc comme la traduction du nom ancien. On trouve peut-être aussi une allusion à Dan dans le mot *Leddan* qui désigne actuellement le bras du Jourdain qui arrose Tell-el-Kadi. Toutefois, M. George-A. Smith préfère identifier Dan avec Banias (*Hist. Geography of the Holy Land*, p. 480).

[2] Si l'hypothèse de M. Smith, rappelée dans la note précédente, ne peut être admise, il est inutile de chercher dans l'Ancien Testament une ville correspondant à ce qui fut plus tard, depuis Hérode le Grand et son fils Philippe, la ville de Césarée. Voir Matth. XVI, 13; Marc VIII, 27, et de nombreuses mentions dans Josèphe. Le nom moderne, Banias, est une déformation du nom grec Panéas, c'est-à-dire ville consacrée au dieu Pan, que cette localité portait déjà avant Hérode et qu'elle a repris ultérieurement. La langue arabe n'a pas de *p* et remplace habituellement cette lettre par un *b* dans les mots étrangers. C'est pourquoi Pierre devient *Boutrous*, Paul *Boulous*, patriarche *batrak*, etc.

toute la Palestine septentrionale. Ce vaste dôme neigeux qui frappe les yeux du voyageur déjà aux environs de Dothân, en pleine province de Samarie, ne cesse de se représenter à lui, masqué par intervalles et reparaissant toujours. S'il était moins imposant, moins admirable, il fatiguerait peut-être, car on ne peut lui échapper; mais tel qu'il est, on ne se lasse pas de le contempler, et il jette dans le paysage une note majestueuse, du haut de sa coupole immaculée.

Une courte descente nous amène en vue de Hounîn [1]. C'est un village de la haute montagne : il est perché à 900 mètres au-dessus de la Méditerranée et domine de tout autant la plaine du lac Houleh. Au bas de la pente où s'étagent les maisons des habitants se trouve une grande mare, semblable à celle au bord de laquelle nous avons campé à Dahariyeh [2], seulement ici la qualité particulière du sol donne à l'eau une couleur rouge très marquée. Tout au haut de la colline, en revanche, s'élèvent les ruines du château de Hounîn, bâti par les croisés, peut-être sur des fondements plus anciens; son rôle historique [3] semble avoir été moins important que celui de ses deux voisins de Banias et de Beaufort [4]. Tel qu'il est, cependant, il n'est point dénué d'intérêt. Et tandis que nos hommes dressent

[1] On a parfois voulu retrouver à Hounîn l'ancienne Rehob ou Beth-Rehob, dont il est parlé dans Nombr. XIII, 21 et Jug. XVIII, 28. (Comp. aussi 2 Sam. X, 6, 8.) Mais c'est une simple conjecture, très hasardée.

[2] Voir plus haut, p. 159-161.

[3] Il est tombé aux mains de Saladin le 26 décembre 1187. On a quelquefois voulu (par exemple M. Rey, *Les colonies franques*, etc., p. 478) identifier le château de Hounîn avec la forteresse que les croisés appelaient Château-Neuf. Mais il y a bien plutôt lieu de distinguer ces deux places fortes : Château-Neuf était situé près du pont des Filles de Jacob.

[4] J'ai nommé ci-dessus le château de Banias ou Soubeibeh ; je parlerai plus loin de celui de Beaufort.

le camp, nous profitons des dernières clartés du jour, sous un ciel malheureusement obscurci de nuages, pour aller visiter les ruines. En quelques minutes nous arrivons auprès de l'édifice qui nous attire. Il est en très mauvais état. A son extrémité occidentale, une mosquée, surmontée d'un



Notre campement à Hounin.

petit minaret, semble moins délabrée que les constructions environnantes, mais le sanctuaire n'en est pas moins abandonné. On peut lire sur une de ses façades une inscription arabe d'origine relativement récente. Plus au nord se trouve le principal corps de logis, une vaste enceinte qui, après avoir abrité jadis les chevaliers et les hommes d'armes, est maintenant ravalée au rôle d'étable. Les bestiaux qui y font leur demeure l'ont remplie d'une couche si épaisse d'ordures qu'il est impossible de songer à y pénétrer. Le long de la face nord-ouest du château s'étend un fossé colossal, creusé dans le roc. C'est là, comme le dit avec beaucoup de raison une relation de voyage que j'ai sous les yeux[1], « la chose la plus intéressante et la plus curieuse dans ce

[1] *Egyptian Sepulchres and Syrian Shrines*, by Emily A. Beaufort, Viscountess Strangford. Londres, 1874, p. 291.



HOUNÎN. LE FOSSÉ DU CHATEAU.

p. 234.

vieux château. » Je suis bien aise de pouvoir en donner une photographie. Dans le prolongement de la ligne des remparts, on aperçoit la sommité blanche du Grand-Hermon; un groupe de personnages donne par sa petite taille une idée de la dimension du fossé.

Ce groupe d'êtres humains, ce n'est pas seulement notre petite troupe : c'est, tout autour de nous, une nombreuse escorte d'habitants de Hounîn, hommes, femmes et enfants, enfants surtout, qui nous suivent pas à pas et manifestent naïvement leur étonnement en voyant parmi ces voyageurs francs des enfants de leur âge. Ils ne se montrent du reste ni trop impudents ni trop mendiants, et nous n'avons point à nous en plaindre.

La nuit commence à tomber; les nuages, qui semblaient nous avoir accordé un répit, s'abaissent de nouveau et nous enveloppent d'un voile menaçant. Nous regagnons nos tentes, dressées dans une jolie petite prairie horizontale, derrière laquelle commencent les pentes de la montagne qui abrite Hounîn du côté du sud. Après tout, nous pouvons être contents de notre journée, malgré les averses de Kadès; mais nous demeurons anxieux pour demain, car nous aurions besoin d'une belle journée pour descendre dans la vallée du Jourdain, traverser la rivière et gagner Banias.

* * *

Une belle journée! Vaine espérance! C'est au contraire la pluie et le vent qui nous assaillent durant la nuit et qui nous tiennent fidèlement compagnie pendant le jour entier. Impossible de songer au départ. Les hommes du village viennent les uns après les autres visiter notre campement.

Discrets, ils se tiennent à la porte, à moins que nous-mêmes ne les invitions à franchir le seuil pour échanger avec eux quelques menus propos. Parmi eux nous distinguons bientôt un vieillard, un hadji à la barbe blanche, qui nous donne plus d'un conseil opportun. Puis, le plus assidu et le plus agréable de ces hôtes, c'est Ouakid, un homme dans la force de l'âge, qui nous impressionne très favorablement. Questionné entre autres sur sa famille [1], il nous parle de ses deux petits garçons, Rachîd et Mohammed, et un peu plus tard il nous les envoie sous la conduite d'un de leurs cousins adultes. Ma femme a photographié le trio ; dans le fond on aperçoit les maisons du village dominées au loin par la tour de la vieille mosquée et les ruines du château. Plus près, la grande mare roussâtre auprès de laquelle nous campons.

Hélas ! la prairie où sont plantées nos tentes n'aura bientôt plus grand'chose à envier à la mare : elle tend elle-même à se transformer en marais. Nos enfants s'ingénient à établir des voies de communication d'une tente à l'autre, en semant sur le parcours de grosses pierres à intervalles réguliers. En enjambant adroitement de l'une à l'autre, on réussit à peu près à cheminer à pied sec. Mais les nuages ne cessent de nous écraser de leurs masses lourdes et traînantes, la pluie tombe tantôt plus drue tantôt plus fine, mais toujours avec la même ténacité ; parfois la grêle se met de la partie, et les coups de vent se succèdent. Il y a beau temps que le sol de nos tentes est complètement détrempé : les petits fossés protecteurs, creusés tout à l'entour, ont été impuissants à canaliser l'élément envahisseur.

[1] Ouakid a deux femmes, ce qui est un cas relativement rare parmi les villageois en Palestine.



HOUNÎN. LA MARE ET LE VILLAGE.

p. 296.

Pour rester à l'abri de l'humidité, il faut avoir sans cesse les pieds en l'air sur quelque barreau de chaise, ou bien encore, mesure plus radicale, se remettre au lit.

Nous tuons le temps de notre mieux, nous efforçant de ne pas laisser l'humeur sombre prendre le dessus. Nous inventons des jeux, des occupations variées, et nous nous chauffons avec délices autour d'un petit brasero en métal que notre drogman a réussi à dénicher dans le village et qui nous rend des services signalés. Sur les charbons, les enfants ne se lassent pas de faire griller des morceaux de cette mince galette qui sert de pain aux indigènes et dont nous faisons une forte consommation.

Naturellement les plans pour le lendemain tiennent une large place dans nos préoccupations et dans nos entretiens. Après les retards subis antérieurement, nous avions déjà prévu que nous aurions beaucoup de peine à réaliser nos projets primitifs, et maintenant nos chances diminuent encore à vue d'œil. Nous aurions voulu gagner Banias, longer le pied du Grand-Hermon [1], arriver à Hasbeyya, et de là, revenant à l'ouest, aboutir à Tyr et à Sidon. Nous voyons bien, avec un vif regret, que la première partie de ce programme tombe dans l'eau : ne peut-on du moins sauver la deuxième? Nous questionnons les natifs sur les voies d'accès pour nous rendre à la côte. En effet, si nous voulions prendre la route ordinaire, il nous faudrait descendre dans la région basse du lac Houleh, fortement inon-

[1] Quant au projet, longtemps caressé, de faire l'ascension du Grand-Hermon, il aurait, en tout état de cause, fallu y renoncer, même si nos journées eussent été moins strictement comptées et que le beau temps nous eût favorisés; en effet, la saison, en 1894, était encore trop peu avancée et les masses de neige trop abondantes.

dée par la pluie diluvienne qui nous poursuit ; et comment traverser ce terrain mou et détrempé ? Le mot par lequel les Arabes désignent un sol défoncé, dans lequel chevaux et mulets risquent de se perdre, est *ouahl.* Ce terme, déjà entendu précédemment alors que nous cheminions dans la plaine de Jizréel, revient aujourd'hui dans la conversation avec une insistance particulière. *Ouahl !* à cela pas de réponse, pas d'échappatoire ! il faut s'incliner.

Et voilà pourquoi, redoutant de nous embourber si nous descendons dans la plaine et de demeurer enlisés, bêtes et gens, nous étudions un autre trajet, droit à l'occident, dans le but d'atteindre Tyr. Mais la distance est grande, et les chemins de montagne sont mauvais. Ouakid se fait fort de nous conduire et de nous mener à bon port, nous les cavaliers. Mais quant aux mulets et aux bagages, il se montre moins catégorique, et ainsi nous demeurons dans une incertitude totale. De la sorte se passe la journée entière, journée embrumée et désespérément humide, au terme de laquelle nous ne sommes pas plus avancés qu'au matin.

* * *

Quand, après une nuit pluvieuse, on vint, selon nos instructions, nous réveiller de bonne heure, il n'était que trop évident que nous n'aurions pas même l'embarras d'un choix à faire ou d'une résolution à prendre. S'engager dans un pays accidenté et inconnu, par un chemin rarement pratiqué, avec tout l'attirail encombrant d'une caravane composée de sept mulets lourdement chargés, de treize chevaux et de cinq ânes portant dix-huit cavaliers, avec la perspective de ne pas arriver le soir même à Tyr et de

demeurer « accrochés » quelque part dans la montagne, décidément c'eût été folie. La conviction se fit sans délai dans nos esprits, le drogman d'ailleurs, aussi bien que les habitants de Hounín, se montrant très déterminé dans le même sens.

Nous avons donc une seconde journée devant nous, semblable à la première, avec cette circonstance aggravante qu'à la longue tout devient plus difficile au milieu de cette humidité croissante. Les parois des tentes retombent pesantes, imprégnées d'eau. La partie supérieure, en revanche, celle qui forme le toit et qui se compose de deux doubles d'étoffe superposés, résiste remarquablement à l'élément liquide et nous préserve encore d'une façon très suffisante. Quant à l'alimentation, nous sommes parfaitement assurés de trouver au village tout ce qu'il nous faut en fait de pain, de viande de mouton, de volailles, passablement étiques il est vrai, et même en fait de légumes. Il n'y a donc aucune disette à redouter. Cela n'empêche pas mon honnête drogman de se présenter devant moi avec un air de componction et de me confesser qu'il a une mauvaise nouvelle à m'annoncer. Je me prépare à apprendre quelque chose de très fâcheux; mais quel est mon soulagement quand il me communique gravement que la provision d'oranges touche à sa fin, et qu'il n'y a ni à Hounîn ni dans le voisinage aucun moyen de la renouveler. Il me faut faire un effort pour ne pas rire tout haut de cette catastrophe imprévue, et je m'empresse de rassurer Francis : à l'impossible nul n'est tenu, et nous ne pouvions deviner, en quittant Tibériade ou Safed, que nous serions si longtemps retenus dans des lieux dénués de ressources. Pour comprendre du reste la pénible préoccupation de Karam, il est bon de savoir que

dans les arrangements pris avec les touristes pour le voyage sous la tente, il est toujours entendu que le drogman s'engage à fournir en permanence des oranges à discrétion. Cette mesure s'explique quand on songe aux températures qu'on a parfois à supporter et à l'impossibilité de se désaltérer là où les sources font défaut et où l'eau en général ne laisse pas que d'être quelque peu suspecte. En mainte occasion nous avions, comme tout voyageur en Orient, apprécié ces fruits délicieux et rafraîchissants, qui nous tenaient lieu du plus réconfortant breuvage. Mais au milieu des brouillards et de la boue, dans la montagne et dans les frimas, nous pouvions surabondamment nous passer d'oranges. Nous aurions bien volontiers consenti à d'autres privations encore si nous avions pu acheter à ce prix un rayon de soleil et la perspective d'un temps plus sec.

Notre brave Karam ne pouvait du reste parvenir à chasser la mélancolie qui s'était emparée de lui. « Nous n'avons pas de chance, disait-il, nous n'avons pas de chance ! » Il est certain que, très favorisés sous tant d'autres rapports durant notre voyage en Terre-Sainte, nous n'avons pas eu en avril le temps accoutumé. D'ordinaire, pendant ce mois, on peut voyager avec une quasi-certitude d'avoir de belles journées. Tel de mes amis a pu faire, une autre année, dans cette même saison printanière et avec notre même drogman, un voyage de trente-cinq jours, très semblable au nôtre, avec un ciel toujours clément et une seule averse durant tout ce long parcours. Nous n'en pouvons dire autant. En fait, depuis notre départ de Jérusalem, aucune journée vraiment resplendissante n'a brillé pour nous. Même les jours où le soleil nous a éclairés et réchauffés et où la pluie nous a épargnés, ce n'était pas le véritable, l'authen-

tique beau temps. Nous ne l'avons trouvé que plus tard sur la côte tyrienne, après avoir échappé à notre humide prison de Hounîn.

La pluie que nous subissons n'est pas la pluie fine et continue que nous connaissons dans nos climats tempérés de l'Europe centrale. C'est une pluie fantasque : par moments elle tombe à flots serrés, sans que rien puisse lui résister. Puis elle cesse, et l'on se reprend à espérer. Mais voici un violent coup de vent qui se déchaîne, prélude de nouveaux torrents. C'est au travers de semblables vicissitudes que notre journée du 17 avril s'écoule, et ces alternances d'accablement et d'espoir rendent la patience plus difficile à mettre en pratique.

Les indigènes sont venus, comme de coutume. Ils sont vraiment discrets et obligeants. C'est à coup sûr l'un des meilleurs souvenirs que nous ayons conservés de cette station forcée à Hounîn que celui de nos rapports quotidiens, presque incessants et toujours parfaitement faciles et cordiaux avec les natifs de l'endroit. Ouakid, l'homme sympathique, aux allures dignes et courtoises, que j'ai déjà mentionné, s'est offert à nous procurer dans une des maisons de Hounîn un abri moins précaire que celui du campement. Et Karam est allé visiter les installations possibles. Il est revenu, hochant la tête. D'après ses descriptions, c'est très pauvre, très primitif. Peu nous importerait! nous serions du moins au sec. Mais tandis que les Arabes propriétaires du logis nous céderaient la place et se retireraient moyennant un prix de location convenu d'avance, d'autres habitants, plus microscopiques et plus tenaces, ne suivraient peut-être pas cet exemple et nous réserveraient un accueil devant lequel nous reculons.

L'après-midi se passe, la nuit approche ; la pluie et le vent continuent à s'en donner à cœur-joie, et dans le sol, profondément imprégné d'eau, les piquets plantés en terre vacillent ainsi que les gros poteaux qui forment l'axe central des tentes. La table qui sert à nos repas est fixée à l'un de ces poteaux, et ma femme, qui persévère avec le zèle le plus louable à tenir à jour le récit de nos pérégrinations, voit cette table sur laquelle elle écrit s'ébranler à chaque instant sous le souffle puissant de l'ouragan. Enfin, au moment où l'heure de notre repas du soir a sonné, Karam nous informe qu'il ne répond plus de la solidité de nos demeures de toile : le vent, plus fort d'heure en heure, risque de tout déraciner, et que deviendrions-nous dans cet effondrement ? Décidément, il faut aller nous réfugier au village. Pendant que nous dînerons, on transportera les lits et les bagages, et puis nous partirons à notre tour. Avec cette perspective nous mangeons rapidement, et au moment où l'obscurité devient plus noire, on vient nous dire que tout est prêt. Trois de nos mulets de charge sont là pour les femmes et les enfants, qui se perchent de leur mieux sur les vastes bâts qui chancellent et menacent de basculer. Nous suivons aveuglément, enfonçant jusqu'à mi-jambe dans un sol devenu absolument fangeux. Après une dizaine de minutes de ce fantastique pèlerinage, après avoir trébuché dans les ruelles tortueuses de Hounîn, nous arrivons devant la maison qui nous est destinée. Elle est construite en pierres, avec une seule fenêtre hermétiquement fermée et barricadée pendant la saison d'hiver et maintenant encore, et une seule porte donnant sur le fond d'une ruelle en cul-de-sac. Une pièce unique forme toute l'habitation; dans un des coins se trouve le foyer, au-dessus duquel un canal

de cheminée assez élémentairement conçu s'ouvre dans la toiture. Nous entrons, soulagés d'avoir enfin atteint le port, et nous apercevons nos sept couchettes alignées dans la chambre qu'elles remplissent presque en entier. Notre impression est plutôt bonne : rien dans cette demeure, toute simple et rustique, ne révèle la malpropreté que nous redoutions. De fait, les prévisions pessimistes qui nous avaient hantés se trouvèrent absolument injustifiées, et les deux nuits que nous avons passées dans cet asile ont été paisibles et même confortables. Ne plus entendre le souffle du vent s'exaspérant de bourrasque en bourrasque ; fouler aux pieds un sol de terre battue parfaitement sec ; nous sentir à l'abri de toute invasion soudaine de ruisseaux boueux : c'était une réelle délivrance et nous en avons largement joui.

Le propriétaire de l'immeuble n'était autre que le moukhtar, c'est-à-dire le principal dignitaire du village, Diâb, ou, pour le désigner par le nom honorifique que vaut à un père la présence d'un fils et héritier, Abou-Mousâ [1]. Nous fîmes sa connaissance le soir même, car il nous attendait sur le seuil de la maison qu'il nous cédait. Nous l'avons vu et revu le lendemain, car il se croyait tenu dans une certaine mesure de nous faire les honneurs de Hounîn. Son fils aîné, Mousâ, un adolescent de quinze ou seize ans, à la figure intelligente et fine, doué d'une certaine grâce aristocratique et plus instruit que la majorité de ses congénères, se montra aussi, pendant toute la durée de notre séjour sous le toit de son père, assidu à nous tenir compagnie et à réprimer, de la voix ou simplement du geste, la trop grande familiarité

[1] C'est-à-dire *père de Mousâ* (Moïse). Ouakid également recevait toujours le nom d'Abou-Rachîd.

de ses petits frères et sœurs ou des autres enfants du village.

En face de notre porte, de l'autre côté de la ruelle, s'ouvrait l'entrée d'une maison voisine, plus spacieuse mais moins bien entretenue que la nôtre, et que son possesseur avait également consenti à nous louer pour que Karam et nos serviteurs arabes pussent y trouver un refuge et que notre cuisinier pût y établir ses fourneaux. Seulement le maître de céans, tout en admettant fort bien que sa famille évacuât la place pour la céder à nos gens, avait posé pour condition que lui-même et sa jument favorite ne seraient point mis à la porte. En effet, l'homme et l'animal conservèrent leur gîte accoutumé. On jouissait d'un spectacle assez curieux en pénétrant, le soir, dans cette vaste pièce, éclairée d'une lanterne; on apercevait dans un coin monsieur le propriétaire, ronflant déjà de tout son cœur, sans se laisser troubler par les conversations et les rires de nos hommes, et dans un autre angle la tête un peu surprise et effarouchée de la jument blanche, se dressant au-dessus d'une sorte de cadre en pierres brutes qui formait sa stalle.

Ces Arabes de Hounîn appartiennent à la secte des Métaouilés, branche de l'islam analogue aux Chiites de la Perse, et qui, très répandus dans toute la région de Phénicie, de Galilée et du Liban, ne reconnaissent d'autres califes légitimes qu'Ali, gendre et neveu de Mahomet, et ses descendants. Les musulmans orthodoxes considèrent les Métaouilés comme de dangereux et blâmables hérétiques, et ceux-ci à leur tour haïssent et méprisent les musulmans. Les Métaouilés passent pour particulièrement fanatiques et malveillants pour les étrangers. Peut-être cette réputation est-elle méritée; mais je puis pourtant attester qu'à Hou-



HOUNÎN. LA MAISON DU MOUKHTAR. P. 304.

nîn, où nous étions constamment mêlés aux indigènes, ceux-ci, Métaouilés sans exception, nous ont traités de la façon la plus hospitalière et la plus prévenante, et nous ont laissé le meilleur souvenir[1].

* * *

La journée du 18 avril ne devait pas encore nous apporter la délivrance, autrement dit nous voir partir de Hounîn. Le temps, quoique en voie d'amélioration incontestable, était encore trop incertain, trop brumeux, les tentes encore trop chargées d'humidité, les chemins trop détrempés; le *ouahl*, le terrible *ouahl* apparaissait à chaque instant dans les propos de notre drogman, de nos moukres et des natifs de la localité. Il semblait, à les entendre que, là-bas dans la plaine où nous devions descendre, tout fût défoncé et inaccessible. Je ne puis m'empêcher de soupçonner, peut-être à tort, que ces appréhensions étaient fortement exagérées.

Quoi qu'il en soit, condamnés à perdre un jour de plus, alors que notre programme comportait encore tant de choses intéressantes et qu'il faudrait sans doute en sacrifier plusieurs, nous cherchons du moins à profiter de notre mieux de cette dernière journée à Hounîn. Nous explorons les environs, nous étudions de plus près le village et ses abords, nous visitons en détail le vieux château et nous

[1] Dans la belle collection de photographies de Palestine de la maison Bonfils à Beyrout, nous avons eu la surprise de retrouver, au N° 729 et sous la rubrique « Groupe de Métaouilés, » nos gens de Hounîn, entre autres le moukhtar, avec sa longue pipe, et, à sa gauche, notre ami Ouakid.

nous en expliquons, bien mieux qu'au premier soir, les diverses parties. Puis, comme nos relations avec les habitants de l'endroit sont devenues de plus en plus nourries et presque intimes, nous nous entretenons longuement avec eux, et nous retirons de ces conversations beaucoup de renseignements curieux et instructifs. Nous apprenons ainsi à mieux connaître la vie, les mœurs et les idées de ces paysans galiléens, pour qui tant de choses sont encore nouvelles et inconnues [1], et qui n'ont pas même eu l'occasion d'avoir avec la civilisation moderne le contact très superficiel que nous avons pu constater jusqu'ici dans nos pérégrinations à travers la Terre-Sainte [2].

* * *

Enfin, le 19 avril, de bonne heure, nous saluons avec joie un gai rayon de soleil qui nous illumine, et nous nous mettons en selle. Nos chevaux, qui depuis trois jours entiers ont joui du plus *dolce farniente*, se montrent très pétulants, et tel d'entre eux va, dans un accès de vivacité exubérante, jusqu'à se débarrasser de son petit cavalier, heureusement sans que cette chute entraîne de fâcheuses conséquences. Nous nous ébranlons, entourés d'un grand nombre de paysans de Hounîn, qui nous adressent un cordial adieu et nous souhaitent un excellent voyage. Cette

[1] J'ai essayé de leur montrer des photographies, entre autres celles de personnes présentes. Ils regardaient l'image, puis, incapables de rechercher et de démêler la ressemblance, ils recouraient à des conjectures qui leur semblaient plausibles, supposant que c'était sans doute « le sultan » ou bien « un prêtre. »

[2] Je ne parle naturellement pas des Bédouins rencontrés au delà du Jourdain ou dans les parages de Beer-Schéba.

population ne voit pas très souvent des caravanes d'étrangers passer dans son village ; elle les voit encore moins y séjourner pendant trois ou quatre jours consécutifs. Aussi sentons-nous très bien que dans la mémoire de ces gens, la station forcée et prolongée que nous avons faite en ces lieux nous vaudra un souvenir à part. J'ai du reste eu, ici et ailleurs, l'occasion de remarquer que les indigènes savent très bien, dans leurs allures et leurs attitudes, faire une différence marquée entre les diverses catégories de voyageurs. Quand passe une caravane de touristes embrigadés, sous la direction d'un « conducteur spécial » fourni par la maison Cook ou par quelque agence similaire, et que ces Européens semblent n'avoir aucune préoccupation de frayer avec les naturels du pays, de s'informer d'eux, de leur témoigner quelque intérêt, il ne faut pas s'étonner de voir les Arabes à leur tour manifester une froide indifférence et ne trahir leur présence que par la sollicitation banale du bakchich. Mais j'affirme que si l'on voyage dans des conditions différentes, ou si vous préférez, avec des intentions différentes, si on cherche à entrer en rapports avec l'Arabe et à le voir d'un peu plus près, en le traitant à la fois sans familiarité et sans morgue, enfin et surtout si l'on peut se tirer plus ou moins d'affaire dans la langue du terroir, on arrive à retirer beaucoup de profit des rapports qu'on peut nouer, de station en station, avec les gens de la contrée. Je m'empresse d'ajouter que la présence de nos enfants, la curiosité bienveillante qu'ils éveillaient, et les facilités qui en résultaient tout naturellement pour entrer en conversation, m'ont fréquemment été d'un grand secours.

* * *

Devant nous s'étend une descente rapide qui doit nous conduire dans la vallée du Jourdain. Ouakid, que nous avons enrôlé pour nous servir de guide, s'avance en tête de la caravane, ayant en croupe pendant la première demi-heure du trajet, son fils Rachîd, dont la veste orange se détache en clair sur le vêtement sombre de son père. A un tournant du chemin, l'enfant se laisse glisser à terre et s'éloigne promptement dans la direction d'un village voisin, qu'habitent ses grands-parents du côté maternel et où sa mère est en séjour. Pour nous, nous poursuivons notre descente, et quoique le sentier soit singulièrement pierreux, nous arrivons sans difficulté au bas de la grande pente. Nous sommes maintenant dans un terrain mou et fertile, que nous traversons en usant de certaines précautions pour éviter les régions marécageuses. Sur le parcours, nous rencontrons quelques villages à l'aspect prospère, avec des bâtisses plus confortables d'apparence que les rustiques maisons de Hounîn, des plantations aussi, dénotant à la fois la fécondité du sol et l'industrie des habitants.

Laissant à notre gauche le petit bourg de Deir-Mimas, nous ne tardons pas à remonter dans la direction du nord-ouest, et, suivant les lacets d'une route qui zigzague le long de la pente, nous atteignons la crête d'une chaîne de collines qui jusqu'ici nous a séparés de la vallée encaissée et sauvage où coule le Litâni. Cette rivière prend sa source dans la Bekaa, l'ancienne Coelésyrie ou Syrie creuse, au pied des pentes de l'Antiliban, tout à côté de Baalbek et de ses ruines imposantes. Je viens de désigner ce cours d'eau

par son nom moderne ; quant à sa dénomination antique, il n'est pas impossible que nous devions y voir le fleuve que les anciens, au dire de Ptolémée, appelaient le Lion [1]. Dans toute la partie supérieure de son cours, il se dirige du nord au sud en ligne à peu près droite, et sa destination naturelle semblerait devoir être de se précipiter dans la vallée qu'arrose le Jourdain et de perpétuer ainsi sans interruption aucune la coupure profonde qui règne entre le Liban et l'Antiliban. Il suffit pour l'en empêcher d'une élévation de terrain de hauteur médiocre, plus considérable toutefois que celle qui détourne le Rhin des lacs de Wallenstadt et de Zurich. Et notre Litâni décrit soudain une courbe à angle droit, et accélérant sa course, roulant des flots écumeux entre deux parois de rochers à pic, il s'en va directement à l'ouest et se jette dans la Méditerranée, un peu au nord de Tyr. Dans cette région inférieure de son cours, à partir de ce brusque contour vers le littoral, il change de nom et s'appelle Kasimiyeh [2].

Le spectacle qui se découvre à nos yeux, au moment où nous arrivons au sommet de la montée, est admirable à tous égards. A nos pieds, le torrent impétueux bouillonne, lançant ses ondes furieuses dans la direction du défilé que nous apercevons sur notre gauche et d'où il s'élancera bien-

[1] C'est en effet sous ce nom, le Lion, en grec *Leôn*, qu'une rivière de cette région apparaît dans l'antiquité. Mais les textes ne permettent pas d'affirmer que ce fût le Litâni actuel. On a pris l'habitude d'employer au lieu du mot Leôn, le nom de « Léontès. » Si ce terme pouvait être justifié, et que cette appellation fût applicable au Litâni, le nom moderne se présenterait comme une corruption du nom antique, par interversion de consonnes.

[2] Ce nom semble dériver d'une racine arabe qui signifie *limiter*. Ce serait donc le « fleuve-frontière. » L'imagination populaire a forgé une autre étymologie fantaisiste de ce nom : je l'indique plus loin, p. 320.

tôt à l'ouest. Devant nous, de l'autre côté de la vallée, se dressent à une hauteur de cinq cents mètres les parois vertigineuses de la montagne rocheuse au sommet de laquelle s'élève le château de Beaufort. Des ravins d'une incroyable raideur, sortes de coulées pierreuses où l'eau des pluies se précipite en cascades, rayent cette vaste muraille de plusieurs fissures verticales. Et, couronnant le tableau, l'imposant castel des croisés, victorieux des atteintes de l'âge comme des intempéries, apparaît, majestueux nid d'aigle, semblable au trône du roi des géants.

Nous descendons à pas lents. Un charme indéfinissable s'attache à ce paysage. Une frange de lauriers-roses égaie les deux rives du fleuve, et le pont, le Djisr-el-Khardéli, jette par-dessus les flots écumants ses deux arches hardies en forme d'ogives. Au nord, le pays s'étend, onduleux, accidenté, jusqu'aux pentes éloignées du Liban. Et ce n'est pas seulement la beauté du site qui nous retient, muets, contemplatifs. Une pensée a traversé notre esprit : nous allons franchir ce pont, en quelques pas nous aurons atteint le bord opposé,... et nous ne serons plus en Terre-Sainte ! Ici s'arrête le territoire israélite, et nous allons l'abandonner pour n'y plus rentrer désormais. Un sentiment mélancolique, une impression solennelle s'empare de nous tous, et c'est dans un profond silence que, les uns à la suite des autres, nous laissons nos chevaux accomplir ce court trajet qui revêt à nos yeux une signification exceptionnelle et qui marque une date dans notre voyage.





PONT SUR LE LITÂNI.

p. 310.

CHAPITRE VIII

Sur la côte tyrienne.

Au nord de Saint-Jean-d'Acre s'étend la côte phénicienne, et sur ce rivage à la renommée antique, deux villes ont brillé jadis d'un éclat sans pareil : Tyr et Sidon. Ce n'est pas leur histoire mouvementée, riche en événements de tout genre, que j'entreprends de raconter ici en détail. Il faudrait un volume pour en venir à bout. Je tente seulement de donner un aperçu de l'état actuel de ce littoral célèbre et d'évoquer le souvenir des impressions que j'ai ressenties en le parcourant au printemps de 1894.

D'ordinaire, les voyageurs qui s'arrêtent à Tyr y aboutissent en venant ou du nord ou du sud, donc en longeant la mer. J'y suis arrivé de l'est, de l'intérieur des terres. En effet, quinze jours s'étaient écoulés depuis la visite que nous avions faite à Saint-Jean-d'Acre et que j'ai racontée ci-dessus. Reprenant la route de l'est, nous avions traversé Nazareth, gravi le Thabor et séjourné au bord du lac de Tibériade. De là, par Safed, nous avions gagné les hauteurs de la Galilée septentrionale, et nous avions été bloqués, trois jours durant, à 900 mètres au-dessus de la mer, en pleins

brouillards, en face du Grand-Hermon, dont un coup de vent impétueux nous révélait parfois la haute cime neigeuse, en balayant pour un instant les couches épaisses de nuages. Ensuite, franchissant la gorge profonde où mugit le Litâni, nous avions pris pied sur la rive droite de ce fleuve et pénétré ainsi dans une région qui n'a jamais relevé des rois de Samarie ou de Jérusalem. Aussi dans ce district les villages, qui ne sont pourtant ni rares ni insignifiants, sont-ils tout à fait dénués de souvenirs historiques remontant au temps des douze tribus.

En revanche, les croisés ont laissé en ces lieux l'un des plus remarquables monuments de leur passage. Le château de Beaufort ou Belfort, que nous apercevons à une hauteur prodigieuse au-dessus de nos têtes, tandis que nous passons le Djisr-el-Khardéli, mérite à tous égards une visite et une mention particulière. Nous nous hâtons donc de gravir le sentier qui nous y conduira. Mais ce n'est pas l'œuvre d'un instant que de faire cette escalade, et nos montures trouvent à plus d'une reprise la tâche rude et fatigante. Enfin nous avons atteint le plateau supérieur où se trouve le petit village d'Arnoûn. Une contrée nouvelle se découvre à nos regards. Est-ce illusion ? est-ce réalité ? est-ce le fait que nous avons quitté la Terre-Sainte proprement dite ? Bref, il nous semble que ce pays diffère de ceux que nous venons de parcourir.

Après une courte halte auprès des maisons d'Arnoûn, nous reprenons encore une fois la montée, et cette fois c'est pour grimper au haut du dernier contrefort et atteindre le sommet extrême où se dressent les assises massives de la grande forteresse, à une altitude de 715 mètres. Nous laissons les chevaux sur une terrasse gazonnée au sud du



KALAT-ECH·CHÉKIF (BEAUFORT)

P. 312.

château, et nous nous approchons de l'entrée. L'enceinte colossale semble de loin merveilleusement conservée. Les murs arrondis qui dessinent le périmètre des grandes tours apparaissent dans un remarquable état de préservation. Mais il n'en est pas de même à l'intérieur de la citadelle. Hélas ! c'est une ruine malgré les apparences, une ruine délaissée de tous, ou plutôt, ce qui est pis encore, abandonnée aux usages les plus infimes : comme à Hounîn, les vastes salles sont devenues des étables pour les troupeaux, sinon en permanence, du moins parfois, et les débris malodorants laissés par ces hôtes vulgaires rendent inabordables certaines pièces spacieuses où l'on aimerait à pénétrer.

Les annales des croisades mentionnent pour la première fois ce château fort comme étant tombé en 1139 aux mains du roi Foulques de Jérusalem. Donc, comme le fait remarquer Guérin [1], « ce château préexistait à l'arrivée des croisés en Palestine, et ceux-ci, en le réédifiant, durent conserver toutes les parties qui étaient en bon état, et dont la fondation première nous est inconnue. » Peut-être, en étudiant de très près les substructions et les souterrains de la forteresse, et en la comparant avec d'autres ruines analogues, pourra-t-on arriver à des conclusions un peu moins vagues touchant l'origine et la destination initiale de cet édifice, si grandiose et si admirablement situé. Je ne me propose pas d'en faire ici une description circonstanciée : des spécialistes, versés dans la connaissance de l'architecture des croisés, ont publié à ce sujet des études fort complètes et instructives. Je n'ai pas davantage l'intention de relever en détail tous les événements de son histoire : ce

[1] Ouvr. cité, *Galilée*, vol. II, p. 524.

serait rééditer une fois de plus ce que j'ai eu l'occasion de dire à propos d'Acre et de Safed. Conquise par les croisés et remise aux seigneurs de Sidon; reprise par les Sarrasins (1190); restituée aux Francs (1240); acquise par les Templiers (1260), la citadelle, comme celle de Safed, dut sa ruine finale au sultan Bibars (1268). Au dix-septième siècle, un essai fut fait par l'émir druse Facardin (Fakhr-ed-Dîn) pour utiliser à nouveau Beaufort, et à cet effet quelques travaux y furent exécutés, mais ce fut en vain, et l'abandon devint définitif. Les Arabes appellent ce château « Kalat-ech-Chékif, » nom dont on ignore l'origine exacte.

Nous avons eu de la peine à nous détacher de ce lieu superbe et captivant. Dès notre entrée dans l'enceinte fortifiée, nous avions été comme saisis d'un frisson d'admiration presque craintive en découvrant du bord oriental de la forteresse le profond abîme qui se creusait à notre droite. Cette haute paroi montagneuse, que dans la matinée nous avions contemplée d'en bas, nous la dominions maintenant, placés à son faîte, et nous éprouvions une vague impression de vertige.

Après de longs moments consacrés à nous repaître de cette vue lointaine, et pour ainsi dire à vol d'oiseau, sur toute une immense étendue de pays au nord, à l'est, au sud, nous pénétrons dans le dédale des escaliers et des voûtes sans nombre qui formaient le vieux castel. De tous les détails entrevus je n'en veux retenir qu'un seul : le souvenir d'une ravissante salle, au portique ogival, perchée au sommet de la plus haute terrasse, et que l'on considère volontiers comme ayant été la chapelle des sires de Beaufort. Nos lecteurs trouveront dans la gravure ci-contre la vue extérieure de cet édifice ; nous aurions aimé pouvoir dissi-



KALAT-ECH-CHÉKIF. LA CHAPELLE.

P. 314.

per les ombres et photographier également l'intérieur, dont l'architecture a quelque chose d'original et de gracieux.

En visitant Kalat-ech-Chékif, j'ai eu la même sensation qu'en parcourant d'autres monuments en ruines, à Baalbek par exemple ou à Djérach ; bien loin de s'épuiser, la curiosité s'accroît et se surexcite : on ne se lasse pas de scruter les angles obscurs, de mesurer de l'œil les proportions des constructions diverses, de reconstituer par la pensée l'aspect que présentait l'édifice quand il était intact et habité. C'est à regret qu'on voit s'envoler les minutes et les heures, et qu'on doit enfin se résoudre à quitter un lieu où l'imagination peut évoquer tant de scènes dramatiques, tant de personnages disparus.

On se représente communément l'œuvre des croisés comme ayant été exclusivement militaire, guerrière. Un court passage en Palestine et en Syrie suffit pour révéler la grandeur de la tâche accomplie par ces conquérants venus de si loin et pour montrer en eux, ou du moins en quelques-uns d'entre eux, de véritables pionniers de la civilisation.

* * *

Au soir de cette belle journée, après deux heures de marche encore, nos tentes se dressèrent dans le gros bourg de Nabatiyeh, résidence d'un moudîr ou sous-préfet. Le camp était admirablement placé, au centre d'une prairie spacieuse, aux abords du village du côté de l'ouest. Un magnifique coucher de soleil jetait une note gaie sur tout le paysage, et les habitants, avec leurs vêtements multicolores et pittoresques, se pressaient en foule autour de nos hommes, occupés à installer le campement. Si grande était

l'affluence des curieux que, pour donner de l'espace aux travailleurs, notre drogman devait par moments exécuter de vraies charges à travers la cohue, une cravache à la main. La bande des gamins se dispersait alors en poussant de grands cris, et l'instant d'après elle se reformait et tout était à recommencer.

Cette population se compose en majorité de Métaouilés. mais on trouve aussi à Nabatiyeh une forte proportion de chrétiens, appartenant essentiellement à l'Eglise grecque-unie. Comme nous flânions, un peu plus tard, dans les rues de la localité, et que nous parvenions dans le quartier chrétien, nous fûmes hélés amicalement par quelques-uns de ces hommes. Ils nous firent entrer dans une de leurs maisons, nous offrirent des rafraîchissements et des cigarettes, nous présentèrent à leur curé et nous menèrent visiter leur petite église. Un sujet revenait sans cesse dans leur conversation, c'était l'enlèvement de leur cloche. Le moudîr ou son substitut la leur avait confisquée, sous le prétexte ingénieusement trouvé qu'ils n'étaient pas régulièrement autorisés à en posséder une et à la faire carillonner. Hélas ! il leur manquait en effet un document officiel pour ratifier un usage déjà ancien et auquel, comme de juste, ils tiennent vivement. Que faire pour que ces braves gens puissent recouvrer leur cloche et le droit de s'en servir ? Ils parlaient de faire des démarches à Beyrout, de s'adresser aux consuls des puissances européennes.... J'ai bien peur que le seul remède efficace soit un bon bakchich, adroitement et judicieusement appliqué à la place voulue.

* * *

La continuation naturelle de notre route eût été, le lendemain, de cheminer au nord-ouest pour aboutir en peu d'heures à Sidon. Mais laisser Tyr en dehors de notre itinéraire ! Mais nous résigner à mutiler à ce point notre voyage ! Etait-ce possible ? Sans doute la sagesse l'eût peut-être commandé : nous avions eu des retards à subir du fait du mauvais temps, nous aurions dû être déjà arrivés à Beyrout d'après nos prévisions premières.... Mais n'importe ! Tant pis pour les calculs préalables et pour les programmes tracés à l'avance ! Il ne sera pas dit que Tyr aura été sacrifiée. En avant donc, au sud-ouest, vers l'emplacement de celle qui fut jadis la « reine des mers. »

Voilà comment, le 20 avril, par un jour radieux, sous un soleil étincelant, nous descendions les versants accidentés qui s'inclinent vers la Méditerranée. Notre guide, emmené de Hounîn, l'honnête et serviable Ouakid, chevauchait en tête de la colonne, et nous traversions des prés à l'herbe touffue, des champs aux moissons pleines de promesses, des plantations d'arbres fruitiers en fleurs, des pentes couvertes de buissons et de bruyères en abondance. Derrière nous, le Grand-Hermon détachait sur le ciel sa croupe d'une blancheur éblouissante, et nous ne pouvions nous lasser de nous retourner pour admirer ce spectacle grandiose.

Soudain, près de Zérariyeh, village qui nous semble populeux et prospère, nous arrivons sur la crête d'une colline, et la mer chatoyante se découvre à nos yeux ravis, tableau enchanteur que nous nous réjouissions de revoir. Au loin,

un panache de fumée signale le passage de quelque steamer. Plus près, se balançant au gré des vagues, et mouchetant de taches blanches le bleu sombre des eaux, voici les barques de pêcheurs qui courent, rapides, le long du rivage, évitant les récifs perfidement semés çà et là sous les flots. Au nord comme au sud, la côte s'étend en ligne à peu près droite, quelque peu dentelée pourtant, car les rochers s'avancent parfois en promontoires au-dessus de l'eau, et d'autres fois celle-ci pénètre en criques peu profondes dans l'intérieur des terres.

Ce tableau s'est-il offert aux yeux du Christ lorsqu'il a, pour la seule et unique fois au cours de son ministère, quitté les frontières du pays de sa nation pour passer quelques jours sur une terre étrangère ? a-t-il suivi, pour ce voyage, la route que nous venons de prendre ? Nous voudrions pouvoir le croire et nous bercer de la pensée que nous parcourons le chemin où jadis ses pieds se sont posés, mais la vraisemblance historique nous oblige à confesser loyalement que, selon toute apparence, il n'en est rien. Ou bien, si Jésus, venant des bords du lac de Tibériade, a passé plus au sud et gagné Tyr à travers la contrée où s'élève Tibnîn, son trajet de retour, indiqué par l'évangile de Marc, ne l'a-t-il pas fait passer par Nabatiyeh et cette région n'a-t-elle pas été ainsi foulée par les pas du Maître ? Cette seconde supposition serait déjà plus acceptable. Mais le plus probable, c'est que les « quartiers de Tyr et de Sidon, » dont il est parlé dans le récit des Evangiles, ne doivent pas être cherchés sur le littoral méditerranéen. La domination phénicienne, au temps du Christ, s'étendait sur la Galilée septentrionale, y compris Kédesch en Nephtali, et jusqu'aux frontières du royaume de Damas.

Jésus, retournant au lac de Tibériade en traversant la Décapole, a peut-être simplement suivi la route que nous avions prise de Safed à Hounîn, et c'est peut-être aux environs de Deichoûn ou de Meis[1] que se place sa rencontre avec la pauvre mère, anxieuse pour son enfant. Ce fut la première occasion qui s'offrit au Sauveur, de secourir une créature humaine étrangère à la race des juifs. Cette femme, cananéenne comme dit Matthieu, syrophénicienne selon Marc, et grecque de langage et de religion, sut par ses supplications pressantes et empreintes d'une confiance implicite, obtenir l'exaucement de sa requête et en même temps un témoignage éclatant rendu à sa foi[2].

De Zérariyeh, une descente rapide et accidentée nous amène à peu près au niveau de la mer, mais non pas sur le rivage même : c'est dans le bas de la vallée du Litâni ou Kasimiyeh que nous aboutissons. Et là, à l'ombre bienfaisante des figuiers, auprès de champs annonçant une récolte copieuse et prochaine, nous nous reposons pendant une heure ou deux, après les quatre ou cinq heures de cavalcade de la matinée. Tout près de nous, la rivière coule d'un flot calme et cependant rapide, ses eaux sont un peu grisâtres et l'on reconnaît bien l'aspect d'un cours d'eau montagnard, déjà quelque peu assagi par son entrée dans des parages de plaine, ayant cessé de bouillonner et d'écumer, mais conservant encore les traces de ses origines, de ses allures sauvages et indomptées. Tel le Jourdain avant son arrivée dans la Mer Morte ; tel notre Rhône au-dessous du défilé de Saint-Maurice, alors qu'à travers la plaine, il se hâte vers son embouchure dans le lac, où il précipitera son limon sans réussir à en ternir les eaux bleues.

[1] Voir plus haut, p. 288, 291. — [2] Matth. XV, 21-28 ; Marc VII, 24-31.

Nous sommes sur la rive droite, septentrionale, du Kasimiyeh. Le long de ses bords croissent en abondance des roseaux, des plantes grasses, des chardons de grande taille. Autour de nous paissent des vaches de petite race, brunes ou noires. Les paysannes de quelque hameau voisin sont là, tout près, dans l'herbe, silencieusement accroupies et curieuses de contempler le repas de ces voyageurs européens, dans un lieu où les touristes ne passent guère ; car notre itinéraire de ce jour est tout à fait en dehors du parcours accoutumé des caravanes. Quand nous nous remettons en route, c'est pour gagner, à deux kilomètres environ vers l'ouest, le pont qui franchit la rivière et sur lequel passe la grande route du littoral. Ici nous rejoignons l'une des artères principales de circulation dans ces parages. Ce pont est en dos d'âne et ne se compose que d'une seule arche, d'une dimension respectable et hardiment jetée pardessus le fleuve. A son extrémité sud se trouve un vieux khân placé aux côtés d'un ouéli tout fraîchement blanchi à la chaux et qui met une note claire, presque éblouissante, dans le paysage[1]. Devant nous, au sud, s'étend la côte, plane et sablonneuse, large d'un fort kilomètre en moyenne. Et dans le fond, se détachant sur la ligne de l'horizon, nous apercevons les maisons blanches de Tyr. C'est de ce côté que nous portons nos pas, tournant ainsi résolument le dos à Beyrout, notre destination principale, et quitte à refaire demain en sens inverse ce court trajet d'une heure et demie ou deux heures.

Après les interminables montées et descentes que nous

[1] Ce ouéli est consacré à *Nébi-Kâsim*, au « prophète Kasim. » Ce personnage, tout à fait inconnu, pourrait bien devoir son origine à une fausse étymologie du nom de la rivière voisine. Voir plus haut, p. 309.



PONT SUR LE KASIMIYEH.

p. 320.

n'avons cessé de faire depuis une quinzaine de jours en arpentant la Galilée en tous sens, nous sommes tout surpris et joyeux de retrouver ici le sol uni et moelleux, si je puis dire ainsi, que nous avons déjà apprécié précédemment entre Haïfa et Saint-Jean-d'Acre. Plus nous avançons, plus les contours de la presqu'île où s'élève la Tyr moderne nous apparaissent distinctement, et le massif d'arbres qui se dresse sur l'arête médiane de l'isthme se dessine avec une netteté croissante. Enfin nous touchons au but, et c'est au galop que nos montures nous font franchir la dernière partie du trajet : nous voilà au pied de l'enceinte.

* * *

Jadis, Tyr était une île, et cette circonstance n'a pas été sans jouer un grand rôle dans son histoire, en contribuant à lui assurer le renom d'une cité imprenable, défiant les assauts des conquérants. Et de fait, les Assyriens sous Salmanasar, les Babyloniens sous Nébucadnetsar, ont longuement et patiemment assiégé la grande métropole phénicienne[1]. Mais ni l'un ni l'autre n'ont réussi à s'en emparer, si bien que de plus en plus elle passait pour inexpugnable. Il était réservé au plus éminent des capitaines de l'antiquité de faire tomber en quelques mois cette réputation si bien établie. Alexandre vint mettre le siège sous les murs de Tyr : toute la partie continentale de la ville, qui s'étendait au sud et au nord à des distances considérables, toute cette masse compacte d'habitations luxueuses et de riches entrepôts tomba bientôt entre ses mains. Et avec les débris de

[1] Par une curieuse coïncidence, le premier de ces sièges est contemporain de la ruine de Samarie et le second de celle de Jérusalem.

ces quartiers dévastés, avec les décombres des murailles et des maisons détruites, avec la terre versée dans la mer en quantités énormes, le conquérant macédonien entreprit de rejoindre le rivage à l'île au moyen d'une chaussée colossale. Les travaux avancèrent rapidement, malgré la défense désespérée des Tyriens, et sept mois suffirent à Alexandre là où treize années s'étaient écoulées inutiles pour Nébucadnetsar [1]. Depuis lors, c'en est fait de la puissance tyrienne, son antique prestige a été détruit, elle est restée reliée à la côte par cette digue amoncelée par l'ennemi, et le sable de la mer, poussé par les vents, est venu de part et d'autre s'accumuler sur le rempart, si bien qu'aujourd'hui, à l'endroit où il est le plus resserré, l'isthme a plus d'un demi-kilomètre de largeur au lieu des soixante pas que lui avait donnés Alexandre.

« Quelle admirable position, dit à ce propos Victor Guérin, que celle de cette vieille cité phénicienne, avec ses deux ports, ses deux rades, et la belle plaine qui, sur la terre ferme, se prêtait si bien à l'établissement de ses chantiers maritimes, de ses entrepôts et des nombreuses villas de ses riches marchands. Grâce à l'habileté et à l'audace de ses marins, grâce aussi à l'industrieuse activité de ses habitants, elle a jadis, comme on le sait, tiré un profit merveilleux des avantages d'un pareil site, et longtemps elle a brillé comme l'une des principales reines de la mer et du commerce. Tout cet éclat s'est éclipsé depuis des siècles et peut-être pour toujours ; mais en étudiant les lieux où il a autrefois resplendi, on comprend mieux les grandes destinées qui furent alors accordées à cette ville, sur laquelle

[1] Comp. Ez. XXIX, 17-21.

la malédiction du ciel semble être passée ensuite et dont l'état actuel ne justifie que trop les terribles prédictions des prophètes[1]. » Les pages dramatiques de l'Ancien Testament, dans lesquelles les prophètes israélites décrivent la magnificence de Tyr et son activité fabuleuse, viennent en effet se presser dans notre mémoire. Nous nous rappelons Esaïe s'écriant[2] :

> ...Tyr, la dispensatrice des couronnes,
> Elle dont les marchands étaient des princes,
> Dont les commerçants étaient les plus riches de la terre !

Nous nous souvenons encore et surtout des descriptions prestigieuses d'Ezéchiel[3], de cette apostrophe saisissante :

> ...O toi qui es assise au bord de la mer,
> Et qui trafiques avec les peuples d'un grand nombre d'îles !
> ...tu disais : Je suis parfaite en beauté !
> ...Ceux qui t'ont bâtie t'ont rendue parfaite en beauté.

Le prophète compare Tyr à un navire, dans la structure duquel entrent les matériaux les plus recherchés. Et puis, à la peinture de ce faste et de cette puissance succède le tableau des relations de Tyr avec toutes les contrées du monde connu :

> Tous les navires de la mer et leurs mariniers étaient chez toi,
> Pour faire l'échange de tes marchandises.

Et c'est une énumération prolongée de tout ce qui se trouve sur le marché de Tyr et à bord de ses vaisseaux : guerriers, esclaves, bestiaux, chevaux, mulets, ustensiles

[1] Ouvr. cité, *Galilée*, vol. II, p. 460. — [2] Esa. XXIII, 8. — [3] Ez. XXVI-XXVIII ; spécialement XXVII, 3-36.

divers, métaux variés, or, argent, fer, plomb et étain, ivoire et ébène, pierres précieuses, corail, riches étoffes, broderies, laine et byssus, aromates, baume, huile, vin, miel, blé, etc. Mais tout cela doit prendre fin, et tout a pris fin, en effet : « Le vent d'orient t'a brisée au cœur des mers, » continue le prophète :

> ...Et quand tu as été brisée par les mers,
> Quand tu as disparu dans les profondeurs des eaux,
> Tes marchandises et toute ta multitude
> Sont tombées avec toi.
> Tous les habitants des îles sont dans la stupeur à cause de toi,
> Leurs rois sont saisis d'épouvante,
> Leur visage est bouleversé.
> Les marchands parmi les peuples sifflent sur toi ;
> Tu es réduite au néant, tu ne seras plus à jamais !

Ce n'est pourtant pas Nébucadnetsar, le contemporain d'Ezéchiel, qui a été l'instrument de cette ruine, c'est Alexandre, venu deux siècles et demi plus tard. Après son passage, Tyr a pu connaître encore par intervalles quelques beaux jours, au temps de l'empire de Rome et des expéditions des croisés. Mais la Tyr moderne n'est plus qu'une petite ville insignifiante de 5000 habitants environ[1]. Elle n'a pas entièrement disparu de la surface du globe, elle a échappé au sort tragique de sa puissante colonie, Carthage, dont toute trace est à peu près effacée ; mais elle est si chétive et si dénuée d'importance, que nul ne soupçonnerait en la visitant qu'autrefois elle remplissait de sa renommée tous les rivages de la Méditerranée, au près et au loin[2].

[1] Tyr s'appelle actuellement Sour. L'ancien nom, phénicien et hébreu, était Sôr, ce qui signifie rocher.

[2] Il importe de remarquer que les ports de Tyr avaient un caractère artificiel, comme du reste tous ceux de la côte phénicienne : arrangés

La ville actuelle est entourée d'un mur, du moins du côté de la terre ferme, et c'est par une ou deux portes seulement qu'on peut y pénétrer. Mais nous prenons une autre route, et gravissant la hauteur médiane de l'isthme, nous contournons la ville par le sud, afin de gagner sur le côté occidental, entre les maisons et la mer, l'emplacement merveilleux, mais très exposé au vent, où doit se dresser notre campement. Avant même d'avoir atteint l'extrémité méridionale de la cité moderne, au moment d'en tourner l'angle, nous trouvons à nos pieds les restes encore admirables dans leur désolation de la fameuse église des croisés, probablement construite sur la place où s'élevait dans l'antiquité le temple de quelque dieu phénicien, Baal ou Melkart. Colonnes et piliers en granit rose, aux formes élégantes, aux proportions colossales, sont là, gisant sur le sol, et d'année en année l'œuvre de destruction se poursuit; le vandalisme naïf, si je puis le caractériser ainsi, des habitants de la côte, et la rapacité des autorités locales s'exercent sur ces matériaux splendides, et peu à peu tout ce qui subsistait encore succombe, s'émiette et disparaît. Notre drogman nous dit que depuis son dernier passage, deux ans auparavant, les modifications survenues sont très sen-

par la main des hommes, ils pouvaient devenir très bons, mais la nature ne les avait pas faits tels. Et depuis que l'art a cessé de les entretenir, ils sont redevenus ce qu'ils avaient été primitivement, mauvais et insuffisants. On s'imagine volontiers que les Phéniciens avaient d'excellents ports et un pays pauvre, et que ces deux circonstances réunies les ont conduits à aller chercher au loin, sur leurs navires, les denrées dont ils avaient besoin. Tout au contraire, leur territoire leur fournissait en abondance des produits à exporter, et ils ont tiré, en fait de ports, le meilleur parti possible des très médiocres ressources naturelles que leur offrait la côte où ils étaient domiciliés. Voir H. Prutz, *Aus Phönizien*. Leipzig, 1879, préface, p. VI-IX.

sibles. Il suffit de se reporter aux descriptions des voyageurs qui ont passé par là il y a quelques années, ou bien aux photographies mises en vente à Beyrout, pour constater irrécusablement le progrès lent, mais sûr de la destruction. Encore quelque temps, et de cet édifice fastueux il ne restera rien que l'emplacement dépouillé et un souvenir s'affaiblissant de génération en génération.

Mais allons au camp, laissons nos chevaux aux mains des moukres et reprenons ensuite plus librement notre pèlerinage à travers la ville et les ruines. L'endroit où vont s'élever nos tentes est une esplanade entièrement couverte d'herbe, et qui s'étend à l'ouest de la ville ; du côté de la mer elle se termine en une falaise abrupte, et vers le nord elle aboutit à un petit phare qui, la nuit, éclaire de ses feux la pointe nord-ouest de la presqu'île. Quel spectacle que celui que l'œil aperçoit du haut de cette terrasse : partout, sous les ondes transparentes, se montrent des récifs, semble-t-il, des masses noirâtres, dispersées au sein des eaux ; mais bientôt le regard s'accoutume à discerner ces restes et à voir en eux des fragments de môles écroulés, des assises gigantesques, débris des constructions du passé. Pendant longtemps, certaines hypothèses fantaisistes ont eu cours parmi les indigènes ; de là elles ont passé dans les récits des voyageurs et même dans les ouvrages de savants des plus estimables [1]. On prétendait qu'il y avait là, sous le flot marin, des quartiers entiers de l'antique Tyr, des rues et des maisons, des palais et des temples. Toute la partie occidentale de la ville se serait ainsi abîmée dans les flots. Des explorations plus modernes, parmi lesquelles il convient

[1] J. de Bertou, Poulain de Bossay, Movers.

de signaler les travaux d'Ernest Renan et de Victor Guérin, ont réduit à néant cette poétique tradition et ont prouvé que tout ce qui se trouve de nos jours noyé sous les vagues appartenait aux jetées des ports, à ces remparts de géants que les Tyriens avaient dressés dans les profondeurs pour la protection de leurs navires. Aucune portion de la ville antique n'a été engloutie par la mer, l'île ancienne ne dépassait pas en dimensions la presqu'île moderne [1].

Après un long coup d'œil jeté sur ce rivage et sur ces témoins du passé, obscurément enfouis au plus profond des eaux, nous entrons dans la ville et nous en parcourons les rues, étroites, mais assez bien tenues, et nous pénétrons même dans une maison appartenant à une famille chrétienne qui nous en fait gracieusement les honneurs. On compte, en effet, une assez forte proportion de chrétiens parmi les Tyriens d'aujourd'hui : à peu près la moitié. Il y a même parmi eux un évêque grec-orthodoxe, des couvents de franciscains et de sœurs, une paroisse de grecs-unis et deux écoles protestantes avec une œuvre spéciale pour les aveugles [2].

Les chrétiens de Tyr ont eu des devanciers dès les temps apostoliques. Lorsque saint Paul, revenant de Grèce, de Macédoine et d'Asie Mineure, eut trouvé à Patara un navire en partance pour la Syrie et fut monté à son bord, il arriva

[1] La thèse de Movers a encore été reprise et défendue avec talent par le Dr Prutz qui a séjourné à Tyr en 1874. (Ouvr. cité, p. 202-217.) Mais il me semble que les recherches de Guérin, effectuées en 1875, ont un caractère décisif. (Voir *Galilée*, II, p. 180-188.)

[2] Quant aux musulmans, ils sont divisés aussi, la moitié au moins d'entre eux appartenant à la catégorie des Métaouilés. En revanche, il n'y a pas de juifs à Tyr.

enfin sur la côte phénicienne. « Nous abordâmes à Tyr, raconte l'écrivain sacré, parce que le navire devait y laisser son chargement. Et ayant trouvé les disciples, nous restâmes sept jours avec eux. Ils disaient par l'Esprit à Paul de ne pas monter à Jérusalem. Mais, le temps de notre séjour achevé, nous partîmes ; ils nous accompagnèrent tous, avec leurs femmes et leurs enfants, jusque hors de la ville, et là, à genoux sur le rivage, nous priâmes ensemble et nous nous dîmes adieu. Puis nous montâmes à bord, et ils retournèrent chez eux[1]. »

Cette scène simple et profondément émouvante, ces adieux de disciples obscurs au grand missionnaire qui venait de les visiter et dont ils prévoyaient les épreuves imminentes, cette prière en commun, ces hommes, ces femmes, ces enfants agenouillés au bord de la mer avec les frères qui allaient les quitter, tout cela forme un tableau qui nous apparaît vivant et éclairé d'une lumière intense, tandis que nous dépassons dans notre promenade les ruines de l'église des croisés, et que, sortis de la ville nous aussi, nous nous arrêtons longtemps sur les rochers qui forment la pointe méridionale de la presqu'île triangulaire où se dresse Tyr. Là ont passé jadis les armées d'Alexandre et de ses successeurs, d'Antigone entre autres, qui à son tour assiégea la ville orgueilleuse pendant quinze mois; puis celles des Romains et celles des croisés. Guillaume, l'historien des croisades, était archevêque de Tyr, car en 1124 Baudouin II s'était emparé de la ville, ce qui passa avec raison pour un exploit de premier ordre. Le corps de Frédéric Barberousse y fut enterré en 1190. Ce fut seulement en 1291 que Tyr

[1] Act. XXI, 3-6.



LES ROCHERS AU SUD-OUEST DE TYR. P. 328.

retomba entre les mains des musulmans : le sultan Malik-el-Aschraf s'en rendit maître en même temps qu'il prit Saint-Jean-d'Acre [1]. De toutes ces péripéties, de tous ces glorieux faits d'armes, de tout cet ensemble de tableaux brillants et colorés, aucun ne charme notre pensée comme le modeste petit groupe des chrétiens de Tyr, entourant saint Paul à son départ pour Césarée et Jérusalem, c'est-à-dire pour la captivité et le martyre.

L'après-midi est avancé; mais le ciel est d'une pureté admirable, la température d'une douceur délicieuse, rafraîchie par la brise de mer; les rayons du soleil miroitent sur la surface des eaux; une ou deux petites barques de pêcheurs se meuvent avec légèreté en tous sens; ceux qui les montent jettent et relèvent leurs filets avec persévérance. Nous demeurons assis sur le rocher qui domine la grève. Tout près, des pans de murs affaissés, écroulés, révèlent l'existence au temps jadis de vastes magasins qui servaient au commerce de la pourpre, l'une des grandes ressources de Tyr [2]. Autour de nous s'agite avec empressement toute une cohorte de jeunes Tyriens, rejetons des communautés chrétiennes, parlant français sans trop de peine et tenant à nous faire les honneurs de la place. Mes enfants s'étant mis à rechercher des coquillages selon leur habitude, la jeunesse de l'endroit seconde leurs efforts, et bientôt on nous apporte un poulpe vivant, avec son œil énorme et ses tentacules monstrueux. « L'horrible bête, » serions-nous tentés de nous écrier ! Et pourtant, y a-t-il des créatures horribles ? Voilà une question à laquelle je me sentirais incapable de

[1] Comp. plus haut, p. 260.

[2] On remarque aussi le long du rivage d'énormes accumulations de coquillages dont la pourpre a été extraite dans les anciens temps.

donner une réponse définitive. Le crapaud et le mille-pieds nous inspirent de la répugnance, et le poulpe aussi, à coup sûr. Est-ce une raison pour que nous les déclarions laids ? Je me rappelle avoir lu, avec un sentiment d'humiliation, un passage de la biographie de Kingsley [1]. Un jour, est-il raconté, l'un de ses enfants, accoutumé par lui à admirer la nature dans ses moindres détails, lui apporte un ver de terre à l'aspect repoussant et le lui montre en s'écriant d'un cœur absolument sincère : « Oh ! papa, regarde cet amour de ver ! » Ce cri de l'enfant, hommage rendu à la sagesse souveraine du Créateur, et aussi, ajoutons-le, à la saine méthode d'éducation du père, n'est-il pas fait pour nous instruire ? Le pauvre poulpe, si hideux, n'est-il pas aussi à sa manière une preuve de la puissance de Dieu ? Ces réflexions peuvent s'imposer à notre intelligence : je doute qu'elles aillent jusqu'à forcer nos yeux à trouver attrayant ce qui les offusque. Et surtout, que dire de l'offre qu'un de nos jeunes Tyriens nous fait de porter la pauvre bête à notre cuisinier afin qu'il nous l'accommode pour notre dîner ? Notre palais et notre estomac protestent, à tort peut-être, et le poulpe reprend le chemin de la mer sans nous laisser de regrets.

Le soleil se couche. Des femmes musulmanes, enveloppées dans leurs longs voiles blancs, et que nous voyions depuis longtemps assises sur les rochers auprès d'un cimetière, au bord de la falaise, se lèvent pour retourner en ville. Et nous en faisons autant, à contre-cœur, car cette station contemplative sur les escarpements du rivage, à la lisière de l'îlot tyrien, cette communion intime avec le

[1] *Charles Kingsley, His letters and Memoir of his life.* Edition originale, vol. II, p. 10, Londres, 1877.

passé grandiose et avec la nature ornée de sa plus belle parure, tout a contribué à faire de cette fin de journée un temps de jouissance exquise et inoubliable. Il faut pourtant rentrer. Nous reprenons le chemin de nos tentes, escortés de nos jeunes compagnons indigènes, avec qui nous échangeons mainte causerie, et qui, je me hâte de le noter vu la rareté du fait, s'éclipsent avec un adieu courtois mais rapide, avant d'avoir reçu le bakchich que je leur destinais !

Auprès des tentes nous tombons sur la phalange compacte des marchands d'antiquités. Quelques petites lampes antiques trouvent des amateurs parmi nous, car elles sont d'un transport aisé. Mais les spécimens de verrerie ancienne [1], aux teintes irisées, sont terriblement fragiles pour des voyageurs à cheval, et la tête de marbre qu'on m'offre, celle d'un adolescent de grandeur naturelle, est vraiment d'un poids décourageant [2]. Tenons-nous-en donc aux objets de petite dimension et d'une légèreté relative.

La nuit est venue. Le silence plane sur la petite ville et sur notre campement. Seul le vent de la mer souffle par rafales, et les vagues se brisent sur les rochers avec un sourd retentissement.

* * *

Le lendemain matin, dès l'aube, nous voici de nouveau à cheval. Ce n'est pas pour entreprendre une excursion aux alentours de Tyr, pour aller visiter ses nécropoles et ses

[1] Impossible de ne pas rappeler à ce propos la place importante que l'industrie du verre occupait chez les anciens Phéniciens.

[2] A Nabatiyeh on m'avait offert une inscription tumulaire grecque, et le même motif m'avait naturellement détourné d'en faire l'acquisition.

aqueducs, tous ces restes épars de sa splendeur passée, dans un rayon de plusieurs kilomètres. Non, c'est pour repartir définitivement. Nous le regrettons, car il y aurait amplement matière à nous intéresser et à nous instruire si nous pouvions consacrer une journée à parcourir les environs. Mais il faut nous hâter, et c'est déjà un privilège suffisant que d'avoir pu passer quelques heures dans cette ancienne cité, maîtresse des navigateurs et mère de tant de colonies lointaines, et d'avoir pu constater que même dans son abaissement elle conserve encore comme une ombre de son éclat d'autrefois.

Nous reprenons donc la route du nord, et nous refaisons en sens inverse les deux heures de chemin parcourues la veille à partir du pont du Kasimiyeh. Nous voici de nouveau près de ce pont, et tandis que nous sommes quelques instants arrêtés sur la rive septentrionale de la rivière, voilà que s'engage sur le pont toute une caravane de cavaliers indigènes, aux costumes voyants et multicolores, et c'est pendant quelques minutes comme un tableau vivant sans cesse renouvelé, que nous contemplons en spectateurs ravis et qui jette sur le paysage entier une note vive et pittoresque. Ces passants, ce sont des Métaouilés des collines de la Galilée, faisant une tournée dont le but probable est d'aller à Tyr ou même à Acre pour y vendre le produit de leur travail et s'y approvisionner en échange.

L'aspect du littoral au nord du Kasimiyeh ne diffère pas sensiblement de ce qu'il est plus au sud. C'est toujours une bande plane, large d'un kilomètre ou davantage, et qui s'étend entre la mer et les premiers contreforts des collines. Ce terrain est soigneusement cultivé et semble promettre de fructueuses récoltes. Çà et là nous voyons des ruines

LE PORT DE TYR.

P. 332.

se dresser à gauche ou à droite de la grande route que nous suivons, mais ce sont des ruines qui ne datent guère que du moyen âge ; ce sont en particulier les restes d'un vieux khân, présentant l'apparence d'un aqueduc romain, grâce à une succession d'arches reposant sur des piliers massifs. Chez nous, de nos jours, ce ne sont plus les aqueducs ou les hôtelleries que l'on construit sur ce modèle, ce sont les viaducs de chemins de fer.

Un autre khân, mais plus moderne et encore utilisé, semblable par conséquent à celui du Kasimiyeh, se trouve au bord d'une petite rivière que nous traversons à gué. Ce n'est pas que le pont fasse défaut, mais il est en ruines, et répond ainsi à cette définition spéciale à la Syrie et dont nous avons eu mainte fois l'occasion d'apprécier la justesse : « Un pont est une construction qui s'élève au-dessus d'un cours d'eau et à côté de laquelle on passe. » Ce pont-ci est assez ancien et s'il était moins délabré présenterait un aspect intéressant.

Au delà de ce ruisseau, que les Arabes appellent Nahr-Abou-el-Asouad, et dont le nom ancien n'est pas connu d'une façon sûre, nous entrons sur le territoire d'une ville antique qui s'appelait la « ville des oiseaux, » Ornithopolis. Actuellement les indigènes donnent aux ruines qui en subsistent le nom d'Adloûn. Il vaut la peine de faire un léger détour pour visiter les très curieuses cavernes qui sont creusées en grand nombre dans les flancs des parois rocheuses, à mille mètres environ de distance sur notre droite, et dont les orifices sont les uns cintrés, les autres rectangulaires. Autrefois, ces grottes recélaient des tombeaux, et des trouvailles archéologiques intéressantes auraient pu s'y faire, mais tout a été saccagé et emporté par

les habitants de la contrée, auxquels ces anciens sépulcres servent à présent d'asile, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs bestiaux.

Vers le milieu du jour nous faisons halte au bord de la mer, à l'embouchure d'un ruisseau dans lequel coassent les grenouilles et sur les rives duquel gisent quelques fragments de pierres taillées antiques, formant un champ de ruines d'importance médiocre. C'est que nous sommes sur l'emplacement de l'ancienne Sarpath, autrement dit Sarepta, et le village moderne et très chétif qui s'élève à quelque distance de nous, sur le versant des hauteurs à l'est, conserve encore dans son nom de Sarafend l'antique désignation quelque peu déformée. Tandis que nous jouissons en ce lieu d'un repos bien gagné par plusieurs heures de cheval, et qu'après un bain de mer rafraîchissant nous nous restaurons de notre mieux avant de reprendre notre marche, nous évoquons en imagination, en ces lieux où se dresse un ouéli musulman [1], le souvenir du prophète austère, venu du pays d'Israël, et de la pauvre veuve, son hôtesse, avec laquelle il partagea, durant la cruelle famine qui se prolongeait, les maigres provisions de son ménage. Et voici, « le pain qui était dans le pot ne manqua point, et l'huile qui était dans la cruche ne diminua point, selon la parole que l'Eternel avait prononcée par Elie. » Et puis, à ces tableaux paisibles succède la scène de deuil : l'enfant de la veuve est mort, et la pauvre mère s'en prend à l'homme de Dieu, non pas dans un esprit de confiance comme la Sunamite, mais au contraire avec un cri de reproche et de désespoir. Le résultat n'en est pas moins le même à Sarepta et à Su-

[1] C'est le Ouéli-el-Khidr, c'est-à-dire le ouéli d'Elie, prophète que les musulmans honorent infiniment. Voir plus haut, p. 246.

nem : l'enfant perdu est rendu à sa mère, et la puissance de Jéhova est manifestée[1].

Les textes bibliques nous parlent de Sarepta comme appartenant à Sidon; et en effet nous sommes arrivés dans la province qui relève de l'antique cité, métropole de toutes les villes phéniciennes. La Genèse fait de Sidon le premier-né de Canaan[2]. Les chants homériques, qui ignorent encore Tyr, mentionnent les Sidoniens industrieux et vantent cette ville riche en airain. Nous l'avons maintenant devant nous : à partir de Sarafend, de fort loin par conséquent, et pendant toute la seconde partie de cette journée, la ville de Sidon apparaît à nos yeux, s'avançant dans la mer sur un promontoire. Avant d'y parvenir, il faut chevaucher longtemps encore et passer deux cours d'eau dans les conditions indiquées plus haut, c'est-à-dire à côté d'un pont. La première de ces constructions est ancienne, la seconde est toute neuve, mais non moins ruinée pour cela. Il paraît que c'est une maladie endémique, en cette contrée, et qu'un pont ne peut y demeurer debout,... à moins qu'il ne remonte à l'époque romaine. Ce qui donne du piquant au désastre de cette arche de construction récente (il y a un an qu'elle est bâtie), c'est qu'elle ouvre l'accès d'une route « carrossable[3], » tracée à grands frais de Sidon à Nabatiyeh, et que l'avarie survenue au pont rend l'abord de la route et son emploi courant à peu près impraticables.

Le parfum intense des orangers et des citronniers commence à nous arriver par bouffées, et c'est un signe que

[1] 1 Rois XVII, 8-24 ; comp. Luc IV, 25-26.
[2] Gen. X, 15.
[3] Pour l'emploi de ce terme, voir plus haut, p. 235, note 1.

nous approchons des portes de Sidon. Les « jardins, » comme on dit en Orient, c'est-à-dire les plantations d'arbres fruitiers, se succèdent sans interruption des deux côtés de la route, et des murs en terre battue en forment l'enceinte. Nous avons l'impression de rentrer dans la civilisation après une longue parenthèse. Ce n'est toutefois encore qu'une civilisation très relative, très peu européanisée que celle de Sidon. L'auberge arabe située à l'entrée de la ville, et qui s'intitule pompeusement *Hôtel Bellevue*, ne rappelle que de très loin ses homonymes des rives de nos lacs, et le vieux cimetière musulman, qualifié de cimetière « égyptien, » au coin duquel nos tentes s'établissent, donne à tout l'entourage un cachet foncièrement oriental.

Les rues de Saïda[2] sont étroites et tortueuses : on ne saurait s'attendre à les trouver différentes. Mais elles nous apparaissent très pittoresques et pleines de couleur locale. Nous nous engageons au hasard dans un réseau inextricable d'allées et de ruelles qui se croisent et s'entrelacent, et nous jouissons d'aller ainsi à l'aventure, bien persuadés d'ailleurs que nous finirons par trouver ce que nous cherchons : la mission américaine, là grande mosquée (Djami-el-Kébir) et le port[2].

A point nommé, nous trouvons un guide dans la per-

[1] Saïda est le nom moderne de Sidon ; tous deux signifient pêcherie. Comp. Bethsaïda, maison de pêche, au lac de Génésareth.

[2] On peut faire, aux environs de Sidon, une excursion du plus haut intérêt : la nécropole de la vieille cité phénicienne mérite d'être visitée. Lors même que son principal trésor, le sarcophage du roi Echmounazar, est au musée du Louvre, il vaut encore la peine d'aller contempler les lieux où il fut découvert et d'examiner les nombreux tombeaux de ce vaste champ des morts. Mais il eût fallu pour cela prolonger de vingt-quatre heures notre séjour à Sidon, et il ne pouvait en être question.

sonne d'un vieillard déguenillé, mais dont les haillons sont rapiécés avec tant d'art que leur description formerait un chapitre curieux et inédit de l'histoire du vêtement à travers les âges. Il nous précède gravement, et finit par nous amener à la maison occupée par la mission américaine. Nous avons l'agréable surprise d'y rencontrer le vénérable Dr Bliss, venu à cheval de Beyrout, tout d'une traite, pour faire visite à sa fille qui fait partie de la station missionnaire de Sidon. Nous pouvons apporter à l'un et à l'autre les messages de leur fils et frère, l'archéologue déjà mentionné plus d'une fois dans ces pages[1], et qui est encore venu nous dire adieu à Jérusalem, le 26 mars, le soir avant notre départ.

Nous restons quelques moments dans cette maison hospitalière. Puis nous reprenons notre promenade, en quête de la grande mosquée que nous tenons à voir. Non sans peine, et finalement grâce à l'obligeant secours du vice-consul d'Allemagne que nous avons la bonne chance de rencontrer, nous touchons au but. L'édifice est en réparations, mais un bakchich nous en ouvre la porte, et nous pénétrons dans l'enceinte. Au point de vue architectural, c'est une déception : les remaniements modernes ôtent toute originalité à cette construction. Mais du haut de la terrasse où elle est placée, une vue admirable se découvre vers l'occident, sur la mer bleue qui s'étend à l'infini. Ce coup d'œil, que nous ne pouvons nous lasser de prolonger, nous récompense, et au delà, de la peine que nous avons eue à trouver l'emplacement de cette mosquée et à nous y faire admettre.

Au sud de Sidon, dominant la ville, s'élève la principale

[1] Pages 136, 199.

citadelle, dont l'accès est du reste interdit aux voyageurs. On l'appelle dans le langage courant « Château Saint-Louis ; » en effet, le pieux roi-pèlerin a résidé à Sidon, au cours de son expédition de 1253, et a contribué à relever les fortifications de la place. Dans l'histoire des croisades, Sidon joue un rôle relativement secondaire et qui n'est pourtant pas sans importance. Les Francs l'appelaient Sagette, par une transformation capricieuse du nom arabe Saïda. Elle a partagé les vicissitudes des autres cités de la côte méditerranéenne, prise et reprise, tantôt par les chrétiens, tantôt par les musulmans, et finalement saccagée par le conquérant qui, en cette même année 1291, détruisit Tyr et Saint-Jean-d'Acre[1]. L'émir druse Facardin, que j'ai eu déjà l'occasion de nommer à propos de Kalat-ech-Chékif, a relevé Sidon au commencement du dix-septième siècle, et peu à peu le commerce de l'antique port de mer a repris un certain essor. Sa prospérité renaissait après une longue éclipse ; mais vers la fin du dix-huitième siècle elle eut beaucoup à souffrir de Djezzar-Pacha, et dans le courant du dix-neuvième elle a pâti du voisinage de Beyrout, sa jeune et florissante rivale. Elle compte pourtant encore une quinzaine de mille habitants, dont les musulmans forment les deux tiers. En 1860, le district de Saïda a été l'un de ceux où les massacres de chrétiens ont été le plus terribles : dix-huit cents victimes du fanatisme mahométan y ont péri, à ce qu'on assure.

Actuellement, rien ne fait plus soupçonner de semblables horreurs. La ville a quelque chose de calme et de reposé, je dirai presque de prospère ; nous en avons gardé un sou-

[1] Voir plus haut, p. 260, 329.

venir moins mélancolique que de Tyr et d'Acre. Sans doute, ici aussi, nous sommes sur le terrain d'une grandeur antique, fortement déchue : mais l'affaissement est moins profond et paraît moins irrémédiable. Le port de Sidon n'est pas vide, il ne présente pas un aspect désolé. Sur un



Le Château de la mer à Sidon.

îlot rocheux, un petit fort, composé de deux tours et rattaché à la terre ferme par un pont dont les arches multiples plongent hardiment dans la mer, semble monter la garde à l'entrée. C'est le « Château de la mer, » Kalat-el-Bahr. Malheureusement, depuis 1840 cette forteresse n'est plus qu'une ruine : les flottes de l'Europe chrétienne l'ont bombardée pour rendre aux Turcs Sidon occupée par les Egyptiens d'Ibrahim-Pacha !

Malgré cette ombre au tableau, je n'ai pas ressenti, devant le port de Saïda, une impression de misère et de dégradation : je voyais, dans l'enceinte de la rade, quelques élégants petits voiliers qui se balançaient au gré de la vague, tandis que les produits du trafic local venaient s'entasser

dans leurs flancs. Et je me reportais aux temps d'autrefois. Je me disais que cette côte, qui s'étendait devant moi, était le berceau des navigateurs. Ici a pris naissance l'art du marin : de ces ports célèbres, semés sur ce littoral, sont partis des navires sans nombre, qui s'en sont allés porter au loin l'industrie, la richesse, la culture, la langue et l'écriture des anciens Phéniciens.

Parmi tous ces vaisseaux qui ont cinglé le long de ces rivages, il en est un qui, comme tant d'autres, a jeté l'ancre dans le port de Sidon[1]. C'était un navire d'Adramytte, et à son bord se trouvait un officier romain, avec des soldats et quelques captifs qu'on emmenait de Césarée à Rome. Fait banal, insignifiant, et qui a dû se reproduire nombre de fois.

Et pourtant, dans l'histoire du monde, ce navire occupe une place au tout premier rang. Il ne portait pas, comme certaine galère devenue fameuse, César et sa fortune, ou comme la caravelle espagnole, un marin dont le génie allait révéler aux vieux continents l'existence d'un nouveau monde. Et cependant, bien plus encore que ces deux-là, le vaisseau d'Adramytte recélait dans ses flancs les destinées de notre Europe : à son bord, prisonnier obscur, se trouvait un juif que l'autorité romaine se préparait à juger dans la capitale de l'empire. Et de la bouche et de la plume de cet accusé est sortie pour l'humanité une prédication de justice qui a renouvelé la face du globe.

[1] Act. XXVII, 3.



Index des noms géographiques.

N. B. — **Les noms bibliques sont imprimés en caractères romains; tous les autres noms, anciens et modernes, en italiques.**

Index des passages bibliques cités.

ERRATA

Page 28,	note 1,	au lieu de	Jos. XV, 38,	lisez XV, 58.
» 42,	» 2,	»	Gen. XXIV, 9-10,	» XXV, 9-10.
» 77,	» 2,	»	Jér. XLVI, 2,	» XLVII, 4.
» 84,	» 2,	»	2 Sam. XXIV, 9-17,	» XXIII, 9-17.
» 102,	» 1,	»	Jos. XV, 27,	» XV, 37.
» 162,	» 2,	»	Jos. XV, 30,	» XV, 50.
» 207,	» 2,	»	2 Chron. XII, 7,	» XI, 7.

N. B. Il a déjà été tenu compte de ces corrections dans la composition de l'index des passages bibliques.



PALESTINE

Echelle : $\frac{1}{1.100.000}$

35°

Beyrouth

Sidon

TABLE DES MATIÈRES





